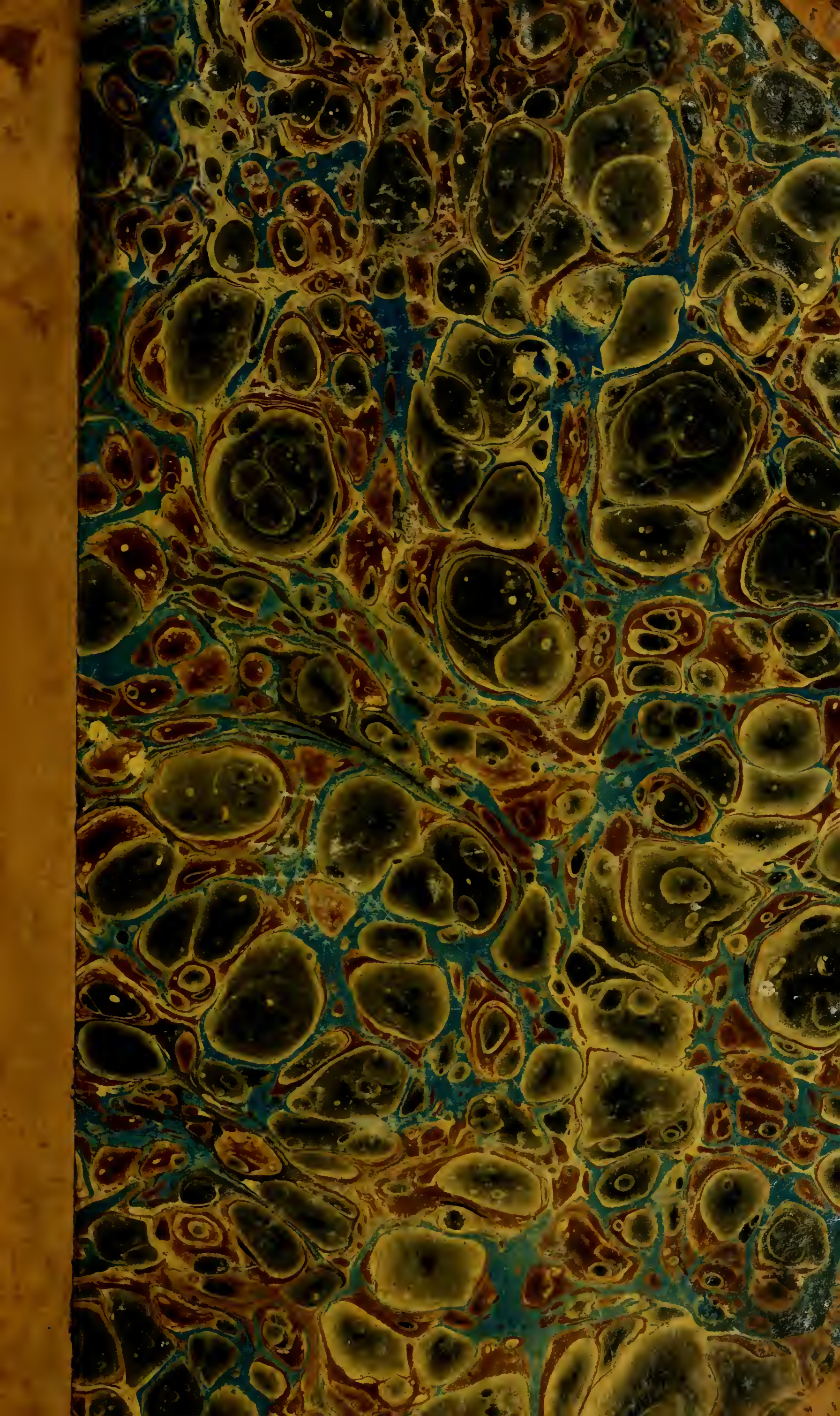
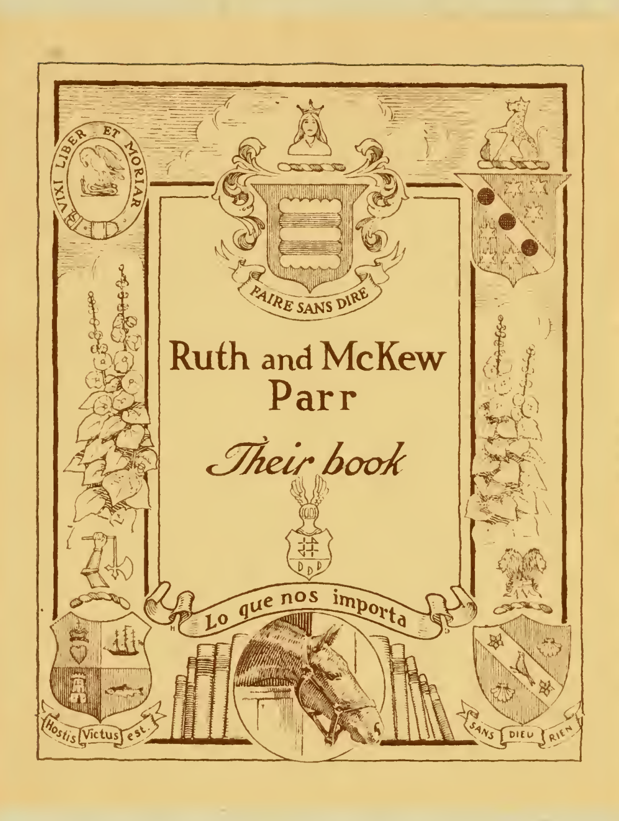
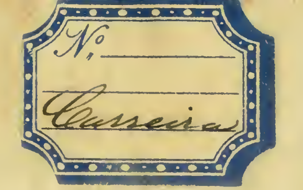




VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN


N.º

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

Huitième année.

(JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE 1826.)

TOME 31 DE LA COLLECTION.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DE RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DE VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DE MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARÉNAUDIÈRE ET MALTE-BRUN.

DEUXIÈME SÉRIE.—TOME I.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1826.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les *Nouvelles Annales des Voyages*, soutenues uniquement par l'opinion éclairée d'un public indépendant; étrangères aux faveurs des ministères et à l'appui des coteries, sont parvenues à leur trentième volume. Leur réputation est assurée, leur continuation est garantie.

Mais une foule de nouveaux souscripteurs se voit dans la nécessité d'acquérir la volumineuse collection des volumes précédens, ou bien, en commençant leur souscription avec une année, de ne posséder qu'une suite incomplète. Pour remédier à cet inconvénient, les rédacteurs ont pensé devoir commencer une nouvelle série de volumes, afin que ceux qui voudront se passer des trente premiers, en souscrivant à présent seulement, aient neanmoins un recueil complet, sous le rapport typographique (1).

Les rédacteurs des *Nouvelles Annales des Voyages* ont saisi cette occasion pour ajouter, sur le titre, le nom d'un homme de lettres qui, depuis long-temps, a pris une part active à la rédaction. M. de Larenaudière, auteur de plusieurs productions originales remarquables dans la littérature et les sciences, cité honorablement comme bon écrivain par M. de Châteaubriand, et comme bon géographe par M. Malte-Brun, s'attachera surtout à orner les *Nouvelles Annales* de Tableaux ou Résumés où il présentera la substance réunie de plusieurs relations, augmentée de ses propres recherches.

Les nouveaux volumes porteront donc sur le frontispice les noms de MM. *Eyriès*, *Larenaudière* et *Malte-Brun*, dans l'ordre alphabétique.

Le plan restera le même; seulement M. Eyriès, en même temps qu'il se propose de donner souvent des morceaux originaux, a pris des mesures pour accélérer la

(1) Le faux titre continuera à indiquer la suite des volumes de la collection entière.

traduction des nouveaux voyages importans et curieux. C'est ainsi que nous faisons paroître, dès-à-présent, la partie la plus neuve du *Voyage de Denham et Clapperton*, avec la carte et deux planches de physionomies africaines. Déjà les traits les plus amusans du reste de ce Voyage avoient été extraits dans les Bulletins précédens.

Ce zèle pour servir le public avec rapidité sera sans doute apprécié par tous les amis et protecteurs de nos Annales

M. Malte-Brun continuera, comme il le fait depuis deux ans, à se charger spécialement de la rédaction du Bulletin. Ainsi, nos lecteurs auront toujours, avec la plus grande promptitude, l'annonce de tout ouvrage vraiment intéressant, et de toute découverte importante et constatée. La critique la plus impartiale continuera à présider à la rédaction des jugemens des ouvrages; et notre *Bulletin* sera toujours le guide sûr des personnes jalouses de n'acquérir que des livres et des cartes d'un véritable intérêt.

Les collaborateurs qui voudroient nous communiquer des *morceaux inédits*, ou des *analyses critiques*, ou des *nouvelles intéressantes*, peuvent non seulement compter sur la reconnoissance des rédacteurs, mais encore sur notre promptitude à faire avantageusement connoître leurs noms par tous les moyens de publicité à notre disposition.

Les auteurs qui veulent voir leurs productions annoncées dans le Bulletin doivent en remettre un exemplaire au bureau des Annales des Voyages.



CARTE
des découvertes faites dans le centre de l'Afrique, par le Dr Oudney, le Mor Denham et le Capne Clapperton.
Nª Les noms soulignés n'ont point été reconnus par les voyageurs
Toumbouctou
Lac Dibbie
Jinne
Puits de Taguma
Samina Corsi la dernière ville de Bournou
Kalawawa
Ghouber
SACKATOU
H A O U S S A
Kachena
Dowry
Hadeiga
Terroire des Bedites (Kafirs)
Sawak
B O R N O U
Tibbous de Fraita
LAC TCHAD
Au centre et au Nord. Est il y a beaucoup d'Iles habitées par un peuple nommé Biddoumahs (païens)
Frontières de Kanem
Lac d'eau douce
Dabbalia
Limites présumées du Lac, selon le Major Denham
K O U K A
Angornou
Affagay
Logguin
B E G H U I R M I
D'après les renseignements donnés au Major Denham
Zegzeg
Zaria
Montagnes de Doll de 600 pieds de hauteur
Monts Narou
Kubé
Jouri
Boussa
C'est ici que s'est brisé le bateau de Mungo Park, à ce que l'on suppose
Nyffi ou Nifou
Yacoba
Cours de la Kouara d'après les renseignements donnés au Major Denham
Gizoua
Umbourn
Racka
Mandara
Adamowa
A d a m o w a
Monts Mendefy
M. Balla
Lac
Cours de la Kouara sur la Carte du Sultan Bello
Montagnes
D A H O M E Y
Cours de la Kouara dans l'hypothèse du Major Laing, d'après le Cheik de Gadames
dire du Cheik de Gadames
Cours de la Kouara selon l'hypothèse de Reichard
B E N I N
C H A N T I E S
Whydah ou Ajuda
Porto Novo
Badagry
Lagos
Rio Volta
Accarah
Grand Fleuve Farmosa ou Benin
R. dos Escravos
R. dos Forcados
R. Ramos
R. Dodo
O U A R R E
BAIE DE BENIN
Vieux Calabar R
Grande Rivière ou Rio del Rey
Bonny ou Brassee R
Cap Formosa
Fernando Po
Camerouns R
GOLFE DE GUINÉE
0
5
10
15
10 Longitude à l'Est de Greenwich

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

JOURNAL D'UN VOYAGE
DE KOUKA A SACKATOU,

PAR le capitaine CLAPPERTON.

(Extrait et traduit de l'anglois.)

DE KOUKA A MOURMOUR.

ARRIVÉS au Bornou, nous nous proposâmes d'aller visiter le Soudan. Après avoir fait nos préparatifs, nous allâmes prendre congé du cheik, qui nous voyoit partir à regret. Nous lui témoignâmes notre reconnoissance pour l'accueil qu'il avoit bien voulu nous faire; et, malgré l'état d'infirmité du docteur Oudney, nous nous mîmes en route le 14 décembre 1823.

Outre le docteur et moi, notre caravane étoit composée de deux domestiques : de Jacob le Juif, notre espèce d'intendant, et de trois Fezzaniens.

Nous avions trois chevaux de selle et quatre chameaux. Les domestiques, Jacob excepté, alloient à pied. Nous marchions avec une *kafila* (caravane) d'Arabes.

Le 15.—Nous partîmes à sept heures. Le temps étoit frais et beau. Un peu avant midi, nous avions atteint les sources du Bedjor, à dix-sept milles N. O. N. de distance de Kouka.

Le 16.—Nous rencontrâmes plusieurs caravanes de Gobchary et des environs qui se rendoient à Kouka. Nous suivions l'ancienne route de Birnie, je vis des antilopes rouges et blanches que les Arabes nomment *mohour*. Nous campâmes sur les rives de l'un des lacs que forme le débordement de l'Yeou. J'avois plusieurs fois observé des traces d'hippopotames et de lions. Nous passâmes une colline où se tient une foire, près des ruines d'une grande ville détruite par les Fellatahs, et nous fîmes halte à Damasak, près d'une espèce de camp où se tiennent les pâtres du cheik, qui nous apportèrent une ample provision de lait.

Le 19.—Les terres basses de Damasak à Mogabie étant inondées a dix milles de distance, nous fûmes obligés de faire un long détour par un chemin qui, quoique plus élevé, nous conduisit souvent à travers de ravins remplis d'eau. A midi, nous nous arrêtâmes sur les bords de l'une de ces rivières accidentelles qui se forment dans la saison des pluies : celle-ci offroit un volume d'eau considérable, et dont le cours étoit d'environ deux milles par heure.

L'auteur raconte la manière dont les marchands des caravanes font passer ces rivières à leurs bêtes de somme et comment ils les passent eux-mêmes. Le 21, les gens d'une caravane qui

s'étoit arrêtée près de l'ancien Birnie, eurent l'imprudence de mettre le feu aux herbes, qui, bientôt, comme une mer enflammée, gagna le lieu où étoit l'auteur, qui heureusement trouva un abri dans les ruines de la ville.

Nous continuâmes notre route jusqu'à une ville nommée *Bera*, située sur les bords d'un beau lac, également formé par le débordement de l'Yeou. Bientôt notre camp prit l'aspect d'une foire. Les femmes de la ville nous apportèrent du millet (*gossob*), de la paille de haricots, des noix de cachou et du lait, qu'elles offrirent d'échanger contre des grains de verre et des étoffes de coton (*gobga*). La verroterie la plus recherchée est la grosse de couleur de chocolat, avec un cercle blanc au milieu : les naturels les appellent *Contimbali* ou *Mikni;* ce dernier nom est celui d'un sultan du Fezzan, marchand d'origine, qui les a mis à la mode. Un de ces grains vaut une quarte de millet. Le gobga est une étoffe de coton fabriquée dans le pays, qui a environ un empan de largeur; 40 brasses sont ordinairement évaluées à une piastre.

Le 22. — Nous arrivâmes à une ville nommée *Dagomou*. Les bords de la rivière sont partout parsemés de villes et de villages.

Le 23. — La matinée étoit froide. Le docteur Oudney, qui avoit passé une mauvaise nuit, se trouvoit très-foible. A huit heures du matin, nous partîmes de Dagomou ; et, suivant un sentier sinueux à l'ouest, nous arrivâmes à Deltago, après avoir passé un grand nombre de villages, dont l'un, nommé *Kakabonie*, pouvoit bien avoir cinq à six mille habitans. Le pays à l'ouest de l'ancien Birnie offre une agréable variété de collines et de

vallées : on y voit peu d'arbres, si ce n'est sur les bords du Yeou : le sol est une argile rouge. Les habitans cultivent beaucoup de millet et de haricots ; ils recherchent la poudre à canon comme médecine. Aujourd'hui, nous avons donné un mouton en bouzafir, ou tribut que paient tous ceux qui voyagent ici pour la première fois; c'est un usage analogue à celui que nous pratiquons à l'égard de ceux qui doublent des caps ou qui passent les tropiques et la ligne.

Le 25.—Le temps étoit froid, l'air pur. Nous quittâmes Deltago ; et, côtoyant la rivière, nous arrivâmes à Bedikarfie. Quoique le sol fût le même, nous trouvâmes plus de bois : les villes et les villages y sont nombreux, et les habitans sont pour la plupart des Arabes de la tribu de Chouah. La ville de Bedikarfie est grande et peuplée : le gouverneur, qu'on appelle ordinairement, dans les villes d'Afrique, *sultan*, nous avoit vus, dans l'expédition de Mounga, avec le cheik de Bornou. Il vint au-devant de nous, et nous reçut avec une véritable cordialité. Sa demeure vaste, très-propre, étoit un enclos spacieux carré, entouré de nattes fixées à de hautes perches, et dans lequel on voyoit plusieurs petites huttes rondes aussi de nattes, couvertes de chaume, terminées en cône et surmontées d'un œuf d'autruche. Ces huttes ressemblent extérieurement à nos ruches d'abeilles. Les murs étoient d'argile. Les œufs d'autruche sont une marque de distinction. Le bas, dans l'intérieur, est couvert de sable, et l'unique meuble que l'on y trouve est un banc couvert de quelques nattes qui sert de lit; à côté, quelques calebasses ciselées et peintes, et des piles de grandes jarres destinées

à l'usage et à l'ornement. Il n'y a qu'une ouverture ou porte arrondie dans le haut et fermée par un guichet : la porte est toujours à l'ouest, parce que les pluies viennent du côté opposé : la grande entrée de l'enclos est souvent une hutte ouverte, où est un nègre qui fait l'office de portier ; une hutte est appelée *couzie*.

Les femmes arabes de cet endroit sont vraiment belles ; elles ont une coiffure toute particulière, et arrangent leurs cheveux de manière qu'à quelque distance on croiroit qu'elles portent un casque.

Les pintades abondent dans cette contrée ; j'en tuai cinq, outre un canard sauvage et une caille. Mahmoud-el-Wordi, l'un des deux marchands du Fezzan, auquel nous étions particulièrement recommandés par le cheik de Bornou, et qui m'avoit toujours paru un homme de bon sens, fut saisi de terreur en s'apercevant qu'il avoit perdu une amulette attachée, suivant l'usage, au cou de son cheval. Ce n'étoit autre chose qu'un verset du Koran ; mais la perte d'un fils unique ne l'auroit pas affligé plus profondément. Je lui donnai un morceau de papier pour en faire une amulette que Hadji me promit de lui écrire.

Le 26. — Le matin, après le lever du soleil, le thermomètre de Fahrenheit étoit à 49°. Les marchands étoient occupés à décharger leurs fusils et à les mettre en bon état, afin de pouvoir se défendre contre les Bedites, ancienne race de Bornouans qui n'ont point embrassé l'islamisme, et qui occupent un territoire voisin bien défendu par la nature. Ces Bedites sont en horreur aux croyans. Tout étant prêt, à onze heures nous quittâmes notre camp. Notre caravane s'étoit pro-

digieusement grossie; nous avions été rejoints à Bedikarfie par cinq cents personnes au moins, qui attendoient dans cette ville quelque caravane à laquelle elles pussent se joindre pour passer le pays des redoutables Bedites. Cependant ces Bedites ont de mauvais fusils qui se vendroient à peine en Europe pour vieille ferraille, et leur courage est sujet à caution. Ils sont aussi fiers et cruels dans leurs succès, que vils et rampans dans leurs revers.

Les naturels du Haoussa portent leurs marchandises sur la tête et vont armés d'arcs et de flèches; ceux du Bornou chargent ordinairement leurs marchandises sur des ânes et des taureaux, et vont armés de lances. Les premiers font le commerce de tabac, de noix de goura, de koghilor (antimoine), d'étoffes de coton en pièces ou confectionnées, en vêtemens appelés *tobes* et *torkadis*, et en peaux tannées de chèvres. Les noix de goura, qui viennent d'Achantie et des pays occidentaux d'alentour, sont recherchées à cause de leur agréable amertume, assez semblable à celle de café très-chargé, et de la vertu qu'on leur attribue de guérir de l'impuissance; elles sont si estimées à Fez et à Tripoli, qu'on en paie la dizaine une piastre. Les hommes et les femmes se servent de l'antimoine pour teindre et polir leurs cils. Notre route passoit par un plateau couvert de petits arbres et des ruines de plusieurs villes. Nos compagnons de voyage nous dirent que cette contrée étoit très-populeuse avant l'invasion des Fellatahs. Au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes : nous étions sur le territoire de Bedie.

Le 27. — La température étoit assez froide pour que l'eau de nos outres fût légèrement gelée. Les

chevaux et les chameaux sembloient souffrir plus du froid que nous-mêmes. Le vent souffloit, comme à l'ordinaire, N. et N. N. O. Dès-lors, nous cheminâmes S. S. O. par une contrée dont le sol n'étoit pas différent de celui que nous avions traversé le jour précédent : nous y trouvâmes cependant plus d'arbres, entre autres des koukas et des gourdjis.

A midi, nous arrivâmes à la vue du lac de Zoumboum, formé, selon toute apparence, par quelque rivière débordée dans la saison des pluies, et partout entouré de marais. Nous rencontrâmes deux Bedites qui nous saluèrent poliment; mais, n'ayant pas répondu d'une manière satisfaisante aux questions que leur firent les cavaliers de notre suite, ces derniers les lièrent et les maltraitèrent cruellement. Sur mes représentations, ils promirent de les mettre en liberté, s'ils étoient innocens, dès notre arrivée à Bedegouna.

En côtoyant le marais, nous arrivâmes dans cette ville au coucher du soleil. Le galaderna, ou gouverneur, étoit un Fellatah, ami de Mahmoud-el-Wordi, qui nous présenta à lui. C'étoit un bel homme, qui nous reçut avec autant de bienveillance que de dignité. Outre sa langue, il parloit bien l'arabe et les langues du Bornou et du Haoussa. Il nous fit beaucoup de questions sur l'Angleterre, et nous assura que le sultan des Fellatahs seroit charmé de nous voir. Il consulta le docteur Oudney sur une obstruction de vessie, infirmité très-commune dans ce pays. Nous lui fîmes présent d'une tabatière remplie de clous de girofle; en revanche, il nous envoya une ample provision de lait.

Le territoire de Bedegouna, ou le Petit-Bede, appartenoit autrefois au Bornou : on y trouve plusieurs villes et villages : il produit du millet, du maïs, du froment et du coton ; il est couvert de nombreux troupeaux. Le principal instrument aratoire des habitans est une houe de fer; ils moissonnent à la faucille, et ne coupent que les épis, qu'ils entassent dans des huttes d'argile sur des nattes ; ils nettoient le grain à la main, et le broient entre deux pierres. Je n'ai point vu de charrue au sud de Sockna, ville située entre Tripoli et le Fezzan. Ayant interrogé le gouverneur sur la source d'une rivière que nous avions passée sur un radeau entre Gateraman et le Vieux-Birnie, il me dit qu'elle avoit sa source dans le pays de Yacoba, entre des collines rocailleuses, et qu'elle se jetoit dans l'Yeou ; il ajouta que le nom de Yacoba étoit celui du sultan, parce que le pays de ce peuple d'infidèles n'avoit point de nom : cette rivière se nomme *la Petite;* ses eaux ne tarissent pas.

Tout le pays au S. E. et S. O. paroissoit un vaste marais. Les Fellatahs, tant pour la physionomie que pour le costume, ressemblent beaucoup aux habitans de Tétouan ; ils sont très-estimés du peuple qu'ils gouvernent avec équité, et nous ne pûmes que nous louer de leur civilité. Les marchands arabes eurent aussi pour nous toutes sortes d'attentions, et j'eus occasion de me convaincre que la meilleure manière de voyager dans ce pays est de se joindre à leur caravane. Le lac de Zoumboum est à presque 12 milles S. S. O. de Bedegouna.

Le 28. — Au lever du soleil, le thermomètre étoit à 45°. Le gouverneur nous accom-

pagna jusqu'à deux ou trois milles de la ville. En nous quittant, il pria Dieu de nous bénir ; et, posant sa main sur le front, il nous dit qu'il espéroit que nous continuerions à être ses amis. Nous suivîmes les bords du marais du côté de la petite rivière, qui tout à coup se détourna au sud vers une ville nommée *Goubir*. Nous y remplîmes nos outres d'eau fraîche ; et, continuant notre marche, nous arrivâmes bientôt après à un terrain argileux d'un rouge foncé couvert d'herbes si hautes, que, quoique à cheval, elles dépassoient nos têtes. Au coucher du soleil, nous fîmes halte et passâmes la nuit dans une forêt.

Le 29.—Après avoir péniblement cheminé pendant deux heures à travers des bois épais, nous arrivâmes à une vaste plaine couverte de villes et de villages. Les premières n'étoient pas aussi propres que celles du Bornou ; les chaumières des villages étoient beaucoup plus petites et souvent en mauvais état. Les habitans cultivent du blé, et surtout du gossob. Nous vîmes cinq autruches qui s'enfuirent à notre aspect. Dans l'après midi, nous arrivâmes à Sansan. Nos cavaliers prirent les devans, et galopèrent deux à deux jusqu'à la porte du gouverneur, en tirant, suivant l'usage, quelques coups de fusil. Le gouverneur étoit absent ; il étoit allé rejoindre celui de Katagoum, qui marchoit contre les Bedites du voisinage. Quoique ce peuple qui, comme nous l'avons observé, n'a jamais embrassé le mahométisme, parle le même langage que ceux du Bornou et reconnoisse même la souveraineté du sultan, il est regardé comme hors de la loi, et il est permis à tout bon musulman, soit Bornouan, soit Fellatah, de faire prisonnier et même de tuer un Be-

dite. Ce peuple passe pour n'avoir aucune religion ; cependant la coutume générale de lever au ciel la carcasse de chaque animal tué pour servir de nourriture, semble démentir le reproche que leur font leurs ennemis de n'avoir aucune notion de la divinité, et prouver qu'au contraire les Bedites lui rendent le seul hommage digne d'elle, celui de la reconnoissance. On prétend qu'ils sont friands de chiens, et qu'ils les engraissent pour les manger. Leur pays est peu étendu ; mais ses marais et ses forêts inaccessibles le défendent et leur conservent une précaire et dangereuse indépendance.

Le 30. — A midi, je pris la latitude de notre camp, et la trouvai à 12° 20′ 48″ N. Sansan, en arabe, signifie le lieu où se rassemblent les troupes avant de marcher à une expédition. Cette ville a reçu ce nom du dernier sultan du Bornou, qui y rassembla son armée lorsqu'il alla tenter la conquête du Haoussa. La place où étoit sa tente est en grande vénération, et les murs qui l'entourent sont l'ouvrage de ses soldats. Le canton voisin, qui abonde également en villes et villages, est, ainsi que Bedegouna et Sansan, sous les ordres du gouverneur de Katagoum, qui, à son tour, est sous les ordres du gouverneur de Kano. Sansan est composé de trois villes distinctes, appelées *Sansan-Birnie*, *Sidi-Bouri* et *Sansan-Bana*, dont la principale résidence du gouverneur est Sansan-Birnie ou Sansan-Gora, qui signifie entourée de murs, quoiqu'elle n'ait en effet qu'un rempart d'argile qui tombe en ruines et un fossé sec : sa mosquée n'a pas de toit, les cabanes et les maisons de ses habitans sont vieilles et en mauvais état. Sidi-Bouri, habité par

des Arabes-Chouah, est à un demi-mille à l'ouest de Sansan-Birnie : c'est dans la troisième ville, appelée *Sansan-Bana* ou des *Bannières*, qu'étoit la tente du sultan ; elle est à presque un mille de distance de Sansan-Birnie, et habitée par des Bornouans qui y ont été conduits par force de l'ancien Birnie et d'autres villes du Bornou, et qui, aujourd'hui, faits à ce séjour, y restent volontairement.

La sœur du sultan ayant été faite prisonnière par les Fellatahs, y vit avec son mari dans la plus grande obscurité, quoique son frère, le sultan, soit environné de toute la barbare magnificence de l'Afrique centrale; elle vint au-devant de la caravane avec beaucoup d'autres femmes, dont ses vêtemens ne la distinguoient en aucune manière.

Le 31. — Au lever du soleil, le thermomètre étoit à 42°. C'étoit un jour de marché : je fus curieux de voir ce qu'on y apportoit. La place où il se tient est un petit village situé sur un coteau au sud de Sansan-Birnie. J'y vis des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des épingles, des cordons et des étoffes de soie, des lames de sabre, des vêtemens (*tobes* et *torkadis*), du bœuf, du mouton, du gibier, des haricots, du maïs : il y en a de quatre espèces, du jaune, du rouge, du blanc, et celui d'Egypte qui passe pour le meilleur. Sur les côtés, il y avoit des échoppes qui servoient en commun, et où l'on alloit faire ou arranger différentes choses; on voyoit des bandes de musiciens ambulans avec des tambours, des flûtes et une espèce de guitare, dont les cordes étoient de crin, et qu'ils nomment *erbalé*.

Le 1er janvier 1824. — Ce matin, nous avons eu la visite d'un ex-gouverneur, nommé *Jésus*, qui avoit quitté l'armée la veille. Il nous dit que les divers chefs comptoient revenir aujourd'hui dans leurs gouvernemens, ne pouvant pénétrer dans le territoire des Bedites. Ce personnage nous fit entendre qu'il désiroit que nous lui fissions quelque présent; mais nous nous trouvions trop pauvres pour pouvoir le comprendre. A huit heures du matin, nous nous remîmes en route. Le pays étoit plat, et le chemin n'étoit guère plus large qu'un sentier. Nous passâmes par plusieurs petites villes et villages; et, à mesure que nous approchions de l'Yeou, où nous vîmes plus d'arbres et de plantations de coton, de gossob et de maïs, nous nous arrêtâmes à un village nommé *Obenda*, à un quart de mille de l'Yeou.

Le 2. — Il n'y a pas de routes régulières dans ce pays; le chemin que nous avons pris aujourd'hui étoit très-sinueux et fatigant. En passant par plusieurs villages, nous avons vu une double rangée de granges; du reste, nous avons remarqué qu'elles étoient construites comme celles que nous avions aperçues jusqu'alors; seulement elles étoient élevées sur des perches pour garantir les grains des fourmis et des vercoquins. En avançant vers l'Yeou, nous avons vu de vastes champs couverts de froment et de coton. Par le moyen de l'irrigation, les habitans font une seconde récolte de froment.

Peu avant midi, nous passâmes l'Yeou, qui peut avoir 450 pieds de largeur; mais les deux tiers du lit de la rivière étoient à sec, et barrés par une rangée de paniers de bambous destinés

à arrêter et à prendre le poisson. La ville de Katagoum est située à un demi-mille de la rivière. Nous avions à peine atteint ses bords, qu'un domestique du gouverneur vint au galop nous offrir de sa part un panier de noix de goura qu'on appelle *café de sultan;* puis il alla retrouver des cavaliers que nous prîmes pour les gens de quelque grand seigneur, et qui ne tardèrent pas à venir au-devant de nous en brandissant leurs lances; mais leur officier resta en arrière avec la bande de musiciens. Les cavaliers nous saluèrent, caracolèrent autour de nous au son des tambours et aux chants de deux poètes qui célébroient les exploits du sultan. Alors l'officier, suivi de ses cavaliers, se mit à la tête de notre caravane, et nous conduisit au lieu de la ville qui nous étoit destiné, ainsi qu'aux Arabes, car les Bornouans nous avoient quittés pour continuer leur route, n'ayant plus de danger à craindre. A trois heures de l'après midi, le gouverneur vint nous rendre visite avec toute sa suite. Mahmoud-el-Wordi avoit fait tendre des nattes: il nous pria de passer pour quelques momens dans nos tentes; et, quand il nous rappela, nous trouvâmes le gouverneur assis sur des nattes, entouré des marchands arabes et de ses gardes armés. Il nous reçut de la manière la plus affable, nous disant que c'étoit une véritable fète pour lui de nous voir, et que c'en seroit une aussi pour son maître, le sultan des Fellatahs, qui jamais n'avoit vu un Anglois. Il nous assura qu'il nous traiteroit aussi bien que le cheik du Bornou. Le docteur Oudney lui présenta la lettre de ce dernier, qu'il remit à une personne de sa suite. Les Arabes

ne tarirent point en éloges sur notre compte; ils dirent au gouverneur que notre roi étoit allié du grand-seigneur, et lui avoit rendu d'importans services. Le gouverneur, qui se nommoit *Doncowa*, étoit un homme vigoureux, grand, brusque, mais bon et fort prodigue de promesses. Il nous serra la main, selon l'usage du pays; et, dès qu'il fut rentré chez lui, il nous envoya du froment, dont nous avions grand besoin, du miel, des noix de goura et trois moutons; il fit présent en même temps aux marchands arabes de huit bouvards.

Le 3. — Après avoir préparé nos présens, qui consistoient en un de nos plateaux à thé, dix aunes de soie rouge, une couverture de parade (*palimbo*) des Indes, une pièce de toile à raies d'or de fabrique égyptienne, une livre de cannelle et une livre de clous de girofle, nous allâmes, vers huit heures, accompagnés de Mahmoud-el-Wordi, prendre congé du gouverneur. Il nous reçut, assis sous un dais grossier, sur un banc de terre. Il n'avoit près de lui que trois vieillards : il nous serra les mains; nous nous assîmes par terre vis-à-vis de lui; il vouloit que je partageasse son siége; mais je refusai cette insigne faveur. Il fut enchanté à la vue de nos présens : quand nous lui en eûmes expliqué l'usage et la matière, il nous demanda si nous n'avions pas besoin d'esclaves, nous priant de disposer de tout ce qui étoit en son pouvoir. Nous lui répondîmes qu'il ne pouvoit y avoir d'esclaves en Angleterre, et que tout esclave qui touchoit notre sol étoit libre : nous lui parlâmes des efforts que faisoit notre souverain pour faire partout abolir la traite. «Mais enfin,

dit-il, de quoi avez-vous besoin? » Nous lui répliquâmes que nous ne désirions que son amitié et la permission de recueillir les plantes et les fleurs, et de visiter les fleuves de son pays. « C'est merveilleux, s'écria-t-il : quoi! vous n'avez besoin ni d'esclaves, ni de chevaux, ni d'argent? vous ne voulez que voir le monde ? Allez trouver le sultan Bello, ajouta-t-il; c'est un prince savant et pieux qui sera charmé de voir des hommes qui ont tant vu de choses; vous aurez et verrez tout ce qui, dans mon gouvernement, peut vous faire plaisir, et je suis sûr que mon maître vous accordera avec empressement tout ce que vous désirez. » Après quoi il nous serra encore affectueusement la main, et nous nous retirâmes.

A midi, je fis une observation astronomique. Bientôt je fus entouré d'un grand nombre d'habitans; mais leur ayant dit qu'ils me gênoient, ils allèrent discrètement s'asseoir à quelque distance, après m'avoir demandé si je regardois dans ma lunette pour voir mon pays ; c'étoit leur question ordinaire. Je leur expliquai le mieux que je pus que je ne faisois que constater la distance à laquelle j'en étois.

Le 4. — Le temps étoit froid et brumeux ; le thermomètre marquoit 48°. Il paroît que le gouverneur avoit entendu parler de l'observation que j'avois faite la veille ; il vint me voir, et me pria de lui montrer le *verre avec lequel je regardois le soleil;* il fallut que je lui expliquasse l'usage de mes divers instrumens. Il me pria de lui donner du mercure, c'étoit demander de mon sang; cependant je ne pus lui en refuser; je tâchai de lui faire comprendre l'usage de mon chronomètre et de mon sextant; j'y parvins en le ramenant à l'ob-

servation que même les gens du peuple ont faite du plus ou moins d'élévation de l'étoile polaire, vue de différens points; mais mon télescope surtout fut l'objet de son admiration.

Katagoum, chef-lieu de la province de ce nom, est à 12° 17′ 11″ de latitude nord et à environ 12° de longitude à l'est de Greenwich. Cette province formoit la frontière du Bornou avant que les Fellatahs en fissent la conquête; aujourd'hui, elle renferme les deux provinces de Saman et Bedegouna; elle s'étend au nord à une journée de distance, et à cinq au sud, où elle est bornée par un pays indépendant que les naturels appellent *Kerry-Kerry*. A l'est, elle est bornée par le royaume de Bornou, et, à l'ouest, par la province de Kano. D'après les meilleurs renseignemens que j'aie pu me procurer, elle peut mettre en campagne 4,000 chevaux et 20,000 fantassins armés d'arcs et de flèches, d'épées et de lances. Ses principales productions sont du grain et des bouvards, qui, ainsi que les esclaves que l'on emmène des pays voisins habités par les Kafirs, forment le fonds du commerce du pays : c'est la première ville où nous vîmes les cauris servir de monnoie; jusque-là, nous n'avions vu qu'échanger les marchandises. Depuis notre départ de Tripoli, nous n'avions pas trouvé de ville aussi forte : Katagoum a la forme d'un carré dont les côtés regardent les quatre points cardinaux; elle a quatre portes qui, régulièrement, s'ouvrent au lever et se ferment au coucher du soleil; elle est défendue par deux murs parallèles d'argile rouge, entourée de trois fossés à sec, l'un extérieur, l'autre mitoyen, et le troisième intérieur; ces murs ont plus de vingt pieds de hauteur et dix à leur base,

diminuant graduellement au point de ne laisser dans le haut que la place d'un sentier étroit protégé par un parapet, et où l'on arrive par des degrés. Les deux murs sont de la même hauteur, sans meurtrières ni créneaux : les portes sont défendues par un terre-plein ; les trois fossés ont aussi les mêmes dimensions, chacun ayant quinze pieds de profondeur et vingt de largeur. On ne trouve à Katagoum qu'une mosquée, encore menace-t-elle de tomber en ruines. Le gouverneur loge au centre de la place ; sa demeure, bâtie en argile, à la manière turque, occupe une étendue d'environ 1,500 pieds carrés. La ville peut avoir sept à huit mille habitans, en y comprenant les marchands et les esclaves du gouverneur.

Au sud de cette province, on trouve le pays de Yacoba, que les musulmans nomment *Bouchi*, ou pays des Infidèles. D'après les renseignemens que j'ai pu me procurer, c'est un pays parsemé de collines formées de pierres calcaires que l'on dit contenir de l'antimoine et de l'argent, et dont les habitans sont appelés *Yemyem* ou *Cannibales*.

On dit que le Yeou, rivière qui coule à un quart de mille de Katagoum, prend sa source dans les collines de Bouchi, entre Adamova et Yacoba ; qu'après avoir longé Katagoum, elle se replie brusquement à l'orient, où elle va se jeter dans le lac Tchad. Son eau est trouble, et son cours lent ; elle tarit presque en été, et on prétend que, dans la saison des pluies, ses eaux croissent et décroissent alternativement tous les sept jours ; ce qui sembleroit se rattacher à l'observation que j'ai faite au Bornou sur les pluies qui suivent ce période.

Le 5. — La caravane nous a quittés aujourd'hui pour continuer sa route ; elle se rend à Kano.

Le gouverneur m'a fait conduire chez sa favorite, jolie négresse, qui a paru effrayée à l'aspect d'un chrétien ; il a un grand nombre d'autres femmes dont les appartemens sont très-propres : on m'a fait voir d'autres parties de la résidence du gouverneur ; et, après avoir visité ses écuries, nous nous sommes assis dans une cour où un savant Fellatah et le cadi sont venus nous rejoindre. Ce dernier, qui a fait le pélerinage de la Mecque, sait bien l'arabe et m'a paru un homme de bon sens ; je juge de son discernement par l'explication qu'il a donnée à ses compatriotes de mon chronomètre. J'ai observé que la charge de cadi ou juge est souvent héréditaire ; il y en a un dans chaque ville. Toute l'étude d'un cadi se borne au Koran ; cependant ses décisions peuvent être annullées par le gouverneur de la province ou le sultan.

Le gouverneur réside dans un vaste carré entouré d'un mur d'argile rouge de trente pieds de hauteur, et divisé, par d'autres murs moins élevés, en quatre parties ; outre quelques maisons d'argile à toits plats, ce carré renferme un certain nombre de cabanes (*couzies*) rangées en une ligne le long du premier grand mur ; elles sont pour la plupart destinées aux esclaves et aux gardes du gouverneur. C'est là où nous étions logés et gardés jour et nuit. Près la porte de l'est, il y a une espèce de salle de conseil ou d'audience d'où l'on passe dans le sérail. Les écuries occupent l'un des quatre quartiers ; chaque cheval a sa hutte particulière. Les piliers qui supportent un appartement qui est à la porte de l'ouest sont

supérieurs à tous ceux que j'avois vus jusqu'alors dans l'Afrique centrale ; ce sont des troncs de palmiers façonnés en colonnes qui ont des piédestaux et des chapiteaux grossiers enduits d'argile.

Le 7. — Le gouverneur vint me voir; il fallut que je lui montrasse encore mes instrumens. En ouvrant ma caisse, il aperçut une petite provision de poudre que j'avois apportée d'Angleterre ; je fus obligé de lui en donner une partie. Pour lui complaire, je chargeai mon fusil ; et, me plaçant à 60 ou 70 pas, je tirai à un but que j'atteignis deux fois de suite. Alors il s'écria : *Ouda billa min-chêtin a radjin !* « Seigneur, préservenous des démons ! » Mais, pour me marquer sa satisfaction, il me mit lui-même sur les épaules un très-beau *tobe*.

Le 9. — Nos gens ont attrapé une espèce de rat appelée *bandricoot* dans les Indes; il avoit deux pieds sept pouces de longueur de la tête à l'extrémité de la queue ; son corps étoit gris, sa queue noire à grands poils, et sa tête beaucoup plus ronde que celle des rats ordinaires. Nous avons eu la visite de la femme du cadi, qui est la sœur de Duncowa. Je lui ai fait présent d'une bague de cuivre, d'une paire de ciseaux et de quelques grains de verroterie.

Le 10.—Nous avons quitté Katagoum. Le gouverneur, qui nous a donné un guide, nous a accompagnés jusqu'à quatre milles au-delà de la ville : nous avons passé par un grand nombre de villages, et sommes arrivés, le 11, à Mourmour.

L'auteur, qui, pendant toute sa relation, a rendu compte des progrès de la maladie du docteur Oudney, nous apprend qu'ayant épuisé ses

forces, il ne put arriver que jusqu'à Mourmour, où l'inflammation de poitrine, qu'il avoit gagnée dans ce pénible voyage, l'enleva, le lendemain, à l'âge de trente-deux ans. L'auteur exprime d'une manière fort touchante sa douleur et ses regrets : « En tout temps, en tous lieux, dit-il, il est cruel » de perdre un ami ; mais, malade et souffrant, en- » sevelir son ami, son compagnon de voyage dans » une terre étrangère, et demeurer seul au milieu » d'un peuple inconnu, dans une contrée où ja- » mais Européen n'avoit mis le pied, c'est une si- » tuation dont aucune expression ne peut rendre » l'amertume. »

Le 13. — M. Clapperton rendit les derniers devoirs à son malheureux ami.

DE MOURMOUR A KANO.

Le lendemain, au point du jour, je repris mon voyage, persuadé que le changement d'air et l'abstinence ont une influence salutaire sur le physique et sur le moral de l'homme. La route étoit marécageuse, et nous passâmes une petite rivière, nommée *Chachoum*, qui se jette près de la ville dans l'Yeou. Nous vîmes partout beaucoup de villages.

Le 14. — Le thermomètre étoit à 52°. Nous avions traversé un pays bien cultivé : à neuf heures du matin, nous arrivâmes à la ville de Digou, entourée d'une double muraille et d'un triple fossé presque rempli. La ville ne renfermoit que peu de maisons ; mais on y voyoit une grande quantité de superbes dattiers ; hors de l'enceinte, il y avoit plusieurs villages, ou plutôt des groupes de maisons détachées ; plus loin, le pays offroit des chaînes de montagnes qui s'éten-

doient de l'est à l'ouest. Nous en gravîmes une qui nous permit d'embrasser une assez vaste étendue de terres couvertes au loin de beaux villages et de troupeaux qui paissoient dans les plaines. Le soir, nous nous arrêtâmes sous les murs d'une ville, appelée *Bougawa*, qui est la dernière ville de la province de Katagoum. Je n'y suis point entré.

Le 15. — Nous traversâmes une contrée couverte d'épaisses forêts. Avant midi, nous repassâmes la rivière de Châchoum, qui coule presque au nord. Le conducteur de chameaux m'apporta des figues sauvages qu'il avoit cueillies des arbres qui bordent la rivière. Nous passâmes ensuite par une contrée bien cultivée; et, sur le soir, nous arrivâmes à une ville, nommée *Katoungoua*, entourée d'un mur et ombragée par un grand nombre de dattiers : c'étoit la première ville du royaume de Haoussa propre. J'y reçus la visite d'un derviche fellatah, qui avoit été à Bagdad, à Constantinople, à Jérusalem et à la Mecque; il me dit qu'il avoit vu des Wahabis dans cette dernière ville, et qu'ils parloient la même langue que les Fellatahs. Je trouvai près de la ville une chaîne de collines rocailleuses et basses qui s'étend au S. O., et que les naturels nomment *douchi* (les rochers), nom que porte aussi une grande ville qui se trouve sur la route de Katagoum à Kano. Depuis que j'avois quitté les sources du Bellka chiffra, sur la lisière méridionale du grand désert, je n'avois point vu de rochers ni même de pierres; les lits des rivières n'en offroient pas, et n'étoient formés que d'argile.

Le 16. — Nous passâmes par un pays ouvert bien cultivé et couvert de nombreux villages.

J'avois pris les devans avec El-Wordi; nous

attendions notre suite, sous un arbre, près de la ville de Zangica, quand son gouverneur, qui étoit l'ami de celui de Katagoum, nous dépêcha un homme pour nous dire qu'il vouloit lui-même nous montrer le lieu où nous pourrions élever nos tentes. En conséquence, nous allâmes vers lui, et le trouvâmes à un quart de mille de là. Il montoit un beau cheval blanc, élégamment caparaçonné, et étoit accompagné de sept cavaliers, outre plusieurs hommes à pied armés d'arcs et de flèches. Il nous reçut fort civilement, et nous conduisit à la ville. Arrivé à sa maison, il nous assigna un endroit en face, où il nous dit que *nous serions en sûreté*. Je lui fis présent d'un rasoir, d'un couteau, d'une paire de ciseaux et d'épices : à son tour, il m'envoya du lait, du bezin, de l'herbe et du gossob pour mes chevaux. Quoique gouverneur, il n'étoit qu'un eunuque appartenant au gouverneur de Kano. C'étoit un homme gras, grossier et laid, à voix aigre et criarde. Il m'empêcha de dormir, jasant et riant avec ses gens pendant la moitié de la nuit.

Zangica est située près de l'extrémité de la chaîne des rochers ; et, si j'en juge par l'étendue de ses murs, elle doit avoir été une ville très-considérable. Ses habitans furent vendus ou massacrés par les Fellatahs, et leurs maisons ont fait place à des plantations de coton, de tabac et d'indigo, en sorte que la ville n'offre plus qu'une suite de villages disséminés. Dans les murs même, on voit une quantité de blocs de pierres liés à la chaîne des collines du voisinage. Ces masses de rochers peuvent avoir deux cents pieds de hauteur, et donnent un aspect romantique aux jolies cabanes qui bordent leur base, et aux plantations

séparées les unes des autres par des allées de dattiers et ombragées par d'autres grands arbres dont j'ignore les noms. Au sud, l'horizon est borné par de hautes montagnes bleues.

Le 17. — Je trouvai le pays partout cultivé, offrant une agréable variété de collines et de vallées. Nous passâmes par un endroit où nous vîmes une série remarquable de petits blocs de granite gris arrondis au sommet, qui sembloient sortir de terre. Nous traversâmes plusieurs villes presque désertes, leurs habitans ayant été vendus par les vainqueurs. Des femmes, qui filoient du coton, bordoient la route, offrant aux passans de l'eau de gossob, de la viande rôtie, des patates, des noix de cachou. Dans l'après midi, nous nous arrêtâmes dans un terrain creux à l'ouest de la ville, ou plutôt du groupe de villages appelés *Nansarina ;* c'étoit aussi un jour de marché. Le gouverneur, ayant appris mon arrivée, m'envoya du lait et du bezin : je lui fis présent d'une paire de ciseaux et d'une tabatière.

Le 18. — En passant sur les hauteurs, je vis une chaîne de collines au sud-ouest. On me dit qu'elles portent le nom de *Doll*, grande ville située à leur pied ; elles me parurent avoir six ou sept cents pieds d'élévation : leurs sommets n'étoient pas pointus, mais arrondis en ovale et suivant une direction nord et sud ; je ne pus apprendre jusqu'où elles s'étendoient sur ce dernier point. Nous passâmes une petite rivière dont le courant étoit nord. Le paysage sembloit s'embellir : je vis de jolies plantations aussi bien closes qu'en Angleterre, des nombreux voyageurs, des revendeuses ou des fileuses assises à l'ombre de grands arbres ; j'observai que, de temps à autre,

elles tiroient de leurs poches de petits miroirs, et se plaisoient à s'y regarder. Le sol étoit une argile rouge : à sa surface, je vis fréquemment de gros blocs de granite.

A onze heures du matin, nous nous arrêtâmes à une ville entourée de murs, appelée *Ghirkwa*, et dont les maisons, groupées çà et là, offroient le même aspect de destruction que les villes précédentes : les murs étoient en bon état et entourés d'un fossé sec.

Le 19.— Je passai le lit de la rivière de Ghirkwa, qui à peine a 60 ou 70 pas de largeur. Notre guide nous dit que cette rivière prenoit sa source dans les collines de Doll, et qu'après avoir reçu une autre rivière, que nous ne tarderions pas à passer, et qui a sa source dans les montagnes de Nisa, elle se jetoit dans l'Yeou, au nord de Katagoum. En effet, nous passâmes à midi cette rivière, qui se nomme *Sockwa;* l'eau ne nous venoit pas à la cheville, au milieu même du fleuve, qui, alors, ne remplissoit pas la moitié de son lit; et je présume que ces deux rivières sont guéables même dans le temps des pluies. A un mille de là, nous passâmes par la ville de Sockwa, qui est entourée d'un grand mur d'argile, ainsi qu'une autre ville nommée *Douakie*, où je passai le reste du jour.

Le 20.—Nous marchâmes pendant trois milles au nord de Douakie par un pays très-bien cultivé, puis à travers des forêts. Le sol, toujours argileux, mais qui paroissoit contenir du fer (ocre martial), s'élevant, nous arrivâmes à deux petites montagnes d'où notre vue plongeoit dans les murs même de Kano. Dès-lors le paysage, devenu plus riant, n'offroit que des bouquets de

grands arbres, sous l'ombrage desquels on voyoit quantité de femmes qui vendoient des rafraîchissemens. La route étoit couverte de gens de toute espèce.

A sept heures, nous entrâmes dans la ville de Kano, vaste entrepôt de tout le royaume de Haoussa. Je n'eus pas passé la porte, que je fus forcé de rabattre de la haute opinion que les Arabes m'avoient fait concevoir de cette ville. Les maisons, à près d'un mille des murs, étoient dispersées par groupes entre de grandes mares d'eau stagnante. Je me rendis, accompagné de El-Wordi, à la demeure de Hadji-Hat-Salah, pour qui j'avois une lettre de recommandation du cheik de Bornou. Il me reçut très-bien; et, ayant été prévenu de mon arrivée, il me fit conduire par ses esclaves à la maison qui m'étoit préparée.

Nous revînmes sur nos pas en passant par la place du marché, qui est bordée, à l'est et à l'ouest, par un vaste marais couvert de roseaux et d'eau, et où l'on trouve quantité de canards sauvages, de grues, et une espèce de vautour très-utile, parce qu'il fait l'office de boueur. Ma maison étoit située à l'extrémité méridionale de ce marais, dont les exhalaisons pestilentielles se réunissoient à celles des égouts des maisons voisines. Malade, épuisé de fatigue, je me jetai sur une natte; mais je ne tardai pas à recevoir la visite de tous les marchands arabes avec lesquels j'avois fait une partie de la route; ils avoient l'air de revenans, ayant, comme presque tous les étrangers, la fièvre intermittente. Ma maison contenoit six chambres en haut, extrêmement sombres, et cinq dans le bas avec un vestibule,

une basse-cour, un puits. De petites ouvertures jetoient une lumière incertaine dans les appartemens.

Le soir, Hat-Salah m'envoya un mouton, du miel, et un dîner tout préparé.

Le 21. —Le temps étoit serein et froid. Je remis à Hadji-Hat-Salah la lettre du cheik et mes présens, qui consistoient en deux châles, et un turban laine et coton de fabrique françoise, un gilet écarlate turc rayé en soie et bordé d'or, deux couteaux de poche, deux rasoirs, deux paires de ciseaux, deux tabatières de papier mâché, une autre d'étain, environ une livre d'épices, quelques colifichets, une demi-livre de poudre à canon. Il fut très-content de mes présens, et me promit de me présenter au gouverneur dans deux jours.

Le 23. — Le soir, j'écoutai une conversation que mon domestique eut avec l'homme que le gouverneur de Katagoum avoit envoyé avec moi, et qui rouloit sur la rivière de Kouarra. L'Africain assura qu'elle se jetoit dans la mer à Raka ; il ajouta que le pays qu'elle arrose est nommé *Youriba* par les naturels; que les vaisseaux des chrétiens abordoient à la ville, qui n'est qu'à vingt-quatre journées de Nyffi ; que la rivière est aussi large que de Kano à Katagoum, et que ses eaux sont salées. J'ajoutai peu de foi à ce récit, sachant qu'il y a une tradition, parmi ces peuples, qui dit que les étrangers feront la conquête de leur pays aussitôt qu'ils connoîtront le cours de la Kouara. J'appris plus tard que Nyffi n'est qu'à douze journées de Kano.

L'auteur est présenté au gouverneur de Kano, lui fait des présens semblables à ceux qu'il a sou-

vent décrits, en reçoit à son tour. Il trouva le gouverneur dans son camp (*Sansan*). Il marchoit contre Dantanque, gouverneur révolté. Le camp qu'il occupoit depuis cinq années que duroit cette guerre, étoit devenu une ville qui porte le nom de *Fanisoe*. A son retour, il rencontre deux gouverneurs qui amenoient des renforts à celui de Kano; ils avoient chacun cinq cents hommes, tant cavaliers que fantassins. L'auteur décrit leurs armes, leurs selles, leurs étriers, etc.

Le 29. — Il reçoit des lettres et des gazettes d'Angleterre, par le major Denham, qui lui envoie aussi de la poudre, du café, du thé, du sucre, du quinquina, trois bouteilles de vin de Porto, trois montres d'argent, etc. Il fait présent de l'une de ces montres au gouverneur.

Le 2 *février*.— J'ai reçu, ce matin, la visite d'un neveu du sultan Bello, arrivé hier de Sackatou. J'ordonnai qu'on lui présentât du thé; mais il ne voulut en goûter qu'après que le frère de El-Wordi en eut pris une tasse; il finit par le trouver excellent. Il me dit qu'il avoit jusqu'à ce jour regardé les chrétiens comme une espèce de monstres.

Le 3. — Un autre neveu du même sultan est venu me voir; ce jeune homme, aussi aimable qu'intelligent, lit et parle couramment l'arabe. Il m'a fait beaucoup de questions sur l'Angleterre, et m'a écouté avec le plus vif intérêt. Il m'a dit que le sultan seroit enchanté de me voir, qu'il avoit une collection considérable de livres qu'il lui faisoit lire haut. Il m'a assuré qu'il y avoit, de Sackatou à Tombouctou, une route à chameaux; mais que les Kafirs de Cobie, qui habitent entre ces deux villes, la rendoient dangereuse.

Les 5 *et* 6. — J'ai eu, chez un marchand de Ghadamés, une conversation avec Abdelgador, parent du sultan Bello. Il s'informa de nos dogmes religieux, de nos prières, du culte qu'il prétendoit que nous rendions aux images, de notre coutume de manger du porc. Je redressai ses idées erronées, et tâchai d'expliquer nos usages, lorsque, s'adressant à un de ses compatriotes, il se mit à plaisanter sur la Trinité, qu'il nommoit *Dieu Père*, *Dieu Fils*, *Dieu Oncle*. Il auroit bien voulu que j'envoyasse chercher Jacob le juif, mais je lui déclarai que notre tolérance nous défendoit d'exposer qui que ce fût à être inquiété sur ses opinions religieuses.

Les 7, 8, 9, malade. — Le 10, Kano, capitale de la province de ce nom, est la principale ville du royaume de Soudan. Elle est à 12° 0′ 19″ lat. sept., et 9° 20′ de longitude orientale. Elle peut avoir de trente à quarante mille habitans dont plus de la moitié sont esclaves, sans compter les étrangers qui vont y passer les mois secs et affluent de toutes les parties de l'Afrique, de la Méditerranée, des montagnes de la Lune, de Sennaar et d'Achantie.

La ville forme un ovale irrégulier, elle est entourée d'un mur d'argile de trente pieds de hauteur et peut avoir quinze milles de circonférence. Elle a quinze portes de bois, couvertes de lames de fer, qu'on ouvre régulièrement au lever du soleil et qu'on ferme à son coucher. Chacune de ces portes est défendue par une plate-forme où sont deux corps-de-garde. Il n'y a guère que le quart du terrain qui soit occupé par des maisons, tout le reste offre des champs et des jardins. Le grand marais qui coupe la ville de l'est à l'ouest,

et qui est traversé par une langue de terre sur laquelle est le marché, est inondé dans la saison pluvieuse. L'eau de la ville passant pour être malsaine, on voit, en tout temps, des femmes occupées à vendre de l'eau qu'elles vont prendre dans les fontaines du voisinage. Les maisons sont d'argile, et, pour la plupart, bâties en carré à la moresque, ayant une chambre au centre, dont le toit est supporté par des troncs de palmiers. C'est là qu'on reçoit les étrangers. Les appartemens du bas, qui aboutissent à cette grande pièce, servent souvent à divers usages. Un escalier conduit à une galerie qui règne autour de la maison et introduit dans les appartemens du second étage, qui sont éclairés par de petites fenêtres ; dans la cour, on trouve un puits et d'autres objets d'utilité. Dans l'enceinte même, on voit de petites huttes d'argile, dont le toit, formé de tiges de maïs, est couvert de longues herbes. Elles sont, pour la plupart, très-propres et plus grandes que celles du Bornou. La résidence du gouverneur occupe un vaste terrain, et ressemble à un village entouré de murs. On y voit une mosquée et plusieurs tours à trois et quatre étages, avec des fenêtres à la mode européenne, mais sans vitres encadrées. On passe par deux de ces tours avant d'entrer dans les appartemens occupés par le gouverneur.

Le fsoug ou marché est abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires aux besoins et aux commodités des habitans de l'intérieur, et il est proprement entretenu, et toutes les espèces de denrées et de marchandises y ont des places particulières.

Le 11. — Un Fellatah de distinction arriva pour

m'offrir, de la part du sultan, toutes les facilités que je pourrois désirer pour mon voyage. J'allai rendre visite au gouverneur pour le féliciter sur son retour, et lui faire part de mon dessein de me rendre à Sackatou. Il m'assura que tout seroit prêt dans six jours.

Le 15. — Je montai au sommet de l'une des deux montagnes dont j'ai parlé, afin d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la ville de Kano, qui offre l'aspect que j'ai décrit.

Je pris la précaution de me faire accompagner par le fils aîné de Hat-Salah, pour éviter que le peuple ne me soupçonnât d'opérer quelque sortilége. A l'orient de la montagne, le jeune homme me montra la trace du pied du chameau qui porta le prophète au ciel. C'étoit bien la figure d'une trace de pied de chameau, mais beaucoup plus grande, de sorte qu'il sembloit que c'étoit plutôt un trou dont on auroit tiré deux pierres. Je demandai à mon compagnon, si la naga ou chameau femelle du prophète n'avoit qu'un pied. Oh! me dit-il, elle en avoit bien quatre. — Où donc sont les traces des autres trois? — Oh! c'est Dieu qui l'a fait ainsi! — Et tous les fidèles du Soudan croient à la vérité de cette histoire!

L'auteur décrit l'adresse des jongleurs et des boxeurs qu'il a vus à Kano.

Hat-Salah et Benderakhmani, marchand du Fezzan, qui vit à Kano, avoient connu Hornemann. Ils avoient fait route avec lui de Mourzouk à Nyffi, où il mourut de la dyssenterie, après une maladie de six jours : il se faisoit passer pour un marchand anglois qui professoit le mahométisme, et il y avoit vendu deux beaux chevaux. A ma prière, Benderakhmani envoya un courrier à

Nyffi, pour tâcher de recouvrer les manuscrits de Hornemann, pour lesquels je lui promis cent piastres de récompense; mais, à mon retour de Sackatou, je trouvai le messager, dont j'appris que Youssouff-Fellatah, savant du pays, chez lequel logeoit Hornemann, avoit été brûlé dans sa propre maison par la populace nègre, qui le soupçonnoit d'avoir un commerce avec les mauvais génies.

Tous les dattiers, les figuiers, ainsi que les champs de froment, d'oignons, etc., qui bordent le marais, appartiennent au gouverneur. Les dattiers portent des fruits deux fois chaque année; la première récolte, en mai, précède; et la seconde, en août, suit la saison des pluies.

L'auteur entre dans de longs détails relativement à la culture et à la préparation du coton; il revient à l'usage qu'ont les femmes de se peindre en bleu les bras et les jambes; il décrit la manière dont les habitans préparent les peaux pour en faire des outres, et désigne, mais en botaniste, l'herbe dont ils se servent pour tanner.

Les nègres de Kano sont très-polis entre eux; ils se saluent en posant une main sur la poitrine, et s'inclinant en disant : *Kona lafia? Ki ka kiki? Fo da rana?* Comment vous portez-vous? J'espère que vous vous portez bien. Comment avez-vous passé la chaleur du jour?

Les filles libres ou esclaves, et les garçons non mariés, portent un long tablier à carreaux bleus et blancs, bordé de laine rouge, attaché à un large ruban, et descendant jusqu'à la cheville du pied. Ce costume est particulier au Soudan et diffère de celui du Bornou.

Les hommes et les femmes se frottent les dents et les lèvres avec les fleurs de l'arbre nommé

gordjie, et avec du tabac; je n'ai pas vu souvent de ces fleurs; mais tous les jours on apporte au marché des plantes de tabac joliment arrangées dans de grandes corbeilles. Cet usage se pratique rarement au Bornou.

Une de leurs jouissances est de mâcher la noix de goura, ou du tabac en poudre mêlé avec de la *trona;* au Bornou, il n'y a que les hommes qui se servent ainsi du tabac en poudre; à Haoussa, les femmes se le permettent également. L'usage de prendre du tabac en poudre par le nez est aussi rare, que celui de le fumer est général chez les hommes. Les femmes ne fument pas.

Les barbiers sont, dans ce pays, comme jadis en Europe, les seuls médecins.

La cécité est une infirmité très-commune dans le pays. On trouve, dans l'enceinte de Kano, un quartier destiné aux aveugles qui reçoivent des secours du gouverneur, quoiqu'il leur soit également permis de mendier dans la ville. Ce quartier est très-proprement entretenu. A l'exception des esclaves, personne ne l'habite que des aveugles, et tout au plus quelques borgnes. On m'a dit que les paralytiques ont aussi leur quartier particulier.

Quant à leurs cérémonies nuptiales, la mariée est conduite à la maison de son époux par un grand nombre d'amis et d'esclaves qui portent les présens des noces, de la graisse fondue, du miel, du froment et des vêtemens. Elle pleure pendant toute la route en s'écriant : *Wey kina! wey kina! wey io!* O ma tête! ô ma tête! ô ma chère! Cependant, malgré ces lamentations, l'époux a déjà consommé l'hymen; car, avant de lire *le fêtha,* les deux époux sont enfermés en-

semble pendant plusieurs jours, où ils se peignent de *henné* les bras et les pieds.

Pour ce qui concerne leurs funérailles, chacun est enterré dans sa propre maison, qui continue à être habitée par la famille chez les gens ordinaires; les personnes distinguées abandonnent la maison. Après avoir lavé le corps du défunt, on lit le premier chapitre du Koran, et on l'enterre le même jour. Les cadavres des esclaves sont portés hors de la ville, et deviennent la proie des vautours et des bêtes féroces. A Kano, on ne se donne pas même la peine de les transporter hors des murs, on les jette dans le marais, ou dans la première mare d'eau du voisinage.

Le 22. — Dans l'après-midi, je me rendis chez Hadji-Hat-Salah, pour le prier de se charger de mes intérêts, en cas de mort, et d'envoyer au cheik du Bornou mon juif Jacob, que je laissai à Kano avec mes papiers. Le cheik les auroit, dans ce cas, expédiés à notre consul, à Tripoli. Je suivis la coutume du docteur Oudney, qui, toutes les fois que nous avions fait quelque séjour dans une ville, faisoit tuer deux bouvards pour les pauvres.

VOYAGE DE KANO A SACKATOU.

Séjour dans cette ville.

Le 23. — Au point du jour, tous les marchands arabes de ma connoissance vinrent me voir pour me souhaiter un heureux voyage. Hadji-Hat-Salah m'accompagna jusqu'à quatre milles de Kano. Avant qu'il me quittât, j'eus un accès de fièvre et me couchai sous un arbre pour attendre l'arrivée de Mohammed-Djollie, mon guide. Mes

deux chameaux étant trop chargés, et mon domestique, Abraham, étant malade et ne pouvant marcher, je priai Hat-Salah de m'envoyer encore un chameau.

A une heure après midi, Mohammed-Djollie arriva avec deux chameaux chargés et un beau cheval de race touarik, que Kano envoie en tribut toutes les semaines au sultan. Il amena en même temps sa bonne amie, jeune Fellatah d'une grande beauté, qui montoit un jeune dromadaire très-léger. Après mon accès de fièvre, je poursuivis ma route, et, au soleil couchant, j'arrivai au village de Yaromba, où je trouvai toutes les commodités que je pouvois désirer. Le pays, quoique de même nature, me parut moins bien cultivé.

Le 24. — Nous traversâmes une contrée couverte de forêts, et les lits secs de plusieurs petites rivières dont le cours étoit de l'ouest à l'est. Dans l'après midi, nous passâmes une ville nommée *Toffa*, puis des bois et plusieurs villages ruinés par le rebelle Doutoungua, qui en avoit vendu les habitans. Peu après, nous nous arrêtâmes dans une ville nommée *Roma* ou *Soup*, dont je trouvai les habitans fort civils et aisés. J'y vis avec plaisir arriver un chameau femelle que Hat-Salah avoit acheté pour moi d'un habitant de Kano, nommé *Nouzama*, que je pris à mon service.

Le 25. — Le pays couvert de bois, la route plus sinueuse. Nous passâmes par des ravins de quartz blanc, dont les couches s'étendent du nord au sud, et par les lits de plusieurs rivières; nous traversâmes plusieurs villages fellatahs, où nous vîmes de nombreux troupeaux. Les bêtes à cornes,

presque toutes d'un gris-blanc, sont très-belles, et leurs cornes ne sont pas aussi disproportionnées que celles du Bornou ; mais elles ont aussi une bosse : le taureau est très-féroce ; et, comme en Angleterre, il est ici le roi du troupeau, tandis qu'au Bornou il est docile et généralement moins fort que la vache. Le pâtre, avec sa houlette, précède ordinairement le troupeau, et le conduit en lui criant : *Hot! hot!* J'eus en abondance du lait fraîchement trait, dès que les naturels surent que j'étois étranger et que je me rendois auprès de leur sultan ; il ne falloit rien moins que ces motifs pour vaincre le préjugé qu'ils ont, que boire ou vendre du lait non caillé porte malheur.

Nous nous arrêtâmes à la ville de Gadania, ou Kadania, qui est entourée d'une muraille et d'un fossé sec. Le gouverneur était absent, faisant la guerre à Doutoungua, qui avoit dévasté tout le pays d'alentour. La ville est peu peuplée, toujours par la même cause. Les arbres sont plus hauts que ceux du Bornou, et les champs bien cultivés et clos.

Le 28. — Après avoir passé deux jours dans cette ville, tant à cause de l'état de foiblesse où m'avoit réduit la fièvre, que par la disparition de deux de nos chameaux que nous ne recouvrâmes que le lendemain, je me remis en route. Je passai par des forêts où se trouvoient quelques plaines cultivées. Le sol étoit un argile rouge et blanc, mêlé de gravier, et traversé par des couches de schiste. Nous passâmes les lits secs de plusieurs rivières accidentelles, dont les bords étoient pierreux et couverts d'arbres majestueux. On voyoit çà et là des places cultivées ou des plantations d'oignons et de tabac que les

habitans arrosent, en puisant, avec de petits baquets attachés à une perche, l'eau qui est restée dans les creux du lit des rivières. A midi, nous fîmes halte à *Faniroce* ou *Eau blanche*, ville dont les murs sont très-étendus, mais qui a peu de maisons. Le gouverneur vint me rendre visite; voyant que j'étois malade, il courut me chercher de la *trona*, qu'il me conseilla de prendre tous les soirs. En l'interrogeant sur le cours des rivières dont j'avois passé les lits, il m'assura que toutes couloient à l'est, et que, le lendemain, je passerois la première qui coule à l'ouest, entre la province de Kano et celle de Kachena.

Le 29. — Le bon gouverneur et quelques-uns de ses amis m'accompagnèrent à quelque distance de la ville. Le pays offroit encore des forêts, et le chemin étoit sinueux. A midi, nous passâmes une ville murée, assez considérable, nommée Ghioza, puis des collines de granit dont la direction étoit N.-E. A 3 heures, nous nous arrêtâmes à la ville de Ratah, dont le site est très-remarquable. Elle est bâtie entre de gros blocs de granit qui s'élèvent de terre comme des tours, et la défendent au nord. Plusieurs de ses maisons sont bâties sur ces rocs, et offrent l'aspect de cages d'oiseaux. La partie méridionale est ceinte d'un mur de près de trente pieds de hauteur, mais en mauvais état. La ville est bien peuplée; l'embonpoint des femmes est tel, que je puis dire n'avoir jamais rien vu de semblable.

Le 2 *mars*. — Nous traversâmes un pays superbe et bien cultivé, dont l'aspect romantique étoit encore relevé par des masses de rochers et des bouquets d'arbres majestueux; nous passâmes un grand nombre de villages; à midi, nous nous

arrêtâmes à la ville de Berchi, qui est la première ville du Haoussa où j'ai vu un faubourg, quoique le mauvais état des murs ne permette guère de le distinguer de la ville. Le gouverneur d'Ongourou s'y trouvoit, il revenoit de Sackatou et se rendoit dans sa province; ce qui, grâce au zèle et aux soins de Mohammed-Djollie, ne m'empêcha pas d'avoir la meilleure maison de la ville, et des provisions en abondance pour moi et mes gens.

Le 3. — Le temps étoit beau et serein; nous passâmes de délicieuses vallées, couvertes de la plus belle verdure, et qu'embellissoient encore des masses de granit, autour desquelles jaillissoient des sources qui formoient de jolis ruisseaux d'une onde claire et limpide. On voyoit çà et là de jeunes filles qui puisoient de ces eaux; je ne pouvois me défendre du plaisir de leur en demander, pour avoir occasion de leur adresser la parole. Appuyées gracieusement sur un genou, et montrant des dents de perles et des yeux noirs les plus brillans, elles me la présentoient, et paroissoient charmées quand je leur en témoignois ma reconnoissance, se disant : *As-tu entendu l'homme blanc me remercier*? Après avoir passé ce beau paysage, je vis le pays qui s'élevoit, offrant une variété charmante de collines et de vallées, entrecoupées par une de ces rivières accidentelles alors tarie, dont nous passâmes quatre fois le lit dans l'espace de trois heures de chemin. Nous traversâmes ensuite des forêts; en plusieurs endroits, le sol étoit un argile rouge et bleu; nous vîmes de nombreux troupeaux. A deux heures après midi, nous nous arrêtâmes au village de Kagaria, situé sur la pente d'une colline, et

habité par des Fellatahs. C'est là que, pour la première fois, j'éprouvai des difficultés pour mon logement. Le chef du village, vieillard d'un aspect vénérable, dit à mon guide, qu'étant venu à Kano avec ses compatriotes, le gouverneur leur avoit tourné le dos, et qu'ils s'étoient bien promis de ne pas le recevoir, s'il venoit jamais dans leur village. Puis, se tournant vers moi : Tu es un étranger, tu viens d'un pays lointain, tu seras logé, toi et les tiens; mais, pour les autres, non! En effet, il m'assigna une très-bonne maison pour moi et mes compagnons de voyage, et nous fit donner toutes les choses dont nous avions besoin.

Le 4. — A six heures du matin, je quittai Kagarïa, après avoir fait présent d'une *torkadi* à mon vieil hôte qui en parut très-flatté. Je traversai un beau pays très-bien cultivé, couvert de villages dont des collines de granit rendoient l'aspect encore plus romantique; la richesse de la végétation, la fertilité et la beauté du pays, le superbe ombrage de ses grands arbres me transportoient dans ces parcs qui ornent l'Angleterre. Nous entrâmes ensuite dans une forêt, et la route devint pénible et périlleuse; car notre guide exhorta mes gens à ne pas s'éloigner de la caravane, ce bois étant infesté par des bandits qui tuent ceux qu'ils trouvent trop vieux pour être vendus comme esclaves. Parmi les arbres de la forêt, je vis plusieurs manguiers sauvages. Nous nous arrêtâmes au village de Bobaghin, où le pays est moins couvert de bois, et dont les habitans s'empressèrent de nous procurer des logemens et des provisions.

Le 6. — A mesure que nous avancions, je

trouvai le pays mieux cultivé; la route étoit couverte de gens qui conduisoient des bouvards chargés au marché de Zirmie, ville que nous traversâmes vers midi. Sur les deux heures, nous vîmes une chaîne de petites collines qui me parurent former le lit d'une rivière que nous avions passée à Doncami, et dans laquelle se jette, à ce point, un autre ruisseau qui vient du sud. Le pays offre, des deux côtés, des collines; et notre route passant à l'ouest, nous fûmes frappés de l'agréable contraste que formoit le sable rouge du lit de la rivière, et la belle verdure de ces collines, dont la lisière étoit couverte de plantations d'oignons, de melons, de coton, d'indigo et de froment, arrosés au moyen de baquets attachés à des perches avec lesquelles les habitans puisent l'eau qu'ils trouvent toujours en abondance dans des trous de deux pieds de profondeur creusés dans le lit de la rivière. Sur la rive orientale, on trouve une ville, nommée *Ketri*, qui paroît grande et bien peuplée, et où je vis plusieurs teintureries. A quatre heures après midi, nous passâmes le lit d'une petite rivière, qui coule au sud-ouest, et se jette dans celle dont j'ai parlé plus haut, à un mille et demi d'une ville appelée Kouari ou Kouoli, où nous nous arrêtâmes.

Les 6 et 7. — Le temps serein et chaud. Une centaine de Touariks, ayant appris que j'avois été à Ghraat, sont venus me voir; il y en avoit, parmi eux, qui étoient aussi blancs que moi. — Ils ont une belle race de chevaux très-vifs. Le soir, j'expédiai un courrier au sultan Bello pour lui demander une escorte. Le gouverneur de Kano m'avoit bien recommandé cette précau-

tion, les provinces de Gouber et Zamfra s'étant insurgées. Suivant mes observations, la ville de Kouari est à 13° 7′ 14″ lat. septentrionale.

Les 8 et 9. — Thermom. à l'ombre 91°.

Le 11. — La petite vérole règne, depuis six mois, à Kouari, et y fait de grands ravages. Voici comme les habitans la traitent. Dès que la maladie se déclare, ils frottent tout le corps du malade de miel, le couchent sur du sable chaud, dont ils jettent une partie sur son corps; si le patient est très-mal, on le baigne, tous les matins, dans l'eau froide, après quoi on le frotte encore de miel, et on le couche derechef sur le sable chaud.

La ville de Kouari est ceinte d'un mur d'une vingtaine de pieds de hauteur. Elle peut avoir 5 à 6,000 habitans, qui sont presque tous des Fellatahs; elle est entourée de petites collines. La rivière de Kouarama qui coule un peu au sud de la ville, à deux ou trois milles de là, va se joindre à la rivière qui passe par Ketri. Pendant la saison sèche, les Touariks qui apportent du sel de Bilma logent dans des huttes hors des murs.

Le 13. — A neuf heures du matin, je vis arriver mon escorte. Elle étoit composée de 150 cavaliers, dont le chef vint, avec courtoisie, me dire que le sultan se réjouissoit de me voir, et lui avoit ordonné de me conduire à sa résidence. Nous nous arrêtâmes à un village nommé Beurdarawa, où le chef de l'escorte me pria de passer la journée, les hommes et les chevaux ayant également besoin de repos.

Le 14. — A six heures du matin, nous nous remîmes en route; nous traversâmes une contrée couverte de forêts, et arrivâmes au lit de la ri-

vière Foltche qui, en plusieurs endroits, étoit sec, et n'avoit qu'une centaine de pieds de largeur au point où nous le passâmes. Cette rivière se joint à celle de Zirmie, à une demi-journée au nord.

A deux heures après midi, nous quittâmes les bords de la rivière, et cheminâmes au grand pas de nos chameaux. Nous avions été rejoints par une foule de gens du peuple; les uns portoient leurs charges sur la tête, les autres les avoient placées sur des bouvards ou des ânes; après avoir fait deux ou trois milles, nous passâmes par une épaisse forêt; chevaux, bouvards, ânes, chameaux s'épuisoient; hommes, femmes, enfans, tous s'efforçoient de gagner les devans en criant : Malheur à ceux qui resteront en arrière! ils tomberont entre les mains des Goubérites. Sans mon escorte, j'aurois couru le risque d'être écrasé par les bouvards, qui souvent entroient en fureur, mais mon escorte me sauva. Nous arrivâmes aux confins des provinces de Gouber et Zamfra; il seroit difficile d'imaginer une position plus propre à favoriser les pirates de terre, noms que les Arabes donnent aux voleurs. Jusqu'au coucher du soleil, nous cheminâmes à travers d'une épaisse forêt jonchée de longues herbes, et qui, probablement, est inondée dans la saison des pluies. On y voyoit souvent les traces des pas d'éléphans et d'animaux féroces. Les pierres étoient chargées d'ocre martial; quelquefois, nous passions sur un sol d'un argile sec, dont la poussière me suffoquoit; tantôt une partie de nos cavaliers alloient, au grand galop, reconnoître les lieux; tantôt ils revenoient, s'arrêtoient pour réciter des prières; pendant le jour, le tambour battoit de dix mi-

nutes en dix minutes, et, pendant la nuit, de trois en trois minutes, et les trompettes qui nous precédoient lui répondoient.

A deux heures et demie après minuit, nous nous arrêtâmes au lac de Gondami pour abreuver nos chevaux et nos bêtes de somme, et donner aux esclaves le temps de remplir d'eau nos gourdes et nos outres. C'étoit le point le plus dangereux de toute notre route, n'étant qu'à une journée au nord de Kalaouawa, capitale dé la province de Gouber, qui s'étoit révoltee. Après une journée très-fatigante, nous arrivâmes, sur les huit heures du soir, aux sources du Kamoun.

Le 16. — Nous nous remîmes en route au son des fanfares. Le pays est parsemé de collines et produit beaucoup de blé. Les vallées s'élargissent à mesure que nous approchions de Sackatou, que je découvris enfin du sommet de l'une des collines, où je trouvai un envoyé du sultan, chargé de m'annoncer de sa part qu'il étoit dans une ville voisine, revenant d'une expédition, mais qu'il espéroit rentrer à Sackatou le jour même. J'y arrivai à midi; et y fus reçu aux acclamations du peuple, accouru en foule pour me voir. On me conduisit à la maison du gadado ou visir, où l'on avoit préparé des logemens pour moi et mes gens. Le visir, qui se nommoit Simnou-Bona-Lima, étant arrivé vers minuit, s'empressa de venir me voir, et me dit que le sultan seroit charmé de me recevoir le lendemain matin.

Le 17. — J'avois à peine déjeûné, que le sultan m'envoya chercher. Vis-à-vis le lieu de sa résidence, est une vaste place à laquelle aboutissent les principales rues de la ville; je traversai, sans le moindre empêchement, trois couzies ou corps-

de-garde, et me présentai à Bello, second sultan des Fellatahs. Il étoit assis sur un petit tapis, entre deux piliers, qui supportoient un dais couvert de chaume. Les murs et les piliers étoient peints de bleu et de blanc, à la moresque, et le fond offroit un paravent orné d'une grossière peinture, qui représentoit un pot de fleurs; à chaque côté du paravent étoit un fauteuil, surmonté d'une lampe en fer. Le sultan me reçut avec une véritable cordialité, et me demanda si je n'étois pas très-fatigué de la route de Borderawa. Je lui répondis qu'en effet, c'étoit le trajet le plus pénible que j'eusse fait de Tripoli à Sackatou. Je lui témoignai ma reconnoissance pour l'escorte qu'il m'avoit envoyée, et dont je lui dis que je ne pouvois assez louer les soins et les attentions. Il me fit alors une grande quantité de questions sur l'Europe et sur nos diverses religions; il savoit les noms de plusieurs sectes anciennes, et me demanda si nous étions nestoriens ou sociniens. Pour sortir d'embarras, je lui dis que nous étions protestans. Qu'est-ce que protestans? reprit-il. Je tâchai de lui expliquer qu'ayant *protesté*, il y a plus de deux siècles et demi, contre les superstitions, les absurdités et les abus qui régnoient alors, et résolu de nous en tenir uniquement au *Livre de Notre Seigneur Jésus* (c'est ainsi qu'ils nomment le Nouveau-Testament), nous avions pris le nom de Protestans. Il me fit encore plusieurs autres questions théologiques, auxquelles je lui dis que je ne pouvois répondre, ayant toujours abandonné ces subtilités aux savans théologiens. Il ordonna qu'on lui apportât plusieurs livres qui avoient appartenu au major Denham, et parla avec beaucoup d'aigreur de Bou-Khaloum, qui avoit péri en

faisant une invasion dans ses états, ajoutant ces paroles : Je suis bien sûr que jamais le pacha de Tripoli n'a eu l'intention de me frapper d'une main, en m'offrant de l'autre un présent, car ce seroit une étrange manière d'en user avec ses amis. Mais, continua-t-il vivement: Que faisoit là votre ami? J'assurai le sultan que le major Denham n'avoit eu d'autre dessein que de visiter le pays. Les livres ayant été apportés, je trouvai un *Calendrier nautique*, deux cahiers de la *Revue*, les *Essais de Bacon* et le journal du major, que le sultan me remit de la manière la plus obligeante. Cependant, avant de le quitter, il fallut que je lui indiquasse leur contenu, et que je lui en lusse quelques pages pour lui faire entendre les sons de notre langue, qu'il trouva *fort beaux*. (Il n'étoit pas difficile.)

Le sultan est un bel homme; sa taille, de cinq pieds dix pouces anglois, est relevée par la noblesse de son port. Il a quarante-quatre ans. Sa barbe est noire, courte et bouclée; il a la bouche petite, un beau front, le nez à la grecque et de grands yeux noirs. Il étoit vêtu d'un tobe de coton bleu-clair. Le châle de son turban, de mousseline blanc, lui couvroit le nez et la bouche, à la manière des Touariks.

J'y retournai l'après-midi pour lui offrir, au nom du roi d'Angleterre, deux espingoles garnies en argent, une paire de pistolets à deux coups, une boussole, un gilet brodé, un autre écarlate galonné en argent, une paire de culottes écarlate, trente aunes de soie rouge, six châles à turban, quatre livres de clous de girofle, quatre livres de cannelle, trois boîtes de poudre, avec dragées et balles; trois rasoirs, trois

couteaux de poche, trois miroirs, six tabatières, dont trois en papier mâché et trois en étain; une lunette d'approche, et un grand plateau à thé anglois, sur lequel les petits objets étoient arrangés. Il les prit l'un après l'autre. La boussole et la lunette fixèrent toute son attention, et il fut enchanté quand je lui eus fait comprendre que, par le moyen de la boussole, il pouvoit, en tout temps, trouver l'Orient. Il me dit : Toutes ces choses sont merveilleuses, mais c'est vous qui êtes la plus grande merveille. Puis il ajouta : Que pourrois-je offrir au roi d'Angleterre? Je lui répondis: Ce que vous pouvez faire de plus agréable au roi d'Angleterre, c'est de coopérer avec ce monarque à arrêter la traite des nègres sur votre côte, car le roi envoie, tous les ans, en croisière, de grands vaisseaux chargés de saisir les navires engagés dans cet infâme trafic et de délivrer les malheureux esclaves, auxquels il donne des habitations et des terres dans un de nos établissemens en Afrique. « Quoi! répliqua-t-il, vous n'avez pas d'esclaves en Angleterre. — Non, certainement, lui répondis-je; dès qu'un esclave touche notre sol, il est libre. —Comment vous faites-vous donc servir? — Nous donnons des gages à ceux qui nous servent, et il n'est pas permis en Angleterre de frapper qui que ce soit; nos soldats même sont nourris, habillés et payés par le gouvernement. —Dieu est grand! s'écria-t-il, vous êtes un beau peuple! » Je lui présentai la lettre du cheik du Bornou. Après l'avoir lue, il m'assura que je verrois tout ce que je pourrois désirer voir dans ses états, aussi bien que dans le Youri et Nyffi, que je lui dis que j'étois très-curieux de visiter. Il m'exprima le regret qu'il éprouvoit de la mort

du docteur Oudney, et le désir qu'il avoit de recevoir d'Angleterre un médecin, qui voulût bien instruire son peuple dans l'art de guérir. Le soir, je portai des présens au bon visir, qui a beaucoup d'influence sur l'esprit du sultan dont il a épousé la sœur.

Le 19. — Le sultan me fit prier de passer chez lui et de lui apporter mes instrumens. Je pénétrai plus avant dans l'intérieur de sa résidence, et fus introduit dans de jolis couzies, séparés les uns des autres. Je lui montrai d'abord un planisphère céleste. Il connoissoit tous les signes du zodiaque, plusieurs constellations et plusieurs étoiles qu'il désigna par leurs noms arabes. Le télescope fut l'objet de son plus grand étonnement. Je lui fis voir comment on s'en servoit pour faire une observation solaire. J'avois perdu la clef de la boîte qui renfermoit un horizon artificiel; ne pouvant l'ouvrir, je lui demandai un couteau pour lever le couvercle; mais celui qu'on me donna étant trop foible, j'eus l'imprudence de demander une épée. Au même instant le sultan se troubla; il saisit la sienne, et l'ayant à moitié sortie du fourreau, la plaça devant moi en tremblant. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir; car, certes, c'étoit plutôt à moi d'avoir peur; j'ouvris tranquillement la boîte, et lui remis, avec le même calme, son épée. Dès que j'eus disposé mon horizon, le sultan et tous les assistans eurent l'aspect du soleil, et personne ne songea plus à mon manque d'étiquette.

Le 20. — J'allai rendre visite à Mohamed-Gomsou, chef des Arabes, et lui porter un présent. Il me promit de me donner une lettre pour le sultan de Youri, son intime ami. Il m'apprit

qu'il étoit à Youri quand les Anglois revinrent de Tombouctou en bateau. Ils étoient arrivés à la hauteur de la ville de Bousa; ayant envoyé au sultan du Youri un fusil et d'autres présens, ils firent acheter des oignons au marché. Le sultan leur fit offrir un guide pour les conduire à travers des rochers qui obstruent le lit de la rivière, dont les bords sont très-escarpés. Au lieu d'attendre l'arrivée du guide, ils naviguèrent au milieu de la nuit, et le lendemain matin on vint dire au sultan que le bateau avoit échoué. Le peuple alors les ayant assaillis à coups de flèches, deux Anglois, se tenant embrassés, se précipitèrent dans l'eau; il ne resta dans le bateau que deux esclaves avec plusieurs livres, papiers et fusils : l'un de ces livres étoit couvert de toile cirée, et se trouve encore entre les mains du sultan du Youri.

Gomsou me dit ensuite qu'il avoit été détenu pendant trois années dans une contrée, appelée Yoriba, à l'ouest de la Kouara; il m'assura que cette rivière se jetoit dans le lac de Foundah, un peu au-dessous de la ville de Rakah, qui fait un grand commerce avec les européens. Elle échange ses marchandises contre des esclaves.

Je remarquerai, à ce sujet, que, pendant mon séjour à Sackatou, le sultan m'envoyoit des mets de sa table, qui étoient servis sur des plats d'étain, qui portoient le contrôle de Londres, ou dans des cuvettes de fabrique angloise.

En rentrant, j'appris que le sultan m'avoit demandé. J'allai le trouver; après quelques questions oiseuses, je fus très-surpris quand il me dit que, puisque je désirois aller à Nyffi, il me prévenoit qu'il y avoit deux chemins, l'un direct,

mais occupé par les ennemis ; l'autre, moins dangereux, mais plus long; que, quel que fût mon choix à cet égard, je me trouverois toujours arrêté pendant la saison des pluies, dans un pays actuellement en état de rebellion, et que, par conséquent, je devois peser toutes ces difficultés. Je l'assurai que j'y avois pensé mûrement, et que je ne craignois ni les pluies ni les dangers de la route. Réfléchissez-y bien, répliqua-t-il. Nous nous séparâmes. A l'air et à l'accent dont il prononça ces paroles, je m'aperçus que je devois renoncer à mon projet de visiter Youri et Nyffi. Je ne pus me défendre d'attribuer ce changement du sultan aux intrigues des Arabes, qui n'ignoroient pas que le seul commerce lucratif qu'ils font dans l'intérieur seroit ruiné, si les Anglois pouvoient communiquer par mer avec les Africains. Dans ma perplexité, je résolus de consulter Mohamed-Gomsou. Je lui racontai ce qui s'étoit passé, lui témoignant combien j'étois surpris de voir le sultan rétracter ainsi la promesse qu'il m'avoit faite la veille. Il tâcha de me rassurer, et me promit d'en parler au sultan. En effet, à ma première visite, le prince me fit l'accueil le plus flatteur, et me dit qu'une armée étant, dans ce moment, occupée à guerroyer dans cette contrée, il ne pouvoit, pour ma propre sûreté, me conseiller un aussi dangereux voyage, mais qu'il attendoit incessamment des nouvelles de l'armée et qu'il s'empresseroit de me les communiquer. Alors il traça sur le sable le cours de la rivière de Kouara, m'assurant qu'elle se jetoit dans la mer à Foundah; qu'elle couloit parallèlement à la côte pendant plusieurs journées de distance; que, parfois, elle s'approchoit de la mer au point

de n'en être qu'à cinq heures, tandis que d'autres fois elle en étoit à une journée de distance. Il y a deux ou trois ans, ajouta-t-il, que son embouchure étoit à la mer, elle en est aujourd'hui à une ou deux journées plus au sud; mais dans la saison des pluies, elle coule à la mer par son ancien lit. Il me demanda ensuite si le roi d'Angleterre consentiroit à lui envoyer un consul et un médecin, qui résideroient dans le Soudan, et des marchands pour faire le commerce avec son peuple; enfin, quels pourroient être les objets de ce commerce? Je lui réitérai la proposition de faire cesser la traite, lui disant qu'il lui seroit facile d'empêcher que les esclaves ne passassent par Haoussa ou Nyffi, et que le devoir du consul seroit de veiller à l'exécution de sa promesse. Quant aux objets de spéculation, je lui désignai le séné, la gomme arabique, la cire, les cuirs, l'indigo et l'ivoire, l'assurant que la situation du Soudan, au centre de l'Afrique, étoit très-propre à favoriser ce commerce, qui deviendroit pour lui et pour ses peuples une source de richesses. Je donnerai, dit-il, au roi d'Angleterre un terrain sur la côte pour y bâtir une ville. Mais je désirerois que l'on construisît une route jusqu'à Rakah, si les vaisseaux ne pouvoient remonter la rivière. Je lui demandai si le terrain qu'il promettoit de donner au roi lui appartenoit. Oui, me répondit-il, Dieu m'a donné tout le pays des infidèles. C'etoit là un argument sans replique.

Je fis tomber la conversation sur Mungo-Park, persuadé que, s'il étoit arrivé à la saison des pluies, il auroit pu passer les rochers. Le sultan me dit que quelques débris du bateau, attachés

par des clous, étoient restés sur les rochers, long-temps après l'événement; que l'on avoit trouvé, dans le bateau, un fusil à deux coups qu'on lui avoit apporté, mais qui, récemment, s'étoit crevé ; que son cousin, Abderachman, possédoit un petit livre imprimé, que l'on avoit aussi trouvé dans le bateau, ainsi que d'autres livres qui étoi nt entre les mains du sultan du Youri, son tributaire. Je lui fis observer que ces objets seroient le présent le plus agréable qu'il pourroit offrir au roi d'Angleterre. Il me promit de faire tout son possible pour se les procurer.

Le 21. — (L'auteur raconte les entraves que les Arabes s'efforcèrent de mettre à l'exécution de son projet de se rendre à Youri... Dans une conversation qu'il eut (le 25 mars) avec le sultan, il lui exposa tous les avantages qu'il retireroit du commerce maritime, lui recommanda d'avoir, sur la côte, un port où les Anglois iroient enseigner à ses peuples l'art de construire des vaisseaux, et il lui fit surtout valoir la facilité que ses sujets auroient de se rendre par mer à la Mecque. Le 27, le sultan lui promit, s'il consentoit à attendre jusqu'à la fin de la saison des pluies, de l'envoyer au gouverneur de Zeg-Zeg à qui il ordonna de le transporter sûrement sur la côte. Bello partit ensuite pour une expédition, assurant à l'auteur qu'il seroit de retour dans cinq jours.

Dans de semblables occasions, un crieur public parcourt la ville en disant : *Le sultan le veut;* à quoi le peuple répond : *Tout ce que le sultan veut est bien, et nous le ferons.* Il annonça, cette fois-ci, que tous ceux qui voudroient accompagner le sultan, dans son expédition, étoient tenus

de se pourvoir de provisions pour huit jours. A huit heures du soir, le sultan quitta la ville, à la tête de son armée.

Pendant l'absence du sultan, l'auteur reçoit la visite d'un marabout, ou saint homme, qui veut le convertir à l'islamisme, et celle d'Atiko, frère du sultan, homme méchant et perfide, qui a vainement tenté de détrôner son frère, et avec lequel le bon visir lui conseille de n'avoir aucune relation, du moins pendant l'absence du sultan. Mais ce dernier étant revenu de son expédition (le 4 avril), et Atiko ayant dit à l'auteur qu'il possédoit plusieurs choses qui avoient appartenu au major Denham, il obtint du ministre la permission d'y aller, et acheta de lui ces objets, qui consistoient en une cassette, deux ou trois chemises et la carcasse d'un sextant.

Le 7 *avril.* —J'allai voir une nouvelle mosquée que le visir fait bâtir. Comme toutes celles que j'avois vues, elle formoit un carré dont les côtés regardoient les quatre points cardinaux, et pouvoient avoir 800 pieds de longueur. A l'orient, elle avoit deux portes; à l'occident, on voyoit, en entrant à droite, un réduit carré, où le peuple fait ses ablutions avant de dire les prières. Le toit de la mosquée étoit tout plat, et formé de solives posées d'un mur à l'autre, et dont les interstices étoient remplis par des pièces de bois, minces, placées obliquement, et enduites extérieurement d'un argile durci. Le toit reposoit sur des arches, soutenues par sept rangs de sept piliers chaque. Ces piliers de bois étoient recrépis d'argile, et très-ornés. Au sud, étoit une tribune réservée pour le sultan. Différens ouvriers étoient en train de sculpter les piliers, d'autres achevoient le

comble ; tous paroissoient singulièrement étonnés de ce que le visir lui-même étoit là pour me recevoir. Celui-ci me demandoit, toutes les deux ou trois minutes, ce que je pensois de cet édifice. — Le maître constructeur, homme d'une figure maligne, et toujours riant, étoit placé de manière à pouvoir inspecter tout son monde. Il m'apprit qu'il étoit né à Zeg-Zeg, et que son père, ayant été en Egypte, avoit pris du goût pour l'architecture moresque, et lui avoit laissé, à sa mort, ses papiers, dans lesquels il avoit puisé toutes ses connoissances en architecture. De pauvres enfans venoient me demander l'aumône; j'avois pris l'habitude de leur donner, à chacun, deux ou trois cauris, et ils s'écrioient : *Allah attik djini*, Dieu vous donne le paradis! manière de demander l'aumône à laquelle un Kafir comme moi ne pouvoit résister.

Le 9. — J'ai fait, ce matin, une visite au visir; je l'ai trouvé lisant un livre arabe, dont il possède une petite collection. Abdallah, m'a-t-il dit, j'ai eu un songe, la nuit dernière, et je cherche dans ce livre ce qu'il signifie. Croyez-vous à ces choses-là? Non, seigneur visir, je regarde les livres de songes comme pleins d'idées frivoles. Dieu donne à l'homme la sagesse pour guider sa conduite; mais les rêves sont occasionnés par des circonstances accidentelles, comme de dormir la tête trop basse, d'avoir trop mangé, ou d'être dans une inquiétude d'esprit. Il me répliqua, en souriant : Ce livre me parle différemment. Il me dit ensuite que, dans peu de jours, le sultan iroit à une autre expédition, et desiroit qu'il le suivît, mais que lui voudroit rester, afin de faire finir la mosquée avant le rha-

madan ; les ouvriers n'avanceroient pas, s'il étoit absent.

Le 10. — Mohamed-Moudi, frère du visir, a perdu un fils adoptif, qui est mort de la petite vérole. Je lui ai fait une visite de condoléance, qui a paru lui faire grand plaisir. Les Fellatahs brûlent leurs morts dans les maisons où ils sont décédés. Le pauvre Moudi étoit inconsolable; après que la cérémonie fut terminée, il vint, et s'assit seul, à l'ombre, devant ma porte; et, étendant sa tobe sur ses genoux, comme s'il lisoit un livre, il répéta, à voix basse et entrecoupée, différens versets du Koran, en répandant beaucoup de larmes. Il resta ainsi pendant deux heures. J'admirois son extrême sensibilité qui dénotoit un si bon cœur, et je partageai sincèrement son chagrin. L'enfant étoit fils de son frère le visir. L'adoption est une coutume très-répandue chez les Fellatahs; et, quoiqu'ils aient eux-mêmes des fils et des filles, l'enfant adoptif est ordinairement le seul héritier.

Le 10. — Sur les trois heures après midi, j'ai été chez le sultan pour lui souhaiter beaucoup de succès dans son expédition et un heureux retour. Nous avons parlé de différentes choses; mais, comme à l'ordinaire nous avons fini par revenir sur le chapitre du commerce avec l'Angleterre, je désirois le convaincre que nous pourrions fournir ses sujets de toutes les sortes de marchandises, à très-bon compte; que ses possessions étoient mieux situées pour le commerce de la gomme que toute autre contrée de l'Afrique, et que beaucoup d'autres articles importans pourroient être amenés ici du Tombouctou, du Bornou, du Ouadey, et transportés ensuite fa-

cilement par les Fellatahs sur les côtes, à la disposition des Anglois. Il insistoit pour recevoir, en retour, des habits, des mousquets, de la poudre, et me demanda si je ne reviendrois pas, si le roi d'Angleterre consentiroit à envoyer un consul et un médecin, et s'il feroit bien d'écrire une lettre à S. M. à ce sujet. Il demanda encore dans combien de temps ces agens pourroient venir. Je lui répondis qu'ils pourroient aborder sur les côtes deux mois après que la connoissance de ses desirs seroit parvenue en Angleterre. Faites-moi savoir, me dit-il, le temps précis, et mes messagers seront sur quelque point de la côte que vous désignerez, pour accélérer le départ des lettres de la mission, à la réception desquelles j'enverrai une escorte pour la conduire dans le Soudan. Il m'assura également qu'il prohiberoit le commerce d'esclaves, et que l'édit que je demandois à ce sujet étoit prêt à paroître. A la fin de cette entrevue, le sultan m'engagea amicalement à ne pas être trop peiné de son absence. Vers les cinq heures de l'après midi, le sultan et le visir partirent pour l'armée.

Les 11, 12 et 13.—Je reçus un présent de deux grands paniers de froment que le sultan m'avoit destinés avant son départ. J'étois assis à l'ombre, devant ma porte, avec Sidi-Cheik, secrétaire du sultan, quand un gaillard de mauvaise mine, d'une tournure repoussante, vint se placer positivement devant moi. Je demandai à Sidi-Cheik qui c'étoit; il me répondit tranquillement que c'étoit le bourreau. J'ordonnai aussitôt à mes domestiques de le chasser; mais Sidi-Cheik me dit, en posant sa main sur la mienne: Un peu de patience, il fréquente les plus grands

personnages de Sackatou, et ils ne le renvoient jamais sans lui donner quelques noix de goura, ou quelque monnoie pour en acheter. Pour me conformer à cet avertissement, je fis donner quarante cauris à cet homme, avec l'ordre strict de ne jamais passer le seuil de ma porte. Sidi-Cheik me raconta alors une anecdote sur cet homme. Son frère étoit bourreau de Yacoba, dont il est natif; il demanda la place de celui-ci, en vantant son adresse dans sa profession. Le gouverneur répondit froidement : Il faut des preuves de cette adresse : Allez, et coupez la tête de votre frère! Il courut aussitôt à la maison de celui-ci, et, le trouvant assis à sa porte, il lui abattit la tête, d'un seul coup de son épée, et l'apporta, toute sanglante, au gouverneur qui, en récompense d'une aussi épouvantable atrocité, lui accorda la place vacante. Le sultan ayant besoin d'un habile coupeur de têtes, le fit venir à Sackatou, et, peu de temps après, il eut à exercer son talent sur 2,000 Touariks. J'ajouterai que les supplices usités dans le Soudan sont la décapitation, le pal et la croix. On me dit que les malheureux qui sont crucifiés n'expirent qu'au bout de trois jours de souffrances.

Le 14.—Le harem du visir m'ayant rendu des visites répétées, je fus frappé de la beauté de quelques esclaves. Aujourd'hui, un Arabe, appartenant à une caravane qui étoit partie de Kouari le 10, s'est réfugié ici; tous ses compagnons de voyage ont été faits prisonniers par les habitans de Gouber et de Zamfra, qui avoient attaqué la caravane, près du lac Gondamie.

Les 15, 16, 17, 18 et 19. — Le sultan est de retour, ainsi que son visir. Le fils favori de ce dernier et de son épouse, sœur de Bello, est mort

de la petite vérole. On l'a enterré, peu d'heures après son décès, au milieu des bruyantes lamentations des esclaves et de la famille.

Du 20 au 29. — J'ai été chez le visir, lui faire mes complimens de condoléance. Il étoit enfermé dans l'intérieur de ses appartemens; en me voyant entrer, il me dit : Je vous remercie, Abdallah, j'éprouve un grand malheur, mais que la volonté de Dieu soit faite! Je cherchai à le réconcilier avec ce cruel décret de la Providence, en lui parlant de l'espérance d'avoir un autre fils à la place de celui qu'il venoit de perdre. Il branla la tête en me disant : Que Dieu le veuille! mais je suis vieux. Puis, se couvrant la figure avec ses mains, il resta silencieux pendant une heure. Me sentant incapable d'alléger ses chagrins, je le pris par la main; il pressa la mienne dans la sienne, et je quittai ce père inconsolable, avec un gros poids sur le cœur. Il est arrivé des nouvelles que les Touariks de la tribu des Kelpis ont pris et pillé la ville d'Adia, à six journées au nord de Sackátou. Aussitôt, on a fait proclamer que tous les Touariks de cette tribu aient à quitter les états de Bello dans les trois jours, sous peine de mort.

Le 30. — Le sultan m'envoya chercher dans l'après midi. Je passai par une partie de sa résidence que je n'avois point encore vue. C'étoit un bel appartement, dans une tour carrée, dont le plafond formoit un dôme supporté par huit arcades; au centre, étoit une grande plaque de cuivre. Entre les arches et le mur extérieur de la tour, le dôme étoit entouré d'une jolie balustrade; vis-à-vis, régnoit une galerie qui conduisoit à une file d'appartemens. Nous eûmes une longue conversation sur l'Europe; il parla

de l'ancien royaume des Maures en Espagne, et apprit avec satisfaction que nous étions maîtres de Gibraltar. Il me pria de lui envoyer d'Angleterre des livres arabes et une mappemonde. Il me donna une carte du pays; et, après me l'avoir expliquée, il revint à sa proposition, relativement à un consul et à un médecin anglois; il finit par me dire qu'il enverroit, au lieu que je lui indiquerois, deux messagers qu'il chargeroit de lui annoncer l'arrivée des Anglois sur la côte, et qu'il s'empresseroit de leur envoyer une escorte.

Forcé de renoncer à son projet de visiter Youri et Nyffi, l'auteur fait ses préparatifs de départ.

Dans l'après midi, je me rendis auprès du sultan; il me dit que la même escorte, mais commandée cette fois par le frère du visir, me conduiroit par les provinces de Gouber et Zamfra, qu'un officier du visir m'accompagneroit ensuite à Zirmi, Kachena, Kano et Katagoum, dont le gouverneur avoit ordre de me donner une forte escorte pour traverser le pays des Bedites et me remettre en sûreté entre les mains du cheik du Bornou.

Le 3 *mai*. — Toutes les personnes avec lesquelles j'avois eu des relations à Sackatou sont venues me faire leurs adieux. A sept heures du soir, j'allai faire les miens au sultan. Il me remit la lettre qu'il avoit préparée pour le roi d'Angleterre, et dans laquelle il lui témoignoit son estime particulière, et le désir qu'il avoit d'entrer en relations commerciales avec la nation angloise. Il me pria de lui écrire, pour lui annoncer l'époque à laquelle les envoyés anglois

arriveroient à la côte. Enfin, après avoir récité le *Fétah* et prié Dieu de m'accorder un heureux voyage et un heureux retour à Sackatou, il me dit adieu de la manière la plus affectueuse. En le quittant, j'allai trouver le bon visir. Nos adieux furent touchans, car j'avois conçu pour lui un véritable attachement.

J'ajouterai ici une courte description de la ville de Sackatou. Elle est située à 13° 4′ 52″ de latitude nord, et à 6° 12′ de long. est, près du point où une petite rivière se jette dans celle qui passe par Zirmi, et coule entre Kachena et Kano, et que l'on dit se réunir à la Kouara, à quatre journées à l'ouest. En langue du pays, sackatou signifie *rendez-vous*. Elle a été bâtie par les Fellatahs, vers 1805, quand ils eurent fait la conquête de Gouber et de Zamfra. Elle occupe une longue suite de collines, dont la pente s'incline doucement vers le nord, et m'a paru la ville la plus peuplée de toutes celles que j'ai vues dans l'intérieur de l'Afrique. Ses maisons ne sont point, comme dans les autres villes du Haoussa, éparses çà et là, mais réunies et formant des rues; elles touchent presque le mur d'enceinte, que le sultan actuel a fait élever, en 1818, et qui a 20 à 30 pieds de hauteur et 12 portes. Outre la mosquée dont j'ai parlé plus haut, il y en a une grande, et plusieurs autres bâtimens destinés à la prière. Il y a deux grandes places, celle du marché, au centre de la ville, et celle qui est devant la résidence du sultan. Les habitations des personnes distinguées sont entourées de murs, qui renferment plusieurs couzies et des maisons à toits plats, bâties à la moresque, et dont les robinets en argile

cuite (jets d'eau), sortant des caves, semblent offrir l'aspect d'une rangée de canons. Les Fellatahs qui habitent Sackatou ont un grand nombre d'esclaves; comme ils ne peuvent les employer tous à leur service, il y en a beaucoup qui ont leurs propres demeures, et qui exercent quelque métier, dont naturellement tout le profit revient au maître. Ils sont tisserands, maçons, cordonniers et forgerons; d'autres vendent du bois à brûler; ceux qui cultivent les terres, ou qui ont soin des troupeaux, habitent les villages. Il est d'usage de libérer, tous les ans, à l'approche du rhamadan, ceux des esclaves dont on peut se passer; il est rare qu'ils retournent dans leur pays natal; ils restent ordinairement dans celui de leurs anciens maîtres, et leur apportent, par reconnoissance, tous les ans, une partie de leur gain. Le commerce de Sackatou est aujourd'hui peu considérable, à cause des troubles qui agitent les pays voisins. Les objets de première nécessité sont à très-bas prix; la viande de boucherie qui abonde, est de très-bonne qualité. Les principaux objets d'exportation sont la civette et les tobes bleus à carreaux fabriqués par les esclaves de Nyffi, qui passent pour les plus habiles tisserands, et les femmes pour les plus habiles fileuses. Les objets d'importation sont : les noix de goura, des étoffes de coton et de laine communes, de la poterie d'étaim et de cuivre, et des epices de Nyffi. Les Arabes de Tripoli et de Ghadamés apportent de la soie crue, de l'essence de roses, des épices et de la verroterie. Les esclaves sont des objets d'importation et d'exportation. Les Touariks échangent annuellement une grande quantité de millet contre du sel. Le

marché, qui est ouvert tout le jour, est abondamment pourvu de toutes sortes de denrées. Au nord de Sackatou, entre la ville et la rivière, est un marais et quelques mares d'eau croupie, qui sont peut-être la cause des fièvres qui règnent dans la ville, qui, d'ailleurs, est très-bien située.

Le 4. — Je quittai Sackatou accompagné par un des officiers du visir, nommé Doumbojie; nous marchâmes presque toute la nuit avant de retrouver mes gens qui avoient dressé nos tentes près de Kamoun. Je fis remplir nos gourdes et nos outres aux sources voisines. A deux heures après midi, l'escorte arriva, et quatre marchands et leurs esclaves se joignirent à nous. Nous prîmes une nouvelle route, où il n'y a point d'eau, pour éviter les Touïas, nom que les naturels donnent aux rebelles de Gouber et de Zamfra, dont le cri de guerre est *touïa! touïa!* (guerre! guerre!)

Le 5. — Nous prîmes un sentier qui nous conduisit à travers d'un bois épais, hérissé de ronces qui déchiroient mes vêtemens et mes jambes, car j'avois malheureusement négligé de mettre des bottes. A minuit, nous passâmes tout près d'une caravane de rebelles. Moudi, qui commandoit l'escorte, en fut si effrayé, qu'il nous fit marcher toute la nuit, quoique j'eusse le plus grand besoin de repos. Quand le jour reparut, nous vîmes qu'il s'étoit égaré et que nous n'étions qu'à très-peu de distance de Calawawa, capitale du Goubir. Personne ne savoit la route; je m'étois bien aperçu, pendant la nuit, que nous prenions une direction au nord, mais je n'eus pas l'idée d'en parler. Moudie me demanda conseil, et je lui recommandai de nous conduire au S. E. Nous

nous éloignâmes donc de ce point dangereux, forçant le pas de nos chameaux autant que pouvoit le permettre l'épaisseur de la forêt, dont les ronces achevèrent d'écorcher toute la peau de nos jambes. Plusieurs naturels, qui avoient profité de l'escorte et cheminoient à pied, succombèrent à la fatigue et à la soif; ils se couchèrent pour ne plus se relever. Un de mes domestiques, natif de Kano, tomba comme mort après avoir bu. Je puis hardiment affirmer que les nègres boivent six fois plus que les européens. Je le fis placer sur un chameau; au bout d'une demi-heure, le mouvement le rappela à la vie; mais il rendit une grande quantité de bile. Avant le coucher du soleil, nous vîmes les hauteurs qui entourent le lac de Gondamie, et nous nous dirigeâmes à l'est. Tout à coup une esclave se mit à crier, qu'elle voyoit deux Touïas; Moudie accourut en plein galop me prier de descendre de chameau, de me mettre à cheval et de préparer mes armes à feu; je me rendis à ses instances; et, quoique je pusse à peine me soutenir à cheval, tant mes jambes étoient écorchées, je me mis à la tête de l'escorte; heureusement les ennemis ne parurent pas. Enfin, nous gagnâmes un chemin battu, où nous attendîmes l'arrivée de nos chameaux.

Le 6. — A la pointe du jour, nous poursuivîmes notre route à l'est, mais sans trouver de chemin battu, et nous fûmes rejoints par les traîneurs de la caravane et de l'escorte, qui, épuisés de fatigue, s'étoient couchés pendant quelques heures de la nuit, et qui s'étoient remis en route, mais si foibles et si exténués qu'ils ne pouvoient parler. Les cavaliers étoient démontés, les chevaux des uns étoient morts; d'autres, trop

foibles pour porter leur cavalier, marchoient péniblement. A dix heures, nous retrouvâmes la route de Gondamie, et, à midi, nous nous arrêtâmes sur la rive méridionale du Fetchi, où nous nous reposâmes à l'ombre de quelques arbres, nous hâtant d'envoyer de l'eau à nos infortunés compagnons de voyage, qui arrivèrent les uns après les autres avant le coucher du soleil.

Le 7.—Ayant fait la revue de notre caravane, nous trouvâmes que neuf hommes et six chevaux avoient péri sur la route. A midi, je renvoyai Mondie et l'escorte, en le remerciant et lui faisant présent d'un mouton et de 40,000 cauris. A une heure, j'arrivai à Kouari, et, le 8, à Zirmie, capitale de la province de Zamfra, située dans une presqu'île que forme la rivière, dont les bords sont très-hauts, escarpés et couverts de bouquets d'arbres, ombrage un sentier sinueux qui conduit aux portes de la ville, qui est entourée d'un mur en terre de 20 à 30 pieds de hauteur et d'un fossé à sec. Le gouverneur, nommé Tourni, passe pour un brave homme, quoiqu'il soit un vrai pirate; les habitans sont réputés les plus grands voleurs du Haoussa. Doumbojie conseilla à mes gens de ne pas quitter la maison le soir, pour ne pas être enlevés et vendus dans le plus prochain village. Tous les esclaves déserteurs trouvent un asile à Zirmi.

Le 11.—En quittant Zirmi, nous traversâmes un pays bien cultivé. Vers le soir, nous arrivâmes à un village appelé Yakoua.

Le 12. — Nous traversâmes des bois; le sol étoit le même, mais mêlé de gros caillous ronds de quartz jaune; les ravins offroient du schiste micacé. Après avoir gravi quelques hauteurs,

nous nous arrêtâmes à Roma ; un terreau noir couvroit des couches d'argile compacte, de gros blocs de sélénite suivoient en hautes chaînes la direction du N. N. E. au S. S. O. On voyoit partout ruisseler des eaux limpides, qui arrosoient des plantations d'arbres fruitiers, des champs bien cultivés, des hameaux et des villes. Au coucher du soleil, nous fîmes halte dans un grand village nommé Yandukwa.

Le 13.—Au lever du soleil, nous nous remîmes en route. A deux milles de Yandukwa, le pays se couvre de forêts; il est arrosé par une de ces rivières accidentelles, qui forme tant de sinuosités, que nous ne la passâmes pas moins de quatre fois. Dans l'après midi, nous aperçûmes, d'un terrain élevé, les minarets de Kachena.

Ici l'auteur reprend le chemin qu'il a fait pour se rendre de Kano à Sackatou. Nous omettrons toutes les particuliarités, souvent intéressantes, dans lesquelles il entre, pour ne rendre compte que des données qui se rattachent à la science géographique. Kachena est à 12° 59' de lat. sept. Ses environs produisent des figues, des melons, des grenades et des limons. Les Fellatahs ont arraché les vignes qui s'y trouvoient en abondance. Le commerce s'est étendu depuis qu'ils ont fait la conquête du pays. Le 17, l'auteur passe par un grand nombre de villages et de villes dévastés par les rebelles, et s'arrête à un village nommé Itoua.

Le 18.—Il trouva le pays beau et bien cultivé. Il passa par une ville nommée Sabongree, et s'arrêta au village de Bourderoua. En chemin, il avoit rencontré un grand nombre de marchands qui avoient quitté le Soudan avant que les pluies

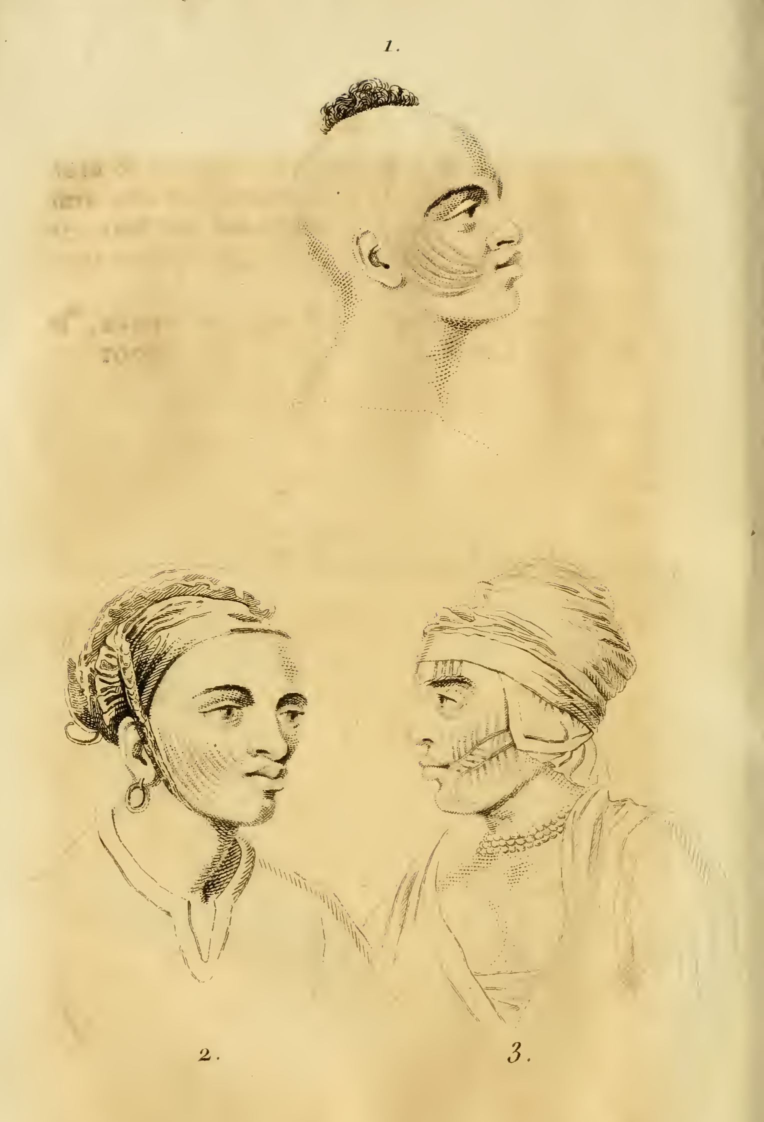
ne commençassent. Dans la journée, il campa près d'une petite ville, nommée Kafondinga, qui, comme plusieurs autres lieux d'alentour, étoit ombragée par de grands arbres, parmi lesquels il reconnoît ceux que Mungo-Park a décrits sous le nom de *noutta*, et que les naturels du pays appellent *doura*. Cet arbre, dit-il, est plus grand que nos pommiers, quoique ses branches soient moins étendues. Ses fruits étoient mûrs. Ce sont des amandes que l'on torréfie comme le café; on les concasse, puis on les fait fermenter dans de l'eau. Quand elles commencent à pourrir, on les lave et les réduit en une poudre dont on fait des tablettes à peu près comme celles de notre chocolat. Quoiqu'elles conservent une odeur désagréable, on en fait des sauces excellentes. Sa fécule donne une bonne boisson; mais on prétend que son fréquent usage cause des indigestions et des épanchemens de bile. On en compose aussi une espèce de confiture. Le fruit du micadania, ou arbre à beurre, n'étoit point encore mûr; il ressemble assez à nos pêches, si ce n'est qu'il est plus pointu. On mange la pulpe extérieure, on sèche ses noyaux, on les fait bouillir, et l'on écume la graisse qu'ils envoient à la surface de l'eau, et dont on ne se sert que pour éclairer.

Le capitaine Clapperton entre à Kano le 22 mai, et y trouve deux lettres du major Denham, apportées par la seule caravane qui y avoit passé durant son absence. Il quitte cette ville le 3 juin; il passe par Sakwa, Girkwa, Sangeia, Katungawa. Le 8, il arrive à Bougawa; le 9, à Digou; et le lendemain, à 7 heures du soir, il entre dans Mourmour. Là, il a la douleur d'apprendre qu'une



1. Nègre de Mandara.
2. Dame de Loggoun.
3. Dame de Maffatai.





1. Nègre de Kachena, dans le Soudan.
2. Négresse de Yacoba.
3. Négresse de Nyffi

caravane d'arabes d'Augela avoit détruit le mur dont il avoit fait entourer la tombe de son ami Oudney. Ces Arabes avoient allumé des feux sur le tombeau, en disant aux habitans que c'étoit un kafir (mécréant).

Il quitta Mourmour le 16 juin, et arriva, le 8 juillet, à Kouka. BIGOT.

LES TIBBOUS ET LES TOUARIKS.

C'est à la grande famille des Berbers qui occupent un si grand espace dans l'Afrique septentrionale qu'appartiennent les Tibbous et les Touariks. Ces deux peuples, autrefois peu connus, l'ont été davantage depuis les voyages de Hornemann, de Ritchie, de Lyon, de Denham, Oudney et Clapperton, dans une partie des contrées qu'ils habitent. Ils se partagent l'espace compris vers l'est dans le Sahara, entre les états barbaresques et le Soudan, ou pays des nègres. Ils entourent le Fezzan de tous côtés, excepté au nord, et se terminent aux états maritimes situés le long de la Méditerranée. Hornemann a le premier donné ces idées générales sur les Tibbous et les Touariks; Lyon et les autres voyageurs, qui ont pénétré plus loin dans leur pays, les ont complétées.

Les Tibbous possèdent la portion orientale de ce vaste espace, et les Touariks la portion occidentale qui est la plus étendue. Le Fezzan les sépare au nord, et son méridien forme à peu près leur limite commune jusqu'à l'extrémité sud de leur terrain vers le Bornou. D'après la carte du voyage de Denham, etc., la limite est marquée par une chaîne de coteaux peu élevés, auxquels aboutissent des ouadey ou vallées plus ou moins arrosées qui forment comme une chaîne de petites oasis : c'est le long de cette chaîne que passent les caravanes ou kafilas qui font le commerce entre le Fezzan et le Bornou. Les Touariks et les

Tibbous sont donc issus d'une souche commune et habitent les uns près des autres; mais ils n'en vivent pas pour cela en meilleure intelligence : cela se voit ailleurs que dans les déserts d'Afrique.

Les Tibbous sont divisés en plusieurs tribus dont Hornemann a donné les noms. Les voyageurs qui l'ont suivi les ont retrouvées. Une circonstance, citée par Hérodote (L. IV, c. 183), fait présumer que ces Tibbous sont les Ethiopiens-Troglodytes, auxquels les Garamantes donnoient la chasse; or, les Garamantes sont les Fezzaniens, et ils font une rude guerre aux Tibbous, qui habitent en partie dans des cavernes, et qui, de même que les Ethiopiens-Troglodytes, sont d'une agilité extrême. Hérodote dit de plus que leur langue n'a rien de commun avec celle des autres nations, et que lorsqu'ils parlent, on croit entendre des chauve-souris. Les Tibbous sont minces et lestes; ils ont le visage spirituel; leur agilité est passée en proverbe; on les distingue par le nom d'oiseaux. Les tribus qui habitent la partie méridionale du Fezzan sont, par circonstances, tranquilles et civilisées, mais celles de l'intérieur vivent principalement de pillage; les Tibbous font sans cesse des incursions chez leurs voisins, et ne sont pas très-vantés pour leur fidélité les uns envers les autres. Ils n'ont pas les inclinations cruelles, mais sont les voleurs les plus impudens que l'on puisse imaginer. Leur caractère bien connu leur assure le commerce presque exclusif du Ouaday et du Begharmy. Aucun étranger, ou du moins un bien petit nombre, n'ose risquer de traverser leur pays. La plupart ne sont pas mahométans; ils ne se couvrent pas la tête et sont vêtus de peaux de bêtes; quelques-uns se procurent, chez

les peuples voisins, de grosses toiles dont ils ont un morceau par-devant et un autre par-derrière qui descend jusqu'aux genoux; d'autres n'ont pour tout vêtement qu'une enveloppe de cuir autour des reins. Ils demeurent dans des creux de rochers ou de misérables cabanes d'herbe. Grâce à la vitesse de leurs chameaux ou maherhies, ils peuvent parcourir de très-grandes distances dans un jour; ce qui leur donne la facilité de changer constamment d'habitation.

Depuis quelques années, des relations fréquentes s'étant établies entre le sultan du Fezzan et le cheikh du Bornou, les Tibbous servent de courriers entre les deux pays. Denham et ses compagnons en rencontrèrent dans le désert qui portoient les dépêches du Bornou au Fezzan.

Les Tibbous, hommes et femmes, aiment immodérément le tabac; leur bouche en est presque continuellement remplie. Toutefois, leurs dents sont blanches, parce qu'après avoir mangé, ils se les nettoient avec un brin de bois.

Le pays habité par les Tibbous produit beaucoup de dattes, il est rempli de rochers isolés et de formes singulières qui sont presque inaccessibles, et situés dans des plaines sablonneuses. C'est là que plusieurs Tibbous ont établi leur habitation. Leurs flèches et de grosses pierres qu'ils font rouler en bas leur donnent le moyen d'éloigner tout ennemi qui est, comme eux, dépourvu de fusils; ils s'y défendent même vigoureusement contre les Arabes qui escaladent ces retraites.

Quand les Arabes ont l'intention d'attaquer un village de Tibbous, ils s'arrêtent, le soir, à deux ou trois milles de distance. Dans le milieu de la nuit, ils laissent leurs tentes et leurs chameaux aux soins d'un petit détachement, et marchent

en avant, de manière à arriver au point du jour; alors ils cernent le lieu, et généralement réussissent à prendre tous les habitans. Les Tibbous qui échappent à la première bande des assaillans, en rencontrent d'autres placés aux aguets et armés de fusils, de sorte que leur chance d'échapper est bien foible. Sur un terrain élevé et situé à une distance convenable, les Arabes placent un étendard autour duquel sont postés des hommes préparés à recevoir et à lier les captifs, à mesure que ceux qui se sont emparés de la ville les amènent; cette opération faite, les pillards retournent au butin. C'est de cette manière que, dans une matinée, une troupe de 200 à 300 Arabes s'empare de 1,000 à 1,500 esclaves. Quand les assaillans se sont assurés de toutes les créatures humaines, ils mettent la main sur les chameaux, les autres bestiaux et les provisions ; puis ils s'en vont conquérir, de la même manière, d'autres hordes aussi peu capables de se défendre.

Le pays des Tibbous, de Bergou et de Kawar a été plusieurs fois désolé par le sultan du Fezzan ; ils s'en vengent sur tous les blancs infortunés qui tombent en leur pouvoir. Ceux de l'intérieur ont pour armes trois javelots légers et une lance, un poignard, une épée et un changar, espèce de dard qui est très-meurtrier. Les Tibbous de Gatrone ont à peu près les mêmes armes, mais elles sont plus finies, et quelquefois ils ont un pistolet.

Les tribus les plus sauvages vivent principalement de dattes et de la chair de leurs troupeaux ; tous les Tibbous n'ont que bien peu de grains, et ne connoissent pas l'art de faire du pain.

Quelquefois ils enlèvent, pendant la nuit, un chameau qui est mangé tout entier avant que le jour reparoisse. Ils ont si complétement dépouillé

plusieurs marchands, que ceux-ci ont été obligés d'attendre d'autres Kafilas avant de pouvoir retourner dans leur pays. Les graines du Khandal (coloquinte) forment un article essentiel de la nourriture des Tibbous de Tibesti et de Kawar. M. Lyon étant à Gatrone, ville du Fezzan, dont la population est composée de Fezzaniens et de Tibbous des tribus de Kawar et de Rekhadey, mangea du taberca, ou de la graine de coloquinte, qui avoit été apportée du Tibesty, et y trouva un bon goût; elle n'avoit rien de cette amertume affreuse de l'enveloppe extérieure du fruit. Ces peuples ne se tatouent pas ni ne se découpent la peau.

Quand des esclaves tibbous sont amenés au Fezzan, les femmes se vendent mieux, à raison de leur beauté; mais les hommes n'étant pas assez robustes pour les gros ouvrages, n'y sont conduits qu'en petit nombre.

Les Tibbous du Bergou sont, dit-on, fort timides; ils ont une telle peur d'un fusil ou d'un cheval, que la seule vue d'un Arabe, et surtout d'un cavalier, suffit pour en mettre en fuite une troupe entière; ils courent avec beaucoup d'agilité, et, quand ils tentent de s'échapper, emploient toutes sortes de feintes ingénieuses qui souvent leur réussissent. Par exemple, s'ils sont poursuivis sur un sol rocailleux, ils s'agenouillent brusquement, et de telle manière, qu'on les prendroit pour une pierre ou pour un rocher, les montagnes de leur pays les égalant en noirceur; s'ils se trouvent dans un lieu où il y a du bois, ils embrassent le tronc d'un arbre; s'ils sont sur un terrain sablonneux, ils se tiennent sur une éminence jusqu'à ce que l'homme qui les poursuit soit dans l'enfoncement voisin; alors

ils courent dans l'enfoncement qui est plus loin, et changent de route, ou bien s'enterrent dans le sable avant qu'il gagne le terrain élevé. Lorsqu'ils sont pris, ils montrent une adresse égale pour échapper à la vigilance de leurs gardiens. C'est pourquoi les Arabes disent : Si, après avoir arrêté un Tibbou, vous ne le liez pas à l'instant, tournez-vous; il s'enfuit.

Les Tibbous qui amènent au Fezzan les esclaves du Bornou, appartiennent aux tribus qui vivent le long de la route entre les deux pays : ils ne vont jamais au Soudan, à cause de la distance; ils aiment mieux échanger leurs esclaves contre des chevaux qu'ils vendent avec un gros profit dans l'intérieur; car, quoiqu'il y en ait au Bornou, ils n'y sont pas très-estimés; mais ceux de Tripoli sont très-recherchés.

Les selles des Tibbous ressemblent un peu à celles des Anglois, mais sont plus petites, et ont une haute pointe par-devant : leurs étriers sont comme ceux des Européens, ils n'y placent que quatre doigts du pied, le gros orteil reste en dehors : leurs souliers sont arrangés à cet effet; on diroit des mitaines d'enfans. Leurs brides sont bien plus légères que celles des Arabes; ils prennent bien plus de soin de leurs chevaux que de leurs familles, n'épargnant aucune dépense pour les engraisser; ils leur donnent de grosses boulettes de farine ou de pâte que l'on regarde comme très-nourrissantes.

Les Tibbouses sont minces et bien faites; leur costume leur sied très-bien; elles ont le nez aquilin, les dents belles, les lèvres comme celles des femmes européennes, les yeux vifs. Leur teint est du noir le plus brillant; elles se tiennent très-droites, et leur démarche est très-gra-

cieuse; elles ont les pieds et le bas de la jambe très-mignons, et ne les chargent pas d'anneaux de fer ou de cuivre; elles se contentent de les orner d'un cercle léger en cuivre ou en argent poli qui fait ressortir avec beaucoup d'avantage leur peau noire comme le jais; elles se chaussent avec de jolies pantoufles rouges.

Leurs cheveux, nattés de chaque côté, leur tombent le long des joues comme un éventail, ou plutôt en forme d'oreille d'un grand chien; un morceau de cuir fait le tour de la tête; elles y passent une trentaine d'anneaux d'argent enchaînés les uns aux autres, et se terminant par-derrière en une grande plaque d'argent plate qui est suspendue à des tresses de cheveux, et, sur le front, à un ornement d'argent composé de plusieurs anneaux réunis; elles ont, de chaque côté de la tête, un joyau en or et en agate grossièrement taillée, et tout autour, au-dessus des oreilles, un bandeau de corail, de cauris ou d'agate. Plusieurs chaînes légères d'argent, au bout desquelles il y a des grelots, sont attachées à leurs cheveux. Leur cou est chargé de colliers riches; leur draperie est disposée de manière qu'elles montrent la moitié de leur sein bien arrondi. Leurs bras sont nus jusqu'à l'épaule; elles y placent au-dessus du coude un élégant anneau d'argent de la grosseur d'une plume d'oie; au poignet, elles en ont un ou deux plus larges et aplatis; elles passent dans leurs oreilles trois à quatre anneaux d'argent de différentes dimensions; le plus grand, qui est au centre, pend le plus bas. La pièce la plus curieuse de leur parure est un morceau de corail fixé dans la narine droite par un trou; ce qui ne déplaît pas du tout à la vue.

Une grande pagne de toile de coton bleue ou rayée bleu et blanc, dont elles ont une grande variété de modèles, est attachée au-dessus d'une épaule en travers de la poitrine et tombe en plis gracieux, de manière à laisser voir le dos, le sein et le bras droit. Ce vêtement très-court ne cache la jambe que jusqu'au mollet. Néanmoins, rien de plus modeste que l'air et le maintien de ces femmes.

Les Tibbouses ne cachent pas leur visage comme les femmes arabes ; elles conservent bien plus long-temps qu'elles l'air jeune, sont plus propres, meilleures femmes de ménage, et prennent grand soin de leurs enfans, dont elles ont un grand nombre. Il paroît que leur principale occupation est de faire des paniers ; elles font aussi, avec les feuilles du palmier, des jattes pour boire, qu'elles ornent de bandes de cuir coloré, travail qu'elles exécutent avec beaucoup de goût et de délicatesse. Ces paniers sont recherchés dans le Fezzan.

Plusieurs voyageurs ont vu, chez les Tibbous, des exemples singuliers d'avidité.

Lorsque M. Lyon quitta Gatrone, où il avoit logé chez une Tibbouse, il donna une piastre à cette femme. C'étoit pour elle une grosse somme; elle en parut très-reconnoissante, mais en même temps elle demanda un peu de beurre. Quand le voyageur anglois empaqueta ses effets pour partir, elle l'importuna encore en lui disant : « Ne me donneras-tu pas quelques grains de verroterie, ou ne me feras-tu pas quelque petit présent ? Tu peux revenir, tu le sais. » M. Lyon croit que les Tibbous peuvent avoir emprunté cette avidité des Fezzaniens.

Les enfans des deux sexes sont entièrement

nus. Les Arabes, pour excuser leurs cruautés envers les Tibbous, disent qu'ils ne connoissent pas le mariage, que les femmes sont communes chez eux, que les frères et les sœurs cohabitent ensemble, et en conviennent quand on le leur demande; enfin qu'ils n'ont aucune connoissance de Dieu. Ceux que M. Lyon interrogea sur ce point reconnoissoient l'existence d'un grand esprit qui les avoit faits; mais ils se mirent à rire quand il leur demanda où il demeuroit. Ils s'imaginent que le tonnerre et les éclairs sont occasionnés par leurs amis défunts : aussi ressentent-ils de grandes craintes durant un orage. Ils mangent le sang des chameaux cuit au feu, et se nourrissent aussi de la chair des animaux morts de maladie.

La musique des Tibbous consiste principalement en tambours qui sont faits de troncs de palmier creusés ; une peau est tendue à chaque extrémité : on frappe sur l'une avec une baguette et sur l'autre avec la main. Cet instrument s'appelle *gougaa;* ils ont aussi le *zouccra*, qui est une sorte de cornemuse grossière, et des *dobdaba*, qui sont des tambours plus petits que le gougaa.

Les Tibbous, en se revoyant après une absence, ne se prennent pas la main comme les Arabes : s'accroupissant sur leurs talons à une certaine distance l'un de l'autre, avec leurs lances à la main droite, ils se tournent le dos en répétant, pendant quelque temps : « La ! la ! la ! la ! la ! la ! » c'est leur manière de saluer : cela signifie paix; ensuite ils se relèvent, et, s'approchant l'un de l'autre, entrent en conversation.

Les Tibbous parlent très-vite; leur langue, qui est pleine de lettres labiales, est agréable à

l'oreille ; elle ne ressemble nullement aux idiomes nègres.

Les Touariks sont grands et bien faits ; ils ont un air d'indépendance et de fierté qui plaît ; ils sont comparativement blancs, la couleur bronzée de leur peau n'étant produite que par l'extrême chaleur du climat : les parties de leur corps qui restent couvertes sont aussi blanches que chez beaucoup d'Européens ; ils se cachent le visage jusqu'aux yeux, de la même manière que les femmes musulmanes dans les états barbaresques. Ils ignorent aujourd'hui le motif de cet usage ; mais ils disent qu'il est bon et raisonnable, puisqu'il a été adopté par leurs ancêtres. Le morceau de toile de coton qui leur sert de voile, et cache ainsi leur visage, est ordinairement bleu glacé ; mais il y en a aussi de jaunes, de rouges, de blancs et d'autres couleurs, suivant le goût ou les facultés de chacun : il est attaché derrière la tête et descend depuis le milieu du nez jusque sur la poitrine : la barbe est coupée très-courte, afin de ne pas gêner cette singulière pièce de l'habillement.

Le bonnet est généralement rouge et très-haut; quelques-uns en ont de jaunes ou de verts qui sont très-justes à la tête ; d'autres enfin n'en ont pas du tout, laissent croître leurs cheveux et les nattent en longues tresses. Tous portent des turbans, dont la couleur n'est pas déterminée : les bleus sont les plus communs et les moins chers ; mais les teintes brillantes sont préférées.

Une chemise très-ample, et dont les manches sont aussi larges que le corps, compose l'habillement : on la nomme *tobé;* elle est de toile de coton bleue ou rayée bleu et blanc; ils en fa-

briquent et en tirent aussi du Soudan, où elles sont de meilleure qualité. Quand les marchands sont dans les villes, ils portent généralement des casaques de drap d'un rouge éclatant, ou d'étoffe de coton et de soie rayée que leur fournissent les commerçans de Tripoli : ils ont aussi fréquemment des casaques de cuir qui se font dans leur pays, et des chemises de peau d'antilope bien préparées et proprement cousues. Leur pantalon n'est pas tout-à-fait aussi large que celui des Maures, car il les gêneroit pour monter leurs maherhies; il ressemble plutôt à celui des Cosaques; il est en toile de coton, et presque toujours bleu. Leurs sandales, la partie la plus élégante de leur habillement, sont en cuir noir, et s'attachent aux pieds avec des courroies rouges. L'intérieur de la semelle est brodé avec une délicatesse admirable. Tous portent un fouet qui pend à un baudrier qui va de l'épaule gauche à la hanche droite. Leurs épées, toutes droites, sont très-longues; ils les manient avec beaucoup d'aisance et de dextérité. A leur poignet gauche est suspendu un poignard, le manche tourné vers la main, qui passe par un large anneau de cuir attaché au fourreau. On ne voit jamais un Touarik sans cette arme et sans une lance élégante et légère, quelquefois toute en fer damasquiné en cuivre; il y en a aussi en bois qui sont très-ornées; elles ont à peu près six pieds de long; ils les lancent à une grande distance. Quand ils font la guerre, ils en ont trois plus longues et plus pesantes, et une hallebarde qui est attachée derrière la selle : très-souvent aussi ils ont un fusil, et passent pour très-bons tireurs.

Les Touariks sont très-superstitieux; quelques-

uns sont entièrement couverts d'amulettes pour les préserver de maladies et d'accidens ; ils en entourent leurs bras, leurs jambes, leur cou ; ils en suspendent en travers de la poitrine ; enfin, ils en mettent partout où ils peuvent trouver une place : leurs fusils et leurs lances en sont de même garnis, et les plis de leurs turbans en renferment une certaine quantité ; il y en a qui en portent dans de grands étuis d'argent attachés autour de la tête.

Ces peuples sont musulmans : ils récitent leurs prières en arabe, dont un grand nombre ne comprennent pas une syllabe. Beaucoup ne prient pas ; ceux qui prient se contentent de répéter la profession de foi ; ils sont, d'ailleurs, fort ignorans sur le fait de la religion.

Ils habitent l'immense étendue de pays qui comprend la plus grande partie du Sahara ; ils sont divisés en plusieurs tribus ; quelques-unes n'ont pas d'habitation fixe, et mènent une vie errante comme les Arabes et vivent de pillage. Dans ces occasions, ils ne sont pas cruels, pourvu qu'ils n'éprouvent pas de résistance ; mais, si la troupe attaquée essaie de se défendre, sa mort est certaine.

Les tribus touariques sont toujours en guerre avec les différens états du Soudan, d'où elles emmènent une quantité incalculable d'esclaves. Leur habileté à manier les armes et leur courage les rendent très-redoutables. La crainte qu'ils inspirent est telle que, quelquefois, ils traversent avec sécurité, quoique en petit nombre, des pays remplis de gens armés.

Les caravanes qui traversent leur pays leur paient un tribut pour pouvoir y voyager sans in-

quiétude : une fois cette contribution acquittée, elles n'ont rien à craindre. Les émissaires du sultan du Fezzan ne sont soumis à aucune redevance, parce qu'il est de l'intérêt des Touariks de vivre en bonne intelligence avec ce prince, dont ils fréquentent sans cesse la capitale.

C'est sur des maherhies, grands chameaux extrêmement agiles, que les Touariks font toutes leurs excursions quelquefois avec une rapidité extraordinaire. Ils ne font pas grand cas des chevaux; ils n'en achètent que pour aller les échanger dans le Soudan contre des esclaves.

Les Tibbous aussi exigent une redevance des caravanes qui traversent leur territoire : à cette condition, ils permettent de puiser de l'eau à leurs puits. Quelques tribus pillent les caravanes peu nombreuses ou les marchands isolés; mais, à leur tour, ces Tibbous sont sans cesse agités par la crainte d'être attaqués par les Touariks, bien plus puissans qu'eux, et ennemis non moins dangereux que les Arabes. E.

BULLETIN.

1.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyage à Méroé et au fleuve Blanc, etc., etc., *fait dans les années* 1819-1822, par M. Frédéric CAILLIAUD, etc., accompagné de cartes géographiques et de planches. Premier et deuxième volumes.

LA renommée nous avoit depuis long-temps entretenus des voyages de M. Cailliaud; mais nous regrettions de ne pas en voir paroître la relation, et quelques *précédens* nous faisoient craindre que cette publication ne fût encore délayée dans des *in-quarto* ou des *in-folio* sans nombre. Les deux volumes présens ont dissipé nos craintes. Nous y trouvons une relation intéressante, simple et claire, dégagée de discussions étrangères au but d'un simple observateur, exempte d'une érudition fausse ou incertaine, animée de ces couleurs de vérité locale, et de ce ton de sincérité et d'émotion personnelle que la prétendue science voudroit bannir de ce genre d'ouvrages.

Le voyage de M. Cailliaud embrasse l'Égypte, avec les oasis, qui en sont comme des îles détachées; la Nubie, avec les pays de Dongola et de Sennaar; enfin, les contrées de Fazoclo et autres au sud de Sennaar jusqu'à Singué, à 10 degrés au nord de l'équateur. M. Cailliaud

l'a fait, comme protégé d'Ismaël-Pacha, fils du vice-roi d'Égypte ; et l'expédition, commandée par ce général, ayant été suivie de révolutions sanglantes, aucun voyageur postérieur n'a pu parcourir la même étendue avec autant de commodité et de sécurité. Toutefois, il semble que les annonces de recherches plus récentes de M. Rüppel ont accéléré la publication des cartes de M. Cailliaud. Ainsi, la publicité et une honorable émulation avancent toujours les connoissances.

Nous ferons d'abord connoître la narration de M. Cailliaud par quelques citations choisies; ensuite nous présenterons nos vues sur l'ensemble et sur les hautes questions d'histoire ancienne qui y sont touchées.

Parmi les oasis à l'ouest de l'Égypte, celle de Siouah, ou du temple de Jupiter-Ammon, excite le plus vif intérêt. Voici les principales notions que notre voyageur en donne:

Le chef-lieu de l'oasis est par les 29° 12′ 29″ de latitude nord et vers le 23e degré 18′ de longitude à l'est du méridien de Paris. L'étendue du canton est comprise entre la montagne *Drar-Abou-Beryk*, qui en fait la limite vers l'est, et la montagne d'*El-Garah-el-Kamyseh*, qui le termine dans l'ouest. Ces montagnes, écartées l'une de l'autre de deux lieues et demie, déterminent la longueur du territoire dans le sens de l'est à l'ouest; sa largeur est de cinq quarts de lieue au plus du nord au sud. Dans la partie de l'est se trouvent deux villages nommés *Gharmy* et *Menchyeh* : ce côté est le plus riche; les terres sont couvertes d'arbres fruitiers et de bois touffus de dattiers. A l'extrémité est une lagune d'eau salée qui s'étend vers le désert dans le nord-est; la partie ouest est moins riche en végétation. Un lac d'eau saumâtre, d'une lieue d'étendue, situé à une demi-lieue de la ville, réduit, de ce

côté, les terres cultivables à quelques champs épars; d'autres parties de terrain sont abandonnées, à cause de la présence du sel dont le sol est rempli. Telle est la nature du sol auprès du hameau et des jardins d'El-Kanyséh. A près de deux lieues de Siouah sont deux petites îles couvertes de dattiers et d'arbres fruitiers, et d'autres pièces de terre éparses au nord et au sud. Il faut encore ajouter quelques petites dépendances de cette oasis; la principale est nommée *Zeytoun* (du nom des olives qui sont le principal produit du canton), et située à trois lieues environ dans l'est de Siouah. « Ce ne fut que plus tard, dit M. Cailliaud, par le rapport de M. le chevalier Drovetti, que j'eus connoissance de ce canton, dont les habitans m'avoient caché l'existence. » Sur son territoire et dans le voisinage, il existe des restes assez étendus d'édifices antiques en partie bâtis en pierre, et qu'on suppose avoir été des tombeaux; ils portent des frises de style grec mêlé d'ornemens égyptiens.»

A l'est de Siouah, en entrant dans cette plaine, sont les ruines d'un temple nommé *Qars-Gacham;* et, dans la plaine de Mahaoueyn, entre les deux chemins qui conduisent de Garah à Siouah, on voit celles d'un petit monument et des tombeaux taillés dans le rocher (1).

« On m'a rapporté, dit notre voyageur, que, dans l'ouest d'El-Garah-el-Kamyseh, en deçà des montagnes, il existe encore quelques pièces de terre et de dattiers de peu de rapport. »

La nature du terrain productif est une argile sablonneuse; mais tout le sol du vallon est pour ainsi dire miné par le sel, qui s'y montre de toutes parts; les en-

(1) Pour ces antiquités, consultez le *Voyage à l'oasis de Siouah*, p. 19, planche VIII.

virons de l'oasis en sont couverts. Ce sel est comme aglutiné avec les sables et avec les terres qu'il soulève et bouleverse; il a souvent l'aspect de certaines laves, et il s'écrase avec bruit sous le pied comme de légères scories. Les lacs sont tous d'eau salée; et, chose étrange, au milieu de ces vastes couches de sel il se trouve des sources d'eau parfaitement douce; elle s'écoule dans de petits ruisseaux qui serpentent sous des bosquets touffus de palmiers, et porte dans les jardins l'abondance et la fertilité.

La partie nord et nord-ouest du canton est fermée par une chaîne calcaire dont on évalue l'élévation à 100 ou 200 mètres; ce calcaire est souvent coquillier; ses couches présentent généralement des huîtres, des vis, des peignes, des camées et autres fossiles : l'autre partie du vallon est fermée par un désert qui s'élève en pente douce et borne l'horizon. Les habitans dirent à notre voyageur qu'autrefois ils avoient exploité une mine de soufre située dans les montagnes à l'ouest; mais que la jalousie excitée continuellement entre eux par le partage du produit de cette exploitation avait causé des querelles sanglantes et porté le deuil dans les premières familles; ce qui les avoit décidés à combler la mine.

Le pays contient plusieurs sources d'eau minérale sulfureuse. La présence du soufre, celle d'anciennes eaux thermales et plusieurs tremblemens de terre, dont un, arrivé en 1811, a fait écrouler une partie du temple d'Omm-Beydah, sont des circonstances dignes de remarque, et qui ont entre elles des rapports évidens. En hiver, les vents du nord sont constans; les pluies sont communes dans les mois de janvier et de février; le khamsyn ou vent chaud se fait sentir, en été, de la partie sud-sud-est. La moyenne des observations barométriques

triques faites durant douze jours, au mois de décembre, a donné, pour celles du matin, de sept à huit heures, 766$^{mill.}$,35; pour celles de midi à une heure, 766$^{mill.}$,71, et, pour celles de quatre à cinq heures du soir, 765$^{mill.}$,56. La moyenne, de midi à une heure, supposeroit un abaissement considérable du sol *au-dessous* du niveau moyen de la Méditerranée, niveau où le baromètre se tient à environ 763 millimètres. La hauteur moyenne du thermomètre centigrade, pendant le même temps, a été de 21°,77. Cet abaissement n'auroit pas de quoi nous étonner, depuis qu'on sait que le niveau de la mer Caspienne et celui d'Astrakhan est inférieur au niveau de l'Océan. C'est un fait qu'il importe de constater.

Les habitans redoutent beaucoup la saison de l'été, à cause des fièvres dangereuses et prolongées qui règnent tous les ans à cette époque. On peut attribuer ces maladies aux eaux stagnantes, à la chaleur et à la grande quantité de dattes fraîches qui se mangent dans le pays en cette saison.

Les principaux arbres de l'oasis sont le dattier, l'olivier, l'abricotier, le grenadier; les plus rares sont le figuier, le prunier, le pommier, la vigne; point de palmier doume, arbre si commun dans les oasis du sud (1).

On distingue cinq espèces de dattes, dont une est sans noyau; elles se nomment *gazaly*, *freyeh*, *sâyd*, *el-ka'yby* et *ouacdy* : les premières, nommées aussi *soultany*, sont les plus estimées. Généralement, les dattes des oasis sont bien supérieures à celles que produisent les bords du Nil. Les dattes ouaedy servent pour la nourriture des chameaux, des ânes et autres animaux; les

(1) Du temps de Browne, on y trouvoit quelques pieds de bananiers.

dattes sàyd sont placées fraîches dans des paniers pour être exportées : l'oasis abonde en dattes ; ce fruit y entretient une branche de commerce très-étendue. Les olives y sont communes ; elles sont grosses ; on les emploie toutes pour faire de l'huile, qui est très-estimée dans le pays : c'est le second produit de l'oasis. On fait sécher les abricots, les prunes, les raisins : les premiers sont aussi un objet d'exportation. Toutes les autres productions de la terre sont consommées dans le pays. Les champs donnent des pastèques très-petites, des concombres, des oignons communément blancs et d'une excellente qualité, et d'autres légumes. Les habitans ne peuvent semer que très-peu de froment et d'orge, et le grain qu'ils récoltent ne suffit pas pour la consommation. Le riz n'est point un produit de l'oasis, comme l'a cru Browne. Leurs bestiaux sont le bœuf, le buffle, la chèvre et le mouton, l'âne et le chameau ; ils ont aussi des poules. Les ânes sont beaux et robustes ; ils transportent les dattes à Alexandrie : les moutons sont également forts ; ils ont la queue large et aplatie : les vaches sont maigres et de couleur rousse ; les chameaux sont en petit nombre. Le peu de nourriture que produit le pays pour tous ces animaux ne permet pas aux habitans de les multiplier.

Jamais il ne se fait de dénombrement à Siouah : on ne peut donc connoître la population de l'oasis que très-approximativement : en l'évaluant à cinq mille âmes, dont la ville en prend deux mille, c'est la porter au *maximum*, selon M. Cailliaud. Comme ils ne constatent point les naissances, les gens les plus âgés ne savent jamais leur âge qu'à plusieurs années près ; le plus souvent ils le devinent ou le conjecturent, ou bien il faut que le souvenir de quelque événement remarquable vienne à leur secours.

Les habitans de Siouah suivent beaucoup plus régulièrement les pratiques de la religion musulmane que ceux des villages de l'oasis. Quand quelqu'un de la ville manque plusieurs fois de suite d'assister à la prière, il est imposé à une amende qui contribue à former un revenu applicable à l'entretien des mosquées. Cette rigueur n'existe point dans les villages de Gharmy et de Menchyéh, où les habitans sont beaucoup plus libres sous ce rapport; mais aussi sont-ils considérés, par les premiers, comme peu religieux, et souvent ils ont à soutenir avec ceux-ci des querelles à ce sujet.

Voici un usage singulier qui s'accorde avec la sévérité religieuse des Ammoniens modernes :

Aussitôt que les jeunes gens ont atteint l'âge de puberté, la loi les oblige à quitter la ville pour aller habiter le village qui leur est destiné hors des murs. Tout habitant qui devient veuf est obligé aussi d'abandonner sa demeure et de se retirer avec les jeunes garçons : s'il se remarie, alors il rentre dans sa maison. Par ce motif, aucune femme ne peut habiter dans le village extérieur, qui ne contient que des veufs et des garçons. Il est permis toutefois à ceux-ci d'aller de jour dans la ville pour y voir leurs parens et leurs amis; mais ils doivent en sortir avant le coucher du soleil.

On pense bien que l'isolement des femmes est poussé ici très-loin ; à peine M. Cailliaud en a-t-il pu entrevoir l'existence. Il est permis à quelques femmes âgées de sortir de la ville ; les jeunes femmes ne le peuvent point, encore moins les filles, qui, depuis l'âge de neuf et dix ans, ne sortent plus : souvent celles-ci meurent sans avoir mis le pied hors de la ville. Il s'y trouve des filles de joie comme en Égypte ; mais elles sont mariées, et ont plus de décence : elles pratiquent la même danse lascive que

les hommes, au son du tambour de basque et de petites cymbales dont elles jouent entre les doigts avec adresse. Ces femmes ont un extérieur qui n'est pas dépourvu d'agrémens; mais l'usage de porter sur le visage un grand anneau d'or qui est passé dans le nez, a quelque chose qui inspire de l'éloignement à un Européen. La décence ne leur permettant pas de résider dans les villages, elles habitent de petits réduits couverts sous les palmiers et loin des habitations; elles voyagent d'une oasis à l'autre, et vont jusqu'à Audjelah et plus loin.

L'aspect extérieur de Siouah ressemble assez à celui d'une forteresse : la forme de la ville et l'agglomération des individus que renferme cet obscur séjour pourroient aussi la faire comparer à une ruche (1). Elle est bâtie sur un rocher de forme conique, et est fermée par des murs auxquels sont adossées des habitations; ils s'élèvent en talus, et sont comme flanqués de hautes tours rondes et carrées, saillantes les unes sur les autres : le tout semble ne former qu'une seule et même construction. Ces murs peuvent avoir de 40 à 60 pieds d'élévation, et rendent cette position susceptible d'une forte résistance. Les maisons ont, à Siouah, trois, quatre et cinq étages. Dans son ensemble, la forme de la ville est à peu près carrée; sa circonférence a 380 mètres : douze ou quinze portes y sont pratiquées. Les murs extérieurs sont percés d'un grand nombre de trous de 14 pouces en carré environ, faisant fonction de fenêtres et donnant du jour dans les appartemens voisins. On a employé dans ces fortifications, comme matériaux, beaucoup de gros fragmens de sel. L'intérieur présente des rues montueuses et rapides, la

(1) *Voy.* le voyage à l'oasis de Siouah, etc., p. 13 et suivantes, planche x.

plupart semblables à des escaliers ; elles sont tortueuses, couvertes et obscures : on y est tellement dans les ténèbres, que souvent, pour s'y conduire en plein jour, on doit s'aider des mains et tenir les murailles, ou bien porter une lanterne : aussi arrive-t-il que, même à midi, les habitans circulent et vaquent à leurs affaires avec une lampe à la main. En un mot, la construction de Siouah est une des plus singulières et des plus bizarres qui existent au monde.

Les rues ont assez généralement un mètre soixante centimètres (cinq pieds) de largeur sur trois mètres et demi (dix pieds neuf pouces) de haut ; plusieurs d'entre elles sont si basses, qu'il faut se courber pour y passer. On s'élève des maisons inférieures aux supérieures par ces chemins, qui sont couverts de chambres. La pointe du rocher qui domine au centre de la ville rappelle la sommité de la spirale d'un limaçon. Les appartemens intérieurs reçoivent la lumière par de petits jours ou soupiraux pratiqués dans la partie haute.

Souvent, lorsqu'un père marie ses enfans, il construit pour eux des appartemens au-dessus du sien ; de cette manière, la ville s'élève tous les jours davantage.

Nous ne suivrons pas M. Cailliaud dans toutes les oasis : ces petites îles de verdure au milieu du désert se ressemblent beaucoup trop : nous nous arrêterons seulement un moment dans celle de *Farâfréh*, qui, avant notre voyageur, étoit une des moins connues.

Le village principal est enclos de murs élevés et fortifiés : on y arrive du côté de l'est : il faut monter quelques marches formées en pierres assez mal arrangées : deux murs forment un réduit devant la porte. Le dessus de cet emplacement est ouvert; au milieu se trouve une trappe qui s'élève ; c'est là leur plus grand moyen de défense :

lorsque leurs ennemis veulent approcher de la porte, ils les assomment à coups de pierres.

« Nous franchîmes, dit M. Cailliaud, divers passages étroits et couverts de chambres contiguës : le jour y pénètre par de petites cours; elles sont surmontées d'un étage peu élevé : chaque famille possède une de ces salles, où elle renferme ce qu'elle a de plus précieux, ainsi que sa provision pour l'année, comme du dourah, les olives, les armes et l'argent. Quoique ces cabinets ne soient pas bien fermés, il ne s'y fait pas de vols : la plus grande confiance règne entre les habitans.

« Je montai dans quelques cabinets à l'aide de quelques troncs de dattiers très-inclinés, et de là je gravis jusqu'aux seconds, où sont les terrasses : les planchers en sont très-élastiques, formés de troncs de palmiers et de petites branches de dattiers. C'est du haut de ces terrasses qu'ils se défendent contre les Arabes. Les raves nous sembloient excellentes. En général, dans les oasis, les voyageurs peuvent satisfaire leur appétit et varier leur nourriture. La nôtre se composoit de riz et de la viande de jeunes chèvres, de bœufs, de vaches et de poules, indépendamment des fruits et des légumes. On rencontre encore dans le pays des ânes et d'autres bestiaux. »

Les habitans échangent leurs produits, tels qu'huile, dattes, abricots secs, coton, etc., contre du blé, des lentilles, du riz et des toiles pour leur usage; mais ils en vendent encore plus, surtout de l'huile; ils commercent avec la petite oasis, à laquelle ils paient un tribut; ils communiquent aussi avec le village de Qasr, appartenant à l'oasis de Dakhel. Une tribu arabe, nommée *Ellays*, fait ordinairement ce dernier voyage; elle s'arrête sur les bords du désert, entre Ojel et Meylaouy, ainsi que dans la petite oasis. On parle l'arabe au Farâ-

fréh, mais il est plus corrompu qu'en Égypte. Hommes, femmes, enfans, tous sont très-laborieux et très-actifs : les hommes cultivent la terre et y conduisent les eaux des sources avec une juste proportion, à l'aide d'un certain nombre de rigoles qu'ils ont soin d'entretenir et de préserver de l'encombrement des sables; ils filent eux-mêmes leur coton, dont une partie est employée à faire de la toile pour leur usage; ils fabriquent aussi des tissus grossiers en laine. On ne compte que 75 hommes. Les femmes ne restent pas non plus oisives; elles travaillent beaucoup dans leur ménage, et font des vases grossiers en terre cuite pour les besoins usuels : ce sont elles aussi qui expriment l'huile au moyen d'un assez pénible procédé, car elles n'ont pas de moulins; elles pratiquent pour cela des trous dans le rocher calcaire, et s'en servent en guise de mortier : assises à terre, elles y broient les olives à l'aide d'un pilon, et en extraient une huile assez bonne, mais bien inférieure à nos huiles de France : on la conserve dans des outres.

Au Farâfréh, de même qu'à la petite oasis, il tombe quelques légères pluies dans les mois de janvier et de février; il y règne aussi les mêmes fièvres; rarement la peste y pénètre.

Il nous semble que la description des oasis par M. Cailliaud efface les idées très-originales, mais un peu systématiques, que le savant M. Ritter a émises dans sa Géographie d'Afrique. Nous n'y voyons rien qui ressemble à « une chaîne de récifs de corail autour des » bords d'une mer intérieure desséchée. » Le calcaire-coquillier des oasis n'a rien de particulier; il est accumulé par bancs horizontaux comme dans les déserts voisins. Ni la disposition des oasis, ni la nature des débris fossiles qu'on y trouve ne les distinguent de la masse

générale du plateau calcaire de la Libye. Le seul fait important, selon notre manière de voir, c'est l'indice d'un niveau inférieur à la Méditerranée, par conséquent au Nil de la Basse-Égypte.

Nous voyons avec plaisir que M. Cailliaud a porté une attention particulière sur les *îles* du Nil. Il étoit naturel de croire que l'on y trouveroit plus d'une Éléphantine ; mais cette attente ne paroît que très-foiblement remplie par le peu de monumens que M. Cailliaud a trouvés dans les belles îles de Says et d'Argo. C'est une illusion dissipée, et on sent que c'est presque un argument indirect en faveur de ceux qui croient que Méroé n'étoit une île que de nom.

Voici l'intéressant récit de l'excursion de notre voyageur dans l'île d'Argo :

« Le 19 janvier 1821, j'allai, accompagné de M. Letorzec et de deux Arabes, visiter les antiquités d'Argo. Nous fûmes obligés de traverser des terrains couverts de bois épais, où quelquefois il nous falloit descendre de nos montures pour pénétrer dans de petits sentiers bordés de beaux acacias et d'arbustes. Les charmes de cette campagne délicieuse nous faisoient surmonter sans humeur tous ces obstacles, qui cependant retardoient notre marche. Les végétaux respirent sur cette île la fraîcheur et la vie : les arbres qui ont péri desséchés par la main du temps ou étouffés par les violentes étreintes des lianes, présentent eux-mêmes les apparences de la vigueur et de la jeunesse sous le tissu de verdure dont les enlacent ces plantes gigantesques, qui forment de toutes parts de magnifiques berceaux que l'art auroit peine à imiter.

» Nous arrivâmes enfin au lieu où notre curiosité nous attiroit. Il est situé à une lieue trois quarts dans le nord, à quelques degrés est du hameau de Toura, et à deux

lieues et demie de l'extrémité sud de l'île. On y voit deux statues colossales de Memnon : un espace nu, couvert de petits fragmens de grès, et qui a 84 mètres de longueur de l'est à l'ouest, sur 53 mètres de largeur, étoit l'emplacement du temple. Les matériaux de cet édifice ont été totalement enlevés ; on ne reconnoît pas une seule pierre de quelque volume qui ait pu lui appartenir ; aucun indice ne fait espérer que des fouilles pussent y avoir un grand succès. A l'extrémité ouest de cet emplacement et dans chaque angle, sont les statues dont j'ai parlé plus haut ; elles sont renversées sur le sol : leur position indique que l'entrée de l'édifice étoit située à l'est, et qu'elles se regardoient, ce qui n'est pas ordinaire, quoique cela se voie aussi au grand palais de Karnak, à Thèbes. Ces statues sont de granite gris ; elles ont 7 mètres de hauteur, y compris le socle, de 55 centimètres. Leur exécution n'est pas d'un très-bon style ; les figures sont trop plates, les corps aussi, et le nez est trop écrasé : on n'y reconnoît point la correction et le beau travail de la tête prise par les Anglois au Memnonium : j'en infère non que cette tête n'est point un ouvrage égyptien, mais qu'elle est d'une époque plus moderne.

» Les deux statues sont représentées debout et dans l'attitude de marcher ; celle qui est au sud est la moins bien conservée ; les deux bras, jusqu'aux épaules, sont emportés ; le nez est un peu mutilé ; les prunelles sont indiquées : elle porte une trousse unie, une ceinture nouée par-devant : sur la poitrine sont deux agrafes qui passent sur les épaules et soutiennent un ceinturon : des ornemens en forme de bracelets unis lui entourent les jambes. L'autre statue, au nord, paroît avoir été un peu plus soignée ; elle s'est brisée vers la poitrine sans doute en tombant, et est séparée en deux parties qui sont, du

reste, parfaitement conservées. Cette statue, dont l'attitude est la même que celle de la précédente, diffère par les ornemens de sa collerette; les prunelles ne sont point indiquées: elle a des agrafes et une ceinture semblable, sa trousse est plus riche; les bras sont pendans et serrés contre le corps, ils sont ornés de bracelets en haut et aux poignets; chaque main tient un petit rouleau, peut-être un manuscrit. Sur le pied droit, posé en arrière, est montée une figure d'Orus, dieu du silence, dont la hauteur atteint aux genoux de la statue : il tient, comme elle, un petit rouleau ou manuscrit dans une main, et porte l'autre main à sa bouche. La coiffure des deux statues est pareille à celle des colosses de Thèbes; mais ici elle est ornée de guirlandes : on n'aperçoit des hiéroglyphes sur aucune partie de leur corps. »

Tout le voyage de Nubie est semé de détails neufs et intéressans. Une observation importante de M. Cailliaud est la vraie longitude de *Dongolah*, qui est à 18 degrés 12 minutes 58 secondes, moyenne de quatre hauteurs méridiennes, ainsi beaucoup plus au sud qu'on ne le croyoit selon les cartes modernes, toutes modelées sur Danville. Mais *Bakoui* place déjà *Donkalah* bien plus au midi; savoir, à 15 degrés 30 minutes; et Edrisi, en éloignant la même ville de 5 journées d'*Alouah* et de 15 de *Ialak*, qui étoit située au confluent de l'Atbara et du Nil, auroit pu fournir à Danville des raisons pour descendre la position plus au sud; mais c'étoit l'incertitude sur la grande courbure du Nil qui embrouilloit tous les raisonnemens de Danville.

La province de *Chayky* ou *Chaykyé* n'avoit été connue aux voyageurs que de nom. M. Cailliaud l'a traversée à la suite de l'armée d'Ismaël-Pacha; voici la description qu'il en fait : Cette province étoit une république gou-

vernée par trois méliks principaux, Chaouss, Zibert et Omar; ceux-ci avoient sous leurs ordres chacun trois autres chefs qui commandoient des corps de troupes. Il n'étoit point rare de voir des différends s'élever entre ces dépositaires du pouvoir; mais ils se réunissoient tous sans hésitation, lorsque l'intérêt de la patrie étoit menacé. Suivant la tradition, ces habitans, venus de l'Arabie, s'établirent dans le pays il y a six cents ans; un de leurs ancêtres, appelé Chayke, donna son nom à la nation. La population étant trop nombreuse relativement à ses revenus agricoles ou industriels, l'esprit militaire dut naturellement s'y propager : aussi la plupart des Chaykyes naissent guerriers, et passent une partie de leur vie la lance à la main. Ils sont de moyenne taille, plus robustes que les Barâbrahs, et pleins de bravoure, de dévouement et de fierté. Les femmes passent pour partager le courage de leurs maris. En 1812, ils ne craignirent point de provoquer au combat les Mamlouks réfugiés à Marakah, et remportèrent parfois l'avantage. Depuis le démembrement du royaume de Sennaar, dont ils étoient jadis tributaires, ils s'adonnèrent avec ardeur au métier des armes, et ne tardèrent point à devenir redoutables aux provinces qui les avoisinoient.

Dongolah, Barbar, Alfaye eurent souvent à gémir des entreprises de cette peuplade audacieuse. Les caravanes, en traversant le désert, n'avoient rien plus à craindre que la rencontre de quelqu'une de ces hordes de pillards. Aussi Ismaël, en les mettant à la raison, fut-il regardé comme un libérateur par les habitans des contrées limitrophes, qui, n'ayant point à appréhender des vexations pires que celles dont ils avoient eu à souffrir jusqu'alors de la part des Chaykyes, accouroient avec empressement se ranger sous leur nouveau joug.

Le territoire des Chaykyes a, en longueur, trente lieues environ ; sa plus grande largeur est de trois quarts de lieue ; souvent les terres cultivées ne s'étendent, de chaque côté du fleuve, qu'à un quart et même un demi-quart de lieue.

On a exagéré le nombre des Chaykyes en état de porter les armes : d'après un aperçu de M. Cailliaud, les villages et les îles habitées peuvent, dans un cas pressant, mettre sur pied six mille hommes. Le dourah est la principale production du pays : on en fait deux récoltes ; il y croît aussi de l'orge, du coton, du palma-christi, dont ils retirent de l'huile pour se graisser le corps et les cheveux ; diverses espèces de pois. Les dattes sont peu abondantes et de mauvaise qualité. Dès que l'on a passé la province de Sokkot et celle d'El-Mahas, les palmiers dégénèrent. Les deux espèces d'acacia mimosa, communes en Égypte, sont de même abondantes ici ; on en trouve une troisième espèce beaucoup plus grande. Il y vient des nebkas, des heglygs, quelques doumes.

On dit les Chaykyes hospitaliers : leurs femmes, qui sont généralement jolies, passent pour être fort dépravées ; l'absence de leurs maris, continuellement en course pour se livrer au pillage, et l'influence du climat, rendent une pareille imputation assez vraisemblable. La prééminence des hommes est parmi eux très-prononcée. « Je demandai un jour, dit M. Cailliaud, ce que signifioient cinq paquets d'ossemens d'animaux que je voyois suspendus au plancher d'une habitation. C'est, me répondit-on, un signe de souvenir qui atteste que la maîtresse de la maison a donné le jour à cinq enfans mâles. Ces os sont ceux d'autant de moutons mangés successivement en famille, dans un repas consacré à célébrer la naissance de chaque enfant. La femme qui m'instruisoit de cette par-

ticularité sembloit exprimer, par un certain air de dépit, que, pour une fille, on n'y faisoit pas tant de façons. Lorsqu'une femme devient veuve, elle ne doit pas sortir de la maison pendant quatre mois; il n'en est pas de même du mari. Le dourah est leur principale nourriture; ils en font des gâteaux cuits sous la cendre; ils en font également avec de la farine d'orge; ils y mettent parfois des dattes comme friandises. Des espèces de galettes cuites sur une *dok* sont leurs mets favoris. Ils retirent du dourah des boissons fermentées, et une eau-de-vie qui parfois les enivre. Une partie des hommes sont seulement vêtus d'une chemise en toile de coton; d'autres portent, comme les femmes, une pièce de toile drapée autour du corps, à l'instar des provinces voisines.

Les gens de guerre proprement dits sont tous cavaliers; ils n'ont qu'un très-petit nombre d'armes à feu; leur arme principale est le javelot: ils en portent trois ou quatre de la main gauche, et les lancent de très-loin avec beaucoup d'adresse et de célérité, en poussant un cri; ils ont en outre un grand sabre à deux tranchans en lames d'Allemagne, qu'ils garnissent eux-mêmes: un long bouclier leur sert à parer les coups qu'on leur porte. Ils montent des étalons de Dongolah, qu'ils manœuvrent avec autant d'agilité que les Mamelouks d'Égypte; ils ont, comme les Turcs, l'usage d'arrêter court leurs chevaux, ce qui les perd de bonne heure. Les Chaykyes semblent plus laborieux que dans les provinces du nord : ils travaillent fort bien les peaux destinées à leurs sandales; ils tissent des nattes en paille de diverses couleurs, dont les nuances, mariées avec goût, forment des dessins fort agréables. La langue naturelle est l'arabe : plusieurs savent le lire; leurs écoles sont même renommées, et il y vient des élèves des provinces environnantes. Toutes les

productions du pays se consomment sur les lieux; par conséquent, ils font peu de commerce. Ils se rendent à Chendy en six jours, par une vallée du désert, qui a dû être la route par laquelle les anciens habitans de Nouri ou Bélel, près Barkal, communiquoient avec Assour ou Méroë, près de Chendy. A quatre heures de Bélel, on voit, au mont de la Gazelle, sur cette route, les ruines d'un ancien couvent chrétien en briques cuites. Une seconde route, au nord de la précédente, conduit à Barbar, par la vallée d'Argou. Plus au nord encore, deux chemins conduisent de Barkal, l'un à Dongolah et A'gouz, l'autre à l'île d'Argo : ce dernier est très-suivi par les marchands de dattes de Sokkot. Toutes ces routes, par le désert, abrègent singulièrement les voyages, et, en facilitant les communications, les rendent plus fréquentes.

C'est dans le territoire des Chaykyes que se trouvent les ruines si remarquables de *Djebel el Barkal*, au nord d'un endroit nommé *Meraoui*, et, à quelque distance, les *pyramides de Nouri*. Le nom de Meraoui sembloit rappeler celui de la fameuse Méroë. Aussi plusieurs voyageurs européens crurent-ils reconnoître ici l'emplacement de cette fameuse capitale de l'Éthiopie, tandis qu'ils n'avoient réellement foulé que le sol d'une ville dépendante de l'empire de Méroë. Nous réservons ces discussions pour un deuxième article. M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur l'intérieur de la Nouvelle-Galles méridionale et de la Nouvelle-Hollande.

La carte de l'Australie, d'après le capitaine King, que nous avons donnée dans le cahier précédent, nous a fait connoître l'étendue des découvertes récentes des Anglois dans l'intérieur de cette grande île, depuis l'époque où ils franchirent les Montagnes Bleues, en 1813. La qualité physique de ces contrées intérieures est tout-à-fait différente de l'idée systématique que certains naturalistes, et notamment feu M. Peron, s'en étoient formée, mais que l'auteur de cet article avoit souvent contredite. Ne voyant aucune rivière considérable sortir d'une aussi grande terre, et ayant remarqué la chaleur sèche des vents de N. O., Peron concluoit de la coïncidence de ces deux faits que l'intérieur n'étoit qu'un grand désert sablonneux. Dans nos discussions amicales, nous lui opposions un fait tiré de la géographie physique de Madagascar, grande île parallèle à la Nouvelle-Hollande. Là aussi, sur une assez grande étendue de la côte orientale, aucune rivière n'arrive jusqu'à la mer; leur cours est intercepté par des dunes sablonneuses, en dedans desquelles il se forme de longues chaînes de lacs, ayant de très-étroites communications avec la mer. Cette même disposition a été observée sur les côtes de la partie de la Nouvelle-Hollande appelée *Terre de Nuits*. Le naturaliste Riche, qui y fut abandonné pendant vingt-quatre heures, trouva un grand lac d'eau douce qui avoit à peine une communication

avec la mer, et qui paroissoit être alimenté par des rivières sortant des montagnes qu'on apercevoit dans l'éloignement. Une telle conformation pouvoit cacher l'embouchure des rivières même considérables et nombreuses. Une autre conjecture nous étoit fournie par la tradition des sauvages, qui se disoient venus des bords d'un lac dans l'intérieur, tradition marquée sur notre première carte de la Nouvelle-Hollande. Cette conjecture est essentiellement différente de celle d'une *mer intérieure*, supposée par feu M. Lacépède ; cette mer se réduira probablement à une grande baie derrière la chaîne des terres arides qui forment la côte, appelée *Terre de Witt.*

Les doutes élevés contre la prétendue sécheresse générale de l'Australie se sont confirmés. Le pays au-delà des Montagnes Bleues est bien arrosé et couvert de grands arbres. Les deux rivières considérables de *Macquarrie* et de *Lachlan* ont été suivies jusqu'à de grands marécages qui ont arrêté les explorateurs, mais qui, probablement, ne forment pas la terminaison finale de ces rivières.

Nous ne voudrions pas non plus garantir la conjecture d'après laquelle la rivière Macquarrie iroit se jeter dans le fleuve Brisbane, qui s'écoule dans la baie Moreton. Il nous semble que la direction de la chaîne, ou plutôt de la terrasse des Montagnes Bleues indique un partage des eaux entre ces deux rivières, et que le haut plateau de l'intérieur, sur lequel coulent le Lachlan et le Macquarrie, doit avoir sa pente générale vers l'ouest.

Peut-être cette pente se termine-t-elle à une région basse et humide, remplie de lacs et de marécages, s'étendant entre le golfe Spencer (Buonaparte) et le golfe de Carpentarie, à travers le continent, du sud-ouest au nord-est. Une semblable disposition expliqueroit le petit nombre des fleuves, et se rapporteroit d'une manière

frappante à ce qu'on connoît maintenant du Bornou, du Begharmi et des régions voisines; elles paroissent précisément renfermer une longue série de lacs considérables où s'écoulent des rivières bien plus grandes que le Lachlan et le Macquarrie.

La reconnoissance d'un fait semblable seroit bien facile pour les Anglois, s'ils vouloient choisir pour leur prochaine excursion une direction intermédiaire entre les deux points extrêmes, aujourd'hui connus, du cours du Lachlan et de celui de Macquarrie. Elle les conduiroit sur la ligne qui unit le golfe Spencer au golfe Carpentarie; et, si cette exploration pouvoit atteindre la pointe du golfe Spencer, elle seroit bien plus décisive que si elle étoit dirigée au sud de la rivière Lachlan, sur un autre point qnelconque de la côte de Baudin ou de Flinders.

Mille obstacles, impossibles à prévoir, arrêtent les voyages les mieux conçus, mais il n'en est pas moins à désirer qu'on trace d'avance un plan susceptible d'amener promptement des résultats.

Nous n'avons aucune raison positive pour supposer que le reste de l'Australie soit moins bien arrosé et moins fertile que l'intérieur de la Nouvelle-Galles méridionale, mais nous n'avons que bien peu d'indices sur les diverses parties de la côte. Celle de la Terre de Nuyts nous paroît offrir beaucoup de probabilité pour qu'on n'y cherche pas en vain des terres fertiles. Cette côte est constamment battue par les vents du sud, venant du sein d'un grand océan, et qui, selon le témoignage de tous les voyageurs, ont un considérable degré de fraîcheur. Il y a donc raison pour croire que les montagnes, pour peu qu'elles aient d'élévation, renferment des sources, et, par conséquent, qu'elles donnent naissance à des rivières. La trop rapide

exploration des marins nous en aura dérobé la connoissance.

Nous n'ajouterons qu'un seul mot. Quand les Hollandois penseront-ils à faire une expédition pour conserver au moins quelques lambeaux de ce continent? M. B.

Goût de l'hippopotame pour la musique.

Pendant que nous passions sur les bords du Moggabey, au lever du soleil, les hippopotames, attirés par le son des tambours des différens chefs, suivoient l'armée le long du rivage, et s'approchoient quelquefois si près, que l'eau qu'ils lançoient de leur gueule arrivoit jusqu'à nous. J'en comptai quinze jouant sur la surface du lac; mon domestique tira sur l'un d'eux, et ils disparurent à l'instant. (*Denham*, narrative).

Supplice des adultères de Kouka (Bornou).

Un homme avoit été trouvé, dans le milieu du jour, durant le ramadan, endormi dans sa maison, avec la femme d'un autre couchée à ses côtés. Sans autre information, ils furent jugés coupables d'avoir enfreint le ramadan, et condamnés, le galant à recevoir quatre cents coups de fouet, et la dame deux cents. On rasa d'abord la tête à la malheureuse femme; ses vêtemens, ses bracelets, ses pendans d'oreille furent donnés aux dénonciateurs. Quatre hommes s'emparèrent ensuite d'elle, et la tinrent suspendue par sa chemise roulée autour de son corps, pendant qu'un vigoureux nègre lui appliquoit le nombre de coups désigné. Cela se passa dans la cour intérieure du palais du cheyk. Le supplice de l'homme

eut lieu sur la place publique. Suspendu de la même manière que la femme, mais soutenu par huit hommes au lieu de quatre, on lui présenta d'abord un fouet fait de la lanière d'une peau d'hippopotame; il fut obligé de le baiser, comme pour reconnoître la justice de sa sentence, qu'on lut aussitôt après à haute voix. Ensuite deux esclaves du cheyk procédèrent à l'exécution, en se relayant à chaque trente ou quarante coups. Ils les appliquoient sur le dos du patient, mais le fouet étoit assez long pour faire le tour du corps et venir frapper sur la poitrine; c'est ce qui rend ce supplice mortel. Après les premiers deux cents coups, le sang ruisseloit par tout son corps; et, quelques heures après la fin de son supplice, le malheureux n'existoit plus. On m'assura que cet infortuné n'avoit pas poussé un cri. Une autre exécution succéda à celle-ci; mais, comme il n'étoit question que du vol de dix chameaux, le coupable ne reçut que cent coups, appliqués d'ailleurs avec beaucoup moins de violence.

(*Denham*, narrative).

Les esclaves de Mosgow.

Il y a dans le Bornou une espèce particulière d'esclaves femelles, chargées de surveiller et de labourer les champs de grains; car les plus rudes travaux sont ici le partage du sexe que nous considérons chez nous comme le plus foible. Ces esclaves viennent de Mosgow. Leurs traits, naturellement grossiers et hideux, sont encore défigurés par un clou d'argent qu'elles portent à la lèvre inférieure, et par le manque de deux dents de devant qu'elles s'arrachent pour donner passage au morceau d'argent qui entre dans la bouche. La pesanteur du métal fait que, au bout d'un an ou deux, la lèvre est si fortement tirée

qu'elle finit par tomber tout-à-fait sur le menton, et donne à leur visage un aspect vraiment effrayant. Ces pauvres créatures, qui sont généralement d'une forte complexion et habituées à la souffrance, gardent la volaille, font la moisson, et il ne se passe pas d'année que plusieurs d'entre elles ne soient dévorées par les lions, qui, se tapissant dans les blés, s'élancent sur leur proie et l'emportent. (*Denham,* narrative).

Noces des Bornouais.

Pendant que j'étois à Kouka, je montai un jour à cheval pour aller voir une noce. La dame étoit d'Agornou: les amis du marié, au nombre de vingt à trente, tous à cheval, et revêtus de leurs plus beaux habits, allèrent à sa rencontre. Elle montoit un jeune taureau, et étoit suivie de quatre esclaves chargés de paniers, de vases de bois, et de pots de terre. Deux autres taureaux portoient le reste de la dot, consistant en un certain nombre d'étoffes de coton. Sa mère étoit à ses côtés, ainsi que dix jeunes dames faisant les fonctions de suivantes de la mariée : nous galopâmes à plusieurs reprises vers elle : c'est la manière de saluer du pays. Les femmes se couvrirent le visage et offrirent leurs remercîmens. Aussitôt après, les hommes firent volte-face, et revinrent sur leurs pas les yeux baissés, car il seroit très-indécent de regarder la mariée. Ensuite la dame entra avec sa mère dans la maison de son futur, où elle reste enfermée jusqu'au soir. Elle fut alors remise à son impatient mari. Celui-ci avoit été obligé de parader dans les rues toute la journée, vêtu avec toute la recherche usitée en pareil cas. La foule qui le suivoit sonnoit une espèce de cor, battoit du tambour et crioit : *Engouborm Degah! Allæ*

Kabemsho! Alla Kiera! Vive à jamais! Que Dieu vous protège, que Dieu vous donne une longue vieillesse!

(*Denham*, narrative.)

Le Loggoun.

(Extrait de la relation du major Denham.)

Ce pays est traversé par le Chary; il abonde en bestiaux et animaux sauvages. Les villes bâties sur les rives du fleuve sont très-saines, particulièrement Chowy, où sa largeur est de 1,890 pieds: le courant y est très-rapide, l'eau très-profonde, et les rives élevées rendent d'ailleurs les inondations très-rares en cet endroit; mais il n'en est pas de même du côté de Kossery; le pays y est malsain; les eaux du Chary, y décrivant beaucoup de sinuosités qui en ralentissent le cours, y sont basses et coulent sur un sol fangeux. En outre, les débordemens des rivières affluentes y forment des lacs d'eau stagnante de plusieurs milles d'étendue : les forêts ne sont point éclaircies, et les vents ne peuvent en conséquence chasser les exhalaisons impures de ces marais. Des myriades de mouches et d'insectes doivent, encore plus que la chaleur du climat, incommoder les habitans des rives du Chary. Le major dit que ces animaux dévorent les poussins au sortir de la coque, et qu'il lui a été assuré, par un chef du pays, que deux de ses enfans avoient été peu auparavant piqués à mort, et il ajouta qu'à en juger par ses propres souffrances, cela ne lui paroît pas exagéré.

Le *goussoub*, le *gafouly*, les noix, les manguiers, les oignons, le miel, le beurre, le lait, les taureaux et les animaux sauvages abondent dans le Loggoun; mais le sel y est rare : les habitans lui substituent quelquefois le

natrum le plus fin, qui est fort amer et d'une odeur nauséabonde : les arbres y sont nombreux et bien plus grands que dans le Bornou : on y voit beaucoup d'acacias; mais le locuste, avec ses fleurs d'un rouge sanguin, est l'arbre le plus remarquable, si l'on en excepte le kuka ou koukahoua, que M. Denham n'a pu voir en fleurs.

Les nègres du Loggoun sont d'une race bien plus belle que ceux du Bornou; ils se distinguent, les femmes surtout, par leur intelligence et des manières bien plus recherchées que celles de toutes les nations noires qu'a vues notre voyageur; mais, ajoute-t-il, si ce sont les plus civilisés, ce sont aussi les plus immoraux qu'il ait rencontrés.

Les crocodiles sont nombreux à l'embouchure du Chary : le major Denham en vit qui avoient depuis huit jusqu'à quinze pieds de longueur : les naturels ne paroissent pas les craindre.

C'est dans le Loggoun qu'on trouve les meilleurs tisserands de l'Afrique : il n'y a presque pas de maison qui n'ait un métier : on y fait des toiles du tissu le plus fin et le plus serré. La largeur de ces toiles est, comme dans le Bornou, invariablement de six à sept pouces. J'ai vu, dit M. Denham, jusqu'à cinq métiers dans une maison : les hommes libres sont ordinairement chargés de faire la toile, tandis que les femmes esclaves préparent le coton, et lui donnent, au moyen de leur incomparable indigo, cette belle couleur bleue si estimée. La toile est façonnée en *tobes*, sorte de grandes chemises, ou en pièces de 45 à 50 pieds, puis trempée trois fois dans la teinture après avoir été exposée au soleil à plusieurs reprises; ensuite elle est mise, encore humide, sur de gros troncs d'arbres coupés sur une grande étendue de terrain. On la bat avec le maillet, en l'ar-

rosant de temps en temps avec de l'eau froide, et on la saupoudre d'antimoine (kokol); ce qui lui donne le beau lustre qu'elle a.

Loggoun, capitale de la contrée, est bâtie sur les bords du Chary, qui a en cet endroit plus de 1200 pieds de largeur. Elle est située sous le 11° 7′ latitude nord, et compte au moins 15,000 habitans. On y parle une langue qui ressemble au begharmi. Les Arabes-Chouaas entourent pour ainsi dire cette ville : c'est à eux qu'elle doit l'abondance avec laquelle son marché est constamment fourni de bœufs, de lait, de graisse, etc. Ces objets de première nécessité sont payés en toiles de coton. Il y a aussi une monnoie de fer, la première que le major ait vue chez les nègres. Voici comment il décrit son entrée dans la capitale :

« Nous entrâmes par la porte occidentale qui conduit à la principale partie de la ville; elle est aussi large que Pall-Mall, et a de grands bâtimens des deux côtés, tous construits sur le même modèle, avec une cour entourée de murs sur le devant, et une jolie entrée garnie d'une porte ferrée. Un grand nombre d'habitans se tenoient devant leur porte avec leurs esclaves rangés derrière pour nous voir passer; ils ne paroissoient pas d'abord faire grand cas de nous, et, dans le fait, notre aspect n'avoit rien d'imposant. L'un de nous étoit monté sur un chameau, l'autre à cheval, soutenu par deux hommes marchant à ses côtés, et en proie au délire de la fièvre (1). A la fin cependant, un personnage qui paroissoit important, s'avança vers moi, en se courbant presque en deux, et joignant les mains (c'étoit la première fois que

(1) M. Toole, qui étoit venu joindre M. Denham depuis moins de deux mois, et qui mourut quelques jours après.

je voyois cette manière de saluer). Il étoit suivi de ses esclaves, qui se courboient encore plus que lui. Après avoir expliqué qu'il venoit de la part du sultan pour recevoir le *kab-n'-jassy* (l'homme blanc), répétant plusieurs fois qu'il étoit mon *kofferna* (mon ami), se mit à marcher devant nous, et chaque personne que nous rencontrâmes ensuite avançoit vers nous et nous saluoit de la manière que je viens de décrire. Nous arrivâmes enfin à l'habitation qui nous étoit destinée, consistant en quatre cabanes séparées, bien bâties, ayant un mur intérieur et extérieur, et une grande salle avancée pour nos domestiques.

« Le jour suivant, je parus devant le sultan : dix nègres d'une grandeur prodigieuse, et qui la plupart avoient des barbes grises, la tête nue et portant de gros bâtons, me précédoient dans les rues; je fus reçu avec beaucoup de cérémonie. Après avoir passé à travers plusieurs chambres obscures, je fus conduit dans une cour carrée, spacieuse, où plusieurs centaines de personnes étoient rassemblées, toutes assises à terre. Au milieu étoit un espace vacant où l'on me mena, et l'on me pria de m'asseoir comme les autres. Deux esclaves, en chemise de coton rayé, qni éventoient une espèce de treillage en roseau, indiquoient le lieu où étoit le sultan. A un signal, le treillage fut ôté, et quelque chose de vivant se fit apercevoir sur un tapis entouré d'étoffes de soie, la tête enveloppée de châles et ne laissant distinguer que ses yeux. Tous les courtisans se prosternoient en jetant du sable sur leur tête, pendant que huit from-froms et autant de cors sonnoient une fanfare d'un ton aigre et retentissant. »

« Mon présent, consistant en une bornouse rouge, un caftan de coton rayé, un turban, deux couteaux, deux

paires de ciseanx, une paire de pantalons rouges, fut déposé devant lui. Il prononça tout bas un « soyez le bienvenu »; car il est inconvenant à un noble de Loggoun de parler haut, et quelquefois ce n'est pas sans peine qu'on peut connoître le son de sa voix.

« Il m'examina très-attentivement : je demandai la permission de m'embarquer sur le Chary : il me fut répondu qu'on verroit. Il s'informa particulièrement si je voulois acheter de belles esclaves ; et dans ce cas, ajouta-t-il, n'allez pas plus loin, car j'en ai plusieurs centaines que je vous vendrai aussi bon marché que qui que ce soit.

« Les principales dames de la ville vinrent me rendre visite, accompagnées d'une ou plusieurs de leurs esclaves ; elles examinèrent tout, jusqu'aux poches de mes pantalons. Je n'ai jamais vu de femmes si indiscrètes ; elles demandoient tout ce qu'elles voyoient, et tentoient même de le voler : prises sur le fait, elles se contentoient de rire, et, en claquant des mains, s'écrioient : « Qu'il est fin, il nous a attrapées. » Certes, si elles surpassoient mes amies de Bornou en agrémens, elles leur cédoient bien du côté de la modestie. Ces dames sont passionnées pour le girofle; elles le réduisent en poudre pour le mêler avec de la graisse, et s'en parfument les cheveux et le menton.

« Je ne fus pas peu surpris, continue le voyageur, en apprenant, le jour suivant, qu'il y avoit deux sultans, le père et le fils, chacun à la tête d'un parti puissant, se craignant et se haïssant cordialement l'un l'autre ; que j'avois vu le fils, et qu'il falloit absolument donner au plus vieux autant que j'avois donné au plus jeune. Je voulus faire des représentations; mais mon guide m'assura que les esclaves de ce vieux sultan étoient les plus

grands bandits de la terre, et que rien ne pourroit me garantir de leur brigandage, s'il disoit un seul mot. Il n'y avoit plus à balancer : je mis des piastres dans un bas de soie, deux rangs de coraux dans un mouchoir, quelques clous de girofle avec six boutons dorés; je me présentai au sultan, et j'eus le plaisir d'entendre qu'il étoit satisfait de mon présent.

« J'eus une preuve bien frappante de l'animosité qui existoit entre ces deux princes rivaux, malgré leur degré de parenté si rapproché. Tous deux me firent demander un poison secret *qui ne manquât pas son effet*, pour me servir de leur expression. Le *mai-n'-basa* (le jeune sultan) m'envoya en présent trois belles esclaves au-dessous de l'âge de quinze ans, pour m'engager à lui accorder ce qu'il désiroit : on conçoit que je les renvoyai en exprimant, en termes très-forts, mon horreur d'une pareille conduite. »

Le major Denham se proposoit de remonter plus loin le Chary, et il avoit déjà fait quelques lieues, lorsqu'il fut forcé de revenir sur ses pas, à la nouvelle que les Begharmis avoient fait une incursion dans le pays, et s'avançoient vers Loggoun.

M. Denham parle de Kossery comme d'une ville assez forte; elle est bâtie sur le bord du Chary, qui en baigne une partie des murs. Willighy, autre ville du Loggoun, est une sorte de place de guerre dont les murs ont près de cinquante pieds de hauteur, avec une tour à chaque angle saillant, où se tiennent sans cesse des sentinelles. Le sultan de cette ville habite une sorte de citadelle entourée de deux murs, ayant chacun trois pesantes portes ferrées, et se tient toujours en garde contre les attaques des Begharmis, qui viennent souvent auprès de Willighy dans leurs courses déprédatrices.

Cook mis au rang des dieux par les habitans de l'île Haouaï (Owaihi.)

Nous avons donné, dans un de nos derniers cahiers, un aperçu des travaux des missionnaires dans les îles Sandwich, d'après M. Ellis; nous en citerons encore le passage suivant :

. . . . Nous vîmes la place où le corps de l'illustre Cook fut coupé en morceaux, et où les chairs, séparées des os, furent brûlées. C'est un petit espace d'environ quinze pieds en carré, entouré d'un mur de cinq pieds de haut. On voit dans cette enceinte une sorte de fourneau de dix-huit pouces de hauteur, formé de pierres sèches; on y voyoit encore les traces du feu qui avoit consumé les restes de cet illustre marin, à l'exception des os que l'on avoit mis à part, suivant les usages du pays. Quelques-uns de nous franchirent les rochers, et voulurent voir la grotte où les insulaires avoient transporté le corps du capitaine, jusqu'à ce qu'ils lui rendissent les devoirs funèbres. On trouve encore dans l'île (1824) un assez grand nombre de témoins oculaires de ce déplorable événement, et même quelques hommes qui y prirent une part très-active. Nous en avons souvent parlé avec eux; et, quoique leurs relations différassent en quelques points peu essentiels, elles étoient généralement d'accord avec le récit du capitaine King, successeur de Cook.

« On ne peut faire aucun reproche à l'étranger, disent les insulaires. On lui avoit volé sa barque, et il forma le projet de garder le roi en ôtage, jusqu'à ce que le vol fût restitué. Le capitaine et le roi (Teirapou) s'acheminoient vers le rivage, lorsqu'une foule de gens accoururent, et s'opposèrent à ce que le roi allât plus

loin ; en même temps, un homme, arrivant tout essoufflé de l'autre côté de la barque, se mit à crier : *Guerre ! les étrangers nous ont attaqués les premiers ; ils ont tiré sur un canot, et tué un chef.* Le peuple indigné s'imagina que l'on vouloit aussi tuer son roi ; les pierres, les massues, les lances furent préparées pour le combat. Kanona, épouse de Teirapou, le supplia de rester, et tous les chefs joignirent leurs instances aux siennes : le roi s'assit. L'étranger paroissoit incertain et troublé, mais il insistoit toujours sur la restitution de sa barque ; un des nôtres le frappa d'un coup de lance ; mais, en se retournant, il tua cet homme d'un coup de fusil. On commença alors à lui lancer des pierres ; et, dès que l'équipage s'en aperçut, il fit feu sur le peuple. Le capitaine voulut donner quelques ordres à son équipage ; mais le tumulte étoit si grand, qu'il ne put se faire entendre. Il essaya de parler au peuple ; mais, à l'instant même, il reçut un coup de poignard (*pàhoa*) dans le dos, et un coup de lance lui traversa le corps : il tomba mort dans l'eau. Dès qu'on reconnut qu'il avoit cessé de vivre, les lamentations du peuple se firent entendre. On brûla sa chair, après l'avoir séparée des os, comme on le fait aux funérailles des chefs. » Une superstition des insulaires leur fit soupçonner que le capitaine Cook étoit leur dieu *Rono*, qui étoit venu leur faire une visite : ses os furent conservés avec soin, et consacrés par un culte religieux.

Plusieurs chefs ne pouvoient parler de cet événement qu'avec l'expression d'un vif regret, et ce sentiment est universel dans le peuple d'Haouaii. On n'accuse point le roi Teirapou ; on reconnoît que rien ne fut fait par ses ordres. Quant à la manière dont le corps du capitaine fut traité après sa mort, on l'a faussement interprétée en Europe. Loin que ce fût un acte de cannibale, il est hors de

que c'étoit l'hommage du regret et de la vénération, suivant les usages du pays; les missionnaires en ont acquis les preuves les moins équivoques, et ils les ont consignées dans leurs rapports.

Voici comment ils exposent l'origine de la croyance qui s'établit parmi les insulaires, que le capitaine Cook étoit un de leurs dieux. « Les temps historiques n'étoient pas encore arrivés pour ce peuple ; il n'avoit point franchi l'intervalle des temps fabuleux. L'une de ses chroniques fait mention d'un roi, nommé Rono ou Crono, qui avoit tué sa femme dans un moment de colère. L'infortuné ne tarda point à se repentir; accablé de douleur et de regrets qui ne lui laissoient aucun repos, il perdit la raison. Dans cet état de folie, il se mit à parcourir toutes les îles, provoquant à la lutte et au combat à coups de poing tous ceux qu'il rencontroit; enfin, il s'embarqua sur un canot pour des pays éloignés, et ne revint pas. Quelque temps après, ses sujets le mirent au nombre de leurs divinités, et des fêtes annuelles furent célébrées en son honneur : la lutte et le pugilat en étoient une partie essentielle. A l'arrivée du capitaine Cook, quelques gens le prirent pour le dieu Rono; le bruit s'en répandit promptement, et fit le tour de l'île. Depuis lors, cette croyance s'est maintenue, de sorte que nos voyageurs l'ont retrouvée dans les lieux peu fréquentés par les Européens. Cette superstition explique ce que l'on avoit encore mal interprété; pourquoi, dans les courses que Cook fit dans l'île, lorsqu'il traversoit un village, on apportoit les idoles autour de lui : c'étoient des dieux qui visitoient un dieu. Cependant, lors du combat, lorsqu'on vit couler son sang et que l'on entendit un cri de douleur, les esprits forts osèrent dire : *Ce n'est pas Rono.* Mais l'opinion générale n'en fut pas ébranlée; les os du dieu

furent déposés dans le *heiau* (temple) consacré à Rono, de l'autre côté de l'île; promenés annuellement en grande pompe, présentés aux autres divinités dans leurs temples, et colportés par les prêtres, lorsqu'ils alloient recueillir des taxes pour le dieu Rono, quoiqu'il fût mort. Ces reliques précieuses étoient placées dans une corbeille d'osier, couvertes de plumes rouges. Aujourd'hui même, malgré l'abolition de l'ancien culte, les plumes rouges ont conservé leur privilége, elles sont l'ornement le plus précieux; on ne les applique qu'aux objets les plus vénérés, et on ne s'en pare que dans les grandes solennités.

« La mission angloise établie aux îles de la Société étoit informée, depuis quelques années, que les habitans des îles Sandwich conservoient, dans un de leurs temples, les restes du capitaine Cook, et qu'ils leur rendoient un culte religieux. Depuis l'arrivée de M. Ellis, en 1822, nous fîmes, avec ce nouveau confrère, de laborieuses recherches pour éclaircir cette affaire, et découvrir ce singulier monument, s'il existoit encore. Les informations que nous pûmes nous procurer se réduisent à ce que nous avons déjà dit : quelques sectateurs de Rono s'étoient emparés des os du capitaine, qu'ils prenoient pour leur dieu; mais nous ne pûmes savoir ce que ces reliques étoient devenues. Ce fut inutilement que nous eûmes recours au roi, au chef des prêtres, aux hommes le plus en état d'aider nos recherches; il paroît que, depuis l'abolition de l'idolâtrie, en 1819, plusieurs objets de l'ancien culte ont été soustraits à la destruction, et cachés par les prêtres dans des grottes dont ils se sont réservé la connoissance. Si les restes de l'illustre navigateur sont cachés dans ces retraites mystérieuses, il faut renoncer à l'espoir de les retrouver; car les chefs, et surtout les prêtres, évitent toutes les

occasions qui peuvent rappeler le souvenir de ce déplorable événement, et ne répondent qu'avec une extrême répugnance à nos questions sur ce sujet. »

Missions dans les îles de l'Océanie.

Les nombreuses sociétés religieuses ou philanthropiques, établies dans la capitale de l'empire britannique, sont dans l'usage de tenir leurs assemblées générales annuelles au mois de mai. Dans une de ces imposantes réunions de cette année, celle des *Missions des Baptistes*, M. W. Ellis, récemment arrivé des îles de la mer du Sud, où il avoit rempli les fonctions de missionnaire, prononça un discours auquel nous empruntons le passage ci-après :

. . . . . Le temps me manque pour raconter tous les changemens opérés dans les îles de la mer du Sud par l'introduction de la Bible, traduite dans le langage du pays. Ces verdoyantes contrées, intéressantes autrefois par leur aspect romantique et sauvage, se présentent maintenant comme un jardin soigneusement cultivé; la hutte, basse et couverte de feuilles, a fait place à la maisonnette propre et agréable; le naturel du pays, paresseux, audacieux, et sans demeure fixe, est devenu décent, appliqué, et membre industrieux de la Société. Le bonheur domestique y étoit inconnu, et il n'y avoit pas même de terme dans le langage du pays pour en exprimer l'idée; aujourd'hui, il règne dans les familles et répand sur et autour d'elles ses innombrables bienfaits. Depuis que les habitans connoissent l'Évangile, leurs institutions civiles ont éprouvé un changement non moins surprenant; le système de leur gouvernement, autrefois aussi cruel que despotique, est devenu doux et juste. Une charte, ou code de lois, qui garantit l'in-

violabilité des droits des individus et ceux de la propriété, a été adoptée par consentement mutuel entre les chefs et le peuple; des tribunaux ont été établis, on a nommé des juges pour rendre la justice selon les lois, et les naturels des îles de la mer du Sud possèdent actuellement le *jugement par jury* avec tous ses avantages. Le langage de l'indépendance et un franc et courageux attachement à leurs droits naturels et acquis règnent dans toutes les classes de la communauté, et il s'en est offert plus d'une preuve remarquable. Je ne citerai qu'un trait qui arriva dans l'île de Huaheine, où j'ai demeuré pendant plusieurs années.

Dans l'automne de 1822, la reine de Taïti (Otaheite), veuve de Pomare, visita Huaheine. Des personnes de sa suite ayant besoin d'une pièce de bois, la reine leur dit de couper un arbre à pain dans un jardin appartenant à un pauvre homme, et situé sur la baie du côté opposé à la demeure royale. Les ordres de la reine furent exécutés, et l'arbre coupé et enlevé. Teuché, le propriétaire du jardin, s'en aperçut bientôt; le tronc étoit saignant, les branches gisoient à l'entour, mais le majestueux arbre avait disparu. Informé par ses voisins que c'étoient les gens de la reine qui l'avoient coupé, il alla chez le magistrat de police du district, et rendit plainte contre Sa Majesté. Le magistrat lui dit de venir, le lendemain, au soleil levant, au lieu public où se rendoit la justice, et d'y prouver son accusation; ensuite il envoya chez la reine pour l'inviter à se présenter au même lieu et à la même heure. Le lendemain matin, le missionnaire qui résidoit dans l'île se rendit au même endroit pour être témoin du procès; et, lorsque le soleil parut sur l'horizon, il aperçut Ori, le magistrat, assis en plein air sous les branches étendues d'un arbre véné-

rable; la reine étoit assise devant lui sur une natte élégante, environnée de sa suite; le plaignant se tenoit debout auprès d'elle, et tout le groupe étoit entouré de ce qu'on peut appeler les officiers de police. S'adressant à Teuché, le magistrat lui demanda le motif de la présente convocation. Le pauvre homme dit que, dans son jardin, croissoit un arbre à pain qui couvroit de son ombre tutélaire les habitans de sa chaumière, et dont le fruit et celui des arbres voisins nourrissoient sa famille pendant cinq à sept mois de chaque année, mais que la veille quelqu'un l'avoit coupé, et qu'on l'assuroit que c'étoit par ordre de la reine. Il savoit qu'il y avoit des lois; il croyoit que ces lois protégeoient la propriété du pauvre aussi bien que celle du roi et des grands, mais il ne le croiroit plus s'il lui restoit à apprendre qu'il étoit juste qu'on eût coupé son arbre sans son consentement. Le magistrat se tournant vers la reine, lui demanda si elle avoit donné ordre de couper l'arbre; elle répondit affirmativement. Il lui demanda ensuite si elle ignoroit qu'il y eût des lois. « Je sais bien qu'il y a des lois, répliqua-t-elle, mais je ne pensois pas que j'y fusse sujette. » Le magistrat, en lui présentant le code des lois qu'il tenoit à la main : Y a-t-il ici, demanda-t-il, quelque exception en faveur des grands, des rois ou des reines? Non, répondit la veuve de Pomare; et elle se hâta d'expédier un de ses serviteurs à sa maison, lequel revint bientôt avec un sac de dolars qu'elle vida devant Teuché en dédommagement de sa perte. Comme elle se disposoit à partir : « Attendez, s'écria le juge, nous n'avons pas encore fini. » La reine se mit à pleurer. « Pensez-vous avoir agi justement, en faisant abattre l'arbre sans la permission du propriétaire, lui demanda le magistrat? Ce n'étoit pas juste, répondit la reine. Alors, s'adressant à Teuché,

il lui demanda quelle indemnité il exigeoit. Il répondit : Si la reine est convaincue qu'il n'étoit pas juste de prendre l'arbre d'un pauvre homme comme moi, sans sa permission, je suis bien sûr qu'elle ne le fera pas une autre fois ; je suis satisfait, et ne demande rien de plus. — Son désintéressement reçut des éloges, l'assemblée se dispersa, et j'ai lieu de croire que plus tard la reine lui envoya en secret un présentégal à la valeur de l'arbre.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Histoire générale des Voyages, ou *Nouvelle Collection des Relations de Voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours ; par M. Walckenaer, membre de l'Institut.*

Nous ne voulons ici qu'apprécier provisoirement le plan de cette grande et dispendieuse entreprise.

Le savant auteur cherche, dans le prospectus, à démontrer que les voyages sont un grand et noble sujet d'*histoire* ; et voici comment il s'exprime :

« Les progrès que la géographie n'a cessé de faire depuis l'invention de la boussole, la découverte du cap de Bonne-Espérance et celle du Nouveau-Monde assurent aux peuples modernes de l'Europe une supériorité incontestable sur toutes les nations de l'antiquité. Sans doute, malgré les travaux et les efforts de quatre siècles consécutifs, il reste encore de vastes régions totalement ignorées ; l'homme est loin de bien connoître le globe qu'il habite ; mais s'il n'a point encore exploré toutes les

terres de son domaine, il en a reconnu la situation, déterminé les limites, mesuré l'étendue. Ces résultats sont immenses par l'influence qu'ils exercent sur ses destinées actuelles, et surtout par celle qu'ils pourroient exercer sur ces destinées futures. En effet, quels prodigieux développemens n'acquerroient pas tout-à-coup les nations de l'Europe, si, au lieu de diriger les unes contre les autres les efforts de leur industrie, elles les employoient à soumettre à la culture les contrées fertiles et désertes qui leur sont connues, et dont l'accès leur est devenu facile; si chacune d'elles pouvoit, librement et sans obstacle, s'épancher au-dehors, et concourir à la prospérité de toutes les autres, en créant sans cesse, pour des populations toujours croissantes, de nouveaux moyens de productions!

« Quelque chose de cette sublime espérance, qui présente un horizon sans limite aux hommes placés en tête de la civilisation, semble s'être emparé du génie des nations de l'Europe moderne, depuis la mémorable époque que nous avons signalée. Dans l'antiquité, il a fallu les étonnantes conquêtes d'un Alexandre, et le long et difficile accroissement de la grandeur romaine, pour faire découvrir une partie notable de l'ancien monde; et on ne put parvenir, après tant de siècles, à reconnoître la moitié d'un seul des grands continens. Dans nos temps modernes, c'est par des voyageurs isolés, ou réunis en petit nombre, c'est avec deux ou trois vaisseaux naviguant ensemble, ou même au moyen de bâtimens traversant solitairement l'immensité des mers, que se sont opérées la découverte entière du Nouveau-Monde, la navigation autour du globe, la reconnaissance de tous les continens et de la plupart des îles éparses sur l'immensité de l'Océan. Il semble que la fin presque toujours funeste

de ceux qui se sont exposés aux périls de ces audacieuses entreprises n'ait fait qu'augmenter le désir des découvertes ; et l'on a vu bientôt d'autres hommes, animés d'un *héroïsme* qu'on n'a point assez admiré, s'élancer avec intrépidité dans une carrière où ils ne pouvoient espérer d'atteindre le but marqué à leurs généreux efforts, qu'en se condamnant aux plus cruelles privations, et en se soumettant aux plus grands sacrifices.

« De ce nouveau genre de gloire, de cette ambition nouvelle qui a signalé les peuples actuels de l'Europe, est né un nouveau genre en littérature qui a été presque inconnu aux anciens, et qui est cultivé chez les modernes avec un zèle et une ardeur qui s'accroît chaque jour. Ce sont les *voyages ;* les voyages qui « *amusent la* » *jeunesse, instruisent l'âge mûr, donnent de l'essor à* » *l'imagination, de l'aliment à la pensée, qui fournissent* » *au commerçant des notions nécessaires, à l'homme d'état* » *des résultats importans, et qui occupent profondément* » *le géographe, le physicien, le naturaliste, l'historien* » *et le philosophe*, dont enfin *la lecture convient également* » *ment à tous les âges, à tous les rangs, à toutes les* » *professions.* »

C'est ici que nous interrompons cet habile plaidoyer pour y opposer trois simples observations. Il est sans doute des voyageurs qui ont montré de *l'héroïsme*, tels étoient Colomb et Mungo-Park ; ceux-là ont eu leur juste part à notre *admiration.* Mais le grand nombre des voyageurs ne doit pas prétendre plus haut qu'à cette estime sincère que méritent tous les hommes utiles en raison des sacrifices qu'ils ont faits, soit à une noble ambition, soit à leur devoir, et aussi en raison des *secours* qu'ils ont obtenus. Tel voyageur, laissé sans encouragement par des gouvernemens ingrats, a rendu plus de services que tel

autre homme officiellement chargé de missions et d'entreprises. Les officiers de marine et autres que leurs supérieurs envoient, bien munis de tout, pour faire une promenade scientifique autour du monde, et qui, à leur retour, trouvent, non seulement de l'avancement dans le service, des récompenses honorifiques, mais encore de larges indemnités pécuniaires, sous le titre de *frais de publication*, sont sans doute des hommes habiles et fidèles à leur devoir; mais où est le *héroïsme*, où est même le *sacrifice* de leur part ? C'est quelquefois la *faveur* qui leur a valu leur mission, de préférence à d'autres hommes d'un mérite égal ou supérieur; ce n'est en tout cas qu'un *devoir de leur état* qu'ils remplissent. Le guerrier qui conduit un assaut ou une marche périlleuse, montre autant de courage que M. Parry; l'ingénieur qui améliore notre artillerie ou nos constructions navales montre autant de science que M. Freycinet. Soyons donc justes, et ne prodiguons jamais notre admiration avant d'avoir examiné quels obstacles un homme a rencontrés, et quels secours il a obtenus. Pesés dans cette balance, les Cook n'approchent pas des Tasman, et les Tasman étoient eux-mêmes loin d'approcher des Colomb et des Magellan.

Voici notre seconde observation. De même que les voyageurs diffèrent de beaucoup en *mérite personnel*, leurs relations diffèrent énormément pour *l'intérêt* et *l'utilité*. Tel voyage *amuse* sans doute *la jeunesse*, mais n'*instruit* pas du tout *l'âge mûr;* telle relation fournit des notions au *commerce*, et n'occupe nullement le *philosophe ;* tel récit donne de *l'aliment à la pensée*, et tel autre laisse toutes nos facultés dans un profond sommeil; enfin, il n'est pas vrai, généralement parlant, que la lecture des voyages (même des meilleurs) con-

vienne également « *à tous les âges, à toutes les professions.* » Car même des relations excellentes offrent souvent des parties inabordables au simple bon sens. En réunissant dans une seule phrase tous les mérites différens de tous les milliers d'ouvrages intitulés *Voyages*, M. Walckenaer n'a rien prouvé du tout. Ce sont des généralités peu justes.

Enfin, la plupart des relations vieillissent au bout d'un certain nombre d'années. Celles qui intéressent par le style ou par les aventures sont les seules qui survivent.

Après ces trois observations, nous présenterons la question suivante : *Une Histoire générale des Voyages est-elle possible ?* c'est-à-dire, un semblable livre offre-t-il l'idée d'un ouvrage qui ait un but, un plan, un caractère, de l'unité, de l'intérêt :

Laissons répondre M. Walckenaer.

« Dès que la géographie eut fait quelques progrès, dit-il, *on éprouva le besoin de réunir les relations de ceux qui avaient décrit les premières navigations.* Grynæus et Ramusio, vers le milieu du seizième siècle, en formèrent des collections; et les recueils qu'ils publièrent alors étoient admirables dans leur genre, parce qu'ils *renfermoient toutes les nouvelles découvertes sans exception, toutes les connoissances nouvellement acquises*, en un mot *toute la science de ce temps et toute son histoire.* Mais bientôt les relations de voyages se multiplièrent tellement, qu'il devint impossible d'en former des *recueils complets.* Aussi la plupart de ceux qu'on vit paroître étoient-ils uniquement consacrés aux voyageurs d'une nation, d'une époque, ou aux voyages exécutés dans une seule contrée. Depuis, lorsqu'on a voulu embrasser un plus vaste ensemble, *il a fallu, pour ne pas augmenter indéfiniment le nombre des volumes, ne pré-*

senter que d'incohérens extraits ou ne s'attacher qu'à une très-petite portion des relations déjà publiées; et le projet de faire connoître les diverses regions de la terre, en mettant les lecteurs à portée de comparer les récits des différens voyageurs, se trouvoit absolument manqué. »

« Plus l'on se rapproche de l'époque actuelle, plus cet *inconvénient* se fait sentir; de telle sorte que les derniers recueils de ce genre que l'on a mis au jour ne sont qu'un choix plus ou moins bien fait de quelques relations de voyages, toujours trop peu nombreuses, comparativement à ce qui a paru, pour mériter le titre de collection, qu'on leur accorde si libéralement. Mais il est un ouvrage où, en présentant dans un espace assez resserré la substance d'un très-grand nombre de relations, on a *presque atteint le but* que les premiers collecteurs de voyages, les Grynæus et les Ramusio, s'étoient proposé. Cet ouvrage a été souvent critiqué, parce qu'en effet il offre dans l'exécution de grandes lacunes et quelques défauts. Il est cependant le seul de ce genre que l'on ait pu *lire de suite et en entier*, le seul que l'on cite fréquemment, le seul qui offre assez d'étendue pour que le savant y trouve de l'instruction, le seul qui présente assez d'*agrément dans le style*, assez de choix dans les matériaux, assez de liaison daus les faits pour plaire à tous les genres de lecteurs.

« On voit que je veux parler de l'*Histoire générale des Voyages*, véritable monument géographique, résultat du concours d'hommes puissans, éclairés, et de plusieurs gens de lettres, qui fut commencé en Angleterre, et continué en France sous les auspices de Maurepas et de l'illustre d'Aguesseau, qui, lui-même, en a écrit un volume et a guidé de ses conseils les auteurs dans la rédaction de tous.

« Reproduire cet immense travail sous le format *in-octavo*, plus recherché aujourd'hui, parce qu'il convient mieux aux bibliothèques, ce seroit déjà un bienfait pour la littérature, mais ce ne seroit pas assez pour la science. Nous avons depuis long-temps conçu une autre idée que nous allons exposer en peu de mots.

« Les auteurs anglois qui avoient tracé le plan de cette grande collectiou, et qui en avoient commencé l'exécution, l'*abandonnèrent avant d'être parvenus au tiers de leur entreprise*. Mais le gouvernement françois, attentif à tout ce qui pouvoit contribuer aux progrès des sciences, voulut que l'abbé Prevost, qui jusqu'alors n'avoit fait que les fonctions de traducteur, continuât l'ouvrage par lui-même. Il lui fournit pour cet effet toutes les relations de voyages qui lui étoient nécessaires, et mit les intérêts des libraires à couvert par de nombreuses souscriptions. L'abbé Prevost, homme de goût et bon écrivain, a extrait un grand uombre de voyages avec beaucoup d'habileté et de discernement; mais, *étranger à la science géographique*, il n'a pu se former sur chacun d'eux une opinion éclairée, apprécier leur valeur relative, et les classer convenablement, ni enfin remplir d'une main sûre le cadre donné par les premiers auteurs. Ce que nous disons ici de l'abbé Prevost s'applique aux continuateurs de cet ouvrage et aux éditeurs de Hollande, qui y ajoutèrent d'intéressans supplémens; de sorte qu'on est bien parvenu à rassembler une grande quantité de matériaux précieux, mais non pas à construire un édifice régulier. Nous avons donc entrepris de rétablir l'ordre dans cette grande masse, de corriger, de rectifier ce qui a été fait d'après les voyages originaux, de suppléer aux nombreuses omissions que l'ouvrage présente dans ses différentes parties, et de le continuer jusqu'à nos jours.

« Il seroit trop long de développer ici le plan de ce grand travail, sur lequel nous avons profondément réfléchi, et que nous avons eu soin de tracer dans tous ses détails avant d'en commencer l'exécution. Il nous suffira seulement de dire que notre ouvrage est divisé en cinq grandes parties.

« La première partie contient les Voyages en Afrique;

« La seconde, les Voyages en Asie;

« La troisième, les Voyages en Amérique ou dans le Nouveau-Monde;

« La quatrième, les Voyages au pôle nord, qui compléteront la description de l'Ancien et du Nouveau-Monde;

« La cinquième partie comprend les voyages que l'on a exécutés par mer autour du globe, et tous ceux que l'on a faits dans l'Australie et les îles du Grand-Océan, qui, par leur réunion, forment le monde maritime.

« Nous avons refait en entier l'introduction, afin de présenter, dans un petit nombre de pages, et d'une manière claire et précise, les progrès de la géographie depuis les temps les plus anciens jusqu'au temps des premières navigations des Portugais autour de l'Afrique, par lesquelles doit nécessairement commencer l'histoire des découvertes géographiques chez les modernes, puisque toutes les autres se rattachent à celles-là, et que celles qui sont plus anciennes n'ont commencé à acquérir de la certitude et à prendre rang parmi les connoissances scientifiques que depuis cette époque.

« On voit, d'après cet exposé, que notre dessein n'est pas de reproduire telle qu'elle existe l'*Histoire generale des Voyages*, mais de nous aider de cette histoire pour en donner une plus complète, sur un plan plus régulier, plus historique, plus géographique, et surtout en

harmonie avec les progrès considérables que la science a faits depuis un demi-siècle. »

Nous avons laissé le savant auteur exposer amplement son but en donnant une nouvelle *Histoire générale des Voyages*, ainsi que le plan général qu'il s'est tracé. Maintenant nous indiquerons brièvement les objections qui nous ont frappés en lisant ce plan.

Les collections de Grynæus et de Ramusio étoient, non pas des ouvrages *admirables* (car il n'y a d'admirable que le génie), mais de fort utiles, de fort estimables compilations qui comprenoient toutes les découvertes et toutes les relations connues de leur temps. C'étoit une chose possible *alors ;* elle est devenue impossible.

Toute Histoire générale des Voyages à la manière de Prévost joint aujourd'hui au défaut radical d'être une collection de matériaux très-disparates destinés à des classes de lecteurs différens et écrits de tous les genres de style, le défaut non moins inévitable d'être une collection constamment incomplète. Car, d'abord, quel nombre de volumes suffiroit à publier toutes les relations intéressantes qui ont paru pendant les quarante ou cinquante années écoulées depuis la cessation du recueil de Prevost, avec toutes celles qui paroîtront encore pendant l'impression de cette collection ? Les seules relations nouvelles sur l'*Afrique* exigent, en les abrégeant, vingt à trente volumes. Rappelez-vous seulement les noms de Niebuhr, Norden, Savary, Bruce, Browne, Horneman, Seetzen, Jackson, Lemprière, Agrill, Dolla-Cella, Lyon, Denham, Clapperton, Campbell, Sparmann, Barrow, Salt, Valencia, sans parler des anciens voyageurs, omis par Prevost ? Pensez ensuite aux dix volumes de Chardin et aux trente relations de la Perse qui ont suivi la sienne.

Et comment faire pour les ouvrages qui sont encore la propriété d'un auteur françois? A-t-on le droit de reproduire M. de Humboldt, ou M. Cailliaud, ou M. Pacho ou M. de Freycinet? Or, que seroit une collection des Voyages en Amérique où manqueroit celui de M. de Humboldt?

Les auteurs anglois ont abandonné l'Histoire générale, parce qu'ils jugeoient l'entreprse interminable. Si le ministère françois l'a continuée quelque temps aux frais de l'état, ce n'est pas une grande autorité en matière de science. D'ailleurs, le recueil de Prevost a aussi fini par être abandonné, et il n'a jamais eu un véritable succès. C'est l'*Abrégé*, par *Laharpe*, qui a eu de la vogue; il la conserve même encore parmi les ignorans et les beaux esprits.

Une véritable Histoire générale des Voyages nous semble donc un ouvrage impossible. C'est un édifice colossal, mais sans but et sans fin. D'un autre côté, un *Abrégé* à la façon de Laharpe n'est qu'une spéculation de compilateur. Ce qu'on peut raisonnablement entreprendre, c'est ou une collection d'anciens Voyages *choisis*, avec des notes et commentaires, de 20 à 30 volumes ou bien un ouvrage historico-critique de 5 à 6 volumes où l'on suive les progrès des découvertes, la marche des voyageurs et les événemens les plus mémorables de leur vie.

Ce dernier ouvrage nous sembloit une entreprise plus digne d'un savant distingué, versé dans les recherches de l'érudition et de la bibliographie. Pourquoi M. Walckenaer ne rend-il pas ce service à la science?

Telles sont les objections qui se présentent à notre esprit contre l'entreprise d'une nouvelle Histoire générale des Voyages. Mais nous ajouterons que, si l'entreprise est possible, si les défauts d'un semblable édifice peuvent

être déguisés ou rachetés, personne n'est plus en état d'y réussir que le géographe célèbre, l'écrivain habile, le travailleur infatigable qui s'en est chargé. Nous y reviendrons incessamment. M. B.

Réclamation contre les Mémoires de Mme de Genlis.

Les *Mémoires*, d'ailleurs si intéressans, de madame de Genlis, contiennent une anecdote entièrement fabuleuse sur le Danemark. La voici :

« J'ai cité dans cet ouvrage beaucoup de coutumes du « nord, qui m'ont d'autant plus frappée, qu'elles rap- « pellent d'anciennes coutumes grecques rapportées par « Athénée; mais en voici une, la plus bizarre de toutes, « dont je n'avois jamais entendu parler, et qui paroît « être parfaitement authentique, parce qu'elle a été « contée avec détail, à la table de S. A. R. Mgr. le duc « d'Orléans, par un voyageur d'une grande distinction « qui revenoit du Danemark. Peu de temps avant son « départ de cette capitale, un personnage d'une émi- « nente dignité mourut, et le voyageur fut invité à ses « funérailles. Il arrive dans l'hôtel qu'avoit occupé le « défunt; il entre dans la salle où tout le monde étoit « rassemblé, et attendoit le *repas funéraire* qui se donne « en cette occasion dans la plus grande partie de l'Alle- « magne. Au bout d'un quart d'heure on se rendit dans « la salle à manger; la table étoit servie et l'on prévint « l'étranger, que l'on mangeoit à la hâte et sans s'as- « seoir. Quelle fut sa surprise, lorsque, jetant les yeux « sur la table, il y vit le *surtout* le plus extraordinaire « qu'on ait jamais eu l'idée d'y poser. C'était le cadavre « du défunt, revêtu d'une robe de satin blanc brodé d'or, « avec un bonnet assorti. Ce cadavre, avec un visage

« hideux et découvert, avoit les mains croisées sûr sa « poitrine; il étoit couché et tout étendu au milieu de la « table; comme il avoit préalablement été exposé mort « pendant huit ou dix jours, les exhalaisons étoient beau-« coup plus fortes que celles des ragoûts du festin. Tous « les convives manquèrent à la fois d'appétit. On assure « que cette étrange coutume ne s'observe que pour les « personnages du plus haut rang. »

Voilà ce qu'on trouve littéralement dans l'ouvrage intitulé : *Mémoires inédits sur le* 18e *siècle*, par Mme la comtesse de Genlis, Tome VIII, p. 71-73.

Les François, établis à Copenhague, qui ont lu ce passage, ont été saisis d'étonnement. Comment un trait si évidemment fabuleux et mensonger a-t-il pu être admis un seul instant par un écrivain aussi spirituel et aussi instruit que madame de Genlis, qui, ayant elle-même vécu quelque temps dans une province danoise (le Holstein), à trente lieues seulement de la capitale, ne peut pas ignorer que, sous le rapport des mœurs et des lumières, la nation danoise ne le cède à aucun des peuples les plus civilisés de l'Europe? Comment donc madame de Genlis a-t-elle pu se laisser persuader que l'on avoit *conservé* en Danemark un usage qui n'y a jamais *existé*, même dans les temps du paganisme, et qui, par sa barbarie dégoûtante, exciterait l'incrédulité si l'on l'attribuoit aux Lapons, aux Bas-Bretons, aux Batuécas, aux Sardes, aux Calabrois, aux Tchouvaches, aux Cosaques ou à telle autre peuplade superstitieuse et grossière de la partie catholique et grecque de l'Europe?

Il nous paroît que madame de Genlis aura été dupe d'une de ces sottes *mystifications* que se permettent certains de nos compatriotes, *distingués*, il est vrai, par leurs décorations, leurs titres, leurs avantages sociaux,

mais dépourvus de cette véritable distinction qui, aujourd'hui, résulte seulement de l'urbanité des mœurs, unie au mérite personnel. Quelque personnage de cette classe ayant éprouvé des désagrémens à Copenhague, aura trouvé plaisant d'abuser de l'espèce de *distinction extérieure* qui lui donne accès à la table des princes, pour y débiter des contes bleus, fruits de son imagination, dans le but de jeter du ridicule sur une cour et une ville où il n'est pas goûté. Il aura peut-être lu en courant quelques pages de l'histoire des anciens Scandinaves, et y aura trouvé la description d'une de ces fêtes funéraires des rois et des illustres guerriers; il aura vu qu'*après destruction du corps dans les flammes du bûcher*, les assistans se réunissoient à un festin solennel où chacun vidoit *la coupe de Braga* en l'honneur du défunt, et où les guerriers fameux, et surtout l'héritier, faisoient vœu d'exécuter quelque entreprise grande et aventureuse. On sait que c'est à la suite d'un vœu semblable que le roi Suénon entreprit la conquête de l'Angleterre. L'histoire des siècles les plus fabuleux rapporte aussi que les Danois, par attachement pour le roi Frothon, conservèrent, pendant trois ans, ses restes en les promenant sur un char funéraire de village en village. C'est en défigurant ces traits de l'histoire ancienne, et en les transportant du temps du paganisme à l'an 1824, que le *mystificateur* aura composé un mensonge effronté. Madame de Genlis, croyant sans doute que personne n'oseroit se permettre des tours aussi déplacés à la table d'un prince, aura eu l'imagination frappée de ce conte, et n'aura pu s'empêcher d'en régaler le public. On doit avouer qu'en supposant toutes ces circonstances, madame de Genlis a pu être trompée, et que le blâme doit retomber sur l'inventeur du conte. Peut-être, l'ingénieux et spirituel auteur des *Mémoires* devroit-elle signaler *le voyageur françois*

distingué, afin de ne pas laisser planer de soupçon sur nous autres François, jaloux de nous distinguer de lui, sous toutes espèces de rapports.

Copenhague, 17 juin (1).

Tableau ethnographique du globe, ou *Classification des peuples anciens et modernes, d'après leur langue;* précédé *d'un Discours sur l'utilité et l'importance de l'étude des langues appliquée à plusieurs branches des connoissances humaines; d'un aperçu sur les moyens graphiques employés par les différens peuples de la terre; d'un coup d'œil sur l'histoire de la langue slave, et sur la marche progressive de la civilisation et de la littérature en Russie, avec environ sept cents vocabulaires des principaux idiomes connus, et suivi du Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde;* par M. Adrien Balbi, ancien professeur de géographie, de physique et de mathématiques, membre correspondant de l'Athénée de Trévise, etc., etc.

Nous avons enfin la satisfaction d'annoncer que la savante et ingénieuse entreprise de M. Balbi est terminée, et qu'avant la fin du mois les sciences géographiques et ethnographiques seront enrichies d'un ouvrage rempli de recherches neuves et profondes, de découvertes

(1) Le *Messager du Nord*, journal françois publié à Copenhague par feu M. le comte Gyllenborg et quelques écrivains françois, a inséré une réclamation grave et sérieuse sur le même objet, en désignant presque *le voyageur distingué.*

Nous avons préféré admettre une réclamation qui, par son ton de plaisanterie, convient bien mieux à la chose.

importantes pour l'histoire des peuples, de vues originales et ingénieuses sur toutes les branches de la connoissance du globe et de ses habitans; enfin, un de ces ouvrages peu communs qui ne se traînent pas sur les traces des autres, mais qui agrandissent réellement la sphère de nos idées.

Les sept cents vocabulaires, reproduisant autant de fois vingt-six mots choisis dans autant d'idiomes, forment le véritable *Atlas*, le fondement de l'ouvrage. Le résultat de ces vocabulaires comparés est un coup d'œil général sur la distribution du genre humain en *familles de langues*, familles qui, lorsque les notions existantes le permettent, sont classées en *règnes*, ou, lorsqu'il y a de l'incertitude, en *groupes*. Les détails de chaque famille, en descendant de branche en branche jusqu'aux dialectes, ne sont pas moins importans; ils présentent pour ainsi dire les cartes ethnographiques générales et spéciales des principales divisions naturelles du genre humain, autant qu'on a pu les connoître et les étudier.

Dans cette immense classification, M. Balbi a pris l'identité des mots pour caractère principal; mais il a constamment ajouté, comme caractère secondaire, les rapports grammaticaux, et son ouvrage facilitera et propagera singulièrement l'étude philosophique des langues.

Sous l'un et l'autre point de vue, son travail, entièrement neuf, complète, change ou modifie le grand ouvrage allemand, intitulé *Mithridates*, ouvrage entrepris avec trop peu de matériaux et quelquefois dépourvu de critique. Ce n'est pas un abrégé corrigé de Mithridates que M. Balbi nous donne, ce sont les *élémens* nouveaux et raisonnés d'une vaste science, sœur de la géographie et de l'histoire. M. Balbi sera reconnu, par tous les savans justes et éclairés, comme le nouveau fondateur, comme le *Linnæus* de l'ethnographie, et plus particuliè-

rement de l'*idiomatographie* ou statistique des langues. Cette science paroîtra ici, dépouillée des rêveries surannées de faiseurs de systèmes, mais appuyée d'une foule de vues diverses qui s'y rattachent; ainsi les alphabets divers, les littératures nationales, les classifications des montagnes, des animaux, des plantes, des poissons et tout ce qui forme un *tableau physique, moral et politique du globe*, se trouvera réuni à la base fondamentale de l'ouvrage. L'intérêt que cette variété de notions accessoires y ajoute procurera, nous le pensons, à cet atlas un grand succès, même parmi ces classes de lecteurs qui n'apprécient pas encore l'étude comparée de langues.

Voici la liste alphabétique de quelques personnes qui ont aidé M. Balbi de leurs conseils ou de leurs notes : *Acerbi*, *Agoub*, *Blosseville*, *Burnouf*, *de Chezy*, *Champollion-Figeac*, *Champollion* jeune, *Depping*, *Desmoulins*, *Duperrey*, *Ferrussac*, *Freycinet*, *Garat*, *Garnot*, *Gaymard*, *Gley*, *Gallatin*, *Hase*, *Humboldt*, *Jamieson*, *Jomard*, *Klaproth*, *Larénaudière*, *Laroquette*, *Lesson*, *Malte-Brun*, *Nacher*, *Pedra-Branca*, *Pinheiro-Ferreyra*, *Pacho*, *Remusat*, *Saint-Martin*, *Sorgo*, *Verdier*, *Warden*.

Nous ne terminerons pas cette annonce sans rendre justice aux estimables libraires Rey et Gravier qui, en se chargeant d'un ouvrage aussi dispendieux, ont bien mérité du monde savant.

Observations sur les langues de l'Afrique australe.

En attendant que nous donnions un aperçu des voyages de M. Rugendas, nous tirons des feuilles encore sous presse de l'atlas ethnographique la note suivante, qui fait apprécier aux connoisseurs le mérite des recherches de ce voyageur.

« Au moment de livrer cette feuille à l'impression, un

heureux hasard nous ayant procuré la connoissance de M. Maurice Rugendas, arrivé depuis peu du Brésil, région qu'il a explorée, pendant quatre ans, en voyageur instruit et en artiste habile, nous pouvons remplir quelques-unes des immenses lacunes qu'offre la linguistique de l'Afrique australe. Comme le judicieux Oldendorp, M. Rugendas a eu le bon esprit d'interroger les nombreux Africains que l'abominable commerce des esclaves amène encore annuellement dans cet empire du Nouveau-Monde. Il est parvenu, par ce moyen, à se procurer une foule de notions aussi curieuses qu'importantes sur les mœurs et les langues de ces malheureux habitans de l'Afrique, qu'il compte publier dans son Voyage pittoresque et descriptif au Brésil, avec les documens non moins curieux et importans sur les mœurs, les usages et les langues des Américains et des cultivateurs ou colons européens de cette superbe contrée. Il est vraiment fâcheux qu'une partie de ses manuscrits ayant été égarée, M. Rugendas ne puisse pas nous fournir les vocabulaires molua, mina, cassange et autres qu'il avoit recueillis, et qui sont très-importans pour l'ethnographie de cette partie de l'Afrique. Nous devons cependant à son obligeance le masanja, le tzchoambo et le matibani, qui ne le sont pas moins à cause de la position qu'occupent les nations qui parlent ces langues. Selon M. Rugendas, les Masanja vivent dans l'intérieur du Congo et proprement au nord du Benguela : transportés au Brésil, ils conservent pendant long-temps le souvenir d'une patrie chérie qu'ils ne doivent plus revoir. Les Tzchoambo et les Matibani vivent sur la côte de Mozambique, mais beaucoup dans l'intérieur, les premiers près des Macouas, les Matibani près des Ignambanhas. Ces trois nations sont entièrement indépendantes de leurs voisins. M. Rugendas nous observe, dans la note qu'il a bien voulu

nous donner, que les Ignambanhas se distinguent des autres nègres par leur tatouage, qui consiste en une ligne de perles qui court le long du visage sur le nez et le menton; les Macouas, par une fleur de lis; les Tzchoambo, par des étoiles sur le front, et les Matibani, par une demi-lune au-dessus du nez.

La comparaison que nous avons faite de ces trois vocabulaires avec tous les autres connus de l'Afrique, nous a démontré que le tzchoambo et le matibani appartiennent à la famille caffre, tandis que le masanja doit être classé avec les idiomes de la famille congo. C'est aussi en cherchant les rapports de ces trois langues avec tous les autres idiomes africains sur notre tableau polyglotte déjà imprimé que nous avons pu nous convaincre, seulement en le parcourant rapidement, que nos familles congo, caffre, monomotapa et gallas renouvellent, à l'extrémité de l'Afrique, ce que nous offrent en Europe et en Asie les langues indo-germaniques, et en Océanie, en Asie et en Afrique les idiomes malais. Nous ne doutons pas que, lorsqu'on possédera des vocabulaires très-étendus de tous les idiomes de l'Afrique australe, on ne soit obligé de réunir ces quatre familles et bien d'autres qu'on découvrira pour former un nouveau règne ethnographique. Le tableau ci-dessous offre les vingt-six mots de nos vocabulaires dans les trois langues masanja, tzchoambo et matibani. Nous prévenons les lecteurs que M. Rugendas a suivi l'orthographe portugaise.

Mots françois.	Mots masanja.	Mots tzchoambo.	Mots matibani.
Soleil.....	Moania...	Tzchua.....	Usua.
Lune.	Moeji.	Moepa.	Maepa.
Jour.	Aculoza.	Mapira.	Otana.
Terre.	Mauriù.	Mataca.	Itaia.

Mots françois.	Mots masanja.	Mots tzchoambo.	Mots matibani.
Eau.	Menia.	Mazi.	Masi.
Feu.	Tuchia.	Motho.	Mohro.
Père......	Mucuba...	Macoco.....	Diti.
Mère.	Canga.	Mama.	Mama.
Œil.	Diso.	Majo.	Meta.
Tête.	Mutua.	Solo.	Murro.
Nez.	Musulo.	Puno.	Ebula.
Bouche.	Kano.	Mucama.	Iano.
Langue.......	»......	Lulimi......	Limi.
Dent.	Maso.	Mano.	Beno.
Main.	Mago.	Moanche.	Mata.
Pied.	Kinama.	Moanto.	Maeto.
Un.	»	»	Mosa.
Deux.	»	»	Pili.
Trois.........	».............	»......	Taru.
Quatre.	»	»	Teje.
Cinq.	»	»	Taru.
Six.	»	»	Tana mosa.
Sept.	»	»	Tana taru.
Huit.	»	»	Tana pili.
Neuf..........	».............	»......	Loco.
Dix.	»	»	Loco nakeje.

Cathédrales de Reims et d'Yorck, avec les plans exacts de quarante-deux autres cathédrales, etc., *par M. le chevalier Wiebeking, conseiller privé*, etc.

Le célèbre M. Wiebeking, ancien directeur des ponts et chaussées du royaume de Bavière, auteur de deux ouvrages capitaux sur l'architecture hydraulique et civile, nous présente ici un aperçu très-intéressant des églises les plus remarquables érigées dans le moyen âge, sur-

tout en Allemagne, en France et en Angleterre. Ces édifices prouvent d'une manière éclatante la hauteur où l'architecture pratique se trouvoit alors. Ces superbes monumens sont les témoins les plus manifestes de la grande disposition de nos ancêtres à s'élever à des idées sublimes, de leur inspiration religieuse et de leurs efforts portés jusqu'à l'enthousiasme pour embellir leurs villes par de grands temples, tandis que leurs maisons restoient pour la plupart mesquines et incommodes. Ces monumens du moyen âge sont presque tous d'une étendue extraordinaire, d'une construction indiquant de grandes connoissances techniques qu'une étude réfléchie des choses abstraites peut seule donner; on y observe les ouvrages les plus accomplis de la maçonnerie et de la coupe des pierres; plusieurs d'entre eux sont même décorés de sculptures remarquables, d'ornemens élégans et bien dessinés, et d'excellentes peintures sur verre. Les pierres de taille, quoique d'une grandeur extraordinaire, sont solides, travaillées avec soin, et élevées par des machines à une hauteur très-considérable. Les voûtes et les escaliers en hélices sont exécutés d'une manière digne de servir d'exemple. Il n'est donc pas étonnant que ces églises attirent l'attention des connoisseurs et des amateurs de monumens remarquables, et que tout le monde, en y entrant, soit pénétré d'admiration.

L'intérieur de ces temples est d'un effet qui se sent bien mieux qu'on ne sauroit le décrire; car il présente au spectateur une perspective variée, résultat d'une forêt de colonnes rondes, de colonnes en faisceaux, ou de piliers d'une hauteur extraordinaire, de voûtes croisées en diverses formes, d'arcades d'une construction grandiose et d'une simplicité admirable.

Ces édifices du moyen âge jouent un grand rôle dans

l'histoire des peuples aussi bien que dans les annales de l'architecture civile : ce sont des monumens de la pieuse persévérance d'un siècle, plein de grandes idées et de sentimens élevés, tant sous le rapport de l'histoire que sous celui des arts : les dessins de quelques-uns des plus remarquables sont assurément dignes de l'attention de nos lecteurs.

S'étant proposé de traiter aussi complétement que possible l'histoire descriptive des édifices les plus intéressans dans son *ouvrage sur l'architecture civile, théorique et pratique*, M. de Wiebeking fut obligé de visiter personnellement beaucoup d'églises en plusieurs pays, d'en lever les plans et les parties les plus importantes, ou de les faire mesurer. Par ces moyens, et par les dessins qui lui furent communiqués par les ingénieurs, et par les ouvrages anglois sur les cathédrales d'Angleterre, il s'est trouvé en état de publier encore un grand nombre de dessins exacts des édifices remarquables dans le troisième volume de ce grand ouvrage, orné de trente-neuf grandes planches.

La circonstance particulière qui attiroit, en 1825, l'attention publique sur la cathédrale de Reims, une des plus grandes, des églises les plus majestueuses et les plus achevées de l'Europe, l'ont déterminé à satisfaire les vœux des amateurs de grands monumens en publiant séparément cent exemplaires de douze planches du susdit volume.

Nous en extrairons la notice suivante :

ÉGLISES DE FRANCE.

NOMS DE VILLES.	NOM DE L'ÉGLISE.	SURFACE en p. carrés.
Chartres.............	Cathédrale.................	78,840
Amiens.............	Cathédrale.................	72,850
Reims.............	Notre-Dame ou la Cathédrale.	67,500
Orléans.............	Sainte-Croix...............	62,950
Bourges.............	Métropole.................	62,540
Paris...............	Notre-Dame................	59,292
Metz...............	Cathédrale.................	54,400
Paris...............	Saint-Sulpice..............	53,496
Paris...............	Sainte-Geneviève...........	52,902
Rouen...............	Saint-Ouen................	51,959
Rouen...............	Cathédrale.................	49,350
Saint-Quentin........	Église.....................	48,100
Strasbourg...........	Cathédrale.................	48,052
Paris...............	Sainte-Madeleine...........	44,298
Paris...............	Église et dôme des Invalides.	43,896
Saint-Omer..........	Cathédrale ou Notre-Dame...	42,570
Saint-Denis..........	Église.....................	41,400
Châlons-sur-Marne....	Saint-Etienne ou Cathédrale.	38,674
Paris...............	Saint-Eustache.............	37,440
Toul...............	Cathédrale.................	34,500
Laon...............	Cathédrale.................	33,400
Paris...............	Saint-Roch................	33,000
Reims...............	Saint-Remi................	33,000
Beauvais............	Chœur de la cathédrale......	32,910
Soissons............	Saint-Gervais..............	32,500
Evreux..............	Sainte-Marie...............	29,430
Paris...............	Saint-Germain-l'Auxerrois...	27,360
Noyon..............	Cathédrale.................	27,100
Saint-Nicolas-de-Port.	Saint-Nicolas..............	26,416
Châlons-sur-Marne....	Notre-Dame................	26,320
Paris...............	Saint-Gervais et Saint-Protais.	24,524
Cléry..............	Notre-Dame................	23,520
Paris...............	Saint-Germain-des-Prés.....	21,600
Senlis..............	Cathédrale.................	20,900
Louviers............	Notre-Dame................	20,164
Paris...............	Val-de-Grâce...............	18,440
Paris...............	Saint-Severin..............	17,270
Paris...............	Saint-Étienne-du-Mont......	16,380
Paris...............	Saint-Philippe-du-Roule.....	15,714
Paris...............	Eglise de la Sorbonne.......	11,520
A 2 lieues de Châlons..	Marie-de-l'Épine............	10,725
Strasbourg...........	Saint-Étienne..............	7,250
Paris...............	Saint-Médard...............	7,215
Paris...............	Église de l'Assomption......	5,184

ÉGLISES D'ANGLETERRE.

NOMS DE VILLES.	NOM DE L'ÉGLISE.	SURFACE en p. carrés.
London (Londres)....	Église de Saint-Paul.......	102,620
Yorck..............	Cathédrale..............	72,620
Lincoln............	Cathédrale.............	69,070
Winchester.........	Cathédrale.............	60,068
Durham............	Cathédrale.............	57,360
London............	Westminster et la chapelle de de Henri VII..........	56,652
Canterbury.........	Cathédrale.............	54,560
Salisbury..........	Cathédrale.............	52,095
Exeter............	Cathédrale.............	39,050
Lichtfield..........	Cathédrale.............	36,778
Norwich...........	Cathédrale.............	32,160
Worcester.........	Cathédrale.............	30,610
Cambridge........	King's Chapel...........	21,860
Bath............	Église................	21,000
London..........	Saint-Saviour...........	19,895
Windsor.........	Georges Chapel..........	19,152
Bristol..........	Sainte-Marie Redcliff......	17,548
London..........	Martin in the Fields.......	15,300
Oxford..........	Cathédrale.............	12,180
London..........	Marie-le-Bon............	10,800
London..........	Temple Church (église des Templiers...........	9,800
London..........	Saint-Pancras...........	8,315
London..........	Saint-Paul in Covent-Garden	7,152
London..........	Philipp's Chapel.........	5,670
London..........	Stephan Wallbrock.......	4,800
London..........	Marie Woolnoth.........	3,750
Warwick.........	Beauchamp Chapel.......	2,760
London..........	Chapelle Saint-Etienne, à présent Salle de la Chambre des Communes, ou House of Commons...........	2,640

ÉGLISES DES PAYS-BAS.

Antwerpen (Anvers). .	Cathédrale.............	67,375
Utrecht...........	Dôme ou cathédrale.......	45,000
Gent (Gand).......	Saint-Bavo.............	42,554
Mecheln (Malines)...	Saint-Ransbaut..........	36,500
Brussel (Bruxelles)...	Sainte-Gudula...........	35,800
Gent............	Saint-Pierre............	27,522
Brugge..........	Notre-Dame............	27,150
Namur..........	Cathédrale.............	24,510
Brussel..........	Saint-Jacques...........	15,700
Abbaye de Bonne-Esp.	Église................	14,216

Nous espérons donner incessamment une liste de clochers les plus élevés de l'Europe.

IV.

NOUVELLES.

Expédition du capitaine Parry au Spitzberg.

La conviction de l'impossibilité d'une navigation par le nord autour de l'Amérique semble gagner à Londres. Les résultats sinistres du dernier voyage de M. Parry ont du moins décidé l'amirauté à suspendre pour cette année toutes tentatives de ce côté. On attend quels seront les fruits de l'expédition par terre, commandée par le capitaine Franklin. En attendant, le capitaine Parry se rend avec deux bâtimens au Spitzberg, afin d'explorer ce groupe d'îles dont les Hollandois jadis ont fait le tour et publié la carte assez détaillée. Il y a des indices d'une terre au nord-est de Spitzberg, et nous avons quelquefois pensé que cette terre, qu'on dit avoir été vue par Giles, peut être une extrémité de l'Amérique septentrionale. La côte à l'est du fleuve Mackenzie et à l'ouest du détroit de Behring se prolongeoit au nord, de même que la Patagonie se prolonge au sud. Cette conjecture, fût-elle fausse, mérite d'être vérifiée par un nouveau voyage par mer autour du groupe de Spitzberg.

Un semblable voyage peut se combiner avec une tentative de pénétrer au pôle qui, de ce côté, n'est éloigné que de 9 degrés de longitude (225 lieues), et qui, même, selon d'anciennes relations, à la vérité très-suspectes, a dû être atteint par des bâtimens hollandois.

Peut-être aussi le Groënland oriental, ou les îles à l'orient du Groënland, vues par Scoresby et Clavering, sera-t-il un objet des recherches de M. Parry.

Enfin, il essaiera de se diriger droit au nord-est de la Sibérie, sur les traces du capitaine Wood et du célèbre Behring.

Fausses nouvelles de M. Clapperton.

On a répandu le bruit de l'arrivée du capitaine Clapperton à la ville de Sackatou; mais, en recherchant quelle est l'origine de ce bruit, on ne trouve aucune lettre authentique qui en fasse mention. C'est peut-être un fait vrai, mais venu indirectement par les marchands d'esclaves de la côte.

Nouvelles du Kamtchatka.

On mande du port de Saint-Pierre et Saint-Paul (Kamtchatka) ce qui suit :

« Le 1er septembre 1825, à neuf heures 48 min. du soir, nous avons ressenti ici une forte secousse de tremblement de terre qui a duré de 8 à 9 secondes. Le 5 octobre, à trois heures 32 min. du matin, nous en avons éprouvé un deuxième; mais sa durée n'a pas été de plus de 3 sec., et enfin une troisième le 7 novembre, à dix heures 23 min. du matin. Cette secousse n'a pas été forte, mais elle a duré environ 20 secondes.

« La pêche, dans le port, ainsi que dans le Kamtchatka, a été, pendant l'été dernier, si abondante, que les plus anciens du pays ne se souviennent pas d'en avoir vu de semblable. Les différentes sortes de légumes ont aussi très-bien réussi; et, selon l'usage établi, les prémices ont été présentées au gouverneur du Kamtchatka, qui a distribué des présens convenables pour encourager cette branche de culture.

« L'été dernier, on s'est occupé, avec une activité particulière, de la construction de la nouvelle église en bois et de plusieurs ponts très-beaux et solides : dans le quartier de l'amirauté, les travaux ont continué jusqu'en automne. »

Progrès de la Crimée.

(Extrait d'une lettre de Simphéropol, du 6 juin.)

Une quantité d'édifices publics et de maisons particulières ont agrandi et embelli notre ville dans le cours de l'année dernière. La nouvelle église cathédrale, l'hôtel

des tribunaux et l'hôpital servent aujourd'hui de principal ornement au quartier européen de notre ville, et forment un contraste frappant avec les habitations qui rappellent les mœurs de l'orient. Le jardin public offre une promenade agréable sur les bords du Salguir.

A 50 verstes de Simphéropol, on remarque la première maison de poste qui ait été construite sur les bords de la mer, à Alouchta, endroit tartare qui, par sa position avantageuse et par les communications faciles qu'il entretiendra dorénavant avec Simphéropol et la côte méridionale, ne peut manquer de gagner de l'importance. La maison de poste est bâtie dans le goût oriental, entourée d'un *varanda*, large galerie de bois soutenue par des colonnes, et qui offre un abri assuré contre les rayons du soleil pendant les grandes chaleurs de l'été.

Découverte d'une île dans le Grand-Océan.

Deux vaisseaux au service de S. M. le roi des Pays-Bas ont dernièrement traversé la mer Pacifique. Après avoir quitté l'île de Washington, on jugea nécessaire de se tenir dans le septième parallèle de la latitude sud, faisant route vers l'ouest, direction dans laquelle le capitaine Eeg, commandant le sloop de guerre *le Pollux*, présumoit pouvoir découvrir une île inconnue.

Le 14 juillet 1825, après le lever du soleil, ils découvrirent une île très-basse, restant ouest par sud, à deux milles de distance (milles de 60 au degré) : la terre paroissoit couverte de cacaos et autres arbres. Vers midi, ils eurent le point nord de l'île, sud 60° est. Sa longitude et sa latitude étant déterminées avec autant d'exactitude que les circonstances pouvoient le permettre, et nulle autre île ne se trouvant dans la même position sur aucune des cartes qui étoient à bord, on pensa avoir fait une nouvelle découverte. La terre la plus voisine étoit le Peyster-Group; mais il y avoit 50 min. de différence dans la latitude. Quoique le ciel fût très-clair, on n'apercevoit aucune autre île. On lui donna le nom de *Nederlandsch*. Son point nord est dans la latitude de 7° 10′ sud, et le centre, en longueur, de 177° 35′ 16″ est de Greenwich, la déclinaison de la boussole étant de 7° est. Cette lon-

gitude fut déterminée par trois chronomètres. La forme de cette île ressemble à un fer à cheval; son étendue est d'environ huit milles. Du côté de l'ouest est une dentelure formée par de bas récifs et se terminant par une lagune. Les habitans, qu'on voyoit assis ou courant le long du rivage que le navire côtoyoit, paroissoient en grand nombre; quelques-uns étoient armés de longs bâtons.

Au point nord-ouest, on trouva un banc de corail s'avançant au loin dans la mer, sur lequel elle se brisoit avec violence. La terre avoit un aspect agréable et paroissoit fertile.

Le nombre des habitans rassemblés sur le rivage fut estimé à environ 300; leur teint étoit brun et cuivré; ils étoient grands et bien faits; peu d'entre eux avoient moins de six pieds du Rhin; les femmes étoient aussi très-robustes; quelques-uns étoient tatoués, mais pas autant qu'à Noucahiwa. Ils avoient pour tout vêtement quelques feuilles autour du corps; d'autres étoient couverts d'écorce de cacao entortillée autour de leur ceinture; la tête de quelques-uns étoit ornée de plumes; leurs manières paroissoient fières et sauvages, et ils cherchoient à s'emparer de ce qu'ils pouvoient atteindre; la gaffe disparut bientôt, et ils tentèrent même de prendre les avirons des mains de l'équipage du bateau.

Un vieillard portant une barbe blanche, ayant un air respectable et tenant un rameau vert à la main, étoit à leur tête; il ne cessoit de chanter, d'un air mélancolique, quelques chansons monotones. Ils échangèrent des noix de coco et quelques-uns de leurs outils contre de vieux mouchoirs et des bouteilles vides. Leur langage paroissoit avoir quelque ressemblance avec celui de Noucahiwa. Quand la chaloupe fut remise à la mer, on essaya de tirer quelques coups de fusil; mais les habitans ne montrèrent aucun symptôme de frayeur, et sembloient ignorer les effets des armes européennes. On ne leur vit aucun canot. Ils n'essaièrent pas de s'approcher des navires, quoique le temps fût favorable et la mer très-calme.

TABLEAU DE LA BOUKHARIE,

D'APRÈS LES DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS,

PAR M. DE LARÉNAUDIÈRE.

La Boukharie, l'ancienne Sogdiane, dont l'histoire se lie aux marches et aux conquêtes d'Alexandre, offre cette espèce d'intérêt qui s'attache aux lieux qui virent s'élever, fleurir et disparoître de puissans empires. Lorsque l'Europe étoit plongée dans l'ignorance, Boukhara et Samarcande étoient des foyers de lumière et le grand dépôt des produits de l'industrie de l'Asie centrale : quand nos contrées languissoient dans la barbarie du moyen âge, les Arabes introduisoient dans le Mavarennahar les sciences et les beaux-arts qui brilloient à Samarcande et faisoient la splendeur de Boukhara sous la dynastie des Samanides. Plus tard, Timour même y réunissoit les savans de son vaste empire, élevoit des palais et des mosquées, appeloit à les décorer toutes les merveilles du luxe oriental, inspiroit la lyre du poète, et créoit dans sa belle patrie une civilisation nouvelle qui s'arrêta tout à coup devant la tombe du grand homme.

C'est au commencement du quinzième siècle que les conquêtes de Timour appelèrent l'attention de l'Europe sur les contrées où le vainqueur de Bajazet faisoit sa résidence. On n'en connoissoit que le nom par les vagues récits de Rubruquis, de Marco-Polo et de Mandeville. Cependant les Arabes avoient déjà décrit, dans leurs ouvrages géographiques, la Transoxiane et le Maravennahar, leurs conquêtes les plus reculées vers le nord de l'Asie; mais ces ouvrages étoient alors à peu près inconnus. La langue dans laquelle ils étoient écrits n'étoit comprise que de quelques hommes isolés, et la critique scientifique de nos jours pouvoit seule éclairer des descriptions souvent obscures et plus souvent exagérées. Le journal de l'ambassade de Clavijo, dégagé des contes et des tableaux merveilleux de ses devanciers, offrit des notions nouvelles sur cette partie de l'Asie centrale, et fit bien connoître la route de Tauris à Samarcande, la plus ancienne route du commerce entre l'Inde et l'Europe. Si l'allemand Schildberger, qui accompagna Timour dans ses campagnes, eût été aussi bon observateur que soldat intrépide, la relation qu'il écrivit du pays où il avoit si long-temps vécu auroit jeté un grand jour sur la Boukharie; mais sa narration est obscure et vague, et n'offre que des doutes au géographe. Un siècle et demi plus tard (vers 1558), l'Anglois Jenkinson se

rendit d'Astracan à Boukhara : il semble qu'un hiver passé dans cette capitale auroit dû lui donner les moyens d'acquérir des connoissances positives; mais ses affaires commerciales, qui étoient en même temps celles des marchands anglois de Moscou, l'occupèrent entièrement; et il aima mieux diriger toutes ses questions sur le Cathay (la Chine) que sur la Boukharie, qui ne lui offroit qu'un débouché peu avantageux.

Jusqu'à ces derniers temps, cette partie de l'Asie centrale étoit restée hors de la ligne des recherches de l'Européen. Le peu qu'on en savoit n'étoit recueilli que de la bouche des marchands russes ou persans depuis long-temps en commerce réglé avec la Boukharie, ou n'étoit appris que des géographes arabes ou des géographes turcs, leurs copistes. Quelques documens publiés en Russie et les renseignemens recueillis par Moorcroft, que les sciences viennent de perdre, et par M. de Meyendorff, attaché à la dernière ambassade russe de M. de Negri, ont aussi contribué à jeter quelques lumières sur l'ensemble de la Boukharie, et à bien faire connoître le nord de cette contrée et les environs de Boukhara.

C'est en nous aidant de leurs observations, rapprochées de celles des anciens voyageurs et des écrivains arabes, que nous allons essayer de tra-

cer un tableau rapide de cette belle partie de l'Asie centrale.

Les géographes arabes comprenoient, sous le nom de Mavarennahar, c'est-à-dire pays au-delà du fleuve, toutes les terres renfermées entre l'Amou-déria, la mer d'Aral, le Sir-déria et ces groupes de montagnes qui occupent tout l'espace entre Kokhan et le Djihon, à l'est de Samarcande. La partie de cette grande contrée, la plus renommée dans les histoires orientales, est la belle et fertile vallée qui portoit le nom de Sogd, et à laquelle les mêmes Arabes donnoient 40 parasangs de longueur et 20 de largeur (1).

Cette vallée entre tout entière dans notre Boukharie actuelle, qui, à raison des déserts qui l'environnent, ne peut avoir des limites bien déterminées. Toutefois ce khanat semble devoir être placé entre les 41 et 37 degrés de latitude nord et les 61 et 66 degrés 30 min. de longitude orientale de Paris : il présente à peu près une surface de 10,000 lieues carrées.

M. de Meyendorff en détermine les frontières de la manière suivante : il tire une ligne droite de Cara-ghata à Ouratoupa, pour indiquer la frontière du nord ; il trace les limites occidentales par une autre ligne qui renferme Itch-berdi,

(1) La parasang ou lieue persanne = 5,564 kilomètres.

puits sur la route de Boukhara à Khiva, Ioïtchi, village sur l'Amou-déria, et Mawri, ville jadis fameuse, aujourd'hui déserte; il conduit les limites méridionales de cette dernière ville à l'Amou-déria; ce tracé passe au nord d'Ankoï et de Balkh, enclave Aghtchou, et se prolonge vers Deïnaou, frontière des états du khan de Hissar; enfin, la limite orientale est à peu près indiquée par une ligne allant de Deïnaou à Ouratoupa, et renfermant Fani, le point le plus éloigné de Boukhara à l'orient.

Entourée de sables et de déserts, la Boukharie apparoît comme une vaste oasis, ou plutôt comme une réunion d'oasis qui laissent entre elles quelques terres sablonneuses infertiles et incultes. Ces oasis offrent l'aspect le plus agréable et le plus riant : de nombreuses habitations s'élèvent au milieu de jolis bosquets. Des jardins et des champs, divisés en petits carrés, dont les bords, revêtus de gazon, s'élèvent pour retenir les eaux, couvrent la plaine. Des milliers de canaux la divisent et la fertilisent. La différence des niveaux produit à la jonction de ces canaux de petites cascades dont le murmure flatte agréablement l'oreille; des allées d'arbres les bordent des deux côtés et leur conservent une délicieuse fraîcheur. Ces arbres, multipliés en tout sens, étendus en rideaux ou groupés en bouquets, sont

tellement nombreux, que la vue, sans cesse arrêtée par leur feuillage, ne peut s'étendre au loin.

Cette vue générale de la partie centrale de la Boukharie n'est point un tableau de fantaisie; il y a plusieurs siècles que les géographes arabes l'ont observée des mêmes yeux et peinte des mêmes couleurs. « Pendant huit jours, dit Ebn-» Haukal, on peut voyager dans le pays de Sogd » sans sortir d'un jardin délicieux: de tous côtés, » des villages, des champs chargés de riches mois-» sons, des vergers féconds, des ruisseaux qui les » coupent, des réservoirs et des canaux retracent » l'image de l'industrie et du bonheur. »

Cette description ne peut s'appliquer qu'à la vallée du Sogd. La partie orientale de la Boukharie n'y ressemble pas : celle-ci est montagneuse et moins fertile; à l'ouest, s'étend une vaste plaine jusqu'à l'Amou-déria; des collines isolées, argileuses comme celle des déserts, et dont la hauteur n'excède pas dix-huit pieds, interrompent cette surface monotone; d'autres collines sablonneuses plus basses se montrent à côté des premières : c'est en général le même aspect que dans les steppes.

A 70 verstes au nord de Boukhara, on aperçoit le Nouratagh, la montagne la plus éloignée de ce côté et la seule qui soit en vue. On débite

dans le pays mille contes à son sujet; et, pour en donner un échantillon, on assure que l'arche de Noé s'arrêta sur son sommet.

Le Zer-afchan et la Kachka sont les deux seules rivières de la Boukharie remarquables par leur grandeur et par le parti qu'en tire l'agriculture. La première, qui coule à une grande distance à l'est de Samarcande, et qui passe à douze verstes de Boukhara, porte aussi le nom de Kouwan; elle fertilise tout le canton compris entre cette dernière ville et Samarcande, canton le plus riche, le plus fertile et le plus peuplé de ce khanat; elle se dirige ensuite au sud de Boukhara, et forme, à une quarantaine de verstes de l'Amou, le lac Cara-koul, dont les eaux ne s'écoulent que par un grand nombre de canaux d'irrigation.

La Kachka inonde les champs et les jardins qui environnent Carchi, contrée fertile, d'où l'on porte à Boukhara du riz, du coton et des fruits. Cette irrigation absorbe entièrement les eaux de cette rivière. Les autres courans de la Boukharie sont peu importans, et se dessèchent dans le temps des chaleurs.

La contrée vers les frontières du nord a pour base la marne schisteuse : les rochers consistent en poudingue d'un brun rougeâtre dont les grains, de différentes grosseurs, sont formés d'une argile brune : la roche cornéenne, traversée par des veines de quartz, se rencontre dans les mon-

tagnes, ainsi que la marne d'un blanc-jaunâtre, l'argile schisteuse et des couches assez minces de gypse fibreux et lamellaires.

Ces montagnes renferment de l'or et des turquoises verdâtres et inférieures à celles de Perse. A Cara-ghata, où la couche cornéenne s'aperçoit distinctement, on trouve de nombreuses sources sulfureuses. La pierre calcaire s'y montre plus ou moins sablonneuse; elle se transforme, d'un côté, en marne, et, de l'autre, en grès; il paroît qu'elle forme des chaînes de collines sous le pays de Boukhara.

L'argile se rencontre dans les sables et dans toutes les localités désertes et incultes. La plupart des petits lacs temporaires de ses déserts qui ont encore quelques pouces d'eau au printemps, forment, en été, lorsque l'eau s'évapore, une croûte blanche de l'épaisseur d'un pouce jusqu'à plusieurs pieds : la plaine en est couverte. Du muriate et du sulfate de soude se trouvent souvent isolés et souvent réunis, et contribuent, par leur abondance, à l'infertilité de ces terres argileuses qui se retrouvent toujours autour des déserts sablonneux.

Avant que l'agriculture et l'industrie n'eussent fait des progrès dans la Boukharie, tout porte à croire que cette contrée, plus basse que les terres qui l'entourent, étoit souvent submergée par les débordemens du Zer-aschan et des lacs. Ces der-

niers ont été desséchés à bras d'hommes ; et le premier, par l'élévation de digues ingénieuses, n'a pu ni mêler ses eaux à l'Amou, ni les épancher sur le pays autrement que pour le fertiliser.

Il est difficile de séparer la botanique de la Boukharie de celle des contrées qui la touchent immédiatement. Une plaine argileuse, de même nature que les plaines qui suivent ou qui précèdent les déserts sablonneux des khanats voisins, forme le sol des environs de Boukhara. Toutes les plantes cultivées doivent être considérées comme absolument indigènes ; celles même qui paroissent sauvages y ont été portées par les vents ou mêlées avec les semences des céréales : telles sont le thlaspi (*thlaspi bursa pastoris*), le drabe (*draba verna*), le gremil (*lithospermum arvense*), l'alopécure (*alopecurus agrestis*), l'adonis (*adonis autumnalis*), le sysimbre (*sisymbrium tenuifolium*), l'euphorbe (*euphorbia helioscopia*), et d'autres de ce dernier genre : parmi les plantes des jardins, le gaînier (*cercis siliquastrum*) se montre comme le principal arbuste d'ornement ; plusieurs espèces de pavots, de zygophyllum, d'orobes, d'alyssons, ainsi qu'une rhubarbe à grandes feuilles orbiculaires, probablement le *rhæum crassineroe*, s'y rencontrent également : parmi les plantes bulbeuses liliacées, on distingue les genres hy-

poxis, iris, tulipe, anthéric, ail, ornithogale, asphodèle, etc., etc.

Les canaux de Boukhara sont remplis de renoncules (*renunculus aquatilis falcatus*) et des véroniques (*veronica persica*) qui croissent sur leurs bords.

On trouve en Boukharie le riz, l'orge, le froment, le diagra (*holcus sacharatus*), espèce de millet, le panic (*konak*) et la plupart des légumes de nos jardins, à l'exception des pommes de terre et des artichauts, qui y sont inconnus. Les fruits d'Europe y mûrissent à merveille. On y mange toute l'année d'excellens melons d'eau énormes et succulens, et d'autres encore dont la chair est blanche et sucrée. La vigne y vient parfaitement; le raisin rouge de Shibbergan donne un vin qui approche du Porto et de l'Hermitage; d'autres vignobles produisent une liqueur rivale de la Romanée et du clos Vougeot, et le Shir-Takh fournit des vins de dessert comparables au Malaga, à l'Alicante, au Lachryma et même au Tockay.

Les grandes plantations de mûriers attestent que la culture des vers à soie est générale et abondante: c'est avec l'écorce de ces arbres que l'on fabrique ce beau papier de Boukhara célèbre dans tout l'orient: le cotonnier donne trois récoltes par an; l'indigotier y est également cultivé, mais on pourroit le multiplier beaucoup plus et étendre cette riche branche d'industrie.

Le pavot, le carthame, la garance, le chanvre, le lin, le tabac et le sésame ajoutent encore aux riches produits de cette contrée, dont l'agriculture, comme science, nous occupera plus tard.

Si des terres cultivées nous passons aux terres sablonneuses, nos yeux ne se reposeront point encore sur un sol dépouillé de végétation. Ces parties de la Boukharie, semblables à celles qui longent le Djan-déria, ne présentent pas cette complète nudité qu'on leur suppose. Leurs petites collines sont garnies de broussailles, et les vallées qu'elles laissent entre elles se couvrent de verdure au printemps. On y rencontre le *carex acuta*, des juliennes, des giroflées, de jolies frétillaires, des buglosses, des vipérines, des moutardes, des arabètes, des raiforts : la *ferula persica*, dont les racines tubéreuses qui répandent, en brûlant, une odeur semblable à celle de l'*assa-fœtida*, pourroient fournir une gomme pareille à cette dernière. La rhubarbe s'étend jusqu'aux terres cultivées ; la soude, qui n'est qu'une petite broussaille en deçà des monts Moughodjar, grandit à mesure qu'elle s'approche du midi. Les rameaux rampans du calligonum de Pallas couvrent les terres sablonneuses : cette plante est la principale nourriture des chameaux, ainsi que le carex à grands fruits.

Les environs de Boukhara, seule contrée obser-

vée par les Européens, n'offrent, d'après les derniers voyageurs, rien de bien remarquable pour le minéralogiste. M. Moorcroft assure qu'on rencontre vers le nord des mines de sel fossile qui semblent inépuisables; M. de Meyendorff parle d'un grès calcaire employé à border les réservoirs et à paver les rues, et d'un minérai de cuivre fort riche tiré de Nourata : il paroît que des mines de plomb existent près de l'Amou-déria, et que cette rivière roule beaucoup d'or détaché, au printemps, des montagnes orientales. C'est dans ces dernières que le minéralogiste trouveroit de véritables trésors, des lapis lazuli en grandes masses, des grenats, des rubis et des mines d'or abondantes.

La zoologie de cette contrée n'est encore que très-imparfaitement connue. Les animaux de landes asiatiques ont été figurés et décrits par Pallas, et les travaux du docteur Eversmann ont ajouté de nombreuses observations supplémentaires, pour tout ce qui concerne la steppe des Kirghiz; malheureusement un pareil travail manque pour la Boukharie en général. Cependant on peut retrouver dans le catalogue de ces deux savans un grand nombre d'animaux, d'insectes surtout, communs aux steppes et aux terres sablonneuses de ce dernier khanat.

Trois espèces de chameaux se trouvent ici : *Lair*, à deux bosses; *le Nar* ou *le Dromadaire*, à

une bosse, et le *Louk*, à une bosse, mais dont le crin brun-foncé est crépu. La race des chevaux boukhares est belle, grande, forte et vive. Les ânes et les mulets sont en grand nombre. La steppe des Kirghiz nourrit les moutons qui se consomment dans la Boukharie; les bœufs et les vaches n'y sont pas communs. Les tarentules, les phalanges, les scorpions et les lézards sont nombreux dans les steppes ou terroirs incultes; souvent des nuées de sauterelles dévastent les champs.

Le climat de la Boukharie est agréable et sain. Les saisons y sont régulières. Les beaux jours commencent avec notre printemps. Des pluies, qui durent pendant le mois de février, les annoncent. La verdure et les fleurs naissent de ces ondées bienfaisantes. L'été survient dans toute sa force et dans tout son éclat. L'atmosphère est brûlante. Le ciel est sans nuages, et point d'orages pour le rafraîchir. Enfin, les pluies d'octobre terminent la belle saison; bientôt de petites gelées annoncent l'hiver. Le froid ordinaire est de deux degrès; mais le soleil n'abandonne pas l'horizon, et son ardeur ralentie n'est pas éteinte. Au mois de janvier, dit M. de Meyendorff, nous dînions en plein air; la chaleur, à l'ombre, étoit de dix degrès et de vingt-deux au soleil.

Des vents violens soufflent pendant cette saison; ils élèvent une poussière fine qui jette sur

l'atmosphère une teinte grisâtre, et qui fait l'effet d'un épais brouillard. Tous les objets disparoissent à la vue. Ces nuages de poussière peuvent être aperçus à plus de 20 verstes. Dans les terres incultes, le sable, quoique plus gros, pénètre dans les yeux, dans la bouche, dans les oreilles; il comble les fossés, s'arrête près des murs, s'élève à leur hauteur, remplit les rues et couvre les maisons comme les cendres du Vésuve.

Sans doute que les maux d'yeux, généralement répandus, naissent de cette poussière aussi dangereuse que fatigante. La cécité paroît commune. Le père du khan actuel a fait construire un hôpital pour les aveugles, où une cinquantaine de ces malheureux sont logés dans de petites cellules rangées autour d'une mosquée.

Les nombreux rhumatismes, produits par une cause contraire, sont dus à l'humidité des maisons; et les eaux stagnantes, qui se trouvent partout à une profondeur de quelques pieds, donnent naissance à des vers qu'on avale sans s'en apercevoir. Il en résulte une maladie nommée *richta* : tout le corps se couvre de pustules qui occasionnent des plaies très-douloureuses, et il sort de ces pustules des vers de la classe des *annelides*. Les Boukhares ne connoissent pas de remède à ce mal. Il y a plus de deux siècles et demi que Jenkinson a parlé de cette horrible maladie et de la cause qui la produit. « Il y a une

petite rivière, dit-il, qui court au milieu de la ville, mais dont l'eau est fort malsaine; car il vient ordinairement des vers d'une aune de long aux jambes de ceux qui en usent, ce qui arrive principalement aux étrangers. Ce vers se forme entre la chair et la peau; il est roulé en plusieurs cercles. Les chirurgiens du pays ont une grande adresse à le tirer; car s'il rompoit en le tirant, la partie où se trouve le reste du vers devient morte ou gangrénée; c'est pourquoi on le tire petit à petit chaque jour la longueur d'un pouce. »

Jetons maintenant un coup d'œil sur les villes de la Boukharie; mais rappelons-nous qu'à l'exception de la capitale, peu d'entre elles ont été visitées par les Européens. M. Moorcroft a pénétré dans ce pays en suivant la ligne de Balkh à Boukhara, tandis que M. de Meyendorff a parcouru celle du Nord, par Aghatma, sans s'écarter l'un et l'autre, à l'est et à l'ouest de ces routes.

Voici, d'après M. de Meyendorff, le nom des villes qui avoisinent Boukhara : Khair-Abad, Douchembeh, Zendani, Tcharchembeh, Kamitan, Zarmitan, Penchembeh-Bazar, Wapkan ou Wafkend, Ourdenzeï et Ghedjdouan; presque toutes ces villes sont petites et peu importantes; trois à quatre cent maisons, bâties en terre et rangées sans ordre les composent; les mosquées seules sont généralement bien construites, et quel-

ques-uns de leurs minarets se font remarquer par leur élégance. Ces villes, comme toutes celles de la Boukharie, placées ordinairement près des rivières ou des canaux, et au milieu des champs cultivés, ne se distinguent des villages que par leur administration et par leur marché ; c'est là que la plupart des marchands de Boukhara vont s'approvisionner des denrées qu'ils exportent en d'autres contrées.

En nous éloignant de la capitale, nous rencontrons les plus grandes villes de la Boukharie, Carakoul, à l'ouest, près du lac de ce nom; Carchi, au sud, et Samarcande, à l'est; chacune d'elles compte dans son voisinage plusieurs petites villes qui semblent dépendre de leur administration.

Carakoul, près de l'Amou, peut être regardé comme l'entrepôt du commerce entre Khiva et la Boukharie; elle compte 30,000 habitans.

Carchi ou Nakhcheb, sur la rivière de ce nom, est une des grandes stations des caravanes qui viennent de Herat ou de Caboul, et se dirigent sur Samarcande, sans passer par Boukhara; c'est la principale route de commerce. Cette ville reçoit un grand nombre de peaux de fouines, de renards et d'agneaux avortés qui viennent du midi de la Boukharie, et exporte des cotons filés et écrus, du tabac, un peu de soie et beaucoup de fruits

secs. Le khan y entretient toujours une garnison de deux à trois mille hommes.

Nous ne devons pas oublier qu'entre Carchi et Samarcande, la route commerciale, dont nous venons de parler, longe un petit état indépendant, placé au milieu de la Boukharie. C'est le Khanat de Chersabès. Sa capitale, dont il prend le nom, s'élève sur les rives de la Kachka qui passe à Carchi; les eaux de cette rivière lui servent de boulevard et protègent son indépendance, on les répand sur tout le pays d'alentour au moyen de digues, et la ville et sa forteresse apparaissent alors comme une île au milieu d'un lac immense. Le courage des Ouzbeks ajoute encore à la force de cette position; on prétend que le khan de cette petite contrée peut faire une levée en masse de 20,000 cavaliers.

Chersabès est riche d'un grand souvenir historique, elle est bâtie sur l'emplacement même du village de Kech, où naquit Timour.

Quittons les murs, témoins de son enfance, pour la ville qui le vit dans toute sa gloire, et qui s'enorgueillit encore de son tombeau.

Samarcande s'élève sur la rive méridionale du Sogd ou du Zer-afchan; réunie à la Boukharie dans la dernière moitié du 16e siècle, elle a perdu tout son lustre en perdant son indépendance. Ses édifices actuels annoncent son ancienne gloire; ses mesdjids, ses médressés, construites en mar-

bre blanc, sont plus belles que celles de Boukhara; elle conserve encore une population de 50,000 âmes, mais on ne voit plus dans son enceinte toutes les grandeurs de l'Asie venir rendre hommage à son héros. Ce n'est plus cette cité favorite de la fortune qu'embellissoient les produits des arts et qu'animoient les fêtes de la victoire et la civilisation des Timourides. On cherche en vain la trace de ses anciens palais que l'Asie musulmane vantoit avec orgueil, et dont le souvenir conservé dans les histoires des Arabes charme encore les loisirs de ce peuple, ami du merveilleux. L'observatoire d'Oulougbeg n'existe plus, mais la tombe de Timour semble être sous la garde du temps. Ce beau monument de jaspe subsiste encore. L'ombre du vainqueur de Bajazet n'a pas lieu de se plaindre; tous les conquérans ne jouissent pas d'un tombeau.

Abandonnons les lieux que la fortune a trahis, et hâtons-nous d'arriver au séjour du monarque, de la cour, des honneurs, de l'intrigue et de l'industrie du pays. La capitale de la Boukharie nous appelle. Des dômes, des mosquées, des façades à pointes, des médressés, des minarets élégans, des palais qui s'élèvent au milieu de la ville, une muraille crénelée qui l'entoure, un lac qui la baigne au-dehors, environné de jolies maisons de campagne à toits plats, telle est Boukhara vue à quelque distance. Pénétrons dans

cette grande ville dont l'aspect a quelque chose de pittoresque pour l'Européen, l'illusion cesse, des maisons grisâtres de terre et de paille hachée disposées sans ordre et n'offrant sur la rue que des murs uniformes ; des rues sans pavés ou à moitié dépavées, de 4 à 6 pieds de largeur, encombrées de chevaux et de chameaux qui font à chaque instant courir aux piétons le risque d'être écrasés, une foule qui porte sur sa physionomie les traces de la tristesse et de la méfiance, et semble fatiguée de la vie; point de chant, de musique, de jeux et de plaisirs. Voilà l'intérieur de Boukhara, de cette florissante cité sous la dynastie des Samanides, et qui fut jadis révérée dans tout l'orient et dotée de l'épithète d'*Elcherifah* (la noble ou la sainte).

Les palais. les mosquées et les médressès de cette ville sont les seuls édifices qui appellent l'attention de l'européen. On compte à Boukhara 360 mosquées, dont l'architecture offre des traces du style moresque. Les nefs de quelques-unes d'entre elles ne sont voûtées qu'à leur extrémité; dans d'autres, le dôme se trouve placé au milieu de l'édifice; d'autres enfin présentent un rang d'arcades qui longent les quatre murs. La plus grande de ces mosquées est placée vis-à-vis du palais. Sur la façade, des tuiles de différentes couleurs y sont disposées de manière à former des dessins variés, des bouquets de fleurs jaunes,

bleues et vertes, et même à contenir plusieurs passages du Coran. La plupart de ces tuiles sont bleues; les inscriptions sont en blanc; quelques dômes sont couverts de tuiles vertes.

Les médressés ou écoles se ressemblent toutes. Ces édifices, à deux étages, ont ordinairement la forme d'un parallélogramme. La cour se trouve au milieu. La profondeur des bâtimens est celle de deux chambres, dont l'une a sa porte et sa fenêtre sur la cour, et l'autre sur la rue; le dessus de la porte d'entrée est toujours couvert d'ornemens en stuc ou en tuiles de couleurs, et surmonté d'un mur qui s'élève plus haut que le reste de l'édifice. La plus jolie médressé est celle de Subhan-Couli-Khan, qui mourut, en 1702, à Boukhara, et la plus grande est due à la politique plus qu'à la munificence de l'impératrice Catherine II, qui envoya 40,000 roubles pour la construire; on la nomme El-Nassar-Eltchi. M. de Meyendorff regarde le minaret de Mirgharab comme le plus beau monument d'architecture de Boukhara. C'est une tour bâtie par les ordres de Timour, ou, suivant d'autres, par Kizil-Arslan-Khan, entre une médressé de ce nom et la mosquée principale ou Mesdjidi-Kalan. Le Mirgharab a 30 toises de haut et à sa base environ douze toises de circonférence; il diminue en s'élevant; ses proportions lui donnent une apparence de légèreté agréable à l'œil; les briques dont il est construit sont disposées

avec goût; et, malgré son ancienneté, il est parfaitement conservé.

Mais l'édifice le plus remarquable de Boukhara est sans contredit le palais du khan. Nous emprunterons à M. de Meyendorff la description de cet ancien monument, bâti par Arslan-Khan, il y a plus de dix siècles. « Il est sur une éminence et entouré d'un mur haut de dix toises, qui n'a qu'une seule porte; l'entrée est en brique, et a de chaque côté une tour d'environ 15 toises de hauteur, ornée jadis de tuiles vertes et vernissées, dont quelques-unes se voient encore. A cette porte aboutit un long corridor, dont les voûtes ont l'air d'être très-anciennes. En suivant ce corridor, on arrive au haut d'un monticule sur lequel se trouvent les maisons en terre qui sont habitées par le khan et par la cour. Cette enceinte renferme encore le Harem, entouré d'un jardin et caché par des arbres. » Du haut de cet ancien château, les fertiles environs de Boukhara apparoissent dans toute leur beauté. Jadis Ebn-Haukal fut ravi de cet aspect magnifique : Je me suis trouvé, dit ce géographe oriental, à l'ancien château de Boukhara : j'ai porté mes regards tout à l'entour; je ne vis jamais une verdure plus fraîche plus abondante, et dont la nappe fut plus étendue. Ce vert tapis alloit à l'horizon se mêler à l'azur des cieux. Les champs prêtoient aux villes leur simple parure, et d'élégantes maisons de campa-

gne et de nombreux jardins décoroient à leur tour la simplicité des champs.

Jenkinson regardoit dans son temps les bains publics de Boukhara comme les plus beaux du monde. Il paroît que, sans mériter un éloge aussi pompeux, ces bains sont dignes d'être cités; on en compte quatorze, tous spacieux et chauffés par dessous comme en Turquie; ils se composent de plusieurs chambres voûtées, disposées autour d'une grande cuve rectangulaire remplie d'eau; ces chambres, au reste, éclairées par une petite lampe, ne ressemblent pas mal à nos prisons.

On compte à Boukhara 68 puits, dont la circonférence est à peu près de 120 pieds. On y descend par une douzaine de marches en pierres de taille. L'eau en est stagnante, elle se renouvelle par le moyen d'un canal qui traverse toute la ville et qui communique avec les puits par différens embranchemens.

Mais si les palais et les édifices publics de Boukhara rappellent ce luxe et ce goût oriental qui étonne plus qu'il ne plaît, les maisons des particuliers, même riches, n'ont ni cette élégance ni ces commodités intérieures auxquelles nous sommes habitués. Les croisées en sont étroites; le jour y vient à peine, et quelquefois même ce ne sont que des ouvertures arquées qu'on ne ferme jamais, comme celles de nos anciens donjons gothiques. Les vitres y sont connues, mais on n'en fait point

usage : on semble n'avoir bâti que pour l'été. Des saillies considérables empêchent bien les rayons du soleil de pénétrer dans les appartemens, mais on n'y a pris aucune précaution contre le froid; et, quoiqu'il soit souvent de 7 à 8 degrés à Boukhara, pour s'en garantir à défaut de cheminées, les Boukhares se servent de brasiers, au-dessus desquels ils posent, comme en Turquie, une petite table en bois, recouverte d'un tapis ouaté; puis ils s'accroupissent et s'enveloppent de ce tapis jusqu'au menton, et restent ainsi dans une immobilité parfaite.

On entre dans Boukhara par onze portes bâties en briques, et flanquées de deux tours rondes gardées par des soldats. Cette ville a environ quatorze verstes de circuit (1), on suppose qu'elle contient 8,000 maisons et 70,000 habitans; les trois quarts sont Tadjiks, la plupart artisans; le reste de la population se compose d'Ouzbeks, de Juifs, de Tatars, d'Afghans, de Kalmouks, d'Hindous, de marchands des pays voisins, de quelques pélérins, d'esclaves persans et russes, et d'un petit nombre de nègres et de Siapouchs. Nous nous occuperons plus tard de l'ensemble de la population du pays, de ses diverses origines et de tous les détails qui s'y rattachent.

Boukhara est la première ville de commerce de

(1) La verste russe=1,066 kilomètres.

l'Asie centrale, ses nombreuses boutiques le prouvent; plusieurs de ses rues, d'une demi-verste, en sont bordées des deux côtés. Une longue suite de ces magasins contient uniquement des drogueries et des aromates qui embaument l'air; une autre, des pierreries, des turquoises de Perse, des rubis tatars du lac de Badakhchan et d'Arabie, des diadêmes en or enrichis de turquoises pour les femmes Kirghiz; de grandes voûtes sont remplies de fruits secs et de tabac, d'autres de pistaches confites dans de la manne, de prunes roses ou vertes, de raisins, de grenades, de melons suspendus le long des murs sur des cordes en roseaux. On voit encore des appartemens sur la rue où des restaurateurs préparent du pilau souvent coloré en jaune avec du safran, et un autre mets qui ressemble à un hachis. Quelques-unes des places de la ville servent de marchés, à peu près comme en Europe. Il y a aussi des carrefours couverts de grandes voûtes, soutenues par de grosses colonnes où l'on vend des soies teintes, des bonnets brodés, des rubans, des couteaux, des briquets, de mauvais thé, des couvertures de chevaux et des cottes de mailles.

Jenkinson donne une assez longue liste des marchands qui, de son temps, se rendoient à Boukhara de toutes les parties de l'Asie; il y en vient moins aujourd'hui, mais on en voit encore beaucoup; il y en a de Russie, de Kokhan, de

Tachkend, de Perse et de Cachemire; ceux-ci se font remarquer par leur belle figure, comme les Afghans des montagnes orientales par leurs traits expressifs et par leur air farouche.

Quatorze caravanseraïs servent à loger ces étrangers et leurs marchandises. Le loyer d'une petite chambre est d'environ seize francs par mois; il est assez désagréable d'habiter ces caravanseraïs où les oisifs courent d'appartement en appartement pour faire la conversation et tuer le temps, c'est un inconvénient auquel le locataire doit se soumettre; l'usage ne permettant pas de refuser sa porte à personne.

Boukhara porte partout l'empreinte des ravages du temps, mais plus encore de l'incurie du despostisme oriental. La plupart de ses mosquées et de ses médressés sont en ruines, d'autres sont mal entretenues; ses plus belles rues sont encombrées par les pierres mêmes dont elles étoient autrefois pavées. Les degrès qui mènent aux puits sont dégradés. Les ponts voisins de la ville s'écroulent et ne sont pas réparés. Les bâtimens nouveaux ressemblent à des chaumières, en comparaison des anciens. Les intrigues du palais, l'avarice, l'esprit mercantile occupent seuls toutes les pensées, et l'antique splendeur de Boukhara s'évanouit chaque jour devant la barbarie des Ouzbeks.

Nous venons de prendre une idée générale de

la Boukharie et de ses villes principales; occuppons-nous maintenant des hommes qui vivent dans cette grande contrée, de leur origine, de leurs mœurs, de leur industrie agricole et commerciale, de leurs arts, de leur civilisation et de leur gouvernement.

(La suite au cahier prochain).

RÉCIT
D'UNE EXCURSION AU VOLCAN D'HAWAII,
LA PRINCIPALE DES ILES SANDWICH,
EN 1823,
PAR LES MISSIONNAIRES AMÉRICAINS.

(Extrait de l'anglois.)

Des missionnaires américains étant à Taouaï, une des îles Sandwich, obtinrent de Tamauri, qui en étoit roi, la permission de s'embarquer dans un de ses navires, qui alloit d'Oahou à la baie de Kaïroua, sur la côte occidentale d'Hawaïi. Ils s'embarquèrent le 24 juin 1823 : le 26, ils arrivèrent à leur destination : ils furent bien accueillis par Kouakini, gouverneur du bourg. Cet insulaire, de même que la plupart de ses compatriotes, étoit devenu chrétien ; les étrangers le connoissent sous le nom de John Adams, qu'il a pris en honneur d'un des ex-présidens des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

Les missionnaires firent d'abord une excur-

sion partie par eau, partie par terre, vers la partie nord de l'île. Revenus ensuite à Kaïroua, ils en partirent de nouveau pour aller dans le sud. Partout ils réunissoient les naturels pour célébrer le service divin et prêcher : le plus grand recueillement et une piété fervente régnoient dans ces assemblées.

En plusieurs endroits, les voyageurs avoient observé des torrens de lave et des amas de débris volcaniques; ils désiroient visiter le grand cratère de Kaïraouea : en conséquence, lorsqu'ils furent arrivés à Pounarouou, village situé sur la côte du sud-est, et au sud de ce cratère, ils quittèrent la route qui longeoit le rivage et s'avancèrent dans l'intérieur.

« Le 30 juillet, nous marchâmes vers les montagnes, dit le narrateur : le chemin traversoit un terrain fertile, de lave décomposée, ou une belle terre végétale, dans laquelle on apercevoit de temps en temps des masses de lave en partie décomposée.

« La terre étoit peu cultivée, quoique propre à donner toutes les productions de l'île. Etant monté par une pente douce, on arriva, au bout de huit milles, à Makaaka, hameau solitaire de cinq maisons, où demeuroient quatre familles. Entrés dans une de ces habitations, nous y fûmes accueillis de la manière la plus hospitalière. Ces bonnes gens, quoique pauvres, nous donnèrent

avec plaisir des racines de taro et une poule. Après nous être reposés près de deux heures, nous voulûmes, en sortant, leur faire accepter quelque chose en récompense de ce qu'ils nous avoient fourni : voyant que c'étoit impossible, nous distribuâmes aux enfans un petit miroir et des filières de verroterie.

« Le pays continuoit à être verdoyant : nous traversions fréquemment de petites vallées et des lits de ruisseaux entièrement à sec. En approchant de Karaara, le pays étoit mieux cultivé : nous vîmes de vastes champs de taro et de pommes de terre, ainsi que des cannes à sucre et des bananiers, qui croissoient à merveille.

« Depuis que nous marchions dans le pays haut, nous avions aperçu de nombreuses colonnes de fumée et de vapeur qui s'élevoient du sol à une distance considérable, et une, plus grosse que les autres, qui sembloit bien peu affectée par le souffle du vent : on nous dit qu'elle sortoit du grand cratère de Kaïraouea : les plus petites se montroient à intervalles irréguliers, séparées par quelques secondes; nous apprîmes qu'elles étoient vomies par des crevasses profondes, et que des vapeurs chaudes et sulfureuses les accompagnoient..

« Vers sept heures du soir, nous parvînmes à Kapapala, village éloigné de 14 milles de Karaara. Tapouahi, qui en étoit le chef, fit étendre pour

nous une natte devant sa maison, nous pria de nous y asseoir, et nous apporta une grande calebasse d'eau fraîche, qui fut pour nous un breuvage délicieux. Au coucher du soleil, le thermomètre étoit à 70° (16°.87). Nous restâmes encore quelque temps à causer devant la porte ; mais l'air des montagnes ne tarda pas à nous paroître très-vif. Entrés dans la maison, nous trouvâmes, quoique nous fussions au mois de juillet, dans une contrée équinoxiale, que le feu faisoit grand bien. Il étoit placé dans un trou creusé dans le sol au milieu de l'habitation, et entouré de grandes pierres de taille. Comme il n'y avoit pas de cheminée, la fumée étoit quelquefois incommode. Notre hôte nous régala d'un cochon cuit à l'étouffade et de racines de taro. A notre demande expresse, il consentit à prendre sa part du repas, quoique ce fût contraire à l'étiquette du pays.

Il y a peu d'Hawaïennes qui n'aient quelque objet de fantaisie : c'est ordinairement un chien ici, nous en vîmes un que nous n'avions encore observé nulle part ; c'étoit un jeune cochon d'un an et demi, à queue retroussée ; il avoit à peu près quatre pieds de long, et étoit assez propre ; il appartenoit aux deux sœurs de notre hôte : il prit sa place dans le cercle qui se plaça autour du foyer. Quand nous arrivâmes, il étoit couché à côté de ses maîtresses. Durant toute la soirée, il suivit exactement chacun de leurs mouvemens ;

à souper, il avança son groin, et reçut sa part de leurs mains. Conformément à l'usage du pays, elles lavèrent leurs mains après le repas, et ensuite passèrent la jatte au cochon.

« Quand vint l'heure de dormir, les deux dames étalèrent leurs nattes et leurs tapas dans un coin ; puis, suivant la coutume, s'étendirent tout habillées. Le cochon attendit patiemment qu'elles eussent pris leur place : alors il marcha sur leurs tapas, et il se coucha tout de son long entre elles. Une d'elles tira, jusqu'aux oreilles de l'animal, le grand tapa qui les couvroit tous, puis elle posa sa tête sur un oreiller à côté de lui.

« Nous avions gardé notre sérieux jusqu'à ce moment; mais, ayant regardé du côté de ce coin, la vue de ces trois têtes, rangées sur la même ligne et des oreilles noires du cochon dressées au milieu, nous fit partir involontairement d'un éclat de rire. Le groupe en fut un peu déconcerté. Le cochon leva le groin et grogna : l'hôte, nous ayant demandé ce qui nous faisoit rire, nous le lui dîmes. Il nous raconta que ses sœurs avoient un grand attachement pour ce cochon, qu'elles avoient nourri de leurs mains presque du moment de sa naissance, et qu'elles n'aimeroient pas qu'il allât dormir dehors avec les autres animaux de cette espèce, à cause du froid; il ajouta que, si on le renvoyoit de la maison, il

feroit, dans la nuit, tant de bruit contre la porte, que personne dans l'intérieur ne pourroit dormir.

« Le 31 juillet, après déjeûner, quelques personnes de notre troupe allèrent vers l'endroit d'où nous avions vu la veille s'élever des colonnes de fumée. Ayant parcouru cinq milles dans un pays fertile et bien cultivé, nous arrivâmes à Pouakohoa. C'étoit une couche d'ancienne lave dont la surface étoit décomposée; dans plusieurs endroits, des broussailles et des arbres s'élevoient à une hauteur considérable.

« En approchant des lieux d'où sortoit la fumée, nous passâmes au-dessus d'un grand nombre de fissures et de crevasses dont la largeur varioit de deux pouces à six pieds. Il étoit évident que toute la masse des roches avoit été déchirée par une violente convulsion de la terre à une époque peu éloiguée. Arrivés en vue des colonnes de fumée et de vapeur, nous aperçûmes devant nous une vallée ou une cavité large d'environ un demi-mille, formée par l'affaissement de toute la surface de l'ancienne lave, à cinquante pieds au-dessous de son niveau primitif. Sa superficie étoit entrecoupée de fissures dans toutes les directions, et, le long du centre de la cavité, on distinguoit deux longues crevasses de forme et de largeur inégale qui s'étendoient de la montagne vers la mer, dans la direction du sud et du sud un quart-ouest, et se prolongeant chacune à

perte de vue. La principale étoit si étroite en quelques endroits, que nous pouvions l'enjamber, tandis qu'ailleurs il y avoit un intervalle de dix à douze pieds d'un bord à un autre. C'étoit de ces parties-ci que sortoient la fumée et la vapeur.

« A mesure que nous descendions dans la cavité, le terrain résonnoit, et en plusieurs endroits la lave craquoit sous nos pieds; vers le centre, il faisoit si chaud que nous ne pouvions rester plus d'une minute à la même place. En approchant d'une des ouvertures qui jetoient de la fumée et des vapeurs, notre guide s'arrêta, et essaya de nous dissuader d'aller plus loin; nous déclarant en même temps qu'il n'oseroit pas avancer davantage par crainte de Pelé, déesse du volcan. Nous lui répondîmes qu'il n'existoit pas de Pelé dont il dût avoir peur; mais que s'il ne vouloit pas venir avec nous, il pouvoit s'en retourner jusqu'aux buissons qui sont sur le bord de la cavité et y attendre notre retour.

Aussitôt le guide rebroussa chemin, et nous marchâmes en avant, passant aussi près de quelques-unes des fissures fumantes, que la chaleur et la vapeur sulfureuse le permettoient. Ayant regardé dans plusieurs de ces fentes, nous ne pûmes voir le fond que de trois ou quatre. Elles paroissoient avoir une soixantaine de pieds de profondeur; le fond étoit composé de fragmens de ro-

chers et de grandes pierres tombées du haut des parois de la crevasse. La plupart sembloient être rougies par le feu. Nous crûmes apercevoir des flammes dans une ; mais la fumée étoit généralement si épaisse, et la chaleur si forte, que nous ne pouvions y regarder long-temps, ni voir distinctement le fond d'aucune ; nos jambes, nos mains, nos visages étoient presque brûlés. Ayant plongé dans une des petites fissures notre thermomètre, qui étoit à 84° (23°.09), il s'éleva dans l'instant à 118 (38°.20), et probablement seroit monté plus haut si nous l'y eussions tenu plus long-temps.

Ayant parcouru près d'un mille le long du milieu de la cavité, nous parvînmes à un lieu où la crevasse avoit près de trois pieds de largeur à son bord supérieur, mais en bas elle paroissoit bien plus large : sa longueur étoit d'environ quarante pieds ; récemment elle avoit vomi une quantité considérable de lave. Cette substance avoit été jetée en morceaux détachés, à une grande distance, de toutes parts ; des deux côtés de l'ouverture elle avoit coulé en un grand nombre de petits courans. L'aspect des touffes d'herbes qu'elle avoit traversées, les feuilles rôties qui restoient encore à un côté des arbres, tandis que l'autre étoit réduit en charbon ; les cordons de lave suspendus encore, comme des stalactites, à quelques-unes des branches ; enfin la fraîcheur des buissons cou-

verts et abattus en partie par la lave, nous convainquirent qu'elle n'avoit été vomie que peu de jours auparavant. Elle différoit de celle de l'ancienne couche qui composoit toute la cavité, étant d'un noir de jais, brillante avec des nuances variées, fragile et poreuse, tandis que l'ancienne étoit grise ou rougeâtre, compacte et difficile à briser.

La chaleur varioit considérablement dans différentes parties de la surface : nous ne pouvions rester sans inconvénient, durant plusieurs minutes de suite, dans un lieu où une grande quantité de lave avoit coulé, et d'où sortoit constamment un gros volume de fumée. Nous avons d'abord supposé qu'ailleurs le feu souterrain étoit éteint; mais l'épaisseur plus forte de la croûte de l'ancienne lave, dans cet endroit, nous parut être la cause la plus probable, parce que les volumes de fumée qui s'élevoient constamment indiquoient la force de l'action du feu par dessous.

Ayant ramassé plusieurs échantillons de lave, nous retournâmes vers notre guide qui nous attendoit à l'endroit où nous étions d'abord entrés dans la cavité.

Comme il demeuroit à Kappala où il avoit un petit jardin, nous essayâmes d'apprendre de lui quelque chose sur l'histoire du phénomène que nous venions d'observer. Il nous dit que les deux grandes crevasses s'étoient formées il y avoit près

d'onze lunes; époque à laquelle on ressentit, à Kappala, un léger tremblement de terre; lorsqu'il vint ensuite à la montagne, le terrain s'étoit affaissé et avoit produit la cavité que nous avions vue, et qui parut remplie de fissures. Il ajouta que, trois semaines auparavant, allant à son champ, il aperçut une petite flamme sortant des ouvertures, et tout autour une quantité de lave qui fumoit. Les branches des arbres voisins étoient cassées, brûlées, et plusieurs encore fumantes.

Ayant satisfait notre curiosité, nous quittâmes ce volcan, jeune encore; car il nous parut tel. Quoique la surface de tout le pays voisin fût d'origine volcanique, il paroît qu'il avoit été tranquille pendant un grand nombre d'années et peut-être de siècles. La lave y est décomposée à une grande profondeur; elle est mêlée avec la terre végétale, et très-féconde. Nous ne pûmes voir sans chagrin que l'activité de ce volcan se manifestât de nouveau, après un repos si long, pour répandre la désolation sur une terre qui est ornée de la plus belle verdure et récompense si amplement les travaux du cultivateur.

Ce lieu, nommé Ponahohoa, est dans le territoire de Kappala, à une douzaine de milles de la mer, et à une douzaine de milles du volcan situé au pied du Mouna-Roa.

La route par laquelle nous revînmes traversoit des champs nombreux de taro de montagne,

qui paroit être plus cultivé que la patate. Nous passâmes aussi devant des collines dont les bases larges et les sommets irréguliers montroient qu'elles avoient été des cratères ; elle doivent être très-anciennes, car elles sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux ; elles avoient sans doute vomi le torrent actuellement durci, sur lequel nous marchions. Des fissures qui s'étoient récemment ouvertes dans leur voisinage, s'élevoient des colonnes de fumée.

Vers quatre heures après midi, une troupe de voyageurs, composée de quatre hommes et d'une femme, entra dans la maison où nous étions. Nous apprîmes bientôt qu'ils étoient de Kirakomo où ils alloient par une route qui menoit aussi au grand volcan. Ils consentirent à cheminer avec nous, et à attendre que nous fussions prêts. Nous nous partageâmes, parce que nous n'avions pas encore reçu notre bagage ; une partie d'entre nous resta dans la maison à Kappala ; les autres partirent vers cinq heures avec les insulaires.

A Kapouahi, qui est à peu de distance, on fit halte près de l'entrée d'une grande caverne dont la voûte étoit de lave ancienne ; elle servoit de demeure à trois familles ; l'intérieur en étoit sombre, il ne recevoit de jour que par l'entrée. Cependant les habitans de ce triste séjour paroissoient gais et contens ; peut-être se regardoient-ils comme favorisés par Pelé qui leur fournissoit ce

local sans qu'il leur en coutât rien. Les femmes faisoient des nattes, et battoient de l'écorce de mûrier; les enfans jouoient en dehors au milieu des fragmens de lave; les hommes préparoient un four pour cuire du taro. Nous voulions leur acheter des poules, ils n'en avoient pas ; ils nous donnèrent quelques racines de taro et de l'excellente eau de source.

Nous avons continué à marcher dans un beau pays qui s'abaissoit graduellement vers la droite, où, à la distance de 10 à 15 milles, il rencontre l'Océan ; à gauche, au contraire, il s'élevoit plus brusquement et étoit couronné de bois qui s'étendoient, comme une vaste ceinture, autour de la plus grande partie de la base du Mouna-Roa. Après avoir parcouru quinze milles, nous avons atteint Kipouana, grande grotte dans laquelle les voyageurs, fatigués ou surpris par la nuit, ont coutume de s'arrêter. Comme le soleil étoit près de se coucher, nous entrâmes dans la caverne pour y passer la nuit; on ramassa une quantité de feuilles de fougère, suffisante pour servir de lit, et du bois pour faire du feu. Nous nous établîmes dans l'intérieur, à quatorze pieds de l'entrée qui avoit huit pieds de large et cinq de haut, et provenoit d'une arcade de lave ancienne. Le dedans avoit à peu près cinquante pieds carrés, la voûte étoit haute de dix pieds. A l'extrémité du nord il y avoit une ouverture de trois pieds de

diamêtre causée par la chute de la lave, ce qui produisit pendant toute la nuit un courant d'air vif venant des montagnes.

Tandis que les insulaires étoient assis autour du feu, allumé à l'entrée de la caverne, nous gagnâmes un terrain élevé à une certaine distance pour tâcher de découvrir la lumière du volcan. Le ciel étoit très-pur; en regardant au nord-est, nous aperçûmes une large colonne de fumée qui s'élevoit à une grande distance; on voyoit passer au-dessus des nuages brillans ou des vapeurs legères dont la partie inférieure étoit teinte en rouge; elles se dirigeoient au sud-est, et étoient constamment remplacées par d'autres. Nous restâmes une demi-heure à contempler ce beau spectacle, puis nous rejoignîmes nos compagnons assis autour du feu; avant de se livrer au sommeil, on chanta une hymne en langue du pays.

Le 1er août, toute la troupe se remit en marche en se dirigeant vers la fumée qui se montroit à l'est nord-est de la caverne. Pendant plusieurs milles, nous avons traversé un canton très-fertile, couvert de buissons ou d'herbes et de fougères hautes de trois à cinq pieds, et tellement humectées par la rosée, que bientôt nous fûmes aussi complétement mouillés que si nous eussions passé une rivière. L'air du matin étoit frais, le chânt des oiseaux animoit les bois; nous parcourions près de quatre milles à l'heure, quoique la

plupart des naturels fussent chargés de fardeaux très-lourds, qui étoient attachés sur leur dos comme les sacs des soldats.

En sortant du pays ouvert, nous entrâmes dans un petit bois, où bientôt on perdit toute trace de route; on avança cependant jusqu'à une crevasse profonde, qui nous arrêta. Les naturels coururent de côté et d'autre à la recherche d'un sentier; au bout d'une demi-heure, ils en découvrirent un qui conduisoit beaucoup au sud pour éviter la crevasse dans la lave. Près du lieu où nous la franchîmes, il y avoit une caverne très-grande. Dans plusieurs endroits, des gouttes d'eau limpide filtroient constamment à travers la voûte et tomboient dans des calebasses placées là pour les recevoir. Malheureusement pour nous, presque toutes étoient vides; un voyageur avoit probablement passé par là depuis peu de temps.

A l'extrémité du bois on trouva une vaste plaine sablonneuse où l'on marcha pendant quatre milles, trajet très-fatigant, car à chaque pas on enfonçoit, jusqu'à la cheville, dans le sable, qui étoit fin, brillant et attiré fortement par l'aiguille aimantée. Sa surface onduleuse, de tous les côtés, ressembloit, sauf la couleur, à la neige chassée par le vent. Sans doute il étoit volcanique, mais nous ne pûmes déterminer s'il avoit été rejeté sous sa forme présente par un des cratères voisins, ou s'il provenoit de petites particules de lave

décomposée, chassées par les vents alisés qui soufflent sur les vastes espaces de lave à l'est.

Au-delà de cette plaine sablonneuse on fit halte sur des blocs de lave; puis on se remit en route vers des colonnes de fumée que l'on apercevoit très-distinctement au nord. On marchoit sur de la lave ancienne, de couleur compacte, pesante et de couleur noire, à surface brillante et vitreuse, fréquemment soulevée par la force expansive de la vapeur ou de l'air échauffé, en tertres coniques hauts de six à douze pieds, qui, en plusieurs endroits, étoient déchirés du sommet à la base. Les cavités entre les tertres et les chaînes qu'ils formoient étoient remplies de sable volcanique et de particules menues de lave décomposée. Cet espace présentoit à nos yeux une sorte de bassin borné au loin par les montagnes; certainement il avoit été rempli jadis par un fluide qui sembloit avoir été pétrifié brusquement, ou converti en pierre luisante, tandis que ses vagues rouloient encore; non seulement les creux qui les séparent étoient marqués distinctement, mais la superficie des parties les plus hautes étoit couverte d'une brisure comme celle que l'on observe à la surface de la mer quand le vent commence à souffler ou qu'un courant d'air vient la frapper.

Le soleil étoit dans toute sa force; ses rayons réfléchis par le sable et par la lave nous éblouis-

soient; et le vent alisé, qui nous souffloit dans le visage, nous envoyoit continuellement dans les yeux des particules sablonneuses. Cette partie de notre voyage fut singulièrement pénible; car, indépendamment des inconvéniens dont je viens de parler, l'inégalité de la lave nous obligeoit de marcher constamment sur un plan incliné, qui, dans quelques endroits, étoit aussi uni et aussi glissant qu'une glace, et où il falloit prendre les plus grandes précautions pour ne pas tomber. Souvent nous préférions de suivre un long sillon de lave, quoique faisant un long détour, plutôt que de monter, puis de descendre ses flancs polis; mais en nous avançant ainsi dans le creux, entre deux vagues, nous nous enfoncions à chaque pas dans le sable, ce qui nous fatiguoit extrêmement.

Entre onze heures et midi, nous passâmes à gauche d'un grand nombre de monticules coniques; les naturels nous dirent que c'étoient des cratères; mais ils ne purent nous apprendre s'ils avoient vomi le sable amassé à leur base, ou s'il y avoit été apporté par le vent; il y avoit dans leur voisinage beaucoup de crevasses profondes, dont il sortoit à intervalles fréquens des colonnes de fumée; elles paroissoient s'étendre du Kiraouea, vers la mer au sud-est. Probablement elles sont liées au Ponahohoa, et masquent la direction d'un vaste canal souterrain qui conduit du volcan à la

côte. La surface de la lave étoit considérablement échauffée des deux côtés; la vapeur avoit une odeur de soufre très forte.

Vers midi nous parvînmes à un arbre solitaire croissant dans une couche de sable et étendant ses racines à travers les crevasses de la lave. Nous nous reposâmes un instant sous son ombre.

Nous vîmes de tous les côtés, autour de nous, un grand nombre de morceaux de lave écumeuse, de couleur olive, remplie de cellulles et aussi legère qu'une éponge : ils paroissoient avoir été poussés par le vent dans les cavités qu'ils occupoient. On apercevoit distinctement les rochers hauts et escarpés situés au nord-ouest du volcan; la fumée et les vapeurs, poussées par le vent, passoient à côté de nous; l'odeur du soufre que nous sentions depuis qu'il avoit commencé à souffler devint très-forte, tout annonçoit que nous approchions de Kiraeoua. Impatiens de contempler ce volcan, nous poursuivîmes notre course après une pause d'une demi-heure.

Des arbrisseaux très-bas croissoient le long de la route : ils portoient des baies rouges et jaunes disposées en grappes, chacune de la forme et de la dimension d'une grosse groseille. Ces arbrisseaux, dont la hauteur alloit rarement jusqu'à deux pieds, ont les branches menues et lisses; des feuilles alternes, obtuses avec une pointe et dentelée en scies; des fleurs monopétales, de la décan-

drie monogynie; leur nom chez les insulaires est *ohélo*. La bonne mine de ces fruits ne pouvoit que tenter des gens affamés et altérés; nous en mangeâmes; leur goût est insipide. Aussitôt que les naturels s'aperçurent de ce que nous faisions, ils nous prièrent instamment de cesser, disant que nous étions dans les domaines de Pelé à qui ces arbrisseaux appartenoient, et qui défendoit de manger de leurs fruits avant qu'on lui en eût offert quelques-uns et qu'on lui en eût demandé la permission. Nous leur répondîmes que nous étions bien fâchés de ce que notre conduite les chagrinoit, que nous ne reconnoissions que le seul vrai Dieu, comme maître des fruits de la terre, et que nous lui avions une obligation infinie de nous les donner, surtout dans la circonstance actuelle : « Ah! s'écrièrent quelques-uns, nous » craignons bien qu'il ne nous arrive un malheur » avant de quitter ce lieu; » nous les exhortâmes à bannir leurs craintes, et à manger comme nous, puisqu'ils devoient aussi être altérés et fatigués. Ils secouèrent la tête; et, s'apercevant que nous étions déterminés à transgresser les ordres de Pelé, ils marchèrent en gardant le silence.

Vers deux heures, le cratère de Kiraouea se montra tout d'un temps à nos yeux. Nous nous attendions à voir une montagne à base large, avec des flancs scabreux et dentelés, composés de débris mobiles ou de torrens de lave, et dont le

sommet auroit présenté un mur raboteux de scories formant le tour d'un vaste bassin ; au lieu de cela, nous nous trouvâmes sur le bord d'un précipice escarpé, au fond duquel une plaine de quinze à seize milles de circonférence se déployoit devant nous, comme si elle se fût enfoncée à 200 et 400 pieds au-dessous de son niveau primitif. Sa surface étoit inégale et parsemée de grandes pierres et de rochers volcaniques ; au centre se trouvoit le grand cratère, éloigné d'un mille ou un mille et demi du point où nous étions.

Nos guides nous conduisirent vers l'extrémité nord-est du bord, afin d'y trouver un endroit commode pour descendre dans la plaine. A présent ils cueilloient des grappes d'ohélo, et les mangeoient après s'être arrêtés, le visage tourné vers le lieu d'où sortoit le plus de fumée et de vapeurs ; ils cassoient en deux la branche, et en jetoient la moitié au fond du précipice en répétant cette formule : « *ê Pelé, eia ka ohélo* » *aou ; ê taoumaha êkou waou ia oe, e aï hoï aou tetahi.* (Pelé, voici tes ohélos : je t'en offre quelques-uns : je mange les autres). Ils nous dirent qu'après cet acte de reconnoissance, ils pouvoient manger les fruits en sûreté. Nous reprîmes que nous étions fâchés de les voir offrir à une divinité imaginaire les bienfaits de notre père commun, mais que nous espérions que bientôt ils seroient

tirés de leur erreur, et remercieroient notre Dieu seul de tous les biens qu'il leur accordoit.

A l'extrémité septentrionale de la crête, le précipice étant moins escarpé, on peut descendre dans la plaine, mais en marchant avec beaucoup de précaution, parce que les pierres et les fragmens de rochers rouloient fréquemment sous les pieds; et, malgré tous nos soins, nous ne parvînmes au fond qu'au prix de quelques meurtrissures legères.

Le flanc le long duquel nous avions guidé notre marche pénible étoit formé de matières volcaniques qui paroissoient être des laves d'un rouge-clair et grises, vesiculeuses et disposées en couches horizontales, dont l'épaisseur varioit d'un pied à quarante dans un petit nombre d'endroits; ils offroient des déchiremens obliques ou perpendiculaires qui s'étendoient depuis le sommet jusqu'au fond. Ayant marché pendant quelque temps dans la plaine, dont la surface résonnoit souvent sous nos pieds, nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord du grand cratère, où nos yeux contemplèrent un spectacle d'une sublimité effrayante : l'effet en fut tel, que, durant quelques momens, nous restâmes immobiles et muets comme des statues, les regards fixés sur l'abîme ouvert devant nous.

C'étoit un gouffre immense en forme de crois-

sant, qui paroissoit avoir environ denx milles en longueur, un mille en travers, et une profondeur de 800 pieds. Le fond étoit rempli de lave ; au sud-ouest et au nord, on voyoit la matière enflammée et liquide bouillonner d'une manière effrayante. Cinquante-un cratères de figures et de dimensions différentes s'élevoient comme autant d'îles coniques de la surface des lacs brûlans ; vingt-deux lançoient constamment des colonnes de fumée grise ou des pyramides de flamme brillante, et plusieurs vomissoient en même temps des torrens de lave qui, roulant leurs flots enflammés le long des flancs noirs et déchirés, tomboient dans la masse bouillante qui étoit au-dessous.

Les côtés du gouffre étoient perpendiculaires jusqu'à une profondeur d'à peu près 400 pieds, où il y avoit une espèce de corniche horizontale en lave noire et solide de largeur irrégulière, et qui faisoit tout le tour de l'enceinte : depuis ce point, les côtés descendoient en pente jusqu'au fond de l'abîme. Il étoit évident que, récemment, le cratère avoit été rempli de lave liquide jusqu'à cette corniche, et, par un canal souterrain, s'étoit vidé dans la mer, ou bien avoit inondé le pays-bas le long de la côte. Les flancs gris, et en quelques endroits comme calcinés, du grand cratère, les larges fentes qui entrecoupoient la surface de la plaine où nous étions, les bancs de soufre qui se prolongeoient de l'autre

côté, les nombreuses colonnes de vapeur et de fumée qui s'élevoient aux extrémités nord et sud de la plaine; enfin, la chaîne de rochers escarpés qui l'entouroient formoit un immense panorama dont l'effet étoit singulièrement augmenté par le mugissement continuel de la vaste fournaise que l'on apercevoit plus bas.

Après avoir admiré pendant une demi-heure cette manifestation de la puissance suprême qui a créé le monde et qui a déclaré qu'un jour elle le détruiroit par le feu, nous avons longé le flanc occidental du cratère jusqu'à son extrémité septentrionale. A peu près à un demi-mille de distance, nous trouvâmes trois petites mares d'eau très-bonne; nous en bûmes avec d'autant plus de plaisir, que nous ne nous attendions pas à en rencontrer dans cette région embrasée, et que nous avions parcouru près de vingt milles dans un canton aride et désert.

Ces mares nous parurent des curiosités naturelles très-remarquables. La surface du terrain dans les environs étoit parfaitement chaude et déchirée par plusieurs fentes profondes et irrégulières d'où sortoient constamment des vapeurs chaudes et épaisses : dans quelques endroits, elles avoient deux pieds de largeur. L'air frais des montagnes ne tardoit pas à condenser la vapeur ascendante qui retomboit en gouttes dans des trous de la lave, sous le vent des cre-

vasses : sur les bords des mares croissoient des roseaux, des joncs et de grandes herbes. Ces plantes, humectées par l'humidité chaude de la vapeur, étoient très-vigoureuses, et à leur tour préservoient l'eau des mares de la chaleur du soleil et empêchoient qu'elle ne s'évaporât.

Ayant étanché notre soif avec cette eau distillée par la nature, nous invitâmes les naturels à élever une cabane pour y passer la nuit, et à la placer de manière que nous pussions jouir de la vue de la lave brûlante. Pendant ce temps, nous examinâmes les objets intéressans dont nous étions environnés. MM. Ellis et Goodrich allèrent vers de grands bancs de soufre qui étoient au nord-est. Après avoir parcouru trois quarts de mille sur de la lave décomposée couverte d'ohélos, ils arrivèrent à un banc long de 450 pieds, et en quelques endroits haut de 30, composé de soufre et d'une petite portion d'argile rouge. Le terrain étoit chaud, sa surface crevassée; quelquefois nos compagnons étoient enveloppés de vapeurs épaisses qui s'exhaloient continuellement de ces ouvertures. Tout le long du banc de soufre on voyoit un grand nombre de fentes d'où sortoient de la fumée et des vapeurs; la chaleur étoit là plus intense qu'ailleurs. Ils grimpèrent jusqu'à la moitié de la hauteur du banc, et essayèrent de détacher des portions de sa croûte; mais elle étoit

trop chaude pour pouvoir être maniée. Toutefois, à l'aide de leurs cannes, ils en brisèrent des échantillons curieux. Ceux qui étoient près de la surface étoient cristallisés en beaux prismes circulaires d'un jaune pâle, tandis que ceux que l'on tiroit de trois à quatre pouces de profondeur étoient d'un jaune orangé, généralement en pyramides tétraèdres simples ou doubles, et longues d'un pouce. On entendoit un craquement singulier dans les cristaux, partout où la rupture de la croûte extérieure faisoit pénétrer l'air; le même bruit étoit produit dans les fragmens détachés jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement froids. Les pierres voisines et les morceaux d'argile étoient fréquemment incrustés, soit de sulfate ammoniacal, soit de sel ammoniac volcanique. Il y en avoit aussi des quantités considérables dans les crevasses de quelques-uns des rochers voisins, et il étoit bien plus piquant que celui qui se trouvoit exposé à l'air.

Le long du bas du banc de soufre, nos compagnons rencontrèrent beaucoup de morceaux de tufa très-cellulaire et léger. Un brouillard épais qui s'éleva en ce moment ayant été suivi d'une grande pluie, les obligea de revenir vers nous. Dans leur excursion, ils virent deux troupes d'oies sauvages descendre des montagnes et s'abattre au milieu des arbres près des mares:

les naturels leur dirent que ces oiseaux étoient très-communs dans l'intérieur, quoiqu'on n'en aperçût jamais près du rivage de la mer.

Au coucher du soleil, nous étant tous réunis à l'endroit où les insulaires avoient dressé notre cabane, nous ne fûmes pas contens de l'emplacement qu'ils avoient choisi : c'étoit à l'extrémité nord-est du cratère, sur un tas de rochers, à quatre pieds seulement des bords du précipice. Leur ayant témoigné notre désapprobation, ils répondirent que c'étoit le seul point où nous pouvions espérer de passer la nuit sans être troublés par Pelé, et en sûreté contre les tremblemens de terre et les autres calamités. Nous leur dîmes qu'il n'étoit pas nécessaire que ce fût si près du bord, qu'il y avoit même du danger, et nous les priâmes d'aller plus loin ; ils nous répliquèrent que c'étoit dans les limites prescrites par Pelé pour loger avec sûreté ; qu'ils auroient de la répugnance à dormir ailleurs, et qu'ils n'avoient pas le temps de construire une autre cabane pour nous.

Alors nous leur dîmes de ramasser du bois à brûler, parce que nous nous attendions à une nuit froide, quoiqu'en ce moment le thermomètre fût à 69° (16°.43). Nous désirions d'autant plus que le bois fût recueilli avant la nuit, qu'il étoit extrêmement dangereux de marcher en quelques endroits. De tous côtés, le terrain son-

noit creux, craquoit fréquemment, et deux fois cassa sous les pieds de ceux qui y passoient. Il n'y avoit pas de fente à la surface de la lave où marchoit un de nos compagnons; sentant qu'elle se brisoit, il se jeta en avant et tomba sur le visage; là, elle étoit plus solide, elle résista au choc. Pareil accident survint à un jeune garçon qui suivoit un autre de nos compagnons : la lave, très-unie et sans fente, ne céda pas non plus au poids de ce jeune homme; elle s'affaissa, et il enfonça jusqu'à la ceinture : il en fut quitte pour de fortes meurtrissures aux jambes et aux cuisses. Dans les endroits où cela arriva, la lave avoit à peu près deux pouces d'épaisseur, et rompit net comme de la glace ancienne, laissant une ouverture très-régulière sans produire même un craquement dans les parties contiguës. En regardant dans les trous, nous ne pûmes en voir le fond; mais des deux côtés, à une petite distance de l'ouverture, la lave étoit solide, et il parut vraisemblable que ces deux personnes étoient tombées dans une crevasse étroite recouverte d'une croûte mince de lave.

La nuit venue, nous allumâmes un bon feu, et préparâmes notre repas frugal; mais nous étions inquiets de ne pas voir revenir M. Thurston; et, à mesure que l'obscurité augmentoit, nos alarmes devinrent plus vives. Le vent descendoit des montagnes par rafales violentes; des

nuages noirs s'abaissoient sur nous, un brouillard épais enveloppoit tous les objets. Nous n'apercevions pas même bien les feux du volcan. Vers sept heures, nous dîmes aux naturels d'aller, avec des torches et des brandons, à la recherche de M. Thurston. Ils s'avancèrent, en criant, le long du bord du cratère, jusqu'au moment où leurs torches s'éteignirent ; ils revinrent sans avoir pu même entendre sa voix : alors nous fîmes brûler plus vivement notre feu pour lui servir à se guider vers nous. Nous commencions sérieusement à craindre qu'il ne fût tombé dans le cratère ou dans un des trous profonds qui l'environnent. Notre pénible incertitude dura jusqu'à huit heures et demie qu'il parut. Il étoit descendu le long du bord oriental du cratère jusqu'au point où une grande crevasse l'obligea de remonter sur la crête : arrivé au sommet, il marcha le long du bord du sud et de l'est ; enfin, la vue de notre feu le guida vers nous. L'étendue du cratère, l'inégalité de la route, la largeur des nombreuses fentes de la lave et l'obscurité de la nuit l'avoient empêché d'arriver plus tôt.

Nous pûmes prendre gaîment notre repas ; ensuite nous récitâmes notre prière du soir au bruit du sifflement des vents et des mugissement de la fournaise volcanique ; puis, nous remettant à la protection de notre Père céleste, nous nous étendîmes sur nos nattes.

Entre neuf et dix heures, les nuages et le brouillard qui, depuis le coucher du soleil. étoient restés suspendus autour du volcan, se dissipèrent par degrés ; et les feux du Kiraouea, dardant leur lumière à travers l'obscurité de la nuit, nous présentèrent un spectacle dont rien de ce que nous avions vu jusqu'alors n'égaloit la sublimité terrible.

La masse de lave liquide, semblable à du métal en fusion, bouillonnoit tumultueusement; la flamme vive qui s'élevoit de sa surface agitée, et qui avoit une teinte bleue et rougeâtre, jetoit une lumière éblouissante sur les bords dentelés des cratères isolés, dont les bouches, au milieu de jets de flammes et de torrens de feu en tourbillons, vomissoient, à intervalles rapprochés, avec des détonations bruyantes, des masses globuleuses de lave liquide ou des pierres incandescentes.

Les contours sombres et hardis des rochers qui nous entouroient formoient un contraste frappant avec le lac lumineux qui étoit en dessous de nous, et dont les rayons éclatans, lancés sur les saillies raboteuses de l'enceinte et réfléchies par les nuages de l'atmosphère, se réunissoient pour compléter la grandeur de cette scène imposante.

Ce magnifique phénomène captivoit tellement notre attention, que nous restâmes plusieurs

heures assis sur nos nattes à le contempler ; quoique nous eussions parcouru plus de vingt milles dans la journée, et que nous souffrissions de la fatigue et du froid, nous n'éprouvions pas la moindre envie de dormir. Probablement, cet éloignement pour le sommeil étoit augmenté par la proximité de l'abîme et par la persuasion où nous étions qu'une petite pierre, en se détachant de la masse saillante sur laquelle nous nous reposions, ou la plus légère commotion du sol, indiquée comme un phénomène fréquent par tout ce qui nous entouroit, nous pourroit précipiter au milieu des craquemens horribles de la chute des rochers dans le lac brûlant.

Les naturels, qui regardoient cette scène avec des pensées et des sentimens un peu différens des nôtres, sembloient néanmoins partager nos appréhensions. Ils passèrent la plus grande partie de la nuit à parler des prouesses de Pelé, considérant, avec une crainte superstitieuse qui ne nous surprenoit pas, l'espace enflammé ; ils pensent qu'il est la demeure primitive de leurs divinités volcaniques. Les cratères coniques sont leurs maisons, où ils s'amusent fréquemment à jouer au konané ; le mugissement de la fournaise et le bruissement des flammes sont la musique de leur danse, et la vague ondulée de la flamme est celle sur laquelle ils nagent par plaisir en se laissant aller à ses mouvemens. On sait qu'un des

amusemens favoris de tous les insulaires du Grand-Océan est de se laisser aller au balancement des vagues en nageant.

Huit des Havaïens qui étoient avec nous appartenoient au canton voisin ; nous les priâmes de nous raconter l'histoire du volcan, et de nous dire leur opinion sur ce qui le concerne. Il résulte, de leur récit et de ceux d'autres insulaires que nous avons aussi interrogés, que le volcan brûle de temps immémorial, ou, suivant leur expression, « *maï kê po maï* (1) » (depuis le temps du chaos jusqu'à présent), et qu'il a inondé quelque partie du pays durant le règne de chacun des rois qui ont gouverné Hawaï. Dans les premiers temps, il bouillonnoit, débordoit et couvroit toute la contrée voisine ; mais, depuis le règne de plusieurs rois, il est resté au-dessous du niveau de la plaine qui l'environne, étendant continuellement sa surface et augmentant en profondeur : de temps en temps il jette, avec de violentes explosions, des rochers énormes ou des

(1) Les traditions des Havaïens rapportent l'origine du monde, de presque toutes les choses qu'il renferme, et même de la plupart de leurs dieux, à la nuit ou à un état de chaos. Ils nomment l'état actuel *as marama* (jour ou état de lumière). Ils parlent de la création comme d'un passage de l'obscurité à la lumière ; et, quand ils veulent exprimer l'existence de quelque chose depuis le commencement, ils disent qu'elle a été ainsi : *maï ké po maï* (depuis la lumière jusqu'à présent).

pierres incandescentes. Ces éruptions sont toujours accompagnées d'épouvantables tremblemens de terre, de coups éclatans de tonnerre, et d'éclairs nombreux et très-vifs. Ils ajoutent qu'aucune grande explosion n'a eu lieu depuis le temps de Keoua ; mais plusieurs lieux près de la mer avoient été inondés ; ils supposent que, dans ce cas, Pelé va par un chemin souterrain de sa maison dans le cratère jusqu'au rivage.

Ce petit nombre de faits a été recueilli des récits des Havaïens relatifs à l'origine et à l'action du volcan ; mais ils étoient tellement incorporés à leurs traditions sur ses habitans surnaturels et sur leurs histoires fabuleuses, que nous eûmes beaucoup de difficultés à distinguer la fiction de la réalité. Les naturels nous dirent, entre autres, que, quoique la tradition conservée dans leurs chants leur apprît que le Kiraouea brulât depuis que l'île étoit sortie de la nuit, toutefois il n'avoit été habité qu'après le Taïakahin'rii (mer de Kahin'rii) ou déluge des îles Sandwich. Ils disent que, peu de temps après cet événement, la famille volcanique actuelle vint de Tahiti, pays étranger, à Hawaï.

Les noms des principaux personnages de cette famille étoient Kamohoarii, Tapo-haïta-hi'ora (l'explosion dans le lieu de la vie), Teouaatepo (la pluie de la nuit), Tanehetiri (maître du tonnerre, ou seigneur tonnant), et Teoahitama-

taoua (le bouclier de guerre lançant du feu). Tous ces personnages étoient frères, et deux d'entre eux, comme Vulcain, contrefaits, mais d'une manière différente, car ils étoient bossus. Pelé, déesse principale, Makorraouaouahiouaa (la déesse aux yeux de feu qui brise les pirogues), Hiataouaouahilani (directrice des nuages déchirant le ciel), Hiatanoholani (directrice des nues, demeurant dans le ciel), Hiatataaravamata (directrice des nues au regard prompt, ou directrice des nues dont les yeux tournent promptement et regardent fréquemment par-dessus ses épaules), Hiataoïteporiopelé (directrice des nues qui embrasse ou baise le sein de Pelé), Hiatabouenaena (la montagne ardente tenant ou élevant les nuages), et Hiataopio (jeune directrice des nuages).

Toutes celles-ci étoient sœurs, et suivies de plusieurs autres, en débarquant à Hawaï, elles s'établirent à Kiraouea. On peut, d'après leurs noms que nous venons de donner, juger de leur caractère. Toutes les fois que les naturels parlent d'elles, c'est toujours comme d'êtres redoutables. Le volcan passe pour avoir été leur principale demeure depuis leur arrivée, quoique l'on pense qu'elles ont plusieurs autres séjours dans différentes parties de l'île, et un assez grand nombre sur le sommet des montagnes couvertes de neige. Quelques-unes se transportent fréquemment sur ces dernières. Leur arrivée dans un canton étoit

quelquefois prédite par les prêtres des heiaos du lieu, et toujours annoncée par les tremblemens convulsifs de la terre, et les feux qui illuminent leurs maisons (cratères), les éclairs et le roulement du tonnerre. Jamais ces déesses ne voyagent pour des actions de clémence. Elles ne quittent leur palais que pour recevoir des offrandes ou exécuter des vengeances. Les gens qui nous accompagnoient nous disoient : « *Noui oualé ka ka-*
« *naka i makè ia rêkaou* (il est grand le nombre
« des hommes qu'elles ont tués); *oua raou, oua*
« *raou, oua raou ka pouaai : tioraïa nâ rêkaou*
« (quatre cents, quatre cents, quatre cents co-
« chons leur ont été jetés (1). » Les Hawaïens pensoient que toute l'île étoit obligée de leur payer un tribut, ou d'entretenir leurs heiaos, et leurs kêkou (les hommes qui leur sont consacrés), et que, lorsque le peuple manquoit de leur envoyer les offrandes convenables, on encouroit leur déplaisir en les insultant, elles ou leurs prêtres, ou en enfreignant le tabou de leurs domaines dans les environs des cratères; elles remplissoient Kiraouea de lave, la vomissoient, et de là tomboient sur les délinquans avec leurs fléaux redoutables.

(1) Un grand nombre de cochons, les uns en vie, les autres cuits, étoient jetés dans les cratères durant leur éruption ou quand ils en menaçoient, et aussi durant les inondations il y en eut de jetés dans le torrent de lave pour arrêter sa marche et fléchir les dieux.

Si les habitans du bord de la mer ne leur apportent pas une quantité suffisante de poisson, elles y descendent, et, avec le feu, tuent tous les poissons, remplissent de *pahoeohe* (lave) les lieux peu profonds, et détruisent tous les fonds de pêche.

On nous dit que l'on avoit souvent essayé de les chasser des îles, et qu'une fois elles avoient été presque vaincues par Tamapouaa, centaure d'Hawaï, animal gigantesque, moitié cochon et moitié homme. Il alla d'Oahou à des contrées au-delà du ciel, c'est-à-dire au-delà de l'endroit où le ciel semble se reposer sur la mer. Il visita aussi le Kiraeoua, et proposa de devenir l'hôte et l'amant de Pelé, l'aînée des sœurs. Quand elle l'aperçut se tenant debout sur le bord du cratère, elle rejeta sa proposition avec mépris, l'appelant cochon et fils de cochon. Étant sortie du cratère pour le renvoyer, il s'ensuivit un combat terrible. Pelé fut contrainte de redescendre dans son volcan, et menacée d'être détruite par les eaux de la mer que Tamapouaa versa dans le cratère jusqu'à ce qu'il fût entièrement rempli et que les feux fussent presque éteints. Pelé et ses compagnes burent les eaux, sortirent une seconde fois du cratère, et réussirent enfin à repousser Tamapouaa dans la mer, où elle le poursuivit avec le tonnerre, les éclairs, et des pluies de grosses pierres.

Les Hawaïens nous racontèrent la destruction

d'une partie du camp de Keoua par une éruption soudaine du volcan. Ils nous dirent que Pelé étoit favorable à Tamehameha, et profita de ce que Keoua avoit assis son camp près du volcan pour diminuer ses forces et aider la cause de son rival. Nous leur demandâmes pourquoi Pelé n'aimoit point Keoua ; ils répondirent qu'ils ne le savoient pas au juste. Les uns disoient qu'il n'avoit pas envoyé assez d'offrandes aux heiaos ; d'autres prétendoient qu'il avoit eu tort de faire la guerre à Tamehameha, après avoir conclu un traité de paix avec lui ; enfin, d'autres soutenoient qu'il avoit enfreint le tabou du lieu en mangeant des ohélos, ou en arrachant une herbe sacrée qui croissoit dans les environs du volcan. Du reste, quelle qu'en fût la cause, ils disoient que Pelé fut *houhou roa* (extrêmement fâchée), et, aussitôt après le coucher du soleil, ébranla la terre avec le mouvement le plus violent en la soulevant, et lança une colonne de fumée noire, épaisse, suivie de flammes très-brillantes : on sentit ensuite un choc très-fort ; des torrens de lave furent vomis comme une source de feu, et d'immenses rochers, en état d'incandescence, furent poussés à une hauteur prodigieuse. Une volée de petites pierres jetées avec une force et une vélocité plus considérables, suivit celle des grosses, qui, étant heurtées, éclatoient fréquemment avec un bruit semblable à celui du ton-

nerre, et accompagné d'éclairs très-vifs. Plusieurs des gens de Keoua furent tués par la chute des fragmens de rochers, et d'autres furent enterrés sous les masses de cendre et de lave. Bien loin de se laisser intimider par cet événement, qui pouvoit être considéré comme l'annonce du sort qui l'attendoit, Keoua continua sa marche, et le volcan continua son éruption, mais la restreignant à l'enceinte du Kiraouea. Nous avions entendu ce récit plusieurs fois auparavant, avec des variations insignifiantes sur le nombre des hommes tués et l'apparition de Pelé à Keoua; et, à l'exception de cette dernière circonstance, nous croyons qu'il est vrai.

Durant la nuit, les naturels s'imaginoient fréquemment voir une de leurs divinités; mais, aussitôt après, ils en doutoient. Dans ce cas-là, si nous leur demandions: « Voyez-vous Pelé? » tantôt ils montroient la lave brûlante, tantôt la flamme de couleur variée. Quand nous leur disions que nous n'apercevions aucune forme distincte, ils nous assuroient ordinairement que, pendant la nuit, on verroit certainement une de ces déités. Nous les invitions, en riant, à vouloir bien nous avertir dès qu'ils en apercevroient une, et même de nous éveiller, si nous étions endormis. En même temps nous leur disions que, considérant leur ignorance du vrai dieu et des causes des éruptions volcaniques, nous n'étions pas surpris

de ce qu'ils supposoient que les cratères fussent les habitations de leurs dieux, et leurs explosions les actes d'êtres surnaturels. Nous tâchions aussi de leur expliquer, autant qu'ils étoient capables de le comprendre et que leur langage nous le permettoit, quelques-unes des causes des principaux phénomènes du feu des volcans, la source qui l'alimentoit, et la nature de son pouvoir étonnant; citant, pour ce dernier, l'exemple de l'effet de la poudre à canon, qu'ils connoissoient très-bien, et leur attestant que la force expansive de l'eau, réduite en vapeur, étoit bien plus grande que celle de la poudre à canon. Nous ne pûmes rien leur dire sur la part que l'électricité est supposée avoir dans la production des tremblemens de terre et des volcans, parce qu'il n'y a rien dans leur langue qui puisse exprimer quelque chose de relatif aux sciences, excepté le mot *ouira*, qui désigne l'éclair.

Le 2 août, après trois heures de sommeil, nous nous levâmes avant le jour : les Hawaïens joignirent leurs voix aux nôtres quand nous chantâmes l'hymne du matin. Nous n'avions pas de vivres; il fallut songer à quitter ces lieux intéressans.

En combinant nos diverses observations, nous pensons que le cratère de Kiraouea n'a pas moins de cinq à cinq milles et demi de circonférence. Nous manquions de moyens pour mesurer sa

profondeur. Du bord voisin de notre cabane, nous descendîmes une corde longue de cent pieds, mais elle ne parut pas atteindre à la moitié de la distance entre le bord et la corniche noire; et, évaluant la portion située plus bas égale à celle qui est au-dessus de ce point, nous jugeâmes que sa totalité devoit être de 700 à 800 pieds. Nous jetâmes en bas plusieurs grandes pierres qui, au bout de plusieurs secondes, frappèrent sur les côtés du gouffre, d'où elles rebondirent en bas où elles se perdirent dans la lave. Quelques-unes étoient si grosses, que c'étoit tout ce que nous pouvions faire que de les soulever; néanmoins, parvenues au fond, elles ne nous paroissoient que comme des cailloux, et nous étions obligés de les regarder bien attentivement pendant leur chute, afin de les apercevoir.

Etant revenus aux mares d'eau douce, nous nous séparâmes : la troupe dont je faisois partie suivit le côté oriental du cratère, vers la mer. Le sentier, dans plusieurs endroits, étoit difficile, passant le long de crêtes étroites, bordées de chaque côté de précipices dangereux, ou traversant des crevasses et des cavités profondes où il falloit prendre les plus grandes précautions pour n'y pas tomber; la chute auroit été mortelle, car plusieurs crevasses paroissoient plus larges dans le bas qu'à leur ouverture. Dans un endroit nous marchâmes long-temps sous un précipice très-haut, à gau-

che, des rochers étoient suspendus à plusieurs centaines de pieds au-dessus de nos têtes; à droite, l'effrayant torrent de lave couloit au-dessous de nous. De ce côté nous descendîmes vers plusieurs petits cratères situés sur la pente, et aussi vers la corniche noire, où nous recueillîmes plusieurs beaux échantillons de lave généralement noire ou rouge, celluleuse, fragile et brillante. Nous trouvâmes aussi une quantité de verre volcanique tiré en filamens aussi fins que des cheveux; les Hawaïens l'appellent *Rawoho ò Pelé* (cheveux de Pelé). Il étoit de couleur olive foncé, et très-fragile; quoique divers filamens eussent plusieurs pouces de long, nous en avons rencontré à sept milles au moins de distance du cratère, les vents l'y avoient porté.

Nous entrâmes dans plusieurs petits cratères qui avoient été en activité peu de temps auparavant, car de tous côtés on voyoit des marques de fusion récente, leur hauteur et leurs dimensions varioient: quelques-uns qui, aperçus d'en haut, n'avoient paru que de vraies taupinières, avoient une élévation de dix à douze pieds. Leurs flancs extérieurs étoient composés de lave brillante amassée en tas, de la forme la plus régulière. Celle de l'intérieur étoit d'un rouge foncé ou clair, à surface glacée; dans quelques endroits, où évidemment la chaleur avoit été intense, nous vîmes un dépôt de petits cristaux blancs très-

beaux; nous entrâmes aussi dans plusieurs canaux couverts, où la lave avoit coulé pour descendre dans le grand abîme. Ils avoient été formés par la lave qui s'étoit refroidie à la surface et sur les côtés du torrent, tandis qu'elle continuoit à couler en dessous; lorsque son volume diminua, il laissa au sommet une croûte d'épaisseur différente, et soutenue de chaque côté par des murs de la même matière; ce toit formoit intérieurement une grande arcade de forme régulière à laquelle pendoient des stalactites rouges et brunes, de toutes les figures imaginables : le sol présentoit une surface polie; c'étoit un appartement d'une beauté ravissante. Les sinuosités du courant et les ondulations de sa surface étoient encore si entières, qu'il sembloit qu'il se fût soudainement arrêté et pétrifié pendant qu'il étoit encore en mouvement. Nous marchâmes dans une de ces chambres volcaniques jusqu'aux bords du précipice qui borde le grand cratère, et nous regardâmes l'escarpement le long duquel la cascade enflammée s'étoit précipitée. Dans les endroits qu'elle avoit atteints, la lave avoit façonné un vaste bassin, et, en se durcissant à mesure qu'elle se refroidissoit, avoit conservé toutes les formes qu'un torrent de cette nature, tombant de plusieurs centaines de pieds, peut produire sur la masse pâteuse qu'il rencontroit.

Nous vîmes dans les environs plusieurs gros ro-

chers gris-foncé qui devoient peser 20 à 100 quintaux; quoiqu'ils ne portassent pas de marques de l'action du feu, ils avoient sans doute été vomis par le grand cratère durant quelque éruption violente; car les autres rochers, de tous les côtés, présentoient un aspect bien différent; ils étoient fort durs, leur cassure étoit brillante et inégale.

Ayant quitté le côté oriental, nous rencontrâmes tout à coup un autre cratère profond, mais de moitié moins grand que le précédent. Les Hawaïens le nomment *Kiraoueaïti*, ou le petit Kiraouea. Un isthme large d'environ 300 pieds le sépare du grand cratère. Ses flancs sont couverts d'arbres et d'arbrisseaux; le fond est rempli de lave, soit fluide, ou à peine froide, qui vient probablement du grand cratère; la végétation des côtés indique que, depuis un grand nombre d'années, il est tranquille. Nous ne vîmes que celui-ci, mais les Hawaïens nous dirent qu'il y en avoit plusieurs autres dans les environs.

Ils nous indiquèrent aussi les ruines d'Oararaouo, ancien heïaou, qui couronnoit le sommet d'un haut précipice à gauche. C'étoit jadis un temple de Pelé, dont fut long-temps grand-prêtre Kama-Keakikoua (l'œil de Dieu), ramoneur distingué qui mourut sous le règne de Tamehameha. On y faisoit fréquemment de grandes offrandes en cochons, chiens, poissons et fruits; mais nous ne pûmes apprendre si on avoit jamais

immolé desvictimes humaines sur l'autel. Les offrandes étoient toujous cuites dans le terrain voisin, ou dans les crevasses d'où sortoient les vapeurs chaudes; si elles eussent été préparées ailleurs, ou cuites à un autre feu, elles auroient été souillées, et auroient attiré des malédictions sur ceux qui les présentoient.

Dans toute la plaine, le terrain est si chaud, que les gens qui prennent les oiseaux, et ceux qui viennent chercher du bois dans les montagnes, se contentent, pour apprêter leurs alimens, de quelque nature qu'ils soient, de les enterrer La partie orientale de la plaine étoit ornée de belles fougères, et couverte d'ohélos dont nous ne nous fîmes pas faute. Parvenus à un précipice très-escarpé, nous montâmes à près de 400 pieds, et nous atteignîmes la hauteur du côté de la mer, d'où nous aperçûmes le Mouna-Roa dont nous nous étions éloignés depuis notre départ de Pounarouou. Il présentoit une forme ovale, s'étendant vers le sud-ouest, presque parallèlement à la côte du sud-est dont sa base étoit généralement éloignée de 20 à 30 milles. Un dos de terres hautes paroissoit se prolonger de la pointe orientale jusqu'à la côte du sud-ouest, et entre ses côtés et le Mouna-Roa s'ouvroit une vallée large de 7 à 12 milles. Nous vîmes le sommet du Mouna-Roa constamment couvert de neige; mais elle y paroissoit plus abondante le matin que le soir. A

l'aide d'une lunette nous découvrîmes sur toute sa surface de nombreux cratères éteints avec des bords noirs et des torrens de lave de même couleur. Les parties les plus hautes étoient absolument dénuées de végétation, tandis que le pied étoit entouré, de notre côté, d'une ceinture d'arbres et d'arbrisseaux qui, de ce point, s'étendoient à plus de dix milles.

Là, nous aperçûmes pour la dernière fois la plaine enfoncée et tous ses phénomènes; elle est à une vingtaine de milles du bord de la mer, dans le territoire de Kapapala. Quand nous étions sur l'isthme, entre le grand et le petit Kiraouea, le pic le plus haut du Mouna-Kea nous restoit au nord-nord-ouest, et le centre du Mouna-Roa à l'ouest-sud-ouest. Les sommets inégaux des rochers escarpés qui, semblables à un mur de plusieurs milles d'étendue, entouroient le cratère et toutes ses dépendances, montroient le niveau primitif de la plaine, ou peut-être marquoient la base de quelque montagne très-haute soulevée dans le principe par une accumulation de matières volcaniques dont les entrailles avoient été consumées par le feu, et dont les flancs s'étoient ensuite écroulés dans l'immense fournaise, où, réduits une seconde fois à un état liquide, ils avoient été vomis de nouveau sur la plaine voisine.

Les feux magnifiques du Kiraouea que nous

avions contemplés avec tant d'admiration, ne nous paroissoient plus que comme des brandons brillans, et nous pensions que très-probablement un immense foyer souterrain brûloit au-dessous de nous. Toutes les observations que nous avons été à portée de faire nous ont convaincu que l'île d'Hawaï, depuis le rivage jusqu'à ses sommets les plus elevés, qui ont 15,000 ou 16,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, n'est, dans toute son étendue de 4,000 milles carrés, qu'une masse de lave ou autres matières volcaniques en différens états de décomposition, et, percée d'un nombre infini d'ouvertures ou de cratères, forme peut-être une voûte gigantesque au-dessus d'une vaste fournaise située dans le cœur d'une énorme montagne sous-marine dont l'île d'Hawaï n'est que le sommet, ou peut-être les feux brûlent-ils avec une force extraordinaire dans la profondeur incommensurable de l'Océan, et sont-ils entretenus peut-être par l'eau qui leur parvient à travers la montagne creuse formant la base d'Hawaï, et en même temps un entonnoir pyramidal depuis la fournaise jusqu'à l'atmosphère.

Quoique nous eussions quitté notre campement au point du jour, il étoit près d'onze heures avant que nous eussions dit un adieu final à Kiraouea.

Le sentier par lequel nous descendîmes vers la mer se dirigeoit à peu près au sud-est-un-quart-

est. Le terrain haut dans les environs du volcan étoit couvert de fraisiers, où il y avoit quelques fruits, leur saison paroissoit passée; toute la plante étoit fort petite, et le fruit chétif et assez insipide. Ce végétal, de même que le framboisier, est indigène de l'île : tous deux abondent dans les cantons élevés; nous ignorons s'ils existent dans les autres îles du groupe.

Le sol sur lequel nous marchions étoit formé de lave en état de décomposition brisée, à la profondeur de deux à trois pouces, en petits morceaux ressemblant à du gravier gros et sec; au-dessous étoit la masse solide de lave. La surface étoit couverte d'ohélos et de quelques arbrisseaux épars. Nous voyagions d'une manière bien plus agréable qu'en approchant du volcan.

En nous éloignant de Kiraouea, nous passâmes devant quatre cratères hauts et raboteux. Les naturels nous dirent que Kinakêkoï, une de ces bouches, vomit, du temps de Riroa, roi d'Hawaï, il y avoit environ quatorze générations, la plus grande partie de la lave sur laquelle nous marchions. Les flancs de ces cratères étoient généralement tapissés de verdure, et les rochers bruns de leurs sommets ressembloient aux créneaux de châteaux ruinés.

En approchant de la mer, le terrain étoit plus verdoyant. Nous nous reposâmes à deux heures; les naturels coururent à une ancienne planta-

tion, et nous en rapportèrent une quantité de cannes à sucre qui étanchèrent notre soif; à trois heures, nous parvînmes sur le bord du terrain haut qui, à une époque éloignée, avoit probablement formé la côte orientale.

Descendant d'une hauteur d'environ 500 pieds par un sentier étroit et tortueux, ombragé par des arbres, et bordé d'herbes et d'arbustes, nous parvînmes à un espace large de cinq milles de lave toute en décomposition; à son extrémité se présenta un autre escarpement haut de 600 pieds; au bas, nous trouvâmes une plaine qui n'étoit qu'une nappe de lave, sans le moindre arbuste; elle s'étendoit à perte de vue au nord et au sud; sa largeur du pied de la montagne au bord de la mer, étoit de six milles.

Les naturels nous racontèrent l'histoire du combat entre Pelé et Tamapaoua sur l'origine de la lave. Nous traversâmes la plaine en deux heures, et nous arrivâmes à Kirakomo.

On nous apporta dans une calebasse de l'eau qui ne valoit guère mieux que celle de la mer, de laquelle elle suintoit à travers les pores de la lave, pour tomber dans des cavités éloignées d'une douzaine de pieds de l'Océan. Au bout d'un mille parcouru le long du rivage, une maison bien chétive fut notre gîte; toutes les autres étoient pleines. Le village est très-peuplé; nous nous aperçûmes avec chagrin que les deux tiers des natu-

rels étoient ivres, ce qui n'est que trop commun. Ces insulaires s'enivrent avec du rum, ou avec une boisson faite avec la racine de ti, de la canne à sucre, ou des patates fermentées. Nous fîmes la conversation avec les gens qui n'étoient pas ivres. Quand ils surent que nous étions allés à Kiraouea, ils refusèrent de croire que nous eussions brisé des morceaux du banc de soufre, mangé des ohélos, que nous fussions descendus dans le cratère, et que nous eussions cassé des fragmens de lave: car, disoient-ils, *Pelé ma*, Pelé et ses compagnes auroient certainement vengé cette insulte; mais quand les jeunes gens qui nous accompagnoient leur eurent montré les ohélos, ainsi que les échantillons de soufre et de lave, ils furent convaincus, mais ils s'écrièrent que nous n'avions échappé au danger que parce que nous étions *haora* (étrangers), car nul Hawaïen n'en eût fait autant impunément, Pelé étant une divinité terrible.

Ils nous racontèrent aussi que cinq mois auparavant elle étoit sortie d'une caverne souterraine, et avoit inondé soudainement la partie intérieure de Kapapala, brûlé une pirogue et entraîné quatre autres dans la mer. A Mahouka, le profond torrent de lave emporta dans l'Océan un énorme rocher qui, selon leur récit, avoit près de cent pieds de haut. Ils ajoutèrent que, peu de temps auparavant, il avoit été détaché par un tremble-

ment de terre de la masse située dans le voisinage, et que présentement il est à près d'un mille de la côte ; sa base est entourée de lave, et il s'élève à une hauteur considérable au-dessus de l'eau. Nous regrettâmes beaucoup d'avoir complétement ignoré cette inondation récente pendant que nous étions sur le territoire de Kapapala, parce que nous serions certainement descendus jusqu'au rivage pour reconnoître son étendue.

Le récit des naturels nous convainquit que les crevasses que nous avions visitées à Ponahohoaï, et les fentes fumantes que nous avions vues ensuite, marquoient le cours du torrent de lave, et nous jugeâmes que probablement elle couloit encore avec plus de lenteur et en moins grande quantité que cinq mois auparavant. Peut-être le volume de lave qui avoit rempli le Kiraouea jusqu'à la hauteur de la corniche noire à 400 pieds au-dessus de celle que nous avions vue en état de fusion, s'étoit écoulée par ce canal souterrain, quoique la distance entre le grand cratère et le terrain qu'elle inonda fût de 30 à 35 milles.

SUR LES LANGUES
DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

La lecture d'un article inséré dans le dernier cahier des *Nouvelles Annales des Voyages*, intitulé « *Observations sur les langues de l'Afrique australe*, » m'a suggéré quelques remarques qui ne peuvent manquer d'intéresser les lecteurs de cet excellent recueil, puisqu'elles concernent un point important de l'ethnographie.

L'article dont il est question contient vingt-six mots des langues de *Masanja*, de *Tzchoambo* et de *Matibani*, recueillis par M. Maurice Rugendas. Cet artiste allemand, ayant eu occasion d'interroger les nombreux Africains qui sont transportés au Brésil comme esclaves, a recueilli plusieurs mots de leur langue; on ne peut que lui savoir un gré infini de ne pas avoir exclu du cercle de ses recherches les idiomes humains, si souvent négligés par les voyageurs. Ce seroit cependant un sujet de vifs et justes regrets, si ces vocabulaires étoient publiés avec aussi peu d'exactitude que les vingt-six mots qui se trouvent à la page 135 du dernier cahier des *Annales*. L'éditeur de ces mots est M. Balbi, dont on attend un grand ouvrage sur les langues. Je souscrirois avec plaisir aux éloges que M. M.-B. lui donne en l'appelant « *le Linnœus de l'ethnographie, et plus particulièrement de l'idiomatographie ou statistique*

des langues, » si, dans ce qui est cité de son travail, il ne se trouvoit pas des erreurs qui peuvent entraîner des conséquences graves. Ce savant s'exprime ainsi : « La comparaison que nous avons » faite de ces trois vocabulaires, avec tous les » autres connus de l'Afrique, nous a démontré » que le tzchoambo et le matibana appartien- » nent à la famille cafre, tandis que le masanja » doit être classé avec les idiomes de la famille » congo. » — Nous sommes d'accord avec M. Balbi sur ce dernier point; mais nous devons observer qu'il ne paroît pas avoir eu des notions bien justes sur la langue du congo, car il n'a pas su séparer des mots les articles qui les précèdent; il a donné les mots masanja tels que M. Rugendas les avoit écrits en les entendant de la bouche des Africains, et celui-ci ne se doutoit pas que, dans la plupart de ces mots, les premières consonnes ou syllabes n'y appartenoient pas; mais elles constituent les articles. Que diroit-on cependant de quelqu'un qui, en recueillant un vocabulaire françois, écriroit : *Lepère*, *Lamère*, *Lesoleil*, *Lalune*, *Lamain*, etc., comme si l'article qui commence le mot en faisoit partie? M. Balbi écrit *moania*, soleil; en langue cafre, on dit lou-*anha*; *mo*, en masanja, et *lou*, en congo (1), sont des articles; le mot est *ania* ou *ánha*.

Lune, *moeji*, est encore précédé de son article *mo*; le mot est *eji*, comme en congo, où l'on dit *égi*, et, avec l'article, ri-*égi*.

(1) Je me sers, pour la langue congo et angola, du *Diccionario da lingua Bunda ou Angolense, par Fr. B. M. de Cannecattim; Lisboa*, 1804; et des vocabulaires *Baudry de Lozières* et de *Degrandpré*.

Père est nommé, par M. Balbi, *mucuba;* mais *mu* (prononcez *mou*, car M. Rugendas a adopté l'orthographe portugaise) est l'article, et, en congo, le mot est *couba* (communnément *táta* et *ngánga*).

Dans *mutua*, qui, en masanja, signifie père, *mu* est l'article, et *tua* le mot; comme en congo *toué*, qui a devant soi les articles *mou* et *mi.*

Dans *diso*, ce n'est que *so* qui désigne œil; *di* est encore un article. Le même mot se trouve sous la forme de *sou* en congo, précédé de *ri* ou de *mé.*

Mère est écrit, par M. Balbi, *canga;* le mot est simplement *anga*, comme *anha* en congo, qui est précédé par l'article *m;* ce qui fait *m-anha.*

Nez doit s'appeler *sulo* en masanja, et non pas *musulo. Mu* est l'article.

Œil, en congo, est *souno*, par le changement fréquent de *l* en *n;* ce mot est précédé, dans cette langue, des articles *ri* et *ma*, qui en font *ri-soûno* et *ma-soûno.*

Dent, en masanja, doit être simplement *zo; maso*, ainsi que M. Balbi l'écrit, signifie dents, comme ma-*djou* en congo : dans cette dernière langue, une dent s'appelle *ri-djou,* car le mot est *djou* (le même que *zo* en masanja); *ri* est l'article du singulier, et *ma* celui du pluriel.

Main, en masanja, devroit être *ago* et non *mago.* En congo, *ákou* signifie main; *louk-ákou*, une main, et *m-ákou*, les mains.

Enfin pied, en masanja, s'appelle *nama;* le *ki* précédent, chez M. Balbi, est l'article du singulier, comme en congo *qui* se place devant le mot *náma*, et fait *qui-náma*, c'est-à-dire *le pied.*

M. Balbi ne me paroît fondé à affirmer que les

idiomes de Tzchoambo et Matibani appartiennent plutôt à la famille cafre qu'à celle de Congo et d'Angola. Voici ses seize premiers mots dans ces langues, comparés avec les dialectes des Cafres proprement dits et des Cafres - Beetchuana :

	TZCHOAMBO.	MASIBANI.	DIALECTES CAFFRES. CAFRE.	DIALECTES CAFFRES. BÉTJUANA.
Soleil.	Tzchna.	Usua.	Lelanga.	Leetshaatsi.
Lune.	Moepa.	Maepa.	Inyanga.	Köhri.
Jour.	Mapira.	Otana.	Imine.	Motsikhári.
Terre.	Mataca.	Itaïa.	Umtsalába.	Lehaatsi.
Eau.	*Mazi.*	*Masi.*	Ammaansi.	*Meetsi.*
Feu.	Motho.	Mohro.	Umlílo.	Mulelo.
Père.	Maccoco.	Diti.	Bao.	Raakko.
Mère.	Mama.	Mama.	Oulma, ounia.	Maanho.
Œil.	Majo.	Meta.	Améslio.	Liklo.
Tête.	Solo.	Murro.	Klogo.	Kohho.
Nez.	Puno.	Ebula.	Poomlou.	Ongko.
Bouche.	Mukama.	Iano.	Mloumou.	Mouloumo.
Langue.	*Lulimi.*	*Limi.*	*Mlime.*	*Lolémi.*
Dent.	*Manou.*	*Beno.*	Sihniou.	*Méno.*
Main.	Moanche.	Mata.	Isanga.	Mabokh.
Pied.	Moanto.	Maeto.	Yényao.	Lónao.

J'ai marqué, par un caractère d'impression différent, les mots tzchoambo et matibani qui offrent quelque ressemblance avec le cafre ; on voit qu'il n'y en a que trois, *eau*, *langue* et *dent*. Cependant les mots *mazi* et *masi*, qui signifient eau en tzchoambo et matibani, sont les mêmes que *mása* en angola et *mazia* en congo : *limi*, langue, n'est pas éloigné du congo *remi*, ni *ma*-

nou et *beno*, dent, du congo *menou; m* et *b* se confondent dans toutes les langues ; par exemple, dans les dialectes turcs, où l'on dit, *ben* et *men*, moi ; *baltá* et *malta*, hache ; *mouroun* et *bouroun*, nez, etc. Quant aux seize mots, qui n'offrent aucune ressemblance avec le cafre, plusieurs se retrouvent dans l'angola et le congo ; par exemple :

Terre...—Tzchoambo :	Ma-*Taka*.	—Congo :	*Toko*.
Père...—Matibani.. :	*Diti*.	—Congo :	*Tata*.
Mère...—Matibani... :	Ma-*ma*	—Congo :	*Mama*, *mamé*.
Œil...—Tzchoambo :	*Ma-jo*.	—Angola :	Mé-*sou*.
Bouche.—Tzchoambo :	Mou-*kama*.	—Angola :	Ma-*kánou*.

La ressemblance avec l'angola est encore plus frappante dans les dix noms des nombres placés, par M. Balbi, dans la colonne des mots matibani. Cette ressemblance est si grande, qu'on seroit tenté de croire que ce savant, ou M. Rugendas, se sont trompés, et que ces noms, donnés pour matibani, appartiennent à la colonne masanja. Des méprises inconcevables de rédaction étant échappées à M. Rugendas à l'occasion des noms des nombres, M. Balbi ne les a pas découvertes. M. Rugendas dit que *tarou* signifie *trois ;* et, deux lignes après, on trouve le même mot avec la signification de *cinq*. Ceci n'est pas une faute d'impression ; car le mot revient bientôt après, écrit de même, comme nous le verrons. Le premier, *tarou*, est certainement une faute pour *tatou*, qui, dans tous les dialectes congo, signifie trois, et le second doit être *tanou* ; car, dans les mêmes dialectes, *tanou* signifie cinq : on le voit aussi par les nombres composés six, sept et huit. Il est pro-

bable que cette dernière erreur a été occasionnée par l'écriture allemande que M. Rugendas a vraisemblablement employée : dans cette écriture, le *r*, négligemment tracé, ressemble beaucoup à *n;* M. Balbi n'a peut être pas pu distinguer ces deux lettres dans le manuscrit. Les Matibani (ou plutôt, comme je présume, les Masanja) comptent jusqu'à cinq; pour exprimer six, ils disent *tana mosa*, cinq et un; pour sept, *tana pili*, cinq et deux, et pour huit, *tana tarou* (ou plutôt *tana tatou*), cinq et trois. Cependant M. Balbi, qui avoit antérieurement vu que *tarou* (ou *tatou*) signifioit trois, traduit *tana tarou* (5 et 3) par sept, et *tana pili* (5 et 2) par huit.

On doit espérer que des inexactitudes pareilles ne se rencontreront pas dans l'ouvrage de M. Balbi, et que tous ceux qui le liront n'auront qu'à rendre justice à la sagacité et à l'exactitude de ses profondes recherches, ainsi qu'à la persévérance qu'il a mise dans la composition de son livre.

KLAPROTH.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyages dans l'Amérique méridionale pendant les années 1819, 20 *et* 21.—*État présent du Brésil, de Buenos-Aires et du Chili;* par Alexandre CALDCLEUGH, en anglois; 2 vol. in-8°; 1825.

(PREMIER ARTICLE.)

Tous les renseignemens authentiques qui se rattachent à la partie méridionale du vaste continent de l'Amérique sont favorablement accueillis, aujourd'hui que l'énergie si long-temps comprimée de tant de millions d'hommes s'est enfin réveillée malgré eux-mêmes, et que la nécessité de s'organiser en états indépendans leur est imposée par la force des choses. Il étoit impossible qu'une semblable crise s'opérât sans convulsions; et l'état où se trouvoient antérieurement les provinces de l'Amérique méridionale n'étoit point propre à motiver l'espoir de les voir passer sans secousse à une meilleure organisation sociale : cette exception, dans les fastes de l'histoire de l'humanité, n'étoit réservée qu'aux États-Unis de l'Amérique du Nord, que la religion évangélique avoit préparés à jouir de la liberté politique. Quelque imparfait que fût l'état social de l'Amérique espagnole dans ses temps de calme, il est sûr que sa condition a été plus misérable

encore dans les quinze ou vingt années où l'explosion de toutes les passions y a provoqué une guerre féroce entre les partisans de l'ancien gouvernement et les révolutionnaires, et, encourageant les naturels à venger leurs anciennes injures sur les uns et les autres, les a mis à même de profiter de leurs revers et de leurs succès. Quelle que soit l'issue de cette lutte (et cette issue n'est plus douteuse), espérons que la condition de la population deviendra meilleure et plus stable.

La place de secrétaire particulier de l'ambassadeur anglois au Brésil, que M. Caldcleugh occupoit, pourroit nous induire à nous faire une idée exagérée de l'importance de la partie de son ouvrage qui traite de cet empire; mais c'est peut-être la gêne même que cette place lui imposoit qui a rendu cette partie moins intéressante. Il effleure à peine quelques matières que nous aurions désiré connoître, et ses expressions sont souvent si vagues et si générales, que nous ne savons à quoi nous en tenir. Cependant nous ne doutons pas de la fidélite de ses descriptions; et, quoique son ouvrage soit lourd et languissant, que l'on y cherche en vain des observations historiques profondes ou une narration vive, comme il a beaucoup vu et entendu, il a réellement augmenté le fonds des renseignemens que nous avions sur différentes parties de l'Amérique méridionale.

Nous savons combien il est difficile de donner une idée complète du mélange de grandeur et de repos, de charme et de majesté que présente un pays montagneux couvert de la plus riche végétation; mais nous aurions de la peine à citer une tentative plus malheureuse que celle de l'auteur, quand il décrit l'aspect imposant que présente le grand havre de Rio-Janeiro. La froideur maniérée avec laquelle il énumère les lignes des contours, l'ab-

sence de tout coloris, de chaleur, de sentiment, n'offre au lecteur aucune image de la réunion étonnante de tant de merveilles, et nous renvoyons nos lecteurs, pour en voir une bonne description, à celle que MM. de Spix et Martius, naturalistes du roi de Bavière, en ont donnée dans leur *Voyage au Brésil*. Le grand bassin bordé de granit que forme une mer bleue foncée presque toujours calme comme un beau lac; les rives verdoyantes qui présentent un contraste gracieux avec les maisons blanches, les chapelles, les églises et les forts dont elles sont parsemées, la chaîne des montagnes, dont les cimes couvertes de forêts s'étendent à six ou sept lieues, et vont se perdre dans la masse des monts *Orgons*, tous ces grands objets sont peints par MM. Spix et Martius avec les couleurs les plus vives et les plus fidèles.

C'est avec le même bonheur que, groupant tous les objets de la manière la plus animée et en même temps la plus fidèle, ils décrivent l'aspect du pays, étalant à leurs yeux toute la richesse de son sol plantureux, et nous offrent le t bleau de tous les êtres qui, successivement, dans le cours d'une journée, viennent animer une forêt équinoxiale. Ce morceau rappelle la manière de M. de Humboldt, et nous nous ferons d'autant moins de scrupule de le transcrire, que la seule branche d'histoire naturelle que paroît cultiver M. Caldcleugh ne traite pas des êtres animés.

« Le naturaliste ne sait, au premier abord, ce qu'il » doit admirer davantage des formes, des couleurs ou des » voix des animaux. Excepté l'heure de midi, où tous les » êtres qui vivent sous la zone torride cherchent l'ombre » et le repos, où un silence solennel règne sur toute la » scène éclairée pas les rayons éblouissans du soleil, » chaque heure appelle à sa sphère d'activité une espèce

» différente d'animaux. Le matin est annoncé par le hur-
» lement des singes, par les sons aigus ou graves des gre-
» nouilles et des crapauds, le sifflement des sauterelles et
» des cigales. Quand le soleil a dissipé les brouillards qui
» le précèdent, toutes les créatures se réjouissent du re-
» tour du jour. Les guêpes (?) abandonnent leurs nids sus-
» pendus aux branches des arbres, les fourmis sortent de
» leurs demeures artistement construites de l'argile dont
» elles enduisent les arbres, et se promènent sur les che-
» mins qu'elles se sont faits elles-mêmes; à leur imita-
» tion, les termites enlèvent les terres d'alentour; les pa-
» pillons, brillans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel,
» surtout les phalènes, voltigent d'une fleur à l'autre, ou
» se réunissent en société sur les bords des ruisseaux. Le
» ménélas bleuâtre, le nestor, l'adonis, le laerte, l'idéa
» bleue et blanche, le grand argus aux ailes parsemées
» d'yeux, se mêlent aux oiseaux; la légère Phoronée vole
» avec rapidité d'un arbre à l'autre, tandis que le hibou
» taciturne, tapi dans le creux d'une souche, attend, les
» ailes déployées, les ombres du soir. Des millions d'in-
» sectes s'agitent dans les airs, et mêlent le pourpre, l'or
» et l'azur à la belle verdure du feuillage, au parfum des
» fleurs. Là, des lézards agiles étonnent par leur forme et
» leur éclat; plus loin, des serpens, les uns venimeux,
» les autres innocens, qui sortent en rampant de leurs
» repaires, tantôt échappent à la vue, tantôt se dressent
» ou s'étendent au soleil en attendant leur proie. Tout est
» vie, tout est mouvement : les écureuils sautent de
» branche en branche; les singes curieux sortent de l'in-
» térieur des bois; des poules sauvages, des *hauos*, des
» pigeons s'abattent du sommet des arbres et parcourent
» le gazon humide : partout on voit des oiseaux des formes
» les plus singulières, du plumage le plus superbe; des

»perroquets verts, rouges, bleus, font retentir l'air de
»leurs cris; le toucan, qui frappe son bec large et creux,
»appelle la pluie par des sons plaintifs; les autres sor-
»tent de leurs nids pour aller visiter les orangers; ils
»posent leurs sentinelles, qui, par un cri, les avertit de
»la présence de l'homme. Une foule d'oiseaux poursuivent
»les insectes; en même temps l'amoureuse grive, cachée
»sous l'épais feuillage, célèbre ses plaisirs par des sons
»mélodieux; les manakins (oiseaux jaseurs) volent çà et
»là, et semblent prendre plaisir à se jouer du chasseur; le
»pivert fait résonner la forêt du bruit des coups que son
»bec porte à l'écorce des arbres: au milieu de toutes ces
»voix singulières, le voyageur surpris distingue celle de
»l'uraponga, qui ressemble au bruit du marteau frap-
»pant sur l'enclume, et qui paroît plus ou moins fort,
»suivant la position du chanteur. Tandis que tous ces di-
»vers animaux saluent ainsi le jour naissant, on voit le
»colibri rivalisant d'éclat avec les rubis, l'émeraude et
»le saphir, voltiger sur les plus belles fleurs. Quand le
»soleil se couche, la plupart de ces animaux cherchent le
»repos; il n'y a plus que le daim léger, la pecara, le ti-
»mide agouti et le tapir qui paissent encore; le nama et
»l'opossum, les divers animaux de la race rusée, des
»chats rôdent dans l'obscurité en guettant leur proie;
»enfin, les singes hurleurs, le paresseux (*aye aye*) au
»cri plaintif, les grenouilles croassant et les sauterelles
»terminant le jour. Les cris du macue, de la capucira et
»les sons graves du têtard annoncent l'approche de la
»nuit. Des millions de vers luisans et d'autres insectes
»brillans étincellent sur l'herbe et les bosquets ou se croi-
»sent dans les airs; enfin, des chauve-souris volent,
»comme des fantômes, dans les profondes ténèbres de la
»nuit.»

Le nouvel empire du Brésil offre, sans contredit, un sujet séduisant aux pinceaux du voyageur. Sous quelque point de vue que nous le considérions, soit que nous portions nos regards sur ses montagnes couvertes jusqu'à leurs cimes de majestueuses forêts, et dont les flancs recèlent le diamant, la topaze et les plus précieux métaux, ou sur ses vastes plaines, cultivées ou ornées des plus riches pâturages, ou sur ses riantes vallées, ou sur son sol plantureux qui satisfait à tous les besoins et à toutes les commodités de la vie, ou sur ses fleuves qui arrosent ses côtes parsemées de ports ouverts au commerce du monde entier; enfin, sur la beauté et la salubrité de son climat sous tous les degrés de latitude de l'équateur au 36e degré, où croissent à l'envi tous les produits du règne végétal, nous verrons que, sous tous les rapports, le Brésil est le pays le plus favorisé par la nature.

Mais tous ces rares avantages furent en quelque sorte perdus pour ses habitans aussi long-temps que, colonie du Portugal, le Brésil fut paralysé par les entraves que la métropole lui imposoit. Aussi les Brésiliens regardèrent-ils l'arrivée de la cour comme l'événement le plus heureux, et l'accueillirent-ils avec les plus vives acclamations. Leurs ports, fermés jusqu'à ce moment, s'ouvrirent au commerce. Selon MM. Spix et Martius, on y vit affluer 24,000 Portugais, sans compter les Anglois, les François, les Hollandois, les Allemands et les Italiens. A cette époque, Rio Janeiro n'avoit que 50,000 habitans : les auteurs que nous venons de citer en portent le nombre à 110,000 en 1817, et M. Caldcleugh l'estime, en 1821, à 135,000, parmi lesquels il suppose 105 mille nègres et 4,000 étrangers. Toute la population du Brésil, y compris les Indiens, est de 3,500,000 à 4,000,000 d'âmes : on ne sait pas au juste combien il entre d'es-

claves dans cette estimation ; mais il y en a énormément, et leur nombre ne peut que s'accroître, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il en entre tous les ans plus de 20,000 à Rio Janeiro, et 10,000 au moins dans Bahia et les autres ports; en sorte que le Brésil seul enlève annuellement à l'Afrique au moins 40,000 de ses malheureux enfans. Cette cruelle importation est non seulement inutile ; elle est funeste au pays, et ne peut, certes, être tolérée que par des hommes dépourvus de toute espèce d'énergie, esclaves eux-mêmes de l'habitude et de la paresse. Au reste, les nègres, au Brésil, n'y sont point contraints au travail par le fouet; au contraire, M. Caldcleugh nous apprend qu'ils font ce qui leur plaît, et que souvent ils maîtrisent leurs maîtres indolens. « Je n'entends pas soutenir, dit-il, qu'ils y mènent une vie très-agréable ; mais personne aussi ne soutiendra, en les voyant chanter et danser dans les rues, qu'ils sont misérables et qu'ils déplorent leur sort. » MM. Spix et Martius tiennent le même langage, et ils citent un exemple remarquable de la bienveillance des Portugais envers leurs esclaves. Un nègre de Minas Geraès, qu'ils avoient loué pour panser leurs mulets, se cacha : ayant été retrouvé et reconduit auprès d'eux, on leur conseilla, au lieu de le punir, de lui donner un grand verre d'eau-de-vie, traitement fort propre à l'encourager à commettre de nouvelles fautes. On peut conclure de cette anecdote que les Brésiliens sont des maîtres fort indulgens, et que la condition de leurs esclaves est assez supportable : c'est une espèce de consolation, sans doute ; mais nous ne voyons pas là d'amélioration à leur sort, ni de sollicitude pour développer leur intelligence et leurs facultés morales.

Il n'est aucun pays au monde où les esclaves soient

aussi facilement affranchis qu'au Brésil, mais la liberté ne rend pas leur condition meilleure, car on a observé qu'ils deviennent ordinairement paresseux, et qu'ils contractent des vices et commettent des désordres qui les plongent eux et les leurs dans la misère. Accoutumés à ne point faire usage de leur raison, ils n'ont nulle prévoyance, et sont incapables de veiller à leur conservation. Il y en a pourtant qui parviennent à avoir eux-mêmes des esclaves, et sont alors les maîtres les plus tyranniques. Rendre à la société un nègre, dit M. Caldcleugh, qui ordinairement n'a pas assez de bon sens pour se conduire, loin d'être une action charitable, est une véritable faute. Nous sommes de son avis, mais nous nous étonnons qu'il se soit arrête là, et n'ait pas remonté à la cause de ce défaut de bon sens et d'intelligence. Nous supposons néanmoins qu'il ne partage pas l'opinion des basses classes du peuple brésilien sur la formation de cette race infortunée.

Dans le temps, disent-ils, de la création d'Adam, Satan tâcha de faire un homme d'argile ; mais tout ce qu'il touchait devenant noir, il résolut de laver son homme dans les eaux du Jourdain. A son approche, la rivière se retira, et il n'eut que le temps de jeter son homme noir sur le sable mouillé, qui ne toucha que la plante de ses pieds et la paume de ses mains, de là la blancheur de ces parties; le diable, furieux, frappa sa création au milieu du visage, de là l'aplatissement du nez. Le nègre alors implorant sa pitié, lui représenta humblement que ce n'étoit point sa faute ; Satan, un peu appaisé, lui passa sa main sur la tête, de là la laine des nègres.

Si nous avons bien compris M. Caldcleugh, il voudrait que les maîtres empêchassent leurs nègres de contracter des mariages entre eux, pour qu'ils produisissent plutôt

une race de mulâtres, qui, à la force musculaire de l'un, joindroit l'intelligence de l'autre, et donneroit une population d'hommes libres capables de remplacer et de surpasser même le nombre des Africains importés annuellement. A merveille! mais l'auteur semble avoir oublié que, partout où il y a des esclaves, les enfans partagent le sort de la mère; il en cite lui-même un exemple plaisant. Un moine, le P. Canto, avoit quatre fils mulâtres, il en vendit deux, et se servit des deux autres pour le transporter à chaise à porteur.

Il est fâcheux que le comte de Linharès, qui a beaucoup fait pour le Brésil, n'ait pas songé à empêcher la traite des noirs; au reste, cet infâme trafic ne peut subsister encore long-temps. Entouré, comme l'est le Brésil par la Colombie, le Pérou, le Chili, Buenos-Aires, où ce trafic a cessé, il sera forcé tôt ou tard de suivre l'exemple de ses voisins. Le comte de Linharès a encouragé les progrès de la littérature et permis l'établissement d'une imprimerie qui, insensiblement, a été dégagée de ses entraves, au point qu'il en sort des pamphlets politiques et une gazette qui paroît deux fois par semaine. L'empereur paroît disposé à favoriser les progrès des sciences et des arts; mais M. Caldcleugh dit que ce prince, dont le caractère est violent, et dont l'éducation n'a pas été très-soignée, est capricieux, entêté et despote; il est sûr que la conduite qu'il a récemment tenue à l'égard de malheureux Allemands, pourroit lui devenir funeste s'il s'avisoit de l'étendre au sujet de la Grande-Bretagne ou des États-Unis. Ces pauvres gens, qui étoient venus au Brésil dans l'espoir d'être reçus colons et de travailler à la culture des terres ou à l'exploitation des mines, furent forcés de s'enrôler dans l'armée brésilienne; et, pour empêcher leur désertion,

il défendit aux capitaines des navires étrangers qui étoient dans le port de les recevoir à leur bord; cependant il fonde des écoles. Il y a à Rio-Janeiro une bibliothèque publique à laquelle le roi son père a donné soixante-dix mille volumes qu'il a fait venir de Portugal, un musée d'histoire naturelle et une école de chirurgie. Fra Leandro del Sacramento, savant carme, fait des lectures publiques d'histoire naturelle, et particulièrement de botanique, et élève des plantes rares dans un jardin qui est situé près de la ville, qui a aussi un jardin botanique public; il y a en outre une académie des arts qui renferme une galerie de tableaux, un hôpital, et d'autres établissemens de bienfaisance auxquels on assure que les habitans s'intéressent beaucoup. La musique est très-cultivée, surtout par les femmes; il y a un opéra, mais presque tous les acteurs sont des hommes de couleur. On dit que D. Pedro est si grand amateur de musique, qu'il ne dédaigne pas de diriger quelquefois lui-même la bande joyeuse.

Déjà les heureux effets de la diminution des restrictions qui pesoient sur le commerce se font sentir aux habitans de Rio-Janeiro, et leur inspirent une hardiesse et une confiance qu'ils n'ont jamais eues. Les marchés publics sont plus propres et garnis de toute espèce de viande de boucherie, de volaille, de légumes; quant aux fruits, il n'y a pas de pays qui puisse rivaliser avec le Brésil pour leur variété; l'orange, l'ananas, la grenade, le guaia, la pomme, le casier, le jambo, le jambouticair, le mange, les bananes, coûtent si peu, que les plus pauvres gens peuvent s'en régaler. Outre tous les végétaux d'Europe, on trouve ici des yams excellens, des patates douces, le mandiocu et le maïs, qui sont les principaux alimens des esclaves. Le cacao, l'indigo et le tabac sont des objets de commerce; mais les principaux produits du

Brésil, et qui font particulièrement sa richesse, sont le café, le coton et le sucre, ainsi que l'or, les pierres précieuses, les drogues, les bois de teinture, le suif et les cuirs, et dont l'exportation s'est élevée, en 1820, à 45 millions de fr., et, en 1821, à 55 millions. On estime à plus de 61 millions le montant du revenu annuel du Brésil, qui a presque doublé pendant la résidence du roi. Les sources de ce revenu sont les droits d'importation et d'exportation, et le cinquième que le souverain perçoit du produit des mines d'or, que l'on évalue à 25 millions de fr.

Non contens de posséder tant d'articles précieux de commerce, les Brésiliens s'imaginèrent de naturaliser la plante du thé pour se soustraire à la nécessité de la tirer de la Chine; en conséquence, ils firent venir, des plantations, plusieurs centaines de Chinois qui apportèrent avec eux un certain nombre de plantes. Le projet sembloit avoir réussi; car, en 1820, on en comptoit environ 6000; mais les feuilles ayant été cueillies sèches et préparées exactement comme en Chine, il se trouva que leur infusion n'offrit qu'une boisson âcre et terreuse qui n'avoit rien de la saveur aromatique du thé de Chine. Les Chinois retournèrent chez eux malades; plusieurs moururent, et d'autres abandonnant la plantation nouvelle, ils passèrent dans la ville où on les voit vendre leurs ustensiles et leur *too foo*. Telle fut l'issue d'une folle entreprise qui ne pouvoit réussir là où le prix de la main-d'œuvre est de quatre à six sols par jour.

Le climat du Brésil est bon et salubre; les maladies les plus fréquentes, au rapport de MM. Spix et Martius sont les diarrhées chroniques, l'hydropisie, les fièvres intermittentes, la siphilis et l'hydrocèle; il n'y a que cette dernière maladie qui puisse être regardée comme

endémique ou particulière à Rio-Janeiro. Les fièvres n'y sont pas aussi communes qu'on auroit lieu de le croire en voyant le grand marais qui s'étend vers les faubourgs, et dont toutes les immondices de la ville augmentent les exhalaisons pestilentielles qui appellent des milliers de vautours que personne n'inquiète, parce qu'on les regarde comme d'excellens boueurs. Il n'est pas douteux qu'un jour ce marais ne soit desséché par des écluses, et la mer encaissée par des digues ; mais jusqu'à présent les Brésiliens paroissent ignorer les avantages de la propreté ; ils entassent au pied de leurs maisons du bois à brûler et toutes sortes d'immondices qui servent de retraite et de nourriture à des essaims de mouches, de puces, de scorpions, et autres insectes dégoûtans; les rats fourmillent; et, loin de craindre les chat, on les voit vivre avec eux en bonne intelligence. Les rues sont infestées de chiens auxquels on laisse le soin de chercher eux-mêmes leur nourriture, et qui sont dans un état de guerre perpétuel avec les nègres. M. Caldcleugh dit que l'hydrophobie est inconnue à Rio-Janeiro, et il paroît croire qu'elle n'est si commune chez nous que parce que nous coupons le ver aux chiens, et que par cette opération nous les privons d'un des conduits salivaires.

Outre ces incommodités qu'on rencontre dans la ville, il y en a qui affligent tout le pays, et qui feroient oublier sa beauté et sa fertilité. Partout on voit des essaims de fourmis, de cloportes, de termites, de mouches, de tiques, de cousins qui ravagent les habitations. Les forêts sont remplies de scolopendres, de centipèdes, de scorpions, de crapauds et de grenouilles gigantesques, d'araignées énormes, dont les toiles sont assez fortes pour prendre des oiseaux de la petite espèce; des serpens de toute espèce, venimeux et autres, y abondent : on y voit

le boa (*constrictor*) qui a quelquefois dix-huit pieds de longueur, et dont la peau, tannée, sert à faire de bonnes bottes; le serpent à sonnettes y est très-commun : on a dit à M. Caldcleugh que, dans plusieurs fermes, il arrivoit tous les ans que deux ou trois esclaves mouroient de la morsure de ce reptile. On raconte le fait suivant, qui s'est passé dans la province de Minas :

« A San Joao del Rey, un jeune homme, traversant la forêt, fut mordu au coude-pied par un serpent à sonnettes; il arriva chez lui malade, et mourut. Sa veuve, suivant l'usage des femmes du Brésil, ne tarda pas à se remarier : le nouvel époux se servit des habits du défunt, et, ayant mis ses bottes, tomba malade et mourut peu après. Un troisième eut le même sort. Un quatrième, qui ne craignit pas de l'épouser, découvrit par hasard la dent du serpent à sonnettes qui étoit restée dans la botte, et qui, sans doute, avoit causé la mort de ses prédécesseurs. »

Une chaîne de montagnes d'environ 4,000 pieds de hauteur s'étend du nord au sud non loin de la côte et presque parallèlement. Plusieurs rivières y ont leurs sources; celles qui coulent de l'orient se jettent dans l'Océan; mais les plus nombreuses et les plus grandes, à l'occident, portent leurs eaux à la rivière de Panama, qui se réunit à la rivière de la Plata : les premières ne sont pas navigables, excepté peut-être la rivière Rio Francisco, dont les divers bras ont leurs sources au centre même du district des Mines.

Le défaut de grandes routes est encore un plus grand obstacle à la richesse et à la prospérité du Brésil que celui de rivières navigables. Le fertile district de Santo Paulo communique avec la baie de Santos par un chemin de montagnes qui n'est accessible que pour les mulets;

le district populeux de Minas Geraës ne communique avec la capitale que par le port d'Estrella, à la pointe du port, d'où part un chemin qui n'est praticable que pour des chevaux et des mules, et cependant c'est par ce chemin que passe tout l'or de ces mines. Villa-Rica, capitale de la province de Minas Geraës, est à 88 lieues au plus de Rio-Janeiro, et M. Caldcleugh a mis plus de quinze jours à faire ce trajet. Il résulte de ses observations et de celles de MM. Spix et Martius, que, sur une étendue de plusieurs mille milles carrés, l'or est répandu sur les rochers de ces montagnes, sur le sol et dans le lit des rivières, mais généralement en petites particules, en sorte qu'il faut beaucoup de travail pour le recueillir; quelquefois on le trouve en cristaux, d'autres fois en dendrites, et assez rarement en monceaux; cependant on en a trouvé un à Villa-Rica du poids de seize livres. On dit que souvent on a trouvé des morceaux d'or sous les racines des plantes déracinées et entraînées par les grosses pluies; enfin, l'or est si généralement répandu sur les contrées centrales du Brésil, que l'on est tenté de croire qu'elles ont été arrosées par une pluie d'or plus solide que celle de Danaé. Après de fortes pluies, on voit souvent dans les rues de Rio des enfans trouver des morceaux d'or.

Dans les montagnes, l'or se trouve dans une argile rouge et pesante, sous des couches d'ardoise, de quartz, ou dans des veines de quartz et de fer. Pour l'ordinaire, il se présente sous la plus belle forme dans une ardoise micacée et martiale à larges feuilles, ainsi que dans des pyrites arsenicales et martiales : non seulement les lits, mais les bords même des nombreux ruisseaux qui filtrent leurs eaux à travers les flancs des montagnes ou qui coulent à leur pied, sont aurifères. L'or n'est pas le seul tré-

sor qu'offrent ces mines; MM. Spix et Martius assurent qu'excepté l'argent, elles recèlent tous les autres métaux. La mine de fer qui forme la base de cette longue chaîne est si riche en métal, qu'elle rend 90 pour 100. On trouve du plomb près la rivière de San Francisco, du cuivre à San Domingo, de la manganèse à Paraopeba, du platine dans divers torrens, du mercure, de l'arsenic, du bismuth, de l'antimoine et de la rosette près de Villa-Rica; des diamans à Tejuco et à Abaite, des topazes jaunes, bleues et blanches, des aigues-marines, des tourmalines rouges et vertes, des chrysobérils, de grenats et des améthystes à Minas-Novas. Mais le plus précieux des trésors et le plus négligé, c'est un sol des plus fertiles sous un climat qui, relativement à l'élévation du pays, est agréable et tempéré: mais là, comme partout, on voit régner l'*auri sacra fames*. Négligeant l'agriculture, les Brésiliens ont tourné toutes leurs vues vers les mines, loterie dont le gros lot reste presque toujours dans la roue. Les voyageurs bavarois ont observé qu'en entrant dans le district de l'Or, ils n'ont trouvé qu'un papier-monnoie déprécié et un grand nombre de faux assignats. Voici la description que M. Caldcleugh nous fait de la capitale:

« Villa-Rica, pouvant être regardée comme l'entrepôt de Minas Geraës, étant, d'ailleurs, le seul passage pour se rendre au district des Diamans et autres parties de l'intérieur du Brésil, offre quelque apparence de mouvement et d'activité; mais on voit, par ses maisons abandonnées, qu'elle ne renferme plus la population abondante qu'elle avoit autrefois. Aucun lieu n'offre plus de sujets de méditation au philosophe. Une grande montagne à veines d'or y attire une population de trente mille âmes, qui, dans le cours de

soixante à soixante-dix années, a épuisé ce précieux métal. Comme il faisoit sa richesse, le sol étant aride et les habitans peu soucieux de le cultiver, sa population, au bout d'un siècle, a diminué de deux tiers, et ses rues, ses palais, son gouvernement et les édifices de l'administration des mines sont les seuls monumens de son opulence passée. Ses rues pullulent de mendians qui, malades, demandent l'aumône, et, bien portans, vont alternativement travailler aux mines et implorer la pitié des habitans. »

Il y a trois manières de recueillir les parcelles d'or; d'abord, en curant le sédiment des rivières; ensuite, en faisant sauter le roc au moyen de la poudre et en en pilant les fragmens; enfin, en jetant des torrens d'eau sur les crevasses aurifères des montagnes; on voit encore le peu de nègres employés dans les lavoirs chercher, avec leurs bouts de bois, dit M. Caldcleugh, une subsistance précaire et misérable en gagnant quelques *vintoms* par jour. Les collines isolées sur lesquelles la ville est bâtie sont tellement perforées de leur base au sommet, qu'elles ressemblent à une ruche d'abeilles. Tout l'or que l'on trouve est porté au bureau d'enregistrement, où il est purifié, et dont le cinquième est envoyé à l'empereur. On a grand soin de placer des corps-de-garde pour empêcher toute soustraction frauduleuse. Si, dans les mines de diamans de Tajuro, quelque nègre est soupçonné de soustraire un diamant, on l'envoie près d'une vieille femme qui fait le médecin du village, et qui lui administre une forte dose d'une décoction de plantes. M. Caldcleugh en cite un exemple : Une dame qui, sur la route de Villa-Rica à Rio-Janeiro, avoit été portée sur le registre comme suspecte, fut aussi envoyée à une vieille femme docteur. Celle-ci ne tarda pas à vérifier les

soupçons de l'administration; elle rapporta le diamant, et fut récompensée.

Le procédé par amalgame, sans lequel l'or ne sauroit être proprement séparé de la mine de fer, d'antimoine ou d'arsenic, est peu connu dans ces mines, qui, en général, sont très-mal exploitées.

On a établi une fonderie de fer sous la dénomination d'Ypanima; elle est dirigée par des Allemands, après avoir été abandonnée par des mineurs suédois que le comte Linhares avoit fait venir. Ces pauvres gens, qui se dégoûtèrent de lutter sans cesse contre la paresse, les vices et la maladresse des mulâtres et des nègres, n'ont pas tenté à subir le sort des Chinois; ils ont langui, regrettant leur patrie; plusieurs ont succombé, et les autres ont saisi avidement la première occasion qui s'est offerte de retourner chez eux. Cependant la mine est très-riche; elle produit 90 pour 100; mais le fer est fragile, défaut que l'on attribue à la nature du charbon qu'on emploie dans ces usines. On prétend que, si des voies de communication étoient établies au Brésil, cette seule fonderie pourroit fournir du fer à toute l'Amérique méridionale.

Il paroît, suivant le rapport que nous ont fait les voyageurs bavarois, que les habitans du district des Mines, dégoûtés du peu d'avantages que présente l'exploitation de l'or, ont commencé à s'adonner à la culture de celles de leurs terres qui sont fertiles : déjà leurs maisons se distinguent de celles des autres par la propreté, et la population a commencé à s'accroître; car, en 1802, on comptoit à Minas Geraës 433,049 habitans, parmi lesquels étoient 189,972 nègres, et, en 1820, le nombre des habitans s'élevoit à 621,885, parmi lesquels on ne trouvoit que 165,210 esclaves.

En général, tous les habitans de Minas Geraës feroient bien s'ils suivoient l'exemple de leurs voisins du district de Santo Paulo, qui, ne renfermant que la moitié de population et à peine le tiers d'esclaves, est riche par ses produits. Dans les plaines derrière la Sierra, il y a des fermes où l'on trouve de deux à quarante mille chevaux et bêtes à cornes. Les habitans envoient leur superflu, fromages, viandes salées, cuirs, suif, à dos de cheval ou de mulet, au port de Santos; ils cultivent plusieurs fruits qui ne viennent que sous le tropique; de vastes terrains sont couverts de pins sauvages; mais, lorsqu'ils cultivent cet arbre, son fruit devient d'une grosseur étonnante et d'un goût exquis; ils en font un vin très-agréable, ainsi que du *jabuticaba (myrtus cauliflora)*, qui est un des meilleurs fruits du pays. Le mûrier y prospère; la soie du ver qu'il nourrit est très-belle; mais on trouve, sur un arbrisseau assez semblable au laurier, une espèce particulière de ver qui file une soie plus fine et plus brillante que celle du bombyx commun. La cochenille, qui y croît partout, est negligée, et l'indigo est regardé comme mauvaise herbe.

L'esquisse que nous venons de tracer suffit pour faire pressentir à quel haut degré de prospérité ce riche et beau pays pourra être porté par une population intelligente et industrieuse qui possédera les capitaux nécessaires et saura les faire valoir. Aujourd'hui que les Anglois ont la fureur d'embarquer leurs fonds, et qu'ils se livrent à des spéculations étrangères, nous conviendrons qu'il n'est aucun des nouveaux états de l'Amérique méridionale plus propre que le Brésil à leur offrir des chances avantageuses.

Avant de visiter les mines, M. Caldcleugh se rendit, par mer, à Rio de la Plata. Arrivé à Monte-Video, il crut

voir dans les rues un air de pauvreté qui ne répondoit pas à l'idée qu'on lui avoit donnée de l'opulence qui régnoit dans cette ville. En effet, sa population, qui, par suite des troubles intérieurs, avoit diminué d'un tiers, n'étoit plus que de 10,000 âmes; mais il trouva que les femmes étoient et plus belles et mieux mises qu'à Rio-Janeiro. Il y recueillit beaucoup de particularités relatives au Paraguay. Ce pays, le plus populeux et le plus florissant qu'aient possédé les jésuites, situé à la frontière occidentale du Brésil, entre les rivières de Panama et le Paraguay, à 6 ou 700 milles de Buenos-Ayres, a subi récemment une révolution à la tête de laquelle s'est placé un des naturels, nommé *Francia*, qui, ayant étudié à l'université de Cordoue, est ordinairement désigné par le titre de *docteur*. Velasco, qui gouvernoit pour le roi, entra dans la révolution; mais Francia ne tarda pas à s'en défaire, et se déclara lui-même dictateur.

En 1810, Buenos-Ayres arma contre lui : les troupes républicaines avancèrent sans résistance presque jusqu'à l'Assomption. Leur chef crut qu'il s'empareroit sans opposition de la capitale; mais, une nuit que les troupes étoient campées, elles se virent environnées de grands feux, et, au même instant, arrive un parlementaire qui leur dit que, ne voulant point répandre de sang, le dictateur leur offre de les laisser s'en retourner sur-le-champ à Buenos-Ayres; mais que, s'ils avancent d'un seul pas, ils en subiront les conséquences. Le commandant, après quelque hésitation, crut qu'il étoit prudent de se retirer; mais, toutes les nuits, tant qu'il fut sur le territoire du Paraguay, ses troupes se trouvèrent cernées par les flammes, et il s'estima heureux d'échapper au danger. Dès-lors, toutes les relations avec le pays ont cessé. Après sa défaite, Artigas se retira au Para-

guay ; mais il y fut arrêté, et Francia l'envoya dans un lieu d'exil.

En 1820, le docteur invita M. Bonpland, collaborateur du baron de Humboldt, à passer au Paraguay pour y continuer ses recherches scientifiques; mais on lui conseilla de ne pas se fier à lui, et M. Bonpland se contenta d'explorer l'Entre-Rios, et resta entre le Parana et l'Uraguay, où, trouvant le matté ou arbrisseau à thé, appelé communément *yerba par excellence*, il s'associa avec un Écossois pour la culture et la fabrication de cette plante. Ils avoient à peine commencé leur entreprise, que le dictateur mit à leurs trousses un détachement qui avoit ordre de s'emparer de leurs personnes. L'Écossois s'échappa; mais M. Bonpland fut pris, et n'a pu depuis revenir en France. On présume néanmoins qu'il est libre d'aller où il lui plaît et de poursuivre ses recherches, mais qu'il ne peut franchir les limites du Paraguay. Il paroît que le médecin anglois Poulett et un constructeur de navire qui ont passé, il y a quelques années, à l'Assomption, y sont restés.

On a vainement cherché à pénétrer les desseins du dictateur.

Le thé, ou l'herbe du Paraguay, est le produit d'une espèce d'ilex (chêne) dont on prépare la feuille. Elle est si recherchée par les Espagnols de l'Amérique méridionale, que l'on assure que dans une année on en expédioit, pour Buenos-Ayres seulement, 2,000 ballots, dont la valeur étoit estimée un million sterling. Cependant Francia, ayant défendu l'exportation de cette herbe, a pour ainsi dire forcé les Brésiliens à la cultiver eux-mêmes, car cette plante est indigène à la chaîne des monts qui s'étendent à l'occident. Les Espagnols assurent que Francia ...cien jésuite, et qu'il garde le Paraguay au roi

d'Espagne. S'il en est ainsi, il est de son intérêt de faire la paix avec ses voisins, car il n'est guère probable qu'ils le laissent tranquille dans son petit territoire, dont il exclut tous les étrangers avec autant de soin qu'un empereur de la Chine. On prétend qu'il gouverne suivant les principes des jésuites, et que la population, qui se compose de 200,000 blancs, sans compter les Indiens, est très-contente de l'ordre de choses qu'il a établi. On peut se faire une idée de son gouvernement et de son peuple par ce qu'en rapporte M. Caldcleugh.

« Il y a quelques années, dit-il, que le dictateur déclara publiquement que le gouvernement seroit désormais populaire; qu'un congrès, composé de mille membres choisis dans toutes les classes du peuple, seroit convoqué pour établir le nouveau gouvernement. En effet, les membres, pris dans toutes les classes, s'assemblèrent à l'Assomption, où le dictateur avoit décidé qu'ils commenceroient leurs importans travaux. Trois jours s'étant écoulés sans qu'ils eussent reçu de quoi vivre, ils commencèrent à s'inquiéter, craignant que leurs femmes et leurs familles ne souffrissent de leur absence; ils se rendirent en corps auprès du dictateur, le priant de reprendre le pouvoir suprême, déclarant qu'ils étoient parfaitement satisfaits de la manière dont il gouvernoit, et finirent par lui demander la permission de s'en retourner chez eux. Son Excellence, déguisant la joie qu'elle éprouvoit du succès de son plan, leur dit qu'elle se réservoit le pouvoir de les convoquer, et qu'elle en feroit usage dès qu'elle entendroit des plaintes ou des murmures; mais que, dans ce cas, elle les prévenoit que la session seroit au moins de six mois.

Francia a su affermir son autorité sur l'esprit du peuple par quelques connoissances en astronomie. Tous les soirs,

il sort de son palais, suivi par une multitude de gens; et, après avoir observé les astres et fait ses calculs, il rentre, et tous restent dans l'admiration.

(La suite au cahier prochain.)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Le château de Cseithe, en Hongrie.

Dans le *Voyage pittoresque sur la rivière de Waag*, par le baron *Mednianski* (à Pesth, 1826), on trouve le trait historique que voici :

« Le château de Cseithe, sur la Waag, n'offre plus que des ruines et des décombres. Ayant appartenu à Mathias Corvin et à Maximilien II, il étoit tombé entre les mains d'Élisabeth Bathory, nièce d'Étienne Bathory, roi de Pologne, et épouse de François Nadasdy. Cette princesse a donné une malheureuse célébrité à ce château, où, pendant plusieurs années, elle a exercé une cruauté dont l'histoire n'offre point d'exemple. Elle faisoit élever, dans sa résidence, des jeunes personnes peu fortunées qu'elle dotoit et qu'elle marioit en certaines circonstances remarquables de l'année; mais elle punissoit avec dureté et violence les plus petites fautes, et sembloit se complaire en voyant souffrir ces créatures innocentes. Un jour, elle frappa avec brutalité une de ces innocentes: le sang de la victime lui ayant sauté au visage, elle courut à son miroir pour s'essuyer, et crut remarquer que sa peau en étoit devenue plus blanche, plus belle et plus éclatante. Aussitôt l'idée lui vient qu'elle se rajeuniroit en se

baignant dans le sang de ces infortunées. Deux vieilles femmes de chambre et son nain Fitzko l'aidèrent à exécuter cet horrible projet. Les jeunes personnes disparoissoient l'une après l'autre; et, ce qui est presque inconcevable, plus de 300 avoient été immolées au caprice de cette femme féroce. Un jeune homme, ayant perdu ainsi celle qu'il devoit épouser, eut des soupçons, et, en répandant l'or, il se procura même les restes mortels de celle qu'il pleuroit. Furieux, il court à Presbourg, et y fait retentir les cris de sa douleur et de son désespoir. Comme il s'agissoit d'une princesse, le palatin du royaume, George Thurzo, crut devoir se rendre lui-même sur les lieux; il surprit les quatre monstres en flagrant délit, et au moment où la victime expiroit, après avoir lutté vainement contre ses bourreaux. Le procès s'instruisit, et les actes en furent imprimés pour satisfaire à l'indignation publique. Les deux femmes furent condamnées à avoir la main droite et la tête coupées; le nain, à perdre également la main et à être ensuite jeté dans les flammes. La princesse fut enfermée en une obscure et étroite prison, où elle mourut au bout de trois ans, en 1614. Il y a peu d'années que le concierge du château montroit encore l'endroit où ces atrocités avoient eu lieu, le grand pot de terre où l'on exprimoit le sang, et la cave profonde où l'on jetoit ensuite le corps de la victime.

Le Puits des Amans.

En arrivant à Trentschin, dit le baron Mednyanski, on me recommanda de visiter avec attention le *Puits des Amans*, si remarquable par sa profondeur et par la solidité de sa construction. Le roi Mathias Corvin ayant

donné le palatinat de Trentschin à Étienne Zapolya, celui de ses lieutenans qui s'était distingué au-dessus de tous les autres, par sa sagesse, sa bravoure et ses talens militaires, Etienne déploya ses richesses et sa magnificence pour embellir la ville et le château de Trentschin. La nature et l'art ayant rendu imprenable ce rocher, pareil à Gibraltar, pendant que la guerre exerçoit ses ravages, il y avoit rassemblé les productions des arts, des sciences, et les jouissances que l'on recherche pendant la paix. Il lui manquoit un puits qui descendît jusqu'au niveau de la Waag, et les tentatives qu'il avoit faites pour creuser dans le roc à une telle profondeur avoient échoué. Revenant d'une expédition heureuse contre la Turquie, parmi les prisonniers se trouva une jeune musulmane d'une rare beauté; il en fit don à son épouse Hedvige, duchesse de Teschen, et en peu de temps la belle esclave eut gagné l'affection de sa maîtresse. Des marchands turcs arrivèrent à Trentschin pour racheter les prisonniers. Zapolya s'entendit facilement pour la rançon de tous, à l'exception de celle qu'il avoit donnée à son épouse, et celle-là même étoit l'amante d'un pacha, guerrier célèbre parmi les Turcs, lequel se trouvoit déguisé dans cette caravane de marchands turcs. On offroit de l'or, des pierres précieuses, des diamans. Zapolya rejeta toutes les offres; enfin, il dit à ces marchands, qu'il leur rendroit la belle esclave quand ils seroient venus à bout de faire venir l'eau de la Waag jusqu'au haut de sa forteresse. Le pacha accepta la condition; s'étant déclaré l'esclave de Zapolya avec tous les siens, il se mit au travail, et au bout de trois ans l'eau de la Waag montoit jusqu'au-dessus du rocher. La belle musulmane fut rendue, non seulement sans

rançon, mais avec des présens qui attestoient la satisfaction et la reconnoissance de Zapolya.

(*Voyage pittoresque aux bords du Waag.*)

Lieux de refuge aux îles Sandwich.

La barbarie de ces insulaires étoit tempérée par une institution due à la sagesse des prêtres idolâtres, aujourd'hui détrônés, mais non pas remplacés par les missionnaires. C'étoient les *Pohouna's*, ou lieux de refuge, qui semblent rappeler une institution semblable chez les Hébreux et chez plusieurs autres peuples de l'Asie. Il n'y en a que deux dans l'île; l'une est située près de *Hare-Keave*, ou maison de Keave (tombeau sacré des rois) et l'autre à *Waipio*, sur la côte N. E., dans le district de Kohala. La première, nommée *Honau-Nau*, fut construite par Keave, il y a environ 250 ans; elle s'élève sur le bord de la mer, à 715 pieds de long sur 404 de large, et est entourée de murs de 12 pieds de haut sur 15 de large, excepté du côté du rivage où il n'y a qu'une palissade fort basse; l'on voyoit dans son enceinte 3 grands *Heiau*, dont l'un, assez bien conservé, formoit un massif compacte de pierres de 126 pieds de long sur 65 de large et 10 pieds de haut L'on remarquoit çà et là, dans la muraille, des quartiers de roche, du poids de plus de deux quintaux, élevés à la hauteur de 6 pieds. Ces endroits de refuge étoient des asiles inviolables pour le criminel fugitif, pour l'ennemi vaincu, et pour les vieillards, les femmes et les enfans, pendant l'absence des guerriers. Les prêtres qui y résidoient faisoient périr tous ceux qui avoient le malheur d'offenser l'esprit de Keave.

Il existe un autre *Pohouna*, appelé *Pakarana*, dans la vallée de *Waimanu*, mais il est moins étendu que

celui de Honou-nau. Au centre de l'enclos s'élève, à l'ombre d'un majestueux *pandanus*, la maison de Riroa, qui renferme les ossemens d'un roi du même nom, fils d'Umi, lequel occupa le trône d'Haouaï, il y a environ quinze générations.

Peut-être un troisième lieu de refuge se retrouve-t-il dans une ancienne fortification, dont on distingue, près de Kainea, les ruines imposantes. Les murailles crénelées d'en haut avoient 12 pieds d'élévation sur 14 d'épaisseur à leur base; une partie de la muraille subsiste encore près de la caverne de *Raniahea*, dans laquelle on plaçoit, suivant le rapport des naturels, les enfans et les vieillards, et quelquefois même les femmes des guerriers pendant le combat. On croit que cette caverne et le fort voisins étoient environnés d'une forte palissade lors des guerres civiles qui désolèrent l'île d'Haouaï. (Relation de M. *Ellis.*)

Les villes libres Hanséatiques (1).

Hambourg, la plus puissante et la plus riche de ces petites républiques *protegées*, possède un territoire de 7,10 milles carrés allemands (19,7 lieues carrées), avec une population de 134,500 individus, mais le bailliage de Bergedorf, avec deux lieues et demie carrées, appartient en commun à Lubeck.

Les revenus sont estimés à 2 millions de marcs banco (4,500,000 fr.); la douane et l'octroi sont les principales sources du revenu, de sorte que c'est au fond l'étranger qui les paie, quoiqu'en apparence il tombe 32 fr. sur la quote part de chaque habitant.

(1) *Anséatiques* est une mauvaise orthographe. La *Hanse* étoit la fédération des villes libres; de là le nom de *Hanse-Stædte*, villes de la Hanse.

La dette publique est de 13,500,000 flor., ou 33,750,000 f., selon les estimations de *Ruder;* d'autres estimations la portent jusqu'à 60 millions de florins.

Lubeck, la plus ancienne des villes hanséatiques, compte sur un territoire de 5,50 milles carrés (15, 2 lieues carrées), une population de 40,700 individus, dont 25,526 dans la ville, où elle diminue continuellement, de sorte que Lubeck sera bientôt (si elle ne l'est déjà) inférieure à Altona.

On estime les revenus à 400,000 florins, et la dette publique à 8 millions; mais dans ces estimations il y a des articles de diverse nature confondus ensemble. La publicité du budjet est encore moindre ici qu'à Hambourg.

Brême ou *Bremen* n'a que 3, 21 milles carrés, ou près de 9 lieues carrées de territoire; sa population est de 38,500 individus, dont 36 à 47,000 dans la ville même, où, comme à Hambourg, tout s'accroît et prospère.

Le revenu est évalué à 500,000 florins, et provient en grande partie de la douane. La dette est de 4,500,000 florins.

Les trois villes fournissent un contingent assez considérable à l'armée fédérale, savoir :

Hambourg. . . ,	1298 hommes.
Lubeck.	406
Brême.	365
	2069 hommes.

La population réunie des trois villes est 223,700 individus.

Tombeau royal de l'ile Haouaï (Owaïhi).

L'asile sacré des rois et des princes après leur mort, nommé le *Hare o Keave*, ou maison de Keave, est un

bâtiment en bois de 24 pieds de long sur 16 de large ; il est recouvert de feuilles de *Ti*, et s'élève sur un banc de lave qui s'avance dans la mer. Ce monument est environné d'une forte palissade; et, sur le devant, à chaque extrémité, il y a une petite esplanade d'environ 24 pieds de large, pavée avec des dalles en lave. L'on y voit plusieurs figures en bois placées, les unes sur des piédestaux très-bas, à l'ombre d'un arbre, d'autres sur des pieux élevés plantés dans les rochers qui dominent le rivage, et d'autres enfin sur les palissades, à une distance inégale les unes des autres. A l'extrémité S. E. s'élèvent, sur un monceau de pierres disposées en croissant, qui a trois pieds de large sur deux de haut, des colonnes de 8 ou 10 pieds de hauteur, et des piédestaux de 3 à 4 pieds, sur lesquels étoient placées des figures curieusement taillées. Dans l'intérieur du monument, les voyageurs distinguèrent, à travers les fentes des portes, plusieurs grandes figures en bois et en plumes rouges, qui avoient de grandes bouches avec des rangées de dents de requins, et des yeux très-brillans en coquilles de perles. Auprès, on remarquoit des tas d'ossemens humains, des châles précieux, divers autres objets de prix, et des restes d'offrandes faites à des époques déjà très-éloignées. On croit que ce monument fut érigé pour recevoir les restes du roi, dont il porte le nom, et qui a régné a Marvaü, il y a environ huit générations. (Relation de M. *Ellis*).

Population de l'Irlande.

Nous trouvons, dans l'*Edinburgh-Review*, février 1826, quelques citations curieuses des dépositions faites devant le parlement d'Angleterre, sur la situation actuelle de l'Irlande. Le célèbre professeur M. M'Culloch pense que la population de l'Irlande continue à s'accroître avec

rapidité dans la proportion de 200,000 individus par année. Ni la misère dans laquelle les paysans irlandois vivent, ni l'oppression qu'ils éprouvent, n'arrêtent l'augmentation de cette race particulièrement politique. M. M'Culloch pense que la mortalité des enfans, proportion gardée, n'est pas plus grande qu'ailleurs, et ne peut par conséquent pas servir de barrière à l'accroissement de la population. Le docteur Church dépose du même fait. Les enfans qu'il a vus sortir tout nus d'une misérable cabane, n'en avoit pas moins l'air d'une florissante santé. La population de l'Irlande, qui, en 1821, étoit au-dessus de sept millions, doit aujourd'hui être au moins de 7,500,000, et elle s'élèvera, dans l'année 1851, à la somme de quatorze millions. Le capital et les moyens de subsistance n'augmentent pas, bien s'en faut, dans la même proportion. Ces faits sont alarmans pour la politique angloise. Les quatorze millions d'Irlandois de 1851, s'ils étoient sans travail et sans pain, seroient des voisins fort dangereux pour la population de l'Angleterre qui, ne doublant que dans l'espace de quatre-vingts ans, ne s'élèvera, en 1851, qu'à seize millions.

Peut-être les Anglois seront-ils forcés d'établir un système de déportation régulière.

Les temples de l'île Haouaï (Owaihi).

Les temples, ou plutôt lieux de sacrifice, dans les îles Sandwich, s'appellent *Heiau's*. Ils sont bâtis en lave, substance qui paroît être considérée comme une pierre sacrée. Les missionnaires viennent d'en décrire plusieurs.

En se rendant de Karama au rivage méridional de la baie de Kearakekua, les missionnaires découvrirent les ruines d'un ancien heiau, sur le Morai, où le capitaine

Cook avoit établi son observatoire. Les murs qui subsistent encore ont cent pieds de longueur sur quinze de hauteur, et l'espace qu'ils renferment est couvert d'ossemens d'hommes et d'animaux qui y ont été offerts en sacrifice. Sur une hauteur voisine se trouve un petit enclos d'environ 15 pieds carrés, et entouré d'un mur de cinq pieds de hauteur, et dans l'intérieur il y a un âtre, élevé de dix-huit pouces, bordé d'un rang de pierres grossières et couvert de charbons. C'est là que le corps du malheureux Cook fut dépecé, et que sa chair, séparée de ses os, fut réduite en cendres. Les naturels disent qu'un autre étranger y fût également enterré; mais ils ne connoissoient ni son nom ni celui de sa patrie ou du navire sur lequel il étoit venu.

Le grand Heiau, appelé *Bukoholá*, situé sur une éminence dans le district de Towaihae, ressemble à une forteresse démantelée. Sa forme est celle d'un parallélogramme irrégulier, et il a 224 pieds de longueur sur 100 de large. Les murailles, toutes construites en pierre, ont vingt pieds d'élévation sur six de largeur à leur sommet, et près du double à leur base; du côté de la mer elles n'ont que 7 à 8 pieds de haut, et sont épaisses en proportion; la terrasse supérieure est pavée de pierres plates et unies. Dans une petite cour de la partie méridionale de l'édifice, se trouvoit l'idole principale au milieu de plusieurs divinités d'un ordre inférieur. Le prêtre, son organe, se plaçoit dans un *arus* ou espèce de cage en forme d'obélisque. A l'extérieur et à l'entrée de cette cour, on voyoit le *rore* ou autel sur lequel s'offroient les sacrifices. Vers le milieu de la terrasse s'élevoit la maison sacrée du roi, dans laquelle il se tenoit pendant la saison de la stricte observance du *tabou*, et à l'extrémité septentrionale il y avoit des maisons pour les prêtres. On avoit

pratiqué, dans les murs de cette terrasse et dans ceux des terrasses inférieures, des niches pour les idoles en bois.

Ce temple fut érigé par Tamehamana, il y a environ trente ans, après qu'il eut soumis Maui, Ranai et Morokai et les révoltés de Hawaü. Il le dédia à son dieu de la guerre *Tairi* ou *Kukairimouku*. Le jour de son inauguration on y fit des offrandes de fruits, de porcs et de chiens, et on sacrifia sur ces autels onze victimes humaines.

On voyoit aussi à Buapua un autre *heiau* appelé *Kauaikahaora*, construit d'immenses blocs de lave et qui avoit 150 pieds de longueur sur 70 de largeur. A son extrémité septentrionale, il y avoit une salle de 60 pieds de long sur 10 de large, entouré d'un mur fort élevé. On y entroit par une porte très-étroite. L'autel étoit formé d'un tertre de terre recouvert en pierres unies. On en avoit enlevé les idoles; mais, suivant le rapport des naturels, il y en avoit eu cinq principales; savoir : une en pierre, deux en bois, une autre en plumes rouges, et une cinquième qui avoit été apportée d'un pays étranger: c'étoit *Kamnuiakea* (le grand et vaste Kane), envoyé de Tauai, *Kaneruruhonna* (Kane qui soutient la terre), *Roramakaeha*, *Kekuaaïmann*, etc.

Les missionnaires découvrirent dans un endroit, nommé *Karuao-kalani*, un autre *heiau*, nommé Pakiha, qui étoit parfaitement conservé. Les murs en étoient bien construits, épais et presque entiers. Les pierres placées à leur sommet étoient disposées en forme de flèches, et ne laissoient pas de donner à l'édifice un aspect fort curieux. Les voyageurs ne purent savoir à quelle idole il étoit consacré. Ils apprirent seulement que sa construction remontoit au temps de la reine Keakealani, qui, suivant la tradition, avoit régné environ onze générations

auparavant. Dans un autre heiau, nommé *Kanekaheilani*, qui a plus de 200 pieds carrés, se trouve un bassin d'eau saumâtre et limpide qui servoit de bain à Tamehameha. A 150 pieds de distance de là, il en existe un autre appelé *Hale o Tairi*, ou maison de Tairi, bâtie par ce prince, peu de temps après son avénement au trône de l'île. (Relation de M. *Ellis.*)

Notice sur la ville de Baroche, en Guzerat.

« Dans presque toutes les contrées du Guzerat, une petite famille hindoue de basse classe peut subsister avec quarante ou cinquante roupies par an, peut-être même avec moins. Quand les besoins d'un peuple sont réduits à si peu de chose, et quand il est aussi facile de les satisfaire, la même étendue de terrain peut nourrir bien plus d'habitans. On a calculé que le rapport de l'Inde à l'Angleterre est comme trois, et, dans quelques districts, comme quatre à un, c'est-à-dire qu'un terrain déterminé qui, en Angleterre, ne nourriroit qu'un seul homme, suffiroit dans l'Inde pour trois ou quatre.

« Dès que je fus arrivé à Baroche, j'achetai une petite maison avec un peu de terre au village de Vezelpour, à un quart de lieue de la ville. Cette propriété touchoit à deux jardins anglois, à une mosquée ruinée et à un bois sacré; enfin, du côté du sud, au Nilbaddah. De grands mangoliers, tamariniers et bananiers répandoient dans le jardin un ombrage délicieux; trois hommes et un enfant étoient occupés, pendant huit heures par jour, à l'arroser. L'ombrage et l'eau sont indispensables dans un jardin de l'orient. Des serpens blancs, verts, écarlates et noirs s'y glissoient quelquefois, mais sans faire de mal; il paroît même qu'ils n'étoient point venimeux; il y en-

troit aussi un gros serpent qui aime à se cacher sous les herbes rampantes. Les jardiniers s'opposoient toujours à ce qu'on détruisît cette espèce, qu'ils regardent comme le génie tutélaire des jardins, et qu'ils désignent par des expressions affectueuses, telles que père, mère et autres. J'avois fait faire un bain dans un bosquet d'orangers et de citronniers. Une fois, une dame angloise, accompagnée de ses femmes de chambre, s'y baignoit, quand elle entendit du bruit parmi les plantes du bord de l'eau, et aperçut un énorme cobra-capello qui dressoit sa tête hideuse et se dirigeoit sur la fontaine. La terreur lui fit oublier sa toilette pour fuir ce monstre terrible.

Les serpens du Guzerat sont extrêmement nombreux et variés; mais ils ont un grand ennemi dans l'ichneumou (*viverra ichneumon*), qui détruit leurs œufs et les attaque avec une agilité singulière. On m'a assuré, à Anjenys, que, si cet animal est blessé par le serpent, il court sur-le-champ chercher une herbe qui est un antidote du poison.

Les parties cultivées du territoire de Baroche abondent en lièvres, antilopes, renards et chacals, ainsi qu'en perdrix, cailles et autre gibier : chaque village est pourvu de singes et de volaille; les cantons boisés et moins cultivés, vers les collines de l'est, sont infestés par des tigres, des léopards, des hyènes et des sangliers; les oiseaux aquatiques de toute espèce, les flamingos, les pélicans, les canards sauvages couvrent les lacs et les rivières. Les perdrix se perchent souvent dans les grands arbres, et quelques espèces de cannes sauvages s'établissent sur les hautes branches du palmira (*borassus flabelliformis*, L.). Le bambou croît dans les déserts : on le plante aussi auprès des villages, où il forme des haies et des voûtes semblables à celles d'un édifice

gothique. Dans quelques parties de l'Inde, le peuple est quelquefois réduit à manger la graine du bambou; mais, dans le Guzerat, le blé ne manque jamais.

La purgunnah de Baroche, qui, pendant mon séjour, appartenoit à la compagnie des Indes, se composoit de 164 villages, et ses revenus se montoient à six laques de roupies, c'est-à-dire au-delà de 700 livres sterling; c'étoient les six dixièmes du produit total du territoire : le reste appartenoit aux cultivateurs. Sous le règne d'Akbar, à la fin du quinzième siècle, le circar de Baroche ou Bheroatch, auquel étoient attachés les purgunnahs d'Occlasier, Hansout et quelques autres, contenoit quatorze *mehls*, 349,700 *biegahs* de terre, et fournissoient un revenu considérable.

J'accompagnois quelquefois les Anglois ou me rendois à des parties de chasse aux environs de Baroche. Ces excursions me fournirent l'occasion de connoître quelques districts sauvages que je n'aurois pu visiter sans une bonne escorte. Une de ces excursions s'étendit jusqu'aux environs de *Turcasihr,* petite ville mahrate, qui donne son nom à un district jadis florissant; mais, lors de notre visite, il ne renfermoit que la chétive capitale et deux villages abandonnés, et l'aspect sauvage de la campagne contrastoit singulièrement avec la fertilité du pays de Baroche. Des tigres, hyènes, loups, chacals, élans, antilopes et du petit gibier remplissent les forêts de ce pays; ils partagent leur domaine avec une race d'hommes qui les surpassent peut-être en férocité : ce sont les *Bhihls*, habitans des montagnes de *Rajapipley*, où l'on ne voit plus aucune trace de culture. Des paons, des pigeons et des écureils approchoient sans défiance de nos tentes, et de nombreux singes nous amusoient par leurs gambades; des serpens de toute espèce, des guanas, des

caméléons et d'autres animaux se traînoient sur le sable ou parmi les végétaux, tandis que de grosses sauterelles mêloient leur couleur à celle des plantes, et que des lézards étaloient au soleil leur robe bleue et dorée; des nuées d'ortolans arrivent, en automne, des contrées éloignées, pour partager les bois de ces déserts avec les pigeons verts, les perdrix, les cailles et les floricans ou courmours (*otis houbera*, L.), les plus délicats et presque les plus beaux oiseaux qu'il y ait dans l'Inde. Sur le Nerbudda, on compte jusqu'à quatorze espèces de canards sauvages, dont quelques-unes ont un plumage très-brillant. Les lacs et les marais sont animés par une foule de pélicans, de *spoonbills*, de flamingos blancs et couleur de rose, des cigognes, des grues et d'autres oiseaux aquatiques; parmi ces animaux dominent la grande grue, ou demoiselle de Numidie, haute d'environ six pieds, et le *sahres* ou *cyrus*, doué d'une forme délicate et élégante et d'un plumage couleur d'azur, à l'exception de la tête, qui est d'un rouge-cramoisi, et des jambes teintes de couleur de rose : la *baya*, ou fauvette au nid oblong, semble avoir formé d'immenses colonies dans ces déserts et dans toutes les forêts d'acacias du Guzerat. Une cinquantaine et même une centaine de nids de ces oiseaux pendent souvent à un seul *baubul* ou acacia à épines. Quand le vent balance ces nids légers qui ont tous la forme d'une bouteille et ne tiennent que par quelques filamens, quand le soleil darde ses rayons sur les plumes d'or de leurs petits habitans, sur les grosses fleurs jaunes des acacias et sur la gomme qui transpire de leur tronc, on jouit d'un spectacle singulier. Sur le même arbre, un insecte ingénieux, la grosse chenille, fait une demeure d'une espèce toute particulière : après avoir coupé une vingtaine d'épines, elle les lie en forme de

cône par des filamens de soie, en sorte que toutes les pointes des épines soient tournées vers la terre, et que l'intérieur forme un creux assez grand pour lui servir de demeure : par un lien fort léger, elle suspend cet ouvrage admirable à une petite branche de l'arbre ; et, dans cette espèce de forteresse, elle brave les serpens et tous ses ennemis, et attend en repos la métamorphose qui doit la ressusciter sous la forme brillante du papillon.

On ne finiroit pas d'admirer les merveilles que la nature étale dans ces contrées où elle domine, si le danger d'être attaqué par des bêtes féroces ne forçoit le chasseur d'être constamment sur ses gardes.

Il n'y a point de lions dans cette partie de l'Inde : le tigre y est le roi des forêts, et ne s'y rend pas moins redoutable que dans le Bengale. Outre cet ennemi sanguinaire, le chasseur a encore à craindre l'ours, l'hyène et le serpent : le premier cause de fréquens ravages dans les champs de blé et dans les plantations de sucre ; c'est aussi le gibier auquel les chasseurs de l'Inde dressent le plus d'embûches. On le trouve presque dans toutes les contrées montagneuses de l'Indostan.

D'autres animaux, tels que le sanglier et le porc-épic, s'introduisent aussi dans les plantations de sucre, tant pour s'y nourrir que pour y chercher un abri contre l'ardeur du soleil.

Un de nos plus intrépides chasseurs quitta la partie pour aller, avec quelques Indiens, reconnoître les montagnes de Kajapipley et chasser sur le *Bhaug-Doungour*, ou mont du Tigre, infesté par des tigres, des léopards, des hyènes et d'autres bêtes fauves. Il y vit, pour la première fois, la chèvre des rochers (*capra ibex*, L.), qui ressemble au bouquetin de Suisse. S'étant placé avec sa

suite dans un étroit défilé pour détruire les tigres, il vit passer un élan mâle (*cervus alces*, L.) marchant majestueusement à la tête de vingt-deux femelles, toutes grandes comme un cheval ordinaire. Il en tua un ; mais, étant obligé de le laisser pour aller à la poursuite du gros gibier, il le trouva, à son retour, dévoré par les bêtes de proie. Il vit encore d'autres troupeaux d'élans et d'autres animaux ; mais il ne rencontra point le *niel-ghou*, ou taureau bleu, animal que l'on conduit, des autres parties de l'Inde, à Baroche et à Surate, comme une curiosité.

Auprès de l'embouchure du Nerbudda est situé, à l'ombre de mangoliers et de tamariniers, que remplissent des singes, écureuils, paons et autres oiseaux, le village de *Gongwa*, habité entièrement par les *Gosaings*, caste hindoue de mendians religieux, qui marchent en grandes troupes à travers les provinces de l'Indostan et y lèvent de grandes contributions : les princes les prennent quelquefois à leur service comme troupes auxiliaires ; ils sont d'une taille d'Hercule, braves et entreprenans, et vont légèrement vêtus ou entierement nus. Leur chef réside à Gongwa. Ils cultivent la terre dans cette contrée, et paient un tribut aux Mahrattes. Leur territoire est de la plus grande fertilité : on y voit de grands troupeaux d'antilopes. (*Forbes*, Memoirs, etc.

Le Campanero, oiseau de la Guyane.

Le célèbre *Campanero* des Espagnols, l'oiseau-sonneur des Anglois, est nomme *Dara* par les indigènes ; il est à peu près de la grosseur d'un geai ; son plumage est blanc comme la neige. Sur le devant de sa tête s'élève un tube en spirale long de trois pouces. Ce tube est d'un noir d'ébène, mais parsemé de plumes blanches ; il a une

communication avec le palais, et lorsqu'il est rempli d'air, il ressemble à une flèche ; mais quand il est vide, il devient pendant. Le son que l'oiseau pousse par cette espèce de trompe est très-clair et très-fort, semblable au son d'une cloche ; on l'entend à *trois milles de distance* (1).

Au milieu des déserts si étendus, sur le sommet desséché d'un vieux *mora*, vous verrez perché le *companero* hors de la portée de fusil ; aucun des sons si étranges et si merveilleux que les oiseaux font retentir dans les forts de la Guyane ne produit un effet aussi singulier.

(*Waterton, wanderings in South-America*).

Sanctuaire de Chandoz (Indostan).

Auprès de la purgunnah de Zinore étoit le petit district de *Chandode*, soumis également à ma juridiction, et réputé chez les Brahmins comme particulièrement sacré. De vastes bois de *ficus religiosa* et *indica* y ombragent de nombreux temples hindous et de grands lacs ; les épaisses broussailles et les ravins cachés par les végétaux y sont le repaire des tigres, des hyènes, des serpens, et d'autres bêtes féroces. Aucune place des provinces occidentales de l'Indostan ne surpasse en sainteté la ville de Chandode, située sur le Nerbudda ; les temples et les séminaires de cette ville égalent en renommée ceux de Jaggernaut et de Bénares. Les deux tiers des habitans sont des brahmins et des dévots de diverses espèces. Toutes les castes de Guzerat y viennent en pélerinage à des jours déterminés pour se baigner dans le Nerbudda, et s'acquitter des devoirs religieux sur les bords du fleuve. Chaque temple y a ses idoles particulières ; chaque

(1) Mais il est difficile de vérifier cette distance. (*N. du R.*)

bananier, son lingous ou sa divinité tutélaire; les brahmins même y semblent devenus des idoles, et avoir adopté ce caractère *transcendentalement divin*, que leur attribue le code de Ménu. Dans les temples, ou dresals, on fait journellement des cérémonies lustrales; ce ne sont pas seulement les prêtres qui se soumettent aux ablutions; on lave aussi les autels, le lingous et les idoles avec de l'eau, du lait et de l'huile. Tous les matins on voit les hindous faire leurs ablutions dans un étang sacré, et offrir un sacrifice innocent sous un bois religieux. Après cette cérémonie ils se font mettre, par le brahmin officiant le *tiloukou*, la marque sacrée, soit de Vichnou, soit de Siva, selon la secte à laquelle appartiennent ceux qui se présentent. Cette marque se fait sur le front avec une composition d'huile et de cendre de bois de sandal, ou celle de bouse de vache et de turméric. Cette coutume, fort ancienne, est en usage chez la plupart des nations de l'orient; elle est usitée chez les mahométans, et les juifs la connoissent également : en plusieurs endroits, l'Ancien et le Nouveau-Testament y font allusion. Les temples de Chandode sont ornés en dehors de sculptures nombreuses, mais inférieures à celles qu'on voit à la porte des diamans à Dhubay et aux cavernes de Salsette et d'Elephanta ; mais l'architecture du principal temple surpasse peut-être celle de tous les temples de l'Indostan. C'est un dôme qui s'élève avec grâce et dans de justes proportions, l'intérieur en est bien éclairé; la coupole, qui a 40 pieds de diamètre, a été peinte à la détrempe par des peintres d'Ahmedabad. Ces peintures représentent des sujets de la mythologie hindoue : le dessin en est incorrect, et le coloris cru et tranchant : les Hindous ne connoissent que l'ombre et la lumière. Fondre les teintes et produire des nuances intermédiaires est un

art qu'ils ignorent complétement; les contours de leurs dessins sont roides, et ressemblent aux peintures des vases étrusques.

Dans les bois de Chandode on voit beaucoup de tombeaux érigés à des pélerins morts durant leur pélerinage. On a brûlé leurs corps dans les lieux saints, et jetés les cendres dans le fleuve. D'après les rites du brahminisme, on rend les cendres des morts en quatre élémens; et, pendant que le corps se consume sur le bûcher, les brahmins qui assistent aux funérailles leur adressent une prière à peu près en ces mots : « O terre, nous te remettons notre frère; c'est de toi qu'il a été formé; c'est toi qui l'a soutenu, et c'est à toi qu'il retourne dans ce moment! O feu, tu as des droits sur notre frère; pendant sa vie, il a subsisté par ton influence sur la nature; c'est à toi, emblême de la pureté, que nous confions son corps; puisse son esprit se purifier en entrant dans un nouvel état d'existence! O air, pendant que le souffle de la vie duroit, notre frère respiroit par toi; son dernier souffle vient de sortir, nous te le remettons. O eau, tu as contribué à la vie de notre frère; tu étois un des élémens qui le soutenoient; ses restes sont maintenant dispersés; reçois-en ta part, en continuant ton cours perpétuel. »

J'ai eu fréquemment l'occasion d'être témoin des cérémonies religieuses dans les temples de Dhuboy et de Chandode, et eu souvent des conversations à ce sujet avec les brahmins. Je me suis convaincu alors que les brahmins éclairés croient à l'unité de Dieu, et pratiquent le *Narganey-Ponja*, ou culte d'un grand Dieu invisible; mais la généralité est fortement attachée à l'idolâtrie ou au *Sarganey-Ponja;* et la plupart des brahmins partagent à cet égard la superstition du peuple.

Outre les temples destinés au culte public, il y a, dans la plupart des villages du Guzerat, un bananier (*burr*), ou un *pipal* sacré, au bas duquel on voit la figure d'une vache, d'une ou de deux divinités, un lingam, ou un vase contenant la plante *tulsie*, ou doux basilic, qui s'élève au-dessus de l'autel; quelquefois l'objet du culte n'est qu'une pierre unie ou un bloc de marbre blanc ou noir. Les villageois y portent journellement des offrandes de fleurs sans aucun prêtre, ou en présence d'un brahmin, ou d'un *yoguy* qui vit sous cet arbre, assis sur la peau d'un tigre ou d'un léopard, tapis favori de ces dévots; ou, lorsqu'une peau de cette espèce est au-dessus de ses moyens, il se contente d'une natte, ou d'une couche de bouse de vache. Pendant plusieurs heures de suite il y conserve une attitude immobile, étant plongé dans des rêveries profondes. Des offrandes d'huile de sandal, de mogries, et d'autres plantes odoriférantes, sont le tribut religieux des gens aisés; les dernières classes versent sur l'autel de l'huile commune. Cette coutume est aussi fort ancienne dans l'Orient. Jacob, après sa vision céleste sur la route de la Mésopotamie, prit la pierre sur laquelle il avoit couché, la dressa, et y répandit de l'huile. Dans tout l'Indostan on fait encore aujourd'hui ces dévotions devant des pierres arrondies.

Quoique les brahmins de Dhuboy et de Chandode fussent plus fanatiques que ceux que j'ai rencontrés dans d'autres contrées, ils s'informoient quelquefois avec intérêt du culte du christianisme, dont les pélerins hindous, ou quelque séjour dans nos établissemens ne leur avoient donné qu'une idée bien vague. Des Indiens d'autres castes me faisoient aussi souvent des questions sur notre religion. Ce peuple, dans son langage simple et expressif, me demandoit quelquefois : Maître, quand

un Anglois meurt, pense-t-il qu'il ira auprès de Dieu? quand j'affirmois cela, ils me disoient : Vos compatriotes, maître, paroissent s'en embarrasser fort peu; ils ont choisi un chemin bien doux, et cueillent des roses de chaque côté. D'autres nations sont guidées par des préceptes et des ordres sévères dans une affaire aussi sérieuse, où les Anglois paroissent sans souci. Les Hindous font continuellement des cérémonies et des sacrifices à leur *dewall* : les Mahométans font leurs prières et ablutions aux mosquées; les Parsis ont soin de ne pas laisser éteindre le feu sacré, et ne négligent jamais le culte du temple. Vous vous appelez chrétiens; les catholiques dans l'Inde en font autant, mais ils fréquentent journellement leurs églises, prient, jeûnent, et se soumettent à beaucoup de pénitence; les Anglois seuls ne font rien dans une affaire de la plus haute importance.

(*Forbes*, Mémoires, etc.)

Kutchuk-Ali.

Cet homme, véritable modèle d'un brigand turc, étoit d'abord un simple voleur des environs de la ville de *Payass*, l'ancienne *Baya*, sur le golfe de Scanderoon ou Alexandrette. Il pilloit pendant la nuit les jardins; et, comme son adresse le faisoit toujours échapper, les jardiniers convinrent de lui payer un tribut régulier. D'abord il se contentoit de quelques livres de café ou de riz; mais bientôt la ville entière fut obligée de lui donner une somme annuelle en argent. Kutchuk-Ali se fit maintenant chef d'une bande de quarante ou cinquante brigands comme lui, et aspira à devenir maître de la ville. Dans ce but, il guetta sur le grand chemin les principaux chefs de famille; et, les ayant tués l'un après l'autre, il

n'eut plus pour rival et antagoniste qu'un seul habitant riche et puissant; il lui fit des propositions amicales et lui donna sa fille en mariage; ayant ainsi endormi ses soupçons, il le surprit dans un moment de familiarité et l'assassina. Dès-lors, il régnoit sur Payass; mais il sut se faire un revenu plus considérable que celui qu'il auroit pu tirer du petit territoire de cette ville. La grande caravane annuelle de Constantinople à la Mecque est obligée de passer par Payass, ou de faire un détour désagréable dans les montagnes de l'Arménie. Il imposa à chaque individu de cette caravane une contribution qui varioit selon son caprice, et il ne souffroit pas que la caravane passât sans que tout fût payé. Pour effrayer davantage la caravane, il avoit toujours soin de placer, comme monumens de son autorité, deux corps humains empalés au-dessus de la ville. C'étoit ordinairement d'anciens camarades de ses brigandages, devenus rebelles à son autorité. Un jour, ses prisons étant vides, un pauvre malade chrétien servit de victime.

La Porte essaya, à diverses reprises, de dompter ce rebelle; mais il se défendit toujours dans ses montagnes jusqu'à ce qu'il eût gagné par la corruption les pachas envoyés contre lui, ou fait sa paix avec le divan moyennant une somme d'argent.

Il osa enlever un consul hollandois, étant en route de Constantinople à Alep et muni de tous ses firmans; il le fit détenir dans une prison affreuse, jusqu'à ce qu'une caravane de Smyrne payât pour sa liberté une rançon de 25,000 piastres. Il pilla deux vaisseaux, l'un anglois, l'autre françois, et fit mourir en prison quatre marins anglois. La plus singulière circonstance, c'est qu'il ne compta jamais plus de deux cents hommes sous les armes : avec cette poignée d'hommes, il brava tous les

pachas des environs. Aussi employa-t-il toutes sortes de ruses pour déguiser le nombre réel de ses troupes; il les plaçoit dans les bois épais voisins de Payass; il leur faisoit faire des manœuvres habiles; il construisit même, outre ses véritables châteaux-forts, des tours factices en argile peinte, afin de se faire croire plus redoutable qu'il ne l'étoit. On ignore comment il a péri; mais, en 1812, Burckhardt le trouva encore en pleine jouissance de son pouvoir, et, en novembre 1813, M. Kinneir vit Payass en ruines et Kutchuk-Ali avoit disparu. Il avoit exercé son métier pendant le long espace de *cinquante-deux* années.

(Lettre du consul M. *Barker*, dans les *Voyages* de MM. *Irby* et *Mangles*, 1823.)

Partage du duché de Saxe-Gotha.

La dynastie des ducs de Saxe-Gotha s'étant éteinte, la question s'élevoit si les héritiers pouvoient partager un état, admis comme membres de la fédération germanique, ou si l'état *indivis* devoit passer à un nouveau souverain.

On est convenu qu'il falloit *un partage*, sans se soucier comment, avec ce partage, les stipulations de l'acte fédéral, loi suprême, pourroient s'accomplir, ni comment les intérêts de la population, réunie sous le sceptre des ducs de Saxe-Gotha, pourroient s'accommoder de ce nouveau morcellement. Il faut pourtant, en toute équité et conscience, avouer que le partage a ménagé les intérêts des sujets.

La convention de partage entre les principautés de Saxe a été conclue le 5 août, à deux heures après midi.

Meiningen conserve tout ce qu'il a, 18 milles carrés et un quart, avec 58,100 habitans, et il acquiert, en outre,

1° tout le pays de Hildbourghausen, 11 milles carrés et 32,000 habitans; 2° le pays de Saalfeld, 8 milles carrés, 21,400 habitans; 3° le bailliage de Kranichfeld, dans le duché de Gotha, et celui de Cambourg, dans le pays d'Altembourg, formant ensemble 3 milles carrés et environ 5,000 habitans. Meiningen acquiert ainsi, en totalité, 22 milles carrés et 58,000 habitans; son étendue est, par conséquent, de 40 milles carrés et un quart, et sa population de 116,500 habitans.

Les bailliages de Kranichfeld et de Cambourg étant situés au sud-ouest et au nord-ouest de la plus forte partie des possessions de Weimar, et plus éloignés des propriétés de Meiningen, ce gouvernement veut céder ces deux bailliages à Weimar, dont il recevroit en échange le bailliage de Kaltennordheim, qui confine à Meiningen du côté de l'ouest.

Cobourg conserve le pays de Cobourg et de Lichtenberg; le premier, comprenant 9 milles carrés et demi et 35,500 habitans; le second, 11 milles carrés et 26 mille habitans, et il reçoit la principauté de Gotha, excepté Kranichfeld, 27 milles carrés avec 80,000 habitans. Il perd Saalfeld, lequel compris, il avoit jusqu'à présent 28 milles carrés et demi et 83,200 habitans; de sorte qu'il a maintenant 47 milles carrés et demi et 141,800 habitans.

Hildbourghausen reçoit toute la principauté d'Altenbourg, excepté le seul bailliage de Cambourg, ce qui fait 25 milles carrés et demi avec 108,000 habitans : ainsi, son territoire est augmenté de 14 milles carrés et demi, et sa population de 76,000 habitans. La maison princière d'Hildbourghausen gagne, sans contredit, le plus à ce partage, en ce qu'elle acquiert le terrain le plus fertile et les habitans les plus aisés. La ville d'Hildbourg-

hausen, jolie petite résidence, perd beaucoup, en ce qu'elle n'est plus le siége de la cour et du gouvernement, qui formoient presque uniquement sa population.

Les ducs de Saxe-Meiningen continuent sans doute à résider au même endroit. Ceux de Cobourg établissent probablement leur résidence à Gotha, jolie ville de 11,000 habitans. Ceux de Hildbourghausen iront, sans contredit, à Altenbourg, ville de 10,000 âmes. Au total, puisqu'il falloit un partage, il ne pouvoit guère se faire d'une meilleure manière.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Excursions dans les îles de Madère et de Porto Santo, par feu M. Bowdich (1).

Voilà un volume, en quelque sorte sacré pour les amateurs des voyages et des sciences géographiques, car c'est le dernier effort, et comme le monument funéraire d'un homme qui a péri victime d'une ardeur désintéressée, et d'un zèle, souvent méconnu, pour les progrès de nos connoissances. Les premiers voyages de M. Bowdich, en Afrique, l'avoient fait distinguer comme un observateur plus attentif, plus intelligent et plus ingénieux que la plupart de ceux qui l'avoient précédé dans la carrière. Non seulement le royaume d'Aschantie avoit été décrit par M. Bowdich avec les détails les plus intéressans et les plus neufs; mais un regard perçant

(1) Un volume de texte in-8°, avec un atlas in-4°. Chez Levrault. Paris et Strasbourg.

avoit cherché dans les récits des nègres et des marchands d'esclaves de quoi suppléer à l'absence d'observations personnelles sur les pays qu'arrose l'inexplicable Niger. Le gouvernement anglois n'ayant pas apprécié selon son mérite un homme aussi digne d'intérêt et d'encouragement, M. Bowdich vint s'établir à Paris pour se préparer à un troisième voyage en Afrique; il étudia sous les plus grands maîtres la botanique, la zoologie et la minéralogie; il se perfectionna dans les méthodes astronomiques pour observer la longitude et la latitude; il apprit à dresser parfaitement la carte; muni de toutes les connoissances, aujourd'hui réputées nécessaires à un voyageur, il entreprit, avec des moyens pécuniaires très-foibles, de pénétrer, aussi loin que les circonstances le permettroient, dans l'intérieur de l'Afrique, en partant de la Gambie, ou de Sierra Leone. Une femme jeune et intéressante avoit uni son sort à celui de M. Bowdich; des enfans avoient été le fruit de cette union. Madame Bowdich et ses enfans suivirent le chef de la famille avec ce courage que l'amour et l'admiration peuvent seuls inspirer. Elle étoit résolue d'accompagner un époux dans les contrées inconnues, à travers tous les dangers qu'une semblable entreprise devoit offrir. Très-habile dans le dessin, et nullement étrangère à l'histoire naturelle, madame Bowdich auroit même participé aux travaux savans de son époux. Le spectacle si nouveau et si unique d'un couple d'époux, unis par des liens si tendres et des desseins si grands, auroit peut-être désarmé la férocité des Africains; il auroit certainement excité l'intérêt du sexe le plus sensible, et qui même, en Afrique, n'est pas dépourvù d'une bienveillance particulière. Mais ce touchant dévouement ne put fléchir les rigoureuses résolutions de la provi-

dence. S'étant exposé aux rayons d'un soleil ardent, et ensuite à une brise froide, M. Bowdich succomba en peu de temps à la fièvre. Le 10 janvier 1824 fut le terme de sa belle et honorable vie. Il périt, comme un jeune moissonneur qui, brûlant d'envie de surpasser tous ses compagnons, se livre à des efforts trop pénibles, et tombe épuisé dès le matin sur le riche tas de gerbes que son bras avoit amassées.

Ce livre posthume est, avec le petit volume sur les *Découvertes des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique australe*, imprimé à Londres, et traduit dans ces *Nouvelles Annales*, tout le fruit qui reste du troisième et dernier voyage de M. Bowdich; mais ces restes démontrent tout ce qu'un semblable voyageur auroit pu faire. Les mémoires sur les Découvertes des Portugais dans l'intérieur d'Angola et de Mosambique, ont été appréciés par les lecteurs de ces Annales comme des pièces très-importantes pour l'histoire des Découvertes. Le volume présent ne concerne que les îles de Madera, de San-Iago, de Bona-Vista, et les établissemens anglois sur la Gambie; mais dans ce cercle étroit M. Bowdich a su faire beaucoup d'observations neuves et savantes, exposées avec une clarté parfaite et un intérêt tout particulier. D'ailleurs, qui ne s'empresseroit pas de lire les dernières pages d'un voyageur aussi distingué, d'un homme aussi estimable! Nous y engageons nos lecteurs, dès à présent, par cette annonce provisoire, qui sera suivie, dans un de nos bulletins prochains, d'une analyse plus étendue. C'est un tribut que nous devons à la mémoire d'un voyageur si cher à la science, à sa veuve, si digne d'estime et d'intérêt; enfin, à des savans, tels que MM. Humboldt et Cuvier, qui n'ont pas hésité d'enrichir le volume de leurs notes.

Qu'on nous permette seulement de citer un passage sur la nation portugaise où l'âme fière et indépendante de M. Bowdich s'est peinte, pour ainsi dire, à son insu:

« Peut-être beaucoup de nobles parmi les plus éclairés seroient-ils disposés à embrasser la cause constitutionnelle avec l'espoir d'obtenir peu à peu un gouvernement digne d'elle? Mais ils sont repoussés par cette rudesse de manières, cette grossièreté de langage et d'habitudes, par ce mépris de toute culture intellectuelle, de tout soin physique que beaucoup de membres du parti libéral ont adopté et affiché, dans la vue aussi étroite qu'impolitique de complaire aux moins éclairés de leurs commettans. Se les sont-ils donc attachés? Loin de là; ceux-ci ont été naturellement conduits à ne voir entre eux et leurs députés que des différences purement imaginaires, et à se demander pourquoi ils n'éliroient pas aussi bien un membre de leur propre classe. Si, d'un autre côté, les constitutionnels regardent la noblesse comme une puissance contre nature, fondée sur le hasard et sur des faveurs de cour, plutôt que sur une supériorité réelle de talens et de vertus, et s'il est vrai que la noblesse, en accaparant tous les emplois lucratifs sans partager le fardeau des charges publiques dont on accable sans mesure le laboureur, justifie ce sentiment, au moins le parti libéral devroit-il désirer que des hommes bien nés conservassent la dignité de leur rang et manifestassent les preuves de leur supériorité. Ils verroient alors la classe inférieure s'élever vers eux avec confiance, et ils s'en feroient un appui pour leurs priviléges contre les violences et les usurpations de la plus vile partie de cette même classe. Douteroit-on que telle ne fût la conduite du peuple s'il acquéroit la conviction que l'élévation du caractère réunie à celle du mérite et de l'éducation est pour lui un garant de bon-

heur et de prospérité. Il est beaucoup d'hommes qui répugnent à sacrifier la délicatesse de l'esprit et du goût, véritables limites des classes de la société, à des combinaisons politiques. meilleures peut-être en théorie, mais suivies de peu d'effets immédiats, et ils préfèrent sagement souffrir dans le monde les dédains et la hauteur d'une noblesse ignorante, que d'être poursuivis dans leur intérieur par l'impertinence furieuse et la grossière égalité d'une populace sans frein. Les plus jeunes membres du parti constitutionnel devroient chercher à surpasser leurs nobles prédécesseurs, non dans le luxe de leur intérieur, non plus que dans la recherche de leurs vêtemens, mais dans tout perfectionnement moral, dans la pureté classique de leur langue, dans la culture élégante de leur esprit, dans la politesse de leurs manières, s'ils vouloient rallier la noblesse à une cause généreuse, et si, écartant des craintes, peut-être légitimes aujourd'hui, ils se fortifioient d'un aussi puissant secours dans la réforme du gouvernement. Voilà qui seroit une source de prospérité pour le pays et qui feroit plus que les justifier ! Au reste, le nom de *gentilhomme* (*gentleman*) n'est compris ni en France, ni en Portugal, ni peut-être sur tout le continent. Là, il implique noblesse ; chez nous, il signifie un homme d'honneur, instruit, qui, quelle que puisse être l'infériorité ou l'élévation de sa naissance, rougiroit de faire ce que l'on pardonne au vulgaire. Digne de toutes les sociétés, il peut donner aux premiers nobles du royaume, comme en exiger satisfaction, non pas à titre de noble, mais à titre de gentilhomme, et il trouve toujours ce noble aussi fier et aussi jaloux de ce titre que lui-même. Telle est la seule espèce de niveau, s'il est permis de lui donner ce nom, que puissent reconnoître des hommes sensés, et c'est à cela peut-être que le caractère anglois doit sa

haute réputation : au moins est-il certain que notre pays y a puisé une grande partie de sa véritable gloire, car de ce sentiment général a jailli une énergie inconnue sur le continent. »

Voyage autour du monde, etc., *par M. Louis de Freycinet, capitaine de vaisseau*, etc. Partie historique; 3 vol. in-4°, accompagnés d'un atlas de cent dix planches, dont quarante coloriées (1).

Le Voyage autour du monde fait par ordre du Roi, sous le commandement de M. le capitaine de vaisseau Louis de Freycinet, est en pleine publication. La partie zoologique, formant un volume in-4°, accompagné d'un atlas de 96 planches, dont 80 coloriées, est presque entièrement terminé. La première livraison de la partie historique vient d'être mise en vente.

Deux ans et demi ont suffi à peine pour préparer et pour mettre en ordre les nombreux matériaux recueillis pendant cette longue navigation, et faire graver les figures, les cartes et les vues qui doivent accompagner et orner l'ouvrage. L'exécution de cette partie du travail offroit de grandes difficultés et exigeoit des dépenses considérables. L'éditeur ne craint pas d'annoncer que, par la beauté des gravures, la variété et l'importance des sujets, ce Voyage surpassera ce qui a été fait de plus soigné et de plus précieux en ce genre. La partie zoologique, dont la perfection a été généralement appréciée, est un garant du soin qu'on apportera aux autres parties.

Quoique le but principal fût la recherche de la figure du globe dans l'hémisphère sud, et celle des élémens du magnétisme terrestre, on a recueilli une grande quantité de notes sur l'état géographique, physique, industriel, commercial et politique des pays qu'on a visités en route. Au Port-Louis de l'Ile-de-France, plusieurs habitans d'un grand mérite communiquèrent à M. de Freycinet des

(1) Chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue des Grands-Augustins, n° 7.

notes intéressantes sur des faits que la courte durée de sa relâche ne lui eût pas permis d'observer lui-même. C'est ainsi qu'il put acquérir des notions précieuses sur l'état de l'agriculture, sur le commerce, l'industrie, les finances et l'état moral de cette colonie ci-devant françoise.

Sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, diverses rencontres avec les naturels du pays offrirent les moyens d'ajouter quelques pages à l'histoire physique et morale de l'homme sauvage de ces contrées.

Arrivés à Coupang, sur l'île Timor, M. de Freycinet ne retrouva pas cet établissement dans l'état florissant où il l'avoit vu jadis, lors du voyage de Baudin aux Terres australes. Un air de misère étoit répandu partout; à peine la ville paroissoit-elle habitée; on n'y voyoit point comme autrefois ces danses nocturnes qui donnoient une idée de la gaieté et du bonheur des habitans. Le rajah Louis d'Amanoebang, homme audacieux, entreprenant et dévoré d'ambition, remplissoit tout le pays de terreur et d'alarmes.

La dyssenterie menaçoit de ses ravages, et l'on se hâta de partir. On visita sur l'île Ombai le village de Bitoca, situé sur la côte méridionale. Cette incursion, considérée sous les rapports des sciences naturelles et de l'histoire de l'homme, est d'autant plus intéressante, que jusqu'ici cette île a été peu fréquentée par les Européens. Les peuplades qui l'habitent sont extrêmement guerrières et féroces; quelques-unes même sont anthropophages.

Le 17 novembre on aborda à Dillé, chef-lieu des établissemens portugais, sur la côte septentrionale de Timor, où l'expédition s'enrichit encore de renseignemens curieux sur l'histoire de Timor, sur son état politique, son agriculture, ses productions, son commerce, les mœurs et usages des peuples indigènes qui l'habitent, et que l'on a trop souvent confondus avec les Malais.

Arrivé en vue de Céram et d'Amboine, M. de Freycinet s'avança dans le détroit qui sépare cette dernière de l'île Bourou; de là il se dirigea sur l'île Gasse. Un grand nombre d'îles de diverses grandeurs se présentèrent successivement et offrirent un champ vaste aux observations des géographes de l'Uranie. Ce fut dans ces parages que

le kimalaha, ou grand-amiral de Guébé, vint à bord et fournit à M. de Freycinet divers renseignemens sur son pays et sur ses expéditions maritimes.

A l'île Rawak, pendant que les uns suivoient les travaux de l'observatoire, d'autres parcouroient le pays pour étudier et recueillir les magnifiques productions que la terre, l'air et les eaux offroient de toutes parts aux naturalistes. Plusieurs scènes pleines d'intérêt, des paysages d'un beau caractère, fournirent une récolte d'un genre différent, mais non moins précieuse. La géographie s'enrichit également de plusieurs cartes fort détaillées et très-importantes.

L'Uranie quitta le mouillage de Rawak le 5 janvier 1819; et, après avoir vu les îles de l'Amirauté et traversé l'archipel, peu connu, des Carolines, elle arriva aux îles Mariannes.

Quelques courses dans l'intérieur de l'île Guam, une incursion particulière à celles de Rota et de Tinian, mirent à même de recueillir des notions intéressantes sur l'état actuel de ces contrées dans leurs rapports avec l'histoire naturelle, la géographie, la fertilité du sol et les productions agricoles. M. de Freycinet réunit aussi des renseignemens curieux sur les mœurs des anciens peuples des Mariannes, sur leur langage, leurs lois et ce gouvernement singulier, où les femmes n'étoient point, à la vérité, maîtresses absolues, mais où elles jouoient un rôle important. Les faits recueillis aux Mariannes permettront de donner une histoire à peu près complète de l'état ancien et de l'état actuel de tout l'Archipel; ce qui, joint aux nombreux et jolis dessins de MM. Arago et Pellion, fournira sans contredit un des épisodes les plus intéressans du Voyage.

De Guam, l'expédition fit voile pour les îles Sandwich, et mouilla dans la baie de Karakakoua, sur l'île Owhyhi, le 8 mai 1819. C'est là qu'étoit jadis la demeure principale de Taméhaméha, roi de ces îles. Il venoit de mourir. Son fils aîné et son successeur, qui tenoit alors sa cour à Kihaï-haï, vint à bord de l'Uranie avec ses femmes et une suite nombreuse, à l'occasion du baptême que M. l'abbé de Quélen, aumônier de l'expédition, fit d'un des principaux chefs de l'île. La cérémonie fut brillante; mais M. de Freycinet ayant fait servir quelques rafraî-

chissemens, il vit l'instant où le monarque et toute sa suite alloient, à force de boire, se mettre hors d'état de se retirer. La nuit vint heureusement rappeler tout le monde à terre.

Le séjour aux îles Sandwich, indépendamment des travaux qui furent exécutés pour satisfaire à la partie scientifique du Voyage, a procuré un grand nombre de faits nouveaux et intéressans sur l'état physique et moral de ce pays qui, au surplus, vient d'être très-bien décrit dans ce cahier des *Nouvelles Annales,* d'après le missionnaire Ellie.

L'Uranie se dirigea ensuite vers le Port-Jackson en traversant les îles de la Polynésie australe, et après avoir suivi quelque temps l'équateur magnétique.

Les documens nombreux réunis par M. de Freycinet sur un point où l'Angleterre a su former, avec le rebut de sa population, une colonie d'une prospérité admirable, satisferont sans doute la curiosité des lecteurs, et fourniront à l'homme d'état matière aux méditations les plus profondes.

M. de Freycinet, pour suivre pendant la durée de l'expédition une marche uniforme dans les recherches qui avoient pour objet l'état physique, moral et politique de l'homme, avoit communiqué, dès l'origine, aux personnes qui devoient partager ses travaux, une série de questions méthodiques qui, en permettant de coordonner sur-le-champ cette partie des travaux de l'expédition, a mis à même aussi de donner à l'ouvrage un développement et un ensemble qu'il eût été sans cela presque impossible d'atteindre. L'histoire du Voyage, indépendamment de la relation des événemens particuliers à nos navigateurs, et des faits qui se rapportent à l'homme sauvage et à l'homme civilisé, contient aussi une description physique générale des lieux qui ont été visités, de ses productions et des avantages que le commerce en retire ou pourroit en retirer. C'est dans cette division du Voyage qu'ont été placées les remarques relatives à la géologie.

A une époque où les langues des peuples sont considérées comme les monumens historiques les plus précieux, on sentira toute l'importance des recherches que M. de Freycinet et ses collaborateurs ont faites sur les langues des

peuples nouveaux ou peu connus qu'ils ont visités pendant le voyage. Ils ont rapporté des vocabulaires intéressans des langues de Timor, d'Ombai, de Guébé, des îles des Papous, des îles Carolines, de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; mais c'est surtout aux îles Mariannes que le plus grand nombre d'observations de ce genre ont été recueillies. Les auteurs pensent qu'aucune expédition maritime n'a réuni, à cet égard, une masse de faits et de résultats plus nombreux et plus complets.

Ce qui donnera un charme particulier à la relation, c'est l'atlas pittoresque, dans lequel on a réuni les paysages, les portraits, les représentations de costumes, les objets relatifs aux arts et aux usages des sauvages, leurs querelles, leurs combats, leurs danses et leurs jeux. Ces dessins vifs et spirituels, dus aux talens et à la grande activité de M. Arago, dessinateur, et de M. Pellion, officier de l'expédition, portent ce caractère de vérité qu'on désire surtout dans l'atlas pittoresque d'un voyage lointain. Plusieurs cartes historiques, qui, par cette raison, n'ont pu trouver place dans la partie hydrographique, feront aussi partie de cet atlas. Toutes les planches ont été gravées par les artistes les plus célèbres de la capitale; il suffira de nommer les Coutant, les Schroeder, Roger, Lerouge, Duparc, Villeroy, Forget, Réville, Choubard, Pomel, etc., etc., pour être assuré que rien n'a été négligé pour atteindre au plus haut degré possible de perfection.

La partie *historique* du Voyage autour du Monde, y compris le *Vocabulaire des langues des sauvages*, formera trois volumes in-4°, accompagnés d'un atlas de cent dix planches in-folio, dont deux triples, et quarante coloriées. Elle sera divisée en vingt-quatre livraisons; il en paroîtra deux par mois. Chaque livraison sera composée de quatre ou cinq planches et de plusieurs feuilles de texte : la première livraison paroît en ce moment. L'exécution des planches étant entièrement terminée, la publication n'éprouvera aucun retard.

Accordons une seule parole à la critique. Quiconque connoît l'état actuel des connoissances, et l'étendue des derniers voyages des Anglois, voit au

premier coup d'œil que c'est moins des découvertes nouvelles que l'on doit attendre ici, que des *recherches savantes, exactes et critiques, par lesquelles les notions existantes sur les contrées, spécifiées plus haut, seront rectifiées et complétées.* C'est là le résultat très-honorable et très-brillant de ce Voyage, sous le rapport des connoissances historiques. Il nous sembloit que c'etoit aussi ce qui devoit être clairement et simplement annoncé d'avance. Un semblable énoncé, en instruisant les amateurs et les savans du véritable caractère de l'ouvrage, produiroit plus d'effet que des phrases banales, par exemple qu'*aucun Voyage n'offre une masse de faits aussi importans*, phrase qui n'est pas du style des Cook, des La Pérouse, des Humboldt, et qui ne devroit pas non plus se trouver sous la plume de M. de Freycinet.

Mais le mérite réel de l'ouvrage qui éclatera surtout dans les livraisons suivantes, doit faire oublier quelques mots déplacés; nous nous attacherons à le faire sentir et apprécier par des analyses qui ne feront pas long-temps attendre.

Rapport sur la Collection égyptienne, nouvellement acquise par l'ordre de S. M. le roi, à Livourne, par M. Champollion le jeune.

Nous aimons de temps à autre à entretenir nos lecteurs des antiquités de l'Égypte, et surtout des progrès que fait le système d'explication de l'écriture hiéroglyphique, si ingénieusement découvert et si savamment appliqué par M. Champollion le jeune. C'est le point de vue le plus neuf sous lequel l'antiquité ait encore été envisagée; et, quoiqu'on n'ait guère lu jusqu'ici que des noms de rois, il en est déjà résulté des traits de lumière pour l'histoire. La collection égyptienne que le roi vient d'acquérir, et qui doit former le fonds du *Musée égyptien*, qui va s'établir au Louvre, offre encore un nouveau genre d'intérêt; elle présente pour ainsi dire un tableau de la civilisation égyptienne dans une suite d'objets d'art.

M. Champollion dit avec raison, dans un rapport adressé à M. le duc de Doudeauville, ministre de la maison du roi : « L'histoire et l'érudition s'éclairent des plus

» vives lumières par l'investigation des produits des arts » des peuples anciens, parce que ces produits sont aussi » des témoignages des croyances et des opinions de ces » peuples, et des exemples de tous les procédés sociaux » de l'antique civilisation. S. M., par sa munificence, a » donc ouvert une nouvelle mine de faits historiques à re- » connoître, de résultats à recueillir. »

Nous n'irons pas énumérer tous les manuscrits sur papyrus ou sur toile, tous les objets en bronze, en bois, en cuir, en terre émaillée ou porcelaine d'Égypte qui figurent dans cette collection. Mais nous allons distinguer, parmi les manuscrits hiératiques, le n° 2, de 15 pouces de haut et de plus de 20 pieds de long, qui offre un extrait du *Rituel* écrit sur un papyrus très-fin, lissé, très-flexible, et d'une couleur presque blanche : ce manuscrit est unique sous le rapport de la matière sur laquelle il est écrit. C'est là sans doute le premier exemple du papyrus royal décrit par Pline. Ce même manuscrit est chargé de figures et de grandes scènes dessinées au trait et d'une étonnante finesse : on ne connoissoit rien encore de si parfait en ce genre.

Nous signalerons plusieurs contrats qui, entre les mains de M. Letronne, fourniront matière à des discussions importantes; plusieurs listes des moines qui habitèrent divers couvens de la province de Memphis, intéressantes par les renseignemens géographiques; un état des recettes faites dans le nome de Péri-Thèbes, en quatre colonnes de texte et de chiffres; enfin, de nombreux fragmens parmi lesquels on remarque ceux de l'Iliade sur papyrus dont une partie est à Londres, ceux d'un mémoire en faveur des Juifs, et enfin d'un vocabulaire grec et latin, les mots grecs écrits en lettres latines, et qui paraît être du ve ou vi^e siècle de l'ère chrétienne. Il y a aussi un fragment de papyrus en latin, semblable à ceux qu'a publiés le savant abbé Marini. Parmi les objets destinés à des usages domestiques on trouve une suite de *peignes* de diverses formes; l'un d'eux est surmonté d'une gazelle agenouillée, très-joli travail; cinq *cuillères* de 10 à 11 pouces de long historiées, dont le manche représente soit des bouquets de lotus épanouis, un faisceau de fleurs, une femme cueillant des tiges de

lotus, soit un serviteur portant un vase, le tout d'un travail très-délicat; une canne à pomme avec inscription hiéroglyphique ; *une harpe* de 3 pieds 8 pouces de hauteur, avec une grande partie de ses *cordes de boyau*, la caisse sonore est couverte en *maroquin vert; un fauteuil* en bois d'Éthiopie, d'une conservation admirable, de 3 pieds de haut sur 18 pouces de large, les pieds sont sculptés en pates de lion, le dossier plein est orné de *marqueteries en ébène et en ivoire*, sa forme est celle des fauteuils sculptés dans les tombeaux des rois à Thèbes; plusieurs *palettes* de peintres, et d'autres palettes d'*écrivains;* des *tablettes* couvertes de cire avec des notes en écriture grecque encore lisibles; un *tambour* égyptien de 18 pouces et demi de haut et d'une conservation parfaite.

Parmi un grand nombre de statuettes en *basalte, granit, grès ou pierre calcaire*, d'un pied à deux pieds de hauteur, sont le roi *Néchao*, agenouillé, soutenant une stèle avec une inscription datée de l'une des années du règne de ce Pharaon; un hiérogrammate, assis à l'orientale, et tenant un grand papyrus déployé sur ses genoux; un groupe de deux personnages agenouillés, soutenant une stèle écrite (ces figures sont coloriées); un personnage agenouillé, tenant devant lui le grand serpent Urœus de la déesse Ilithya, d'un très-beau travail; une tête symbolique de la déesse Athir, la Vénus égyptienne, face humaine et oreilles de vache, la coiffure ornée de lotus-rosés, du plus beau travail; le buste peint d'une statue en calcaire blanc, portrait de travail égyptien exécuté avec une vérité parfaite.

Les *bijoux* donnent une haute idée de la perfection du travail égyptien, et on admire surtout un *collier en argent*, véritable chef-d'œuvre de galanterie égyptienne : il est formé de plus de cinq cents anneaux d'argent, de trois quarts de ligne de diamètre chacun, et dont l'épaisseur n'excède pas un cinquième de ligne : ces petits anneaux sont tous d'une proportion si exactement égale, que, placés l'un sur l'autre, ces centaines d'anneaux forment un tube d'argent parfaitement poli et régulier, de quatorze pouces de longueur, et ce tube, flexible sur tous les points, renfermoit une *tresse de cheveux* qui, faisant

l'office d'un cordon, maintenoit ensemble toutes ses parties; une portion des cheveux existe encore.

Parmi les grands objets de sculpture, nous devons indiquer le suivant en granit rose : *Base et pieds colossaux d'une statue d'Aménophis II* (le Memnon des Grecs); hauteur, 5 pieds 2 pouces; longueur de la base, 7 pieds. Le pied seul du Pharaon a 4 pieds de long, et le gros doigt 8 pouces et demi. Une belle inscription hiéroglyphique est sur la base devant les deux pieds; cette inscription porte : « *Le Divin Bienfaiteur,* » *le Lion des Rois, le Directeur du peuple fidèle* (SOLEIL, » SEIGNEUR DE VÉRITÉ, *chéri de Phré*), *aimé du Dieu* » *Sokari, le fils du Soleil, dévoué aux Dieux* (AMÉNOPHIS), » *Bien-aimé-d'Amon-ra, roi-des-dieux.* »

L'épaisseur de la base, qui est de 18 pouces, est décorée de figures de rois captifs, tous fortement marqués de physionomie *africaine :* devant chacun de ces rois est un bouclier portant en hiéroglyphes, tous phonétiques, le nom *des contrées ou petits royaumes auxquels ils commandoient,* et dont les a dépouillés, en sa qualité du plus fort, le *Lion des rois* Aménophis. Ces noms de pays sont encore très-lisibles au nombre de 23, d'autres sont effacés; mais voilà certainement des renseignemens inattendus sur la vieille géographie de l'Afrique.

Une autre partie importante, couverte en *dix-sept blocs de grès* de différentes grandeurs, formant, par leur réunion, une inscription hiéroglyghique divisée en 40 colonnes verticales de caractères d'environ 3 pouces, inscription de 15 pieds de long sur vingt environ de hauteur totale.

C'est la plus grande partie du fameux *mur numérique* du palais de Karnac. Ce texte, infiniment curieux, contient une de ces *statistiques des revenus* de l'empire égyptien dont parle Tacite, à propos du voyage de Germanicus en Égypte. Celle-ci appartient au temps de l'un des premiers rois de la XVIIIe dynastie; elle contient, sous une série suivie d'années du règne de ce roi, le nombre d'habitans revêtus de certaines fonctions publiques dans plusieurs provinces; le nombre des che-

vaux, des chars de guerre, des bœufs, des taureaux, des vaches, des gazelles, etc., et, ce qu'il y a de plus curieux, les *revenus du roi* pendant l'année, en *pierres précieuses*, en *or*, en *argent*, en *fer*, en *cuivre*, en *parfums*.

Mais le trésor le plus imposant de toute la collection est sans contredit le sarcophage du Pharaon *Ramsès-Méiamoun*, grand-père de Sésostris, tiré de son tombeau dans la vallée de Biban-el-Molouk à Thèbes. Ce magnifique monument, d'une étonnante conservation, est d'un *seul bloc de granit rose*.

Il a 10 pieds de long, 6 pieds de hauteur, 4 pieds 10 pouces de large, 5 pieds de profondeur intérieure, 5 pieds de largeur intérieure, 5 pouces d'épaisseur sur les côtés.

Toute la surface extérieure est absolument couverte de *figures en pied*, et d'une infinité de légendes hiéroglyphiques, sculptées, les unes en relief dans le creux, les autres en creux : les déesses *Isis* et *Nephthys* ailées, sculptées; de très-grandes proportions, à la tête et aux pieds du sarcophage, conservent encore, en grande partie, les couleurs dont on les avoit peintes. Leurs chairs sont couvertes d'une couche d'émail vert, ainsi que celles de la plupart des autres personnages représentés sur toute la surface extérieure. Tout l'intérieur du sarcophage, et le fond même, sont décorés de sculptures et d'innombrables hiéroglyphes, comme à l'extérieur; ce sarcophage est le plus beau et le plus colossal de tous ceux qui existent, soit en Europe, soit dans les tombeaux égyptiens connus jusqu'à ce jour. L'université de Cambridge en possède le couvercle transporté en Angleterre par l'infortuné Belzoni. La forme générale de ce sarcophage est celle d'un *cartouche-royal*, et cette forme est précisément indiquée dans le papyrus du musée royal égyptien de Turin, que M. Champollion le jeune a reconnu comme le plan antique avec les dimensions de toutes les salles, de l'hypogée royal de ce même roi, et d'où le sarcophage a été tiré en effet.

Nous ajouterons à ces aperçus que le *Muséum égyptien* va être confié aux soins de M. Champollion le jeune,

qui en a été nommé conservateur. Ce choix étoit dicté par les vœux du monde savant; c'est la juste récompense d'une étude longue, persévérante et féconde en grands résultats.

IV.

NOUVELLES.

Arrivée du major Laing à Tombouctou.

Plusieurs journaux anglois annoncent que le bureau des colonies, à Londres, a reçu des dépêches de M. Warington, consul anglois à Tripolis (de Barbarie), datées du 18 juillet, et contenant la nouvelle que le major Laing étoit heureusement arrivé à Tombouctou avec la caravane, partie de Tripolis au mois d'octobre 1825, et qui avoit passé quelques semaines à Gadames aux mois de novembre ou décembre, d'où elle s'étoit rendue à Touat. Comme on ne sait pas quand elle est arrivée à Touat ni quand elle en est partie, on ne peut pas même deviner l'époque de l'arrivée du major Laing à Tombouctou, époque qu'on dit n'être pas indiquée dans les dépêches de M. Warington. Probablement, c'est aux premiers jours du mois de mars 1826.

Cette incertitude n'a rien du tout qui puisse étonner les personnes instruites. M. Warington a peut-être reçu quelque avis verbal qui a pu ne pas indiquer le jour précis, et il se peut aussi qu'on n'ait pas eu la permission de lire toute sa dépêche.

On ajoute que le major Laing jouissoit d'une santé parfaite, et qu'il étoit endurci au climat de l'Afrique. Rien ne paroît s'opposer à ce qu'il descende le cours du Joliba (faussement nommé Niger), et qu'il détermine enfin l'embouchure de ce fleuve ou le lieu qui le voit disparoître, soit dans un lac, soit dans les sables.

Où est M. Clapperton?

Nous ne trouvons absolument aucun caractère d'authenticité dans les articles de journaux relatifs aux progrès de M. Clapperton. Ce sont, non pas des lettres de lui-même ni d'aucun de ses compagnons, mais des nouvelles données pàr des marchands venus de l'intérieur, ou qui ont envoyé aux établissemens anglois les oui-dire qui leur sont parvenus. Ceux parmi ces bruits qui le conduisent le plus loin, semblent s'arrêter à Yariba, et ne parlent pas encore du passage d'aucun grand fleuve.

Cette dernière circonstance semble faire péricliter de nouveau l'hypothèse de l'écoulement du Joliba dans le golfe de Benin.

Journal du troisième voyage du capitaine Parry pour la découverte du passage du nord-ouest.

Ce volume, qui vient de paroître à Londres, ne contient que peu de détails historiques, mais, au contraire, beaucoup de cartes, de tables météorologiques, des notes sur les courans, les animaux, les plantes et les minéraux : c'est un complément nécessaire aux volumes précédens, mais très-peu amusant et peu susceptible d'une analyse.

Le résultat de ce voyage est presque nul sous le rapport des découvertes. L'été de 1825 étant très-sévère, l'expédition perdit tout le mois d'août à croiser dans le détroit de Davis et dans la baie de Baffin; lorsqu'enfin, au mois de septembre, elle passa le détroit de Barrow, l'hiver l'arrêta promptement, et elle prit ses hivernemens, le 3 octobre, dans le Port-Bowen. L'été de 1825 commença favorablement : aucune année, depuis 1818, n'a été aussi exempte de neige et de glace; mais le naufrage accidentel de *la Furie* obligea l'expédition à revenir en Angleterre.

M. Parry est aujourd'hui porté à croire que les glaces des mers arctiques ont un mouvement général vers l'*ouest*, déterminé par un mouvement analogue de la mer. Les glaces, lorsqu'elles ne sont pas soumises à l'action de quelque vent local ou arrêtées par quelque obs-

tacle, doivent donc s'accumuler sur les côtes *orientales*. Ceci n'est pas nouveau : on avoit déjà remarqué un courant qui, de la Nouvelle-Zemble et du Spitsberg, paroît pousser les glaces vers le canal qui sépare l'Islande du Groënland. Les anciens navigateurs ont observé le même mouvement dans la baie d'Hudson. C'étoit par ce motif que Dampier conseilloit de tenter le passage du nord-ouest plutôt du côté de l'Océan-Pacifique que du côté de l'Atlantique. C'est ce que va tenter le vaisseau envoyé au détroit de Behring pour aller au-devant de l'expédition terrestre du capitaine Franklin, qui, d'après des nouvelles récentes, a fait des progrès considérables. M. Parry avoue maintenant que le passage du nord-ouest ne pourroit vraisemblablement jamais s'accomplir dans un seul été ni dans un seul hiver ; mais cela n'empèche pas qu'il ne soit possible.

Géologie des Terres arctiques.

Les roches, pierres et autres minéraux trouvés pendant le 3[e] voyage du capitaine Parry ont été soumis à l'examen du savant professeur Jameson, d'Edinbourg. Il a tiré de cet examen plusieurs conclusions intéressantes pour l'histoire ancienne du globe, mais qui ne sont pas toutes hors de contestation : par exemple, il pense que les roches primitives et secondaires, généralement placées ici dans un ordre analogue à celui qui règne partout, supportoient autrefois des roches tertiaires placées dans les creux et dans les plaines ; que toute cette masse, contiguë à un continent de l'Amérique, a dû être brisée par une cause violente et réduite à sa forme insulaire actuelle. Nous citerons des observations plus sûres et plus curieuses.

« Avant que la formation des charbons de terre ne fût déposée (comme par exemple à l'île Melville), les collines primitives nourrissoient une riche et abondante végétation, surtout de plantes cryptogames et de fougères arborescentes (*tree ferns*), dont les prototypes ne se retrouvent plus aujourd'hui que dans les régions tropiques du globe.

» Les coraux fossiles du calcaire secondaire indiquent aussi qu'avant, durant et après la déposition des couches de charbon de terre, les eaux de l'Océan étoient tellement constituées, qu'elles contenoient des polypiers, ressemblant de très-près à ceux des mers équatoriales.

» Avant et pendant la déposition des couches tertiaires, ces régions, aujourd'hui glacées, nourrissoient des forêts d'arbres de dicotylédones, ainsi que le prouvent les bois fossiles dicotylédones, trouvés en rapport avec ces couches dans la baie de Baffin, dans l'île de Melville, dans celle de Byam-Martin et au cap York. »

Ces terres antiques sont au surplus riches en minérais de fer magnétique, rhomboïdal et prismatique, en pyrite de cuivre, en titanium, en graphite et en beaux cristaux de roche.

Le Tome VI du *Precis de la Géographie universelle*, par M. *Malte-Brun*, contenant l'*Europe orientale*, a paru dans les premiers jours d'août.

EXTRAIT

De la Relation d'un voyage entrepris, en 1786, par ordre du roi de Danemark, pour découvrir la côte orientale du Groënland et les premières colonies européennes établies dans ce pays;

Suivi de remarques sur les erreurs dans lesquelles on est tombé à ce sujet, et de quelques considérations sur le mouvement des glaces dans les régions polaires;

PAR M. DE LOEWENOERN,

Alors capitaine de frégate, aujourd'hui contre-amiral de la marine royale de Danemark, directeur du dépôt des plans et cartes, etc.

(Traduit de l'allemand.)

L'HISTOIRE des premiers établissemens fondés par les Européens dans la contrée arctique, connue sous le nom de Groënland, se perd avec l'histoire des progrès des colons dans les ténèbres de temps fort obscures. A cette époque, une telle ignorance enveloppoit tout ce qui concerne les pays arctiques, de sorte qu'il ne nous est parvenu à leur sujet que des traditions isolées, vagues et incertaines. On dit que, vers la fin du dixième siècle,

Eric Roude ou Reude, prince ou chef de pirates, après avoir commis toutes sortes de brigandages dans la Norvège, sa patrie, fut contraint de l'abandonner; et, comme c'étoit l'usage alors de courir les mers et de piller, sans autre but que de s'établir ensuite dans un lieu qui lui conviendroit, il arrive en Islande, s'y comporte comme dans son pays, et, forcé de nouveau à fuir, cherche fortune sur la mer. Il aborde dans un pays peu éloigné de l'Islande, et le nomme Groënland, parce qu'il y trouve les montagnes couvertes de forêts et les vallées tapissées de pâturages. Eric et ses compagnons, qui sans doute avoient amené leurs femmes avec eux, s'arrêtent dans cette contrée, qui abondoit en gibier et en poissons.

Il paroît qu'ensuite des relations assez animées existèrent entre le Groënland, l'Islande, la Norvège et le Danemark : la religion chrétienne y fut sans doute portée dans le siècle suivant, puisque les traditions assurent qu'il y avoit des églises.

En 1386, sous le règne de Marguerite de Valdemar, qui réunit sous un même sceptre les trois royaumes de Danemark, de Suède et de Norvège, le Groënland fut déclaré domaine de la couronne. Si l'on en juge par le produit de l'Islande, le gouvernement ne tira pas certainement un grand avantage de cette possession.

Au quinzième siècle, la peste, sous le nom de *mort noire*, dévasta une grande partie de l'Eu-

rope; elle pénétra jusqu'en Islande, y fit des ravages affreux et la dépeupla presque entièrement. Les guerres et les dissentions intestines qui, à la même époque, troublèrent le Danemark, firent oublier la pauvre colonie du Groënland. La difficulté de naviguer avec des navires peu solides dans des mers couvertes de masses énormes de glaces, fut sans doute aussi un des obstacles qui durent interrompre les relations entre cette colonie et la métropole.

Quelques siècles après, diverses tentatives furent faites pour retrouver la partie du Groënland qui avoit précédemment été habitée par les Européens, et que d'anciens récits représentoient comme un pays enchanté, comme un Eldorado : tous ces essais mal combinés échouèrent par des circonstances fâcheuses. Il n'entre pas dans notre plan d'en donner l'histoire.

Les premiers colons européens avoient donné au pays où ils s'étoient établis le nom d'*Osterbygd* (pays de l'est). Ils n'avoient pas de ville, du moins on n'en trouve aucune trace. Un homme ou une famille choisissoit un emplacement près d'un lac poissonneux, dans une vallée abondante en pâturages, ou bien dans des lieux où la chasse pouvoit être productive. Ces aventuriers n'étoient soumis à aucune autorité immédiate. Chacun faisoit ce qui lui plaisoit, et dirigeoit sa conduite de la manière qui lui sembloit la meilleure. On peut

supposer que le gouvernement de cette colonie étoit, si je puis me servir de cette expression toute patriarcale: si, par la suite, après l'introduction du christianisme, une forme de gouvernement fut introduite, elle fut probablement monacale; car les traditions et le petit nombre de récits qui nous restent des temps où ces contrées furent peuplées par les Européens, parlent de couvens. Il n'y est jamais mention de roi, de vice-roi, ni de gouverneur envoyé d'Europe. Lorsque, sous le règne de Marguerite, cette colonie fut déclarée domaine royal, cette mesure fut prise sans doute à la demande du clergé; mais elle n'eut lieu que pour la forme, car la reine ne tira de ce pays ni tribut ni redevance territoriale.

Les maisons, dont il subsiste encore des restes, sont éparses sur un territoire dont les Européens prirent possession après en avoir chassé les Eskimaux, qui, par-là, furent obligés de se retirer à l'ouest. Le côté vers lequel ces sauvages s'étoient réfugiés reçut des nouveaux colons le nom de *Vesterbygd*, ou du pays de l'ouest, et le côté dont eux-mêmes s'emparèrent, celui d'*Osterbygd*, ou peuplade et établissement de l'est. Or, on voit que cela ne signifie nullement que les Européens se soient fixés sur la côte orientale du Groënland, et que les noms de Vesterbygd et d'Osterbygd ne sont que des dénominations re-

latives de deux cantons voisins, et situés, par rapport l'un à l'autre, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. Les principaux établissemens dont on a positivement trouvé les ruines étoient dans la partie la plus méridionale du Groënland, à peu près sous le 61eme parallèle nord, sur la côte occidentale, où il est plus facile d'aborder que sur l'orientale. Les restes des maisons en pierre que l'on voit encore prouvent que les Européens avoient attaqué les Eskimaux dans le Vesterbygd; mais les noms se sont conservés. Cependant cette dénomination d'Osterbygd ou de peuplade de l'est, et quelques autres fautes d'étymologie dans les traductions des anciennes relations du Groënland, de même que des considérations erronées sur le chemin qu'il falloit suivre pour y arriver, ont fait croire à tort que la partie du Groënland, peuplée par les émigrans de l'Islande et par leur postérité, étoit située à peu près entre 65 et 66° de latitude, vis-à-vis de la côte occidentale de cette île, ainsi qu'on le voit dans la carte de la mer du Nord, publiée en 1778 par MM. Verdun de la Crenne, Borda et Pingré, où ses côtes sont marquées depuis le 48eme jusqu'au 72eme parallèle (1).

(1) La forme de la côte du Groënland étoit entièrement inconnue à ces savans. Vraisemblablement, ils ont travaillé à s'en instruire à Copenhague, où ils abordèrent avec la frégate *la Flore*, et où ils firent des re-

Ces préventions, fortement enracinées, donnèrent lieu à l'expédition qui me fut confiée en 1786.

J'ai déjà observé que les Européens qui débarquèrent sur la côte du Groënland y trouvèrent la même espèce d'hommes que l'on connoît sous le nom d'Eskimaux, et qui composent encore aujourd'hui la population de cette île. Les nouveaux venus les nommèrent *Skrellinger*, ce qui signifie hommes simples et foibles; ils les tournèrent en dérision, et peut-être les chassèrent avec mépris. La peste du quinzième siècle ayant diminué le nombre des Européens, et ceux-ci ne recevant plus de secours de leurs compatriotes, il n'est pas invraisemblable qu'ils se soient trouvés dépourvus des ustensiles nécessaires pour la chasse et la pêche, et que, ne pouvant, comme les indigènes, se nourrir de chair de phoque, ils n'aient beaucoup souffert : alors les Eskimaux auront fondu sur eux pour se venger, et auront détruit les restes déplorables de ces étrangers incommodes.

Les Eskimaux qui habitent la partie méridio-

cherches sur tout ce qui étoit relatif à leurs observations et sur ce qui concernoit les cartes dont ils ont orné la relation si utile et si instructive de leur voyage. A cette époque, on s'occupoit beaucoup de cet objet, et peut-être s'en occupe-t-on encore aujourd'hui. Quant à moi, je suis intimement convaincu de tout ce que je vais dire, quelque opposé que cela puisse être à toutes les idées que l'on a exposées sur ce sujet.

nale du pays vers l'est et le nord-est, et qui viennent quelquefois aux établissemens danois situés le plus au sud, conservent encore, à ce que l'on prétend, des traits qui rappellent les premiers colons européens, par exemple le nez plus aquilin que les autres, ce qui donne lieu de présumer qu'ils sont au moins d'une race mélangée. De nos jours, ces peuplades sont dépourvues de traditions qui pourroient rappeler l'existence de tels ancêtres; mais les témoignages les plus évidens de la présence antérieure des Européens dans ce pays sont les traces que l'on rencontre en plusieurs endroits, et qui consistent dans les fondemens et les restes en pierres d'un assez grand nombre de maisons que les Eskimaux n'ont pu construire, parce que cette bâtisse suppose préalablement la fabrication, où du moins la possession d'outils de fer. Il est bon de remarquer que, dans le voisinage des lieux où l'on voit des restes d'édifices, les montagnes fournissent des pierres faciles à tailler et très-solides; car les murs, qui en ont été bâtis sans mortier ni chaux, dont on ne trouve pas la matière première, s'élèvent encore, après un laps de plusieurs siècles, à deux et trois pieds au-dessus du sol. On ne sait pas de quoi étoient faits les toits de ces maisons; mais on reconnoît, aux débris des murs, que plusieurs de ces demeures ont été fort grandes; la longueur de

quelques-unes est de 100 à 120 pieds; leur largeur, de 20 à 30; les murs ont trois à quatre pieds d'épaisseur. Ces proportions varient beaucoup; il y a aussi des maisons fort petites. On distingue des portes, et, en quelques endroits, des cloisons dans l'intérieur des ruines; elles sont toujours en pierres. Il y a, entre autres, un mur assez haut pour donner lieu de penser que l'on y avoit placé une fenêtre. On reconnoît dans ces ruines plusieurs églises; on remarque aussi divers emplacemens, les uns plus grands, les autres plus petits; ils sont entourés de murs en pierres brutes qui formoient l'enceinte de jardins ou de propriétés particulières. D'après toutes ces marques, on ne peut douter que les Européens ne se soient établis autrefois dans cette partie du pays.

On pourroit être surpris de ne pas trouver des ruines de maisons semblables en Islande, qui peut passer pour la métropole des premiers colons du Groënland, et qui, pendant tout le temps que ce pays fut abandonné, entretint avec le Danemark des communications non interrompues. La réponse est simple. Cette pierre, si aisée à tailler, qui est commune dans le Groënland, ne se rencontre pas en Islande, où, par conséquent, il a fallu transporter tous les matériaux pour élever des maisons et des édifices, si, du reste, on peut admettre comme vrai qu'autre-

fois il y ait eu dans cette île d'autres habitations que les huttes des Islandois indigènes. Les murs de ces huttes, à moitié enfoncés en terre ou appuyés contre une montagne, sont très-épais, et consistent en pierres brutes liées ensemble avec de la terre et de la mousse; les toits, faits en lattes qu'il faut tirer d'Europe, sont couverts de tourbes et de gazon, sur lesquels les moutons pâturent.

Quant aux Eskimaux du Groënland, ils se creusent en terre des taupinières qui sont plus petites et plus misérables que celles des Islandois, et où, en hiver, ils s'entassent par familles; mais, en été, dès que la saison le permet, ils vivent sous des tentes faites de peaux de phoques, et vont s'établir sur le bord de la mer, d'où ils tirent leur nourriture et leur vêtement.

On pourroit demander pourquoi les missionnaires qui, depuis un siècle, vont au Groënland, et les Danois qui, peu de temps après, y ont formé des établissemens, ne se sont pas fixés dans la partie habitée précédemment par les Européens, qui, suivant les anciennes relations, avoit en abondance de beaux pâturages, et qui, dans la belle saison, produisoit spontanément beaucoup de plantes.

La réponse la plus convenable à cette question est que les missionnaires qui ont débarqué sur la côte occidentale, n'ont eu pour objet que de

convertir les païens et n'ont songé qu'à parvenir jusqu'à eux, et que les petits établissemens qui se sont formés peu à peu sur cette côte n'ont été fondés que pour soutenir ces ecclésiastiques. Ce n'est que plus tard que l'on a pensé à y envoyer des facteurs et autres agens de commerce, afin d'ouvrir avec les indigènes un trafic d'huile de poisson et de peaux de phoques : quand on voulut établir les plus méridionaux de ces comptoirs, on découvrit pour la première fois les traces d'anciennes demeures. Si, en général, on n'a introduit aucune culture dans ces nouvelles colonies, il faut l'attribuer à ce que le climat y est devenu plus froid qu'il ne l'étoit avant les douzième et quatorzième siècles. Si, dans les montagnes de la Suisse et d'autres contrées hautes, l'action du soleil sur les glaciers n'a pas été visible, et si, au contraire, leur masse a augmenté depuis que nous les connoissons, comment pourroit-il en être différemment d'un pays sous une latitude aussi élevée que celle du Groënland? Cette grande presqu'île, dont, suivant toutes les présomptions, la large base touche au pôle boréal, doit être exposée à tous les effets du froid le plus rigoureux. Mais, suivant les résultats des lois de la physique, les masses de glaces qui, aujourd'hui, couvrent une grande partie de l'espace situé près des pôles, n'ont pas été créées lorsque le Tout-Puissant donna au

globe terrestre sa forme actuelle. Les masses de glaces ont dû s'accroître d'une manière naturelle, et peuvent prendre encore de l'accroissement jusqu'à ce que d'autres causes s'y opposent. Il est hors de doute que, dans les premiers siècles, la partie méridionale du Groënland n'a pas été autant encombrée de glaçons qu'elle l'est de nos jours, et que son climat n'étoit pas aussi rude qu'il l'est actuellement. Dans la belle saison, les vallées étoient libres de neige et de glace, et couvertes de pâturages. Si le Groënland étoit un pays plat, je crois que le soleil y feroit fondre plus facilement la neige et la glace; mais ce n'est qu'un amas de hautes montagnes, et la côte ne montre, dans toute son étendue, que des monts escarpés qui se perdent dans les nues, et dont les cimes blanches sont couvertes de glaces et de neiges éternelles. Les plus basses sont couvertes de plaines et de pics tout noirs; il n'y a en général qu'un bien petit nombre de lieux où l'on puisse débarquer et former des établissemens.

Des personnes qui ont vécu plusieurs années au Groënland, disent qu'elles avoient vu en été des vallées étroites ou des ravines dans les montagnes qui étoient débarrassées de glaces; que les rennes, les lièvres et les perdrix pouvoient y chercher leur nourriture; mais qu'après un hiver rigoureux, pendant lequel il étoit tombé beaucoup de neige, il survenoit brusquement un dé-

gel : il étoit suivi d'une nouvelle gelée, dont l'effet étoit de produire une croûte de glace que les rayons du soleil, réfléchis par les montagnes, n'avoient plus la force de fondre. C'est ainsi que les glaciers se sont étendus jusqu'aux rivages de la mer et jusqu'au cap Farewell, l'extrémité la plus méridionale du pays, sous 59° 40′ de latitude (1).

Il est impossible aux hommes de gravir sur ces montagnes et de pénétrer à une certaine distance dans le pays. Seulement, les environs des golfes les plus méridionaux, à quelques lieues dans l'intérieur, renferment plusieurs vallées où le soleil et l'air du printemps fondent la neige et où croissent des buissons de bouleaux ; on ne peut s'en approcher qu'en canot, et ce n'est que lorsque les courans ont brisé les glaces, que l'on peut se glisser dans les ouvertures. Alors on découvre des lacs, des rivières, des cascades qui se précipitent du haut des montagnes, et même des sources chaudes (2) ; mais bientôt on arrive

(1) Je pense qu'au Canada et dans l'Amérique septentrionale il n'y a pas tant de neige et de glace, parce que ces contrées ont de grandes plaines et beaucoup de pays plats où les rayons du soleil peuvent agir librement. Ces régions ont aussi des eaux abondantes, de grands lacs, des marais, etc.

(2) On ne sait pas avec certitude s'il y a des volcans dans le Groënland : on n'a que des présomptions sur leur existence dans l'intérieur.

au pied des montagnes et des glaciers, qui présentent une barrière insurmontable. C'est là principalement que l'on trouve les restes des anciennes demeures dont il a été question précédemment. Les Danois, qui, dans les temps modernes, sont venus dans cette partie du pays, ont essayé d'y élever quelques animaux domestiques, tels que des vaches et des moutons; mais ils n'ont pu y réussir, tant à cause de la difficulté de nourrir ces bêtes pendant la mauvaise saison, que de celle de leur construire des étables qui les garantiroient complétement de la rigueur extrême du froid.

Un siècle s'est écoulé depuis que le pasteur Egède, mu par une inspiration céleste, abandonna sa cure pour aller prêcher l'évangile aux Eskimaux qui habitent le Groënland. Sans doute il avoit entendu les pêcheurs de baleine parler du Groënland et lu les relations des anciens Norvégiens, qui, à une époque reculée, s'étoient établis dans le pays, mais dont on avoit perdu les traces. Malgré ses instantes sollicitations pendant plusieurs années, ce digne ecclésiastique ne put obtenir ni la permission ni les moyens d'effectuer son voyage.

Le Danemark étoit alors en guerre; mais, au rétablissement de la paix, le gouvernement fournit à Egède l'assistance nécessaire; de sorte qu'en 1721 il s'embarqua, avec sa femme et ses petits-

enfans, pour ces bords inhospitaliers. Il fut le premier délégué du gouvernement danois dans ce pays : d'autres missionnaires le suivirent, et fondèrent différens établissemens sur la côte occidentale du Groënland, la seule dont les pêcheurs de baleine dans le détroit de Davis aient des connoissances un peu précises ; mais ce ne fut pas sans des difficultés extrêmes que l'on parvint à débarquer, à cause des glaçons flottans.

Le nom d'Egède est encore cité avec vénération dans nos Annales. Il travailla avec le zèle et le dévouement d'un véritable apôtre pendant plusieurs années, et mourut dans les travaux de sa mission. Il éleva un de ses fils dans les mêmes principes de charité chrétienne, puis l'envoya à Copenhague pour y achever ses études et recevoir le caractère sacerdotal. Ce digne fils retourna au Groënland pour aider à son père, et lui succéda dans son emploi. Parvenu à un âge avancé et épuisé par ses travaux pénibles, il partit pour Copenhague, et y obtint le titre d'évêque qu'il avoit si bien mérité ; il employa le reste de sa vie à enseigner la langue du Groënland aux jeunes théologiens qui désiroient aller dans ces pays comme missionnaires ; jusqu'à son dernier soupir, il prit une part active à la direction de la mission.

Malgré le long séjour des deux Egède, le père et le fils, dans le Groënland ; malgré leurs courses

pénibles le long de la côte occidentale depuis le 70ème degré de latitude jusqu'au cap méridional, voisin du 60ème; malgré tous les soins qu'ils se sont donnés pour recueillir des renseignemens sur les anciens habitans de l'Osterbygd, ils n'ont rien découvert de positif. Ils n'avoient vu que quelques Eskimaux qui, en petit nombre, demeurent près les uns des autres au nord et au nord-est du cap Farewell, ou sur la côte orientale, qui, de temps en temps, font des voyages, et, avec beaucoup de difficultés, viennent visiter leurs compatriotes de l'ouest; ils n'en avoient obtenu aucun éclaircissement, parce que ces hommes, ainsi qu'on l'a dit plus haut, n'ont conservé aucune tradition des temps anciens.

Je ne dois point passer sous silence que, vers le milieu du siècle dernier, c'est-à-dire en 1750, 1751 et 1752, un facteur ou commis des établissemens danois sur les côtes occidentale et méridionale du Groënland, homme très-sobre, qui s'étoit habitué à vivre avec les Eskimaux, et, comme eux, équipé comme ils le sont quand ils vont à la côte occidentale, s'embarqua dans un canot du pays qui étoit monté par plusieurs de ces sauvages qu'il s'étoit attachés, et entreprit un voyage pour longer la côte orientale et découvrir l'ancien canton d'Osterbygd. Il revint après avoir supporté des fatigues et des souffrances inouies, n'ayant parcouru qu'une bien petite distance de la côte orien-

tale sans avoir pu déterminer le point où il étoit parvenu, puisqu'il manquoit d'instrumens pour prendre hauteur. Il ne trouva qu'une côte déserte et très-peu habitée, peu de ressources dans la chasse et la pêche, des difficultés prodigieuses, et qui se renouveloient sans cesse, pour obtenir quelques moyens de subsister, et constamment des masses de glace flottantes le long de la côte. Le journal de ce voyage triste et uniforme a été publié.

Cependant les missionnaires n'ont pas renoncé à l'opinion que le pays dont les Européens avoient jadis pris possession, est situé sur la côte orientale et vis-à-vis de l'Islande. Ils étoient, de plus, persuadés que le détroit de Frobisher existe ou a existé, parce qu'on le voit représenté sur toutes les cartes. On le remarque aussi sur la carte de M. Verdun de la Crenne, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, a puisé dans les sources qu'il a trouvées à Copenhague. Je ne conçois pas comment ces erreurs se sont glissées sur toutes les cartes; enfin, ces bons missionnaires cherchèrent l'issue de ce bras de mer dans le détroit de Davis, sur la côte occidentale du Groënland, et crurent que, par le laps de temps, il avoit été bouché par les glaces, ce qui n'étoit pas invraisemblable. Notre digne évêque Egède, toujours occupé du Groënland et des Groënlandois de l'Osterbygd, ne cessa pas de solliciter le gouvernement de faire de nouvelles

tentatives pour retrouver cette terre perdue. Il crut avoir découvert que les plans que l'on avoit suivis autrefois pour y aller par mer, en suivant la route la plus directe, avoient été mal conçus; il jugea que l'on devoit partir, non du cap Farewell, ni remonter le long de la côte en se dirigeant au nord ou au nord-est, mais de l'Islande, et chercher la côte perdue à peu près sous le parallèle du 65e degré de latitude ou sous celui du Sneefield-Iœkul, qui est une montagne très-remarquable sur un promontoire de l'Islande, et que, par un temps clair, on distingue très-bien à une distance de 30 lieues.

Suivant une tradition, peut-être mal interprétée, on peut voir à la fois cette montagne, à laquelle on a donné le nom de *Chemise blanche*, et une autre, nommée *Chemise bleue*, qui appartient au Groënland; cette tradition corrobore l'opinion relative à la proximité des côtes.

Enfin, le zèle persévérant de l'évêque obtint, en 1786, ce qu'il désiroit si ardemment : une expédition fut résolue, et on me fit l'honneur de m'en confier la direction. Un lieutenant de la marine royale, fils de l'évêque, y fut employé. Un navire, destiné à la pêche de la baleine, fut choisi comme le plus propre à résister au choc des glaçons. L'évêque pensoit que nous arriverions trop tard, et que la côte étoit, par inter-

valles, abordable en été. Afin que rien ne manquât pour concourir à la réussite du plan, on joignit au gros navire un cutter ou yacht qui, l'année précédente, avoit fait un voyage au Groënland, et qui devoit porter en Islande les approvisionnemens et tous les objets nécessaires, rester ensuite à ma disposition et m'accompagner dans ma campagne ; mais, dans le cas où la réussite du voyage seroit arrêtée par les glaces, je devois pourvoir ce bâtiment de vivres et le laisser hiverner en Islande sous le commandement de M. Egède, qui, au printemps suivant, remettroit en mer aussitôt qu'il pourroit pour chercher la côte tant désirée que l'on croyoit pouvoir découvrir plus aisément (1).

Il étoit naturel qu'étant chargé de cette expédition, je m'instruisisse par la lecture des voyages faits dans ces parages. En conséquence, je lus le voyage de Frobisher dans le recueil d'Hakluit. Quel fut mon étonnement, lorsque je vis que ce

(1) J'étois d'une opinion absolument contraire. Je croyois et je crois encore que, si jamais on peut atteindre à cette côte, cela ne pourra avoir lieu qu'assez tard dans l'année, après le départ des glaces flottantes qui viennent du nord et qui passent le long de cette terre. J'en parlerai bientôt plus amplement. J'étois d'ailleurs très-content, pour plusieurs raisons, d'avoir avec moi ce bâtiment.

navigateur anglois, qui avoit fait trois voyages consécutifs en 1576, 1577, 1578, vers l'entrée de la mer d'Hudson, n'avoit découvert aucun détroit qui traversât le Groënland! Dans les deux premiers voyages, les brouillards épais et les glaçons l'empêchèrent d'approcher de la côte; il n'avoit aperçu que des montagnes couvertes de neige et de glace. Dans le dernier, il réussit à envoyer un canot à terre, mais ne put y trouver un port. Sur ces entrefaites, il avoit vu des Eskimaux, et croyoit que ce pays étoit la Frieslande occidentale. A cette époque, il régnoit, à cause du manque d'observations astronomiques et nautiques, une grande confusion sur la position et les noms que l'on donnoit aux pays nouvellement découverts.

Je me hâtai, en conséquence, d'envoyer à l'académie des sciences un mémoire qui fut inséré dans sa collection; j'y démontrois que le détroit de Forbisher n'avoit jamais existé dans le Groënland : c'étoit afin de prévenir le reproche que l'on ne manqueroit pas de m'adresser, si je ne retrouvois pas l'Osterbygd, de n'avoir pas cherché ces détroits. Si j'avois su l'ancienne langue islandoise, connoissance qui m'auroit mis en état de comprendre les Sagas, j'aurois dit : « Ne m'envoyez pas chercher les restes des habitations des Norvégiens vis-à-vis de l'Islande; » mais j'étois aussi ignorant dans ces

choses que ceux qui étoient pénétrés de ces idées (1).

Afin de diminuer les frais de l'expédition et de la rendre aussi utile qu'il seroit possible, je pris un chargement de bois de charpente pour le débarquer en Islande; enfin, je demandai des instructions sur l'emploi des moyens que les circonstances pouvoient m'offrir de faire des observations nautiques et hydrographiques. Il y avoit, sous ce rapport, des points qui m'intéressoient d'autant plus, que, l'année précédente, on avoit fondé des archives de cartes maritimes, dont on m'avoit donné la direction. Je savois, par expérience, que, sur toutes les cartes, les îles Shetland étoient mal placées. Une partie de la côte d'Islande, précisément celle où je voulois aller, avoit été relevée; mais il n'existoit que les élémens des cartes. Celui qui avoit commencé ce travail étoit mort avant d'avoir pu mettre ces matériaux en ordre; il falloit les terminer.

(1) M. le secrétaire Eggers, homme profondément savant, qui s'étoit consacré à l'étude des langues anciennes et avoit examiné avec soin les vieilles relations de voyages qui pouvoient jeter quelque jour sur les établissemens des anciens Norvégiens dans l'Osterbygd, a consigné le résultat de ces recherches dans un mémoire qu'il a publié en 1792. Selon moi, il y prouve, jusqu'à l'évidence, ce que j'expose dans ce que je viens de dire. Je donne son opinion, à très-peu d'explications près.

En 1783, une île volcanique avoit paru dans le voisinage de l'Islande; depuis, elle étoit disparue; mais elle pouvoit avoir laissé un écueil dont il étoit important de déterminer la position. Mes instructions furent donc rédigées d'après ces considérations, au grand regret de ceux qui en concluoient que je ne considérois la découverte du Groënland que comme un objet secondaire.

Je vais donner un extrait de mon journal, et je le terminerai par quelques remarques sur le mouvement des glaces dans les mers des hautes latitudes arctiques.

(La suite à un cahier prochain.)

TABLEAU DE LA BOUKHARIE,

D'APRÈS LES DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS,

PAR M. DE LARÉNAUDIÈRE.

(SUITE.—*Voy.* page 170 de ce volume.)

Deux nations principales vivent ensemble sur le sol de la Boukharie; l'une, conquérante et dominante; l'autre, vaincue et sujette. Les Ouzbeks composent la première; les hommes de la seconde portent le nom de Tadjiks.

Les traits de l'Ouzbek offrent un mélange de la physionomie des Tatares et des Kalmouks. Essentiellement guerrier, la vie sédentaire n'est pas faite pour lui; il a conservé les traces de cette fierté particulière à la race turque; il sent, à Boukhara, qu'il appartient à celle des vainqueurs. Lorsqu'on demande à un homme de cette nation s'il est Ouzbek, son orgueil se trahit, et l'expression qu'il donne au *oui*, sa seule réponse, annonce assez l'importance qu'il attache à sa naissance. Sa bravoure le porte à des coups hardis, à des actions d'éclat; mais le sang froid, mais le courage réfléchi de l'Européen lui sont inconnus,

et l'amour de la patrie et le sentiment de son devoir n'ont jamais inspiré un de ses faits d'armes ni dirigé sa valeur. Il vit en bonne intelligence avec le Tadjik, il l'estime; mais il croit valoir mieux que lui, et ne prend pas la peine de dissimuler la haute opinion qu'il a de sa propre supériorité.

A ses traits européens, à sa taille ramassée, à son teint beaucoup moins brun que celui des Persans, à la douceur et au calme parfait de sa physionomie, à sa démarche mesurée, mais surtout à son caractère rampant, faux et dissimulé, comme celui de l'homme qui gémit sous le despotisme, le Tadjik se fait reconnoître. Il se dit aborigène, et peut-être descend-il des anciens Sogdiens; et cependant ce naturel de la Boukharie ne connoît aucun sentiment patriotique ; jamais un Tadjik n'a pris les armes pour la défense de ses foyers; une seule passion le tourmente, c'est l'amour de l'or. Les vices qu'elle entraîne à sa suite remplissent son cœur et étouffent tout sentiment d'humanité. Il sait lire et écrire, et compose, avec le clergé, la classe la plus civilisée du pays. Actif, laborieux, portant dans les affaires un esprit d'ordre, une patience à toute épreuve et beaucoup d'intelligence, il est ou marchand, ou artisan, ou cultivateur. Les habitudes de la vie nomade, l'indépendance de l'homme du désert n'ont aucun charme pour

lui; et ce peuple, qui habite la Boukharie depuis le siècle d'Iskander, n'a jamais eu de chef de sa race ; il ne sait qu'obéir.

Indépendamment des deux classes d'habitans dont nous venons de parler, la population de la Boukharie se compose de Turcomans nomades qui cultivent le riz sur les bords de l'Amou-déria, et qui paient tribut; d'Arabes établis depuis les jours de la conquête des khalifes, et qui peuplent les villages des environs de Boukhara; de Kalmouks, descendans des hordes de Tchinghis-khan, braves comme les Ouzbeks, dont ils ont adopté les usages; de Kirghiz, transfuges de la petite et de la moyenne horde, qui viennent chercher fortune dans de nouveaux déserts, et qui retournent souvent dans leurs steppes respirer l'air natal et se mouvoir dans un espace plus étendu; d'Afghans et de Lesghiz, issus des ôtages pris par Timour, et qui ne s'éloignent guère des murs de Samarcande, comme s'ils étoient encore sous l'influence des décrets du conquérant; enfin, de Bohémiens qui courent le pays, et dont les femmes, sans voile comme sans pudeur, trafiquoient de leurs charmes avant que la police boukhare ne mît un terme à leur libertinage. Des milliers d'esclaves persans et un petit nombre de sujets de la Russie sont les îlotes de la Boukharie.

Voici, d'après M. Meyendorf, comme cette population peut se subdiviser :

Ouzbeks	1,500,000
Tadjiks	650,000
Turcomans	200,000
Arabes	50,000
Persans	40,000
Kalmouks	20,000
Kirghiz	6,000
Juifs	4,000
Afghans	4,000
Lesghiz	2,000
Bohémiens	2,000
Total	2,478,000

Toute cette population s'étend sur une terre féconde, et dont les parties cultivées récompensent amplement les soins du laboureur : aussi l'agriculture est-elle, en Boukharie, la source la plus abondante de la richesse nationale. L'extrême division des propriétés favorise la surveillance du maître sur les ouvriers, et doit être comptée au nombre des causes de l'aisance générale. Mais cette contrée produiroit davantage, si l'eau étoit plus abondante, si les bonnes méthodes d'assolement y étoient connues, si la routine n'étoit pas un obstacle invincible à l'introduction de tout perfectionnement, et, plus encore, si les vexations d'un gouvernement arbitraire n'arrêtoient l'essor de l'industrie.

Les propriétés territoriales sont de cinq espèces : 1° les domaines de l'état; 2° les kharadji, terres anciennement en litige entre le gouvernement et des particuliers, et cédées à ceux-ci moyennant une légère redevance en argent; 3° les fiefs donnés en équivalent des services militaires; 4° les milks ou propriétés particulières; 5° enfin les wakfs ou legs pieux.

L'art de multiplier les canaux d'irrigation, de les diviser, de les nettoyer, de maintenir un niveau commun entre les eaux et les champs est parfaitement entendu dans la Boukharie. Si le fer n'y étoit pas si rare et si cher, les instrumens aratoires seroient probablement plus multipliés; ils sont solides et bien construits.

L'irrigation a lieu depuis le mois de décembre jusqu'à la mi-mars : on sème le froment en automne, on le moissonne en juillet, on le remplace par des pois qu'on récolte la même année; c'est la nourriture du pauvre. Le djougara (*holcus saccharatus*) est principalement destiné aux chevaux; il leur tient lieu d'avoine. A ce djougara on fait succéder le cotonnier, dont on cueille les capsules, jusqu'aux premières neiges, trois fois pendant l'année. On cultive également différentes variétés de sésame, de féves et de haricots, et on récolte, dans le Miankal, un riz d'assez mauvaise qualité, bien moins recherché que le riz de Chehrisebz et de l'Inde.

Au mois de mars, les jardins de la Boukharie, nombreux et généralement très-vastes, offrent un aspect enchanteur. La partie de ces jardins consacrée à l'agrément ressemble assez à nos anciens jardins françois : des plate-bandes de fleurs, où la rose se marie aux iris bleues, à la boule de neige, aux tulipes diaprées, bordent des allées droites ombragées par l'arbre de Judée, le pêcher et le cerisier d'Asie; mais, ici, les fleurs brillantes et les beaux fruits n'ont ni ce parfum ni cette saveur qu'on leur trouve dans d'autres contrées. L'enclos qui renferme le jardin d'ornement renferme aussi le potager, le vignoble et le verger, et un étang carré près duquel s'élève presque toujours un pavillon : c'est là que toutes les allées aboutissent; c'est le séjour mystérieux des plaisirs du maître et l'asile de son indolence; c'est là qu'il jouit de ce calme et de cette immobilité qui semble une des voluptés des contrées orientales et des peuples musulmans.

La récolte de la manne, abondante en Boukharie, est une branche d'industrie très-lucrative : on l'emploie à tous les usages domestiques pour lesquels le sucre est nécessaire; on en fait d'excellentes confitures. La partie occidentale du pays n'ayant pas de forêts, le commerce va chercher les bois de construction dans le voisinage de Samarcande; on a formé des radeaux qu'on fait descendre par le Zer-afchan jusqu'à Boukhara et

à Cara-Koul. La tribu ouzbèke des Konkrad est renommée pour élever les plus gros moutons de la même espèce que ceux des Kirghiz : c'est la viande qu'on préfère à Boukhara. Les Turcomans y amènent des étalons grands, bien faits, vifs, pleins de feu, d'une vitesse admirable. Ces grands chevaux, qu'ils nomment *Arghamak*, sont extrêmement soignés et presque toujours enveloppés de deux couvertures épaisses; ce qui contribue peut-être à leur donner un poil lisse et lustré. Tous les matins, lorsque les seigneurs présentent leurs hommages au khan, on voit, à la porte du palais, une trentaine de chevaux magnifiquement caparaçonnés : ils se vendent de huit cents à deux mille cinq cents roubles la pièce. Depuis la dernière révolte des Ourghendj, qui paroissent s'être soustraits à la dépendance du khan de Boukharie, ce commerce de chevaux éprouve de grandes difficultés. Les Ourghendj n'en laissent plus venir à Boukhara et pillent les caravanes.

Si nous passons de l'agriculture à l'industrie, nous trouvons la Boukharie loin de tous les perfectionnemens de notre Europe. L'Orient stationnaire n'est plus pour nous, comme il y a quelques siècles, la contrée des miracles ; et ses produits manufacturés, qui sembloient à nos aïeux barbares le travail des fées, ne peuvent plus aujourd'hui soutenir la comparaison avec les nôtres. C'est aux étoffes russes que les ouvriers boukhares

empruntent des dessins ; ils les imitent sur leurs étoffes rayées, mélange de soie et de coton ; ils en ont une cependant d'un goût tout-à-fait national ; celle-ci se tisse avec des fils de soie de différentes couleurs qui se fondent les unes dans les autres à des distances déterminées. Ici, l'art de teindre est porté à un haut degré de perfection ; peut-être se sert-on encore aujourd'hui des moyens employés jadis par les teinturiers de la Médie et de la Bactriane, renommés pour ce genre d'industrie. La fabrication de toiles de coton emploie beaucoup de bras ; elle est l'occupation ordinaire des femmes, qui, par ce travail, paient les frais de leur entretien dans le sérail. La plus grande partie de ces toiles est consommée dans le pays, où tout le peuple en est vêtu. Les Turcomans fournissent Boukhara de couvertures rayées pour les chevaux, de médiocres tapis en laine, de tissus en poil de chameau et de feutres en poil de chèvre qui tiennent lieu de manteaux. La tannerie est dans l'enfance ; les cuirs rouges de Russie y sont recherchés : cependant l'ouvrier boukhare livre au commerce d'excellent chagrin de toutes couleurs : il travaille fort bien l'acier, dont il fait de bons couteaux sans charnières et des lames de sabre inférieures à celles de Perse, mais dix fois moins chères. On y fabrique des canons de fusil en fer damassé ; les armuriers ignorent l'art de faire des batteries ; tous les fusils

sont à mèches. Les brodeurs et les brodeuses ne manquent ni de talent ni de patience, et sont très-occupés ; les dames boukhares même se font de la broderie un agréable passe-temps ; elles brodent pour leurs maris de jolis mouchoirs de soie, elles les ornent d'inscriptions en vers tirées des poésies de Hafez, et offrent à la fois, dans ce travail, une preuve de leur instruction et de leur amour.

Le commerce extérieur de la Boukharie seroit peu de chose, s'il se bornoit aux seuls produits de l'industrie nationale, et cependant ce commerce est immense. Depuis les temps les plus reculés, il a suivi la direction que lui indiquoit la position du pays ; il s'est fait l'intermédiaire de toutes les industries de l'Asie, dont la Boukharie fut toujours le grand entrepôt.

C'est à l'époque où les califes étendirent leur empire sur le Mawerennahar, que les transactions commerciales de la Boukharie éprouvèrent une heureuse révolution. Cette contrée s'enrichit sous les Samanides; et ses rapports d'échange avec les peuples voisins, et même avec la Chine, prirent un essor inconnu depuis. Anéanti par les hordes de Tchinghis-Khan, le commerce refleurit sous la protection de Timour. Alors la Boukharie vit arriver chez elle les marchands de toutes les contrées qui l'avoisinent; et les révolutions dont elle a été le théâtre, et les différens gouverne-

mens despotiques qu'elle a subis, n'ont point influé sur la marche de ses caravanes. Comme au siècle d'Alexandre, elles suivent la grande route de Boukhara à Cachghar par Samarcande, le Khokhan et le Takht-Suleïman; elles prennent encore l'ancienne voie du commerce de l'Inde avec la Transoxane, dont Attok, Peichawer, Caboul sont les étapes principales, et elles parcourent les mêmes lignes qui, dans le moyen âge, établissoient une communication entre le Mawerennahar, la Boukharie et Astrakhan.

Les rapports commerciaux de l'Asie centrale avec la Russie datent de plus de dix siècles. Plusieurs orientalistes croient que, dès le huitième, le commerce s'étoit frayé une route des Indes à la Baltique, par la Boukharie. Des auteurs arabes ont écrit que cette contrée étoit l'entrepôt du commerce des Khazars avec leur nation. Baducci Pegoletti, vers l'an 1335, parle d'une route de caravane d'Aso à Péking, qui se dirigeoit par Astrakhan, Sara, Saraïtchik et Ourghendj, et, en temps de paix, par Boukhara et Samarcande. Le grand-duc Vassili-Ivanovitch ouvrit des négociations avec le fameux Babour, le dernier des sultans Timorides du Mawarennahar. Le tzar Ivan Vassilievitch II, qui entretenoit des relations avec les khans du Tchaghataï, approuva le voyage de Jenkinson envoyé, en 1558, par la compagnie angloise de Moscou, à l'est de la mer Caspienne.

Vers le temps de Boris Godounov, les marchands de la Boukharie obtinrent des priviléges en Russie; Pierre-le-Grand tenta tous les moyens possibles d'étendre sur cette contrée l'influence de son empire, et, depuis, le gouvernement russe n'a cessé d'encourager les rapports commerciaux entre les deux pays; rapports qui seroient sûrement établis, si le khanat de Khiva étoit soumis à la Russie. Cet événement feroit cesser le commerce des esclaves, et, cette fois, l'humanité absoudroit l'ambition.

Aujourd'hui, comme dans les anciens jours, la Boukharie commerce avec tous les états voisins; elle reçoit de la Chine une assez forte quantité de thé, de l'argent en barres, des étoffes de soie, de la rhubarbe et de la porcelaine; elle y envoie des peaux de castor et de loutre, du corail, des velours, des pelleteries, un grand nombre d'agneaux arabes et du fil d'or. Elle exporte, de l'Hindoustan, de l'afghanistan et du cachemire, de l'indigo, beaucoup de châles, de la mousseline, des toiles peintes, des voiles, des tissus de l'Inde et du sucre en poudre; elle y importe de la cochenille, des lames d'or et d'argent, du corail, du fil d'or, du coton, des chevaux argamaks, et solde la différence de ses échanges en ducats et en écus de Hollande. Elle obtient, de la Perse, de la soie, des châles de laine de Kirman, qui servent de ceinture aux troupes, de beaux tapis du

Zarbaft, étoffe de soie brochée en or, et du chapsan, étoffe de soie unie, de riches ceintures, des turquoises et toutes sortes d'épiceries. Elle y envoie en retour du coton, du drap, de la cochenille, du cuivre, etc. Elle communique avec la Russie par les différentes douanes établies entre la mer Caspienne et le fort de Petropavlovsk, et y apporte tous les produits de l'Asie qu'elle échange contre du fer, du cuivre et les produits manufacturés de l'Europe; mais elle n'exporte en marchandises que pour la moitié de la valeur de ses propres importations, et balance ses comptes à la foire de Nijnei-Novgorod, en roubles, en écus de Hollande, en ducats et en piastres d'Espagne.

Le gain que font les Boukhares dans ce commerce d'échange est très-considérable; ils l'estiment net à 30 p. % de leur capital: il faut d'abord qu'il soit immense pour les dédommager des pillages fréquens auxquels ils sont exposés sur toutes les routes des caravanes. Les dangers personnels qui les attendent dans leurs courses lointaines et dans les déserts, ne les intimident pas; et le préjugé qui accorde moins de considération à l'état de négociant qu'à celui de militaire, ne les empêche point de se livrer avec ardeur au commerce. Nulle part la soif de l'or n'est aussi grande, elle règne dans toutes les classes. A commencer par le khan, chacun préfère les cadeaux pécuniaires à tous les autres; et où l'or pourroit-il être plus

honoré que là où la richesse tient lieu d'aïeux, de vertu, et conduit uniquement à la considération?

Le gouvernement ne prélève aucun droit sur les marchandises qui sortent du pays. Du temps de Jenkinson, il élevoit les droits d'entrée à 10 p. °/₀, il n'en exige aujourd'hui que de très-modérés. Le commerce est presque entièrement libre pour les vrais croyans, et les Tadjiks peuvent se livrer sans obstacles à toutes les spéculations mercantiles.

Dans un pays où elles occupent exclusivement toutes les pensées, le goût des beaux-arts et des plaisirs de l'esprit doit être nul; la bigoterie musulmane y proscrivant l'imitation des objets animés, la peinture et la sculpture y restent dans l'enfance. Des fleurs, entremêlées de dessins bizarres, peintes sur les murs des appartemens, voilà les tableaux de Boukhara. Les relieurs qui sont en même temps peintres, embellissent la couverture des livres de guirlandes et de caractères, comme on le pratiquoit en Europe il y a deux siècles. La sculpture est réduite à l'art du tailleur de pierre. Les édifices modernes sont sans goût et sans proportions; et les belles mosquées construites à Samarcande, du temps de Timour, et celles d'Aboul-Ghazi, à Boukhara, sont regardées aujourd'hui comme des prodiges qui ne pourroient plus se renouveler.

Si la décadence des beaux-arts est sensible à

Boukhara, les sciences aussi ne sont plus ce qu'elles étoient aux jours d'Avicène. La théologie scolastique est la seule dont on s'occupe ; et quelle théologie ? des discussions oiseuses sur le sens des versets du Coran, et des questions agitées sur les parties les plus inutiles de la philosophie d'Aristote. Si l'on veut prendre une idée de la controverse et de la liberté des opinions à Boukhara, un exemple suffira entre mille : un muderris ou docteur, d'un esprit très-délié et hardi, osa s'opposer un jour à des idées reçues ; il prouva avec méthode la justesse de ses opinions, sa logique étoit claire; il étoit persuadé, il croyoit avoir convaincu; et, confiant dans sa dialectique, il réclamoit de ses antagonistes l'examen le plus sévère. Éclairez-moi si je marche dans les ténèbres, disoit-il à ses confrères théologiens, et faites-moi connoître la vérité, si ce que j'ai pris pour elle n'est autre chose que l'erreur. C'étoient sans doute de très-belles phrases pleines de modestie et d'humilité. Ah ! vous voulez connoître la vérité, lui répliquèrent tous les uléma en corps, taisez-vous; si vous parlez encore, vous serez précipité du haut du minaret de la grande mosquée. L'argument étoit pressant, et le minaret de la grande mosquée étoit très-élevé. Le muderris garda le silence, et les uléma de s'écrier : Vous voyez bien que vous aviez tort, et que nos vieilles et bonnes traditions l'emportent sur vos nouveautés.

Comme tous les peuples musulmans, les Boukhares ont beaucoup d'estime pour la médecine; la leur est pleine de secrets et de recettes, comme la médecine de nos ancêtres. Un bon médecin doit, en tâtant le pouls du malade, être au fait de la maladie, sans faire aucune question. Leur astronomie est liée à l'astrologie; l'astrologue du khan doit lui prédire toutes les éclipses au moins deux jours d'avance, afin de prévenir l'impression désagréable et effrayante qui résulteroit de l'apparition de ce phénomène. Cet astrologue sait calculer la marche de la lune; il croit que le soleil tourne autour de la terre, qu'une comète provient du choc de deux planètes, que la queue de la comète en provient aussi, et qu'il n'y a que cinq planètes; il est en admiration devant le système de Ptolémée.

Les austères mollas considèrent l'histoire comme une occupation profane, et les gens du monde comme un délassement. Cependant les Annales d'Iskander-Zoulkarneïn (Alexandre-le-Grand) intéressent généralement. Par ordre du khan, un molla lit cette histoire à haute voix sur la place publique; et les auditeurs, quand il a fini, lui donnent une légère rétribution. Cet usage semble emprunté aux beaux jours de la Grèce; il rappelle les jeux olympiques, et on est tout étonné d'assister à cette parodie au milieu de l'Asie musulmane.

Les Ouzbeks parlent le turki ou turc oriental, qui diffère assez de celui de Kazan d'Orenbourg et de la Sibérie; avec les Tadjiks, ils se servent du farsi ou persan; cette dernière langue est celle des affaires et de la correspondance.

Si quelque jour les lumières de l'Europe pénétroient dans la Boukharie, si un de ces princes à-venir prenoit en main la cause de la civilisation, et plaçoit sa gloire à recommencer les siècles brillans de Samarcande, il trouveroit dans l'amour de l'étude, qui n'est point éteint à Boukhara, un moyen facile et rapide de régénérer sa patrie. On y respecte le savoir. Dix mille étudians y fréquentent les écoles; en fonder de nouvelles est un œuvre de piété, nourrir de pauvres écoliers est un devoir, et le khan lui-même répand ses libéralités sur les maîtres et sur les élèves; s'il réformoit le corps enseignant, s'il donnoit une autre direction aux études, Boukhara pourroit être encore le grand foyer de lumière de l'Asie centrale.

Mais quittons l'intérieur des écoles et les bancs de la scolastique, rentrons dans le monde, et prenons une idée de la société boukhare.

Il y a peu de pays où la vie soit plus monotone. La bigoterie y proscrit les jeux et les divertissemens publics, et l'esprit mercantile regarde comme un temps perdu celui qui n'est pas employé à augmenter sa fortune. Cependant la crainte de passer pour riche, si naturelle sous un despote,

réunie au défaut de civilisation et à l'avarice, contribue à bannir le luxe des ameublemens. On ne trouve dans une maison bukhare ni argenterie, ni pendules, ni glaces, ni aucune de ces commodités de la vie dont l'habitude nous fait un besoin, mais seulement des couvertures, des coussins et quelques tapis de Perse d'une qualité très-inférieure. Les jouissances domestiques, les plaisirs des sociétés intimes sont peu connus dans cette contrée musulmane, les voluptés du harem y tiennent lieu du véritable amour et des doux épanchemens de l'amitié. La civilisation persanne, introduite par Timour, se reconnoît encore à quelques usages. Dans la haute société, on se fait des visites de cérémonie ; celui qui les rend, ne s'en va qu'après en avoir demandé la permission à son hôte; alors ce dernier offre à l'étranger du thé, des fruits et des sucreries; et, s'il ne les accepte pas, le comble de la politesse est de les faire porter chez lui. Il est du bon ton, lorsqu'on se présente chez un Boukhare marié, d'attendre quelques minutes à la porte pour donner aux femmes le temps de se retirer. Ces femmes mènent une vie fort triste ; la broderie, comme nous l'avons dit, est une de leurs occupations favorites; elles filent, se livrent à différens travaux d'aiguilles et se font quelquefois des visites. Il paroît qu'elles n'ont pas seules le bonheur de captiver le cœur de leur époux ou de leur maître, et que le vice

le plus honteux règne en Boukharie. Les esclaves jeunes et jolies coûtent de 1,600 à 2,400 francs. Les femmes Tadjiks sont charmantes; de beaux yeux noirs, de belles dents, un teint superbe, sont les attraits qu'elles possèdent presque généralement; elles se teignent les ongles en rouge et les sourcils en noir, et les joignent par un trait de la même couleur fait avec une espèce de collyre; il est fâcheux qu'elles achèvent de se défigurer en se passant un anneau dans les narines et en couvrant de fard leur peau fraîche et animée.

On ne voit point de voitures à Boukhara, tout le monde monte à cheval, et les enfans y sont exercés dès l'âge le plus tendre. Les begs et les gens riches se font accompagner par leurs esclaves, et c'est pitié de voir ces malheureux s'essouffler à suivre leurs impitoyables maîtres. Cet attirail est le luxe du pays; avec la richesse des turbans, des châles de cachemire et des habits de draps d'or et de soie, il caractérise le rang et l'opulence. L'habillement général du peuple et de la classe moyenne consiste en deux robes longues de toile de coton rayée, de larges pantalons blancs et un turban de même couleur. Quant aux kiafirs ou infidèles, il leur est défendu de se vêtir comme les vrais croyans. Les femmes portent une longue mantille, et un voile noir cache complétement leur visage; quelquefois elles en

soulèvent un coin à la dérobée, et montrent à l'étranger les plus beaux yeux du monde.

La nourriture des Boukhares est très-simple. Après la prière du matin, ils prennent du thé qu'ils cuisent avec du lait et du sel, et dont ils font une espèce de soupe; à cinq heures, ils dînent avec un pileau composé de riz, de carottes, de navets et de mouton qu'ils mangent avec les doigts, les cuillers et les fourchettes étant inconnues. Après le dîner, on prend le thé préparé comme en Europe; on ne fait point usage de café, les liqueurs fortes sont défendues, on n'en boit pas publiquement, mais les gens riches ne s'en privent pas du tout. On s'enivre en cachette, et l'on ne se montre en public que lorsque les fumées du vin sont dissipées. On a de bonnes raisons pour cela, un ivrogne trouvé dans la rue pourroit fort bien être pendu.

Le gouvernement de la Boukharie est une monarchie absolue et héréditaire. Les principaux fonctionnaires de l'état sont au nombre de six. Le premier d'entre eux est le couch-beghi, qui est en même temps dignitaire de la cour, et qu'on peut regarder à peu près comme le premier ministre. La réunion de ces six fonctionnaires assistés d'une vingtaine d'autres, forme le divan ou conseil d'état. Il ne se rassemble que par ordre du khan qui le préside toujours. Ce conseil délibère

sur les affaires les plus importantes. L'opinion des membres du clergé y est d'un très-grand poids, elle s'appuie toujours sur quelque passage du Coran, genre d'argumentation qui ne réussit pas seulement en Asie. Le clergé boukhare forme une hiérarchie dont le cheikh-ul-islam est le chef; il confère toutes les dignités ecclésiastiques, et c'est à lui qu'on s'adresse dans les procès graves pour obtenir un arrêt conforme à la loi. Le titre de molla ou de membre du clergé se donne à quiconque sait lire.

Les Turcomans, les Ouzbeks et les Juifs paient un impôt personnel; les tenanciers des domaines donnent le tiers de leur produit, le trésor royal se remplit principalement par les impôts en grains des différentes villes, tous les revenus du khan ne s'élèvent guère au-delà d'un million de roubles. Les droits d'entrée imposés sur les marchandises et qu'on peut porter à 400,000 francs, sont appliqués à l'entretien des écoles et du clergé. Les produits de l'intérieur doivent encore à l'octroi de Boukhara deux et demi pour cent. En outre des taxes ordinaires, il en est une sacrée qu'on peut appeler la taxe des pauvres. Cette dîme est ordonnée par le Coran, et se perçoit rigoureusement. En général, le système financier de la Boukharie est fort simple; le pays est considéré comme la propriété du conquérant qui cherche à en retirer le plus possible, en se

soumettant aux lois religieuses, et se chargeant de payer la force armée; c'est la seule qu'il paye avec la police, bien entendu, car la police ne se fait gratis nulle part. Quant à la justice, elle se paye par ses mains, et se vend sans trop de mystère; c'est même une des marchandises les plus chères du pays. L'administration, ou ce qui lui ressemble, est récompensée par le khan en commissions avantageuses qui donnent aux fonctionnaires publics le moyen de ruiner le peuple impunément. Toute cette classe de vampires se soutient par un intérêt mutuel; et malheur au simple particulier et au paisible et laborieux propriétaire sans protecteur! Aussi cette masse d'employés grands et petits est-elle considérée par les Boukhares comme le rebut de la nation; les honnêtes gens et ceux qui ont une fortune indépendante, évitent les charges publiques et le voisinage du palais.

Hakim-émir, ou l'émir Haïder qui règne sur la Boukharie, et qui ajoute à son titre d'El Moumenin, ou de chef des vrais croyans, appartient à une des tribus des Ouzbeks. D'après M. Moorcroft, il peut avoir cinquante ans, il est grand et bien fait; sa physionomie est tour à tour sérieuse et bienveillante, elle exprime à la fois la bonté, la douceur et la défiance, et son visage pâle porte les traces des plaisirs du sérail et des abstinences religieuses. Les commencemens de son règne ont

été marqués par des cruautés : aujourd'hui il est d'une piété qui va jusqu'à la bigoterie ; il passe le tiers de son temps en prières, et il se lève au milieu de la nuit et commence par prier. Il se livre jusqu'au point du jour à des lectures morales et à des pratiques de dévotion. Il professe ensuite une espèce de cours de théologie, et explique à une cinquantaine d'écoliers les traditions du prophète et le texte sacré du Coran. L'heure de l'audience arrive ; assis, les jambes croisées, sur un coussin de velours, à la manière des Orientaux, il reçoit le selam-aleïkoum des seigneurs de la cour qu'un de ses officiers rend en son nom. A ce grand lever, les dignitaires ecclésiastiques sont rangés à sa droite et les khans à sa gauche ; tous sont agenouillés et revêtus d'un habillement de cour qui est le même pour tous. Cette cérémonie terminée, les chobdars annoncent au peuple, assemblé à la porte du palais, que l'heure de rendre la justice est arrivée : ceux qui ont quelques demandes à faire se présentent ; Haïder lit leurs pétitions, et prononce d'après les lois, dont une copie est déposée devant lui. Il appose sur les requêtes, dont l'objet est accordé, un petit cachet tenant à une bague qu'un secrétaire enduit successivement d'encre de Chine ; lorsqu'il rejette la demande, il motive ordinairement son refus. Dans tous les cas, ces dernières pétitions sont déchirées. A midi, plusieurs savans sont admis au palais, et

ces docteurs discutent devant lui quelque point embrouillé de théologie ou de philosophie scolastique qu'ils n'éclaircissent point. Le prince ne se borne pas au rôle d'auditeur; il prend part à la discussion, qu'il n'abaudonne que pour aller lire les prières du milieu du jour. Rendre la justice et prier encore, et donner des audiences particulières ou s'entretenir avec ses favoris, l'occupent jusqu'à l'heure du dîner; puis viennent les prières de la nuit qu'il n'a garde d'oublier, puis enfin les plaisirs du harem, sur lesquels il paroît blasé. Quatre heures et demie de sommeil sont tout le repos qu'il prend.

Le vendredi, il va faire sa prière à une mosquée située à cinquante pas de son sérail; il est seul, à cheval; les dignitaires le suivent à pied. Lorsqu'il sort du palais, les gardes, rangés sur deux lignes, se prosternent en même temps, et font leur salut, qui leur est rendu par un officier de la suite du prince. Cette cérémonie a quelque chose d'assez imposant. Deux cents femmes composent son harem, dont les eunuques sont bannis. En bon musulman, il a quatre femmes, dont deux sont préférées; l'une est fille du khan de Hissar, et l'autre fille d'un khodja de Samarcande. La cour d'un prince dévot et défiant doit être triste et réservée; telle est celle d'Haïder. On n'y déploie pas une grande magnificence; mais l'étiquette y est sévèrement observée : hors de là,

le khan ne tient pas au cérémonial. Quand il nous rencontroit dans les rues, dit M. de Meyendorf, il nous adressoit la parole, et causoit familièrement avec M. de Negri dans les audiences particulières qu'il lui accordoit. M. Moorcroft rend le même témoignage de sa familiarité ; il le peint même en général sous des couleurs beaucoup plus favorables que le voyageur russe, et fait l'éloge de sa bienveillance et de sa justice envers les étrangers.

Mais, soit que le souvenir des actes sanguinaires des premières années de son règne revienne souvent à sa mémoire, soit que la crainte, comme un vautour, dévore le cœur des despotes de l'Asie, Haïder, malgré toutes les soumissions dont il est entouré, malgré la bassesse de ses courtisans, qui tiennent à honneur de se dire ses esclaves, est en proie à tous les sentimens de la défiance et à toutes les inquiétudes d'un monarque qui redouteroit le poison d'un assassin. Le premier officier de l'état est chargé de faire préparer les mets de sa table; il les goûte lui-même, les enveloppe ensuite d'un couvercle qu'il ferme à clef, et y appose son cachet. Ce n'est qu'après toutes ces formalités que le khan ose y toucher. Sa propre famille est pour lui un sujet continuel d'inquiétude : toutes les fois qu'il couche hors de Boukhara, il oblige son fils à quitter la ville : il redoute l'armée, et a mis toute sa con-

fiance dans le clergé; il multiplie les prêtres, et les traite avec munificence. Remplissant avec exactitude et avec ostentation tous les devoirs extérieurs de la religion, il se livre, au fond de son palais, à tous les excès du libertinage, et son exemple est suivi par sa cour. Celle-ci est un foyer permanent d'intrigues et de corruption : c'est aujourd'hui un Tadjik qui y joue le premier rôle et qui y jouit d'un crédit presque égal à celui du couch-beghi, premier officier de l'état. Ces deux rivaux se ménagent avec autant d'adresse que pourroient le faire des courtisans bien civilisés.

Sous le pacifique Émir-el-Moumenin, la Boukharie n'est pas guerroyante; l'épée des Ouzbeks reste dans le fourreau : cependant les hordes nomades du khanat de Khiva pillent les caravanes. Le chef de Khiva est avide de richesses : entreprenant et guerrier, c'est l'ennemi naturel de la Boukharie, celui qui lui donne le plus d'ombrage. Les Ouzbeks brûlent de se venger dans le sang de leurs ennemis; mais le pieux Haïder, qui a déjà conquis Khiva il y a quelques années, et qui lui rendit son indépendance, ne veut point entendre parler d'une expédition nouvelle : il répond aux instances des guerriers ouzbeks, que détruire Khiva seroit arracher un membre d'un corps dont lui-même fait partie; et, aussi étranger à la gloire militaire qu'à la prospérité de ses

sujets, il reste inactif par indolence et par superstition, et, grâce à ses dispositions, les pays de Hissar et de Chersabès, enclavés dans la Boukharie, conservent leur indépendance. Il n'entretient que des relations insignifiantes avec les états voisins. En général, l'état politique actuel des états de l'Asie centrale peut se comparer à celui de l'Europe avant le seizième siècle, lorsque l'usage d'entretenir des envoyés en résidence auprès des cours étrangères étoit inconnu, et que la civilisation naissante n'avoit point multiplié les rapports et les besoins des peuples entre eux.

Cependant la prépondérance de Boukhara sur les khanats qui l'environnent immédiatement est incontestable; et, si elle ne leur fait pas sentir aujourd'hui sa supériorité, cela ne tient qu'à la volonté du chef, qui regarde la paix comme une obligation religieuse. L'état militaire du pays lui permettroit d'entreprendre la guerre avec l'espoir du succès. L'armée, par un appel général, peut être portée à 80,000 hommes; mais la force armée permanente ne s'élève qu'à 25,000 cavaliers feudataires ou soldés : la moitié de cette troupe est disponible, et peut être dirigée à l'instant même sur un point donné; l'autre moitié est répartie dans les places frontières, où elle tient garnison. Un fusil à mèche, une pique très-longue et un sabre recourbé comme celui des

Persans, une cotte de maille, un casque en fer et un bouclier rond en peau de buffle, voilà ses armes offensives et défensives.

Mais, si le gouvernement du khan est très-débonnaire au-dehors, il n'est pas aussi doux dans l'intérieur surtout en matière de religion. Il a la fureur du prosélytisme et l'instinct de l'intolérance. Il considère la prière comme un devoir public, et se mêle de diriger la conduite religieuse de chacun. Tout propriétaire de maison est obligé d'aller à la mosquée dès le point du jour. Ici, les agens de police sont chargés du salut des âmes, et ont plus d'un rapport avec les familiers de l'inquisition; ils s'informent aux bedeaux, ou portiers de mesdjids, du nom des habitans qui manquent à l'office; ils se rendent ensuite chez ces derniers, et les chassent de leurs maisons à coups de bâton; ils sont encore chargés d'envoyer à la mosquée ceux qui vendent pendant l'heure du service divin : cette fois, armés d'un fouet, ils parcourent le marché; et, comme ils ne connoissent qu'une manière d'inviter les fidèles, ils frappent indistinctement sur ceux qu'ils rencontrent; la foule se disperse en criant, et la mosquée se remplit.

Toutefois, malgré ces abus et beaucoup d'autres, il est juste de reconnoître que l'influence sacerdotale, dangereuse dans des contrées plus civilisées, produit quelque bien à Boukhara : c'est

le seul obstacle aux caprices et à la cupidité de la cour et au despotisme du gouvernement. Cette influence est toute-puissante sur le khan actuel, et l'humanité doit y applaudir. Ici le Coran, dans la main de ses ministres, a plus d'une fois servi de bouclier au malheur et à la foiblesse sans appui, et, plus d'une fois, l'autel a détourné les coups qui, partis du trône, auroient frappé l'innocence.

Le tableau rapide que nous venons de tracer montre la Boukharie dans les langueurs d'une demi-civilisation. C'est du génie d'un seul homme qu'elle peut attendre une destinée moins obscure et la renaissance de ses anciens beaux jours. Mais, pour opérer une telle révolution, il faut un prince guerrier qui se rapproche, par la conquête, des contrées civilisées de l'empire russe, et dont le coup d'œil sûr sache démêler dans nos habitudes, dans notre état social, dans nos arts et dans notre industrie ce qu'il peut importer avec succès dans ses états. Lorsqu'il plaira à la Providence d'élever un tel homme sur le trône, le dogme de l'obéissance passive et le sentiment de l'intérêt inné chez les Boukhares lui aplaniront tous les obstacles.

REMARQUES SUR LA COCHINCHINE,

PAR M. PUREFOY.

(Traduites de l'anglois.)

Le Dongnaï est la province la plus méridionale de la Cochinchine : jadis elle formoit un royaume indépendant qui portoit le nom de *Tsiompa*. C'est un pays de plaines unies, extrêmement fertile, et bien arrosé par le fleuve, dont les bras nombreux le coupent dans presque toutes les directions. La ville de Dongnaï, aujourd'hui ruinée, ancienne capitale de la Cochinchine, est située sur un large bras du fleuve qui coule au sud-est; elle est à peu près à 40 milles de Saïgon, capitale moderne du Dongnaï.

Le port de Saïgon est situé par 10° 47′ de latitude nord et 107° 5′ de longitude à l'est de Greenvich : il est à peu près à 70 milles de la mer, sur les bords d'une des plus belles rivières du monde, dont l'entrée et la sortie sont faciles, dont la navigation n'est point embarrassée par des barres, et si profonde, que des bâtimens de toute grandeur peuvent mouiller devant la ville et aussi près du rivage qu'ils le souhaitent. Les

maisons sont basses et chétives, n'étant réellement que des habitations temporaires : les rues sont larges et droites, plantées d'arbres de chaque côté. Le fort, bâti par un ingénieur françois, est sur un terrain élevé à peu de distance de la rivière; il est vaste, et renferme un arsenal et une fonderie où l'on fait des canons et des mortiers en fer et en bronze, des boulets, des bombes, etc. L'on y fabrique aussi un instrument de guerre curieux et terrible que les indigènes nomment *lance à feu*. C'est une espèce de fusée que l'on emploie pour détruire les bâtimens; on la fait partir au moyen d'un bambou long de trois pieds et demi à quatre pieds, et renforcé par du rotin fendu dont on l'enveloppe. Quand on veut en faire usage, on la place au bout d'un fusil ou d'une pique d'abordage; la fusée est fixée à l'extrémité supérieure; trois à quatre balles enflammées sont lancées successivement et régulièrement à la distance de 450 à 600 pieds, avec un bruit plus fort que celui d'un pistolet, chaque intervalle laissant le temps suffisant pour viser l'objet. Le feu ne peut s'éteindre, et s'attache à toutes les substances avec lesquelles il a des points de contact (1). La fabrication de ces lances se fait avec beaucoup de secret.

(1) Il seroit extrêmement curieux d'analyser la composition de cette arme, si l'on pouvoit s'en procurer un

Saïgon, proprement dit, ou, comme le prononcent les indigènes, Thaï-Gone, est sur un bras moins considérable du fleuve, à huit ou dix milles au nord-ouest de Ben-Nghé ou Saïgon, principal port de commerce : cette ville est grande et presque toute bâtie en briques; les principaux négocians du pays y demeurent.

Avant 1800, les Portugais de Macao faisoient presque exclusivement le commerce de ce port. A cette époque, un navire anglois y étant arrivé de Madère, excita leur jalousie à un tel point, qu'ils adressèrent une lettre au gouverneur de Saïgon pour lui dire qu'ils se regardoient comme obligés, par reconnoissance, d'informer le roi de la Cochinchine du danger qu'il pourroit courir en admettant des bâtimens anglois dans ses ports; ils lui assurèrent qu'ils venoient sous le prétexte de commercer, mais que ce n'étoit que pour obtenir des renseignemens sur le pays, afin de faciliter la conquête qu'ils avoient le projet d'en faire; et, à cette occasion, ils lui racontèrent comment ils avoient acquis leurs possessions dans l'Inde. Le fils aîné du roi étoit alors gouverneur du Dongnaï; il ne fit pas grande attention à cette remontrance, parce qu'il vit clairement que ceux qui la

échantillon. Celui qui a écrit ces remarques obtint 150 lances pour défendre son navire contre les pirates malais.

lui adressoient n'avoient été guidés que par leur intérêt, puisqu'ils ne pouvoient alléguer aucune preuve à l'appui de leurs assertions, et qu'ayant été interrogés devant le conseil, ils s'étoient contredits les uns les autres.

Ce prince, qui étoit un jeune homme fort intelligent, parloit très-couramment le françois, ayant été conduit en France, dans son enfance, par l'évêque d'Adran, et en partie élevé à Paris. Il mourut de la petite-vérole en 1802.

Les principales productions de cette province sont les noix de bétel de trois sortes: la rouge, la blanche, et une petite qui est très demandée en Chine; le riz, le sucre, le poivre, la cannelle, le cardamome, la soie, le coton : on en tire aussi des cornes de rhinocéros et de cerf, de l'or et de l'argent en lingots, de l'ivoire, du poisson sec dont il s'expédie tous les ans des quantités considérables pour Canton et d'autres ports de la Chine. Le Dongnaï fournit aussi du bois de chaou excellent pour la construction des vaisseaux; c'est une espèce de tek, qui tient beaucoup du chêne anglois, un autre bois semblable au frêne et dont on fait des avirons pour l'exportation; ce pays donne également des espèces de pin et de poun qui sont très-bons pour faire des mâts et des vergues; du goudron, de la poix, du bois, de l'huile. En 1801, l'exportation du bétel fut de 135,000 pecouls.

Les vivres sont à bon marché à Saïgon : l'on peut s'y procurer trois sortes de riz, la blanche, la rouge et la noire : l'on dit que les deux dernières ont des propriétés médicales. On donne, dans ce lieu, à la chair des cochons une préparation qui le rend propre à être conservé longtemps à bord des navires; mais ce procédé est un secret.

La côte offre plusieurs ports excellens, notamment celui de Touron, d'où autrefois on expédioit pour la Chine de grandes quantités de coton. Actuellement la récolte du coton n'est pas très-importante; le principal objet d'exportation est le marbre : on en voit des masses d'une dimension prodigieuse sur les bords de la rivière de Faïfou ; elles sont situées dans une sorte de plaine sablonneuse. Il y a, dans un de ces rochers, une cavité d'une trentaine de pieds carrés, haute d'une soixantaine de pieds ; elle est à peu près au milieu du bloc, à une trentaine de pieds de sa base. Les quatre côtés de cet antre sont parfaitement unis et composés de très-beau marbre de couleur variée. Avant d'entrer dans la caverne, on suit un passage étroit, long de quelques pas, qui paroît avoir été creusé par la main des hommes. Le changement de température que l'on y éprouve est si grand et si subit, qu'il peut être dangereux. Au sommet se trouve une petite ouverture ; dans l'intérieur il y a une petite pagode qui passe pour

très-ancienne. Les indigènes ne comprennent pas du tout les caractères gravés sur les parois.

La ville de Faïfou, située à une vingtaine de milles de l'entrée du fleuve, a été très-grande : aujourd'hui elle est en ruines. On y voit encore les restes d'un môle pour aider à charger et décharger les navires, de vastes magasins, etc. La population est principalement composée de Chinois.

Hué, capitale actuelle de la Cochinchine, est à peu près à 80 milles au nord-est de Touron, sur un fleuve navigable pour des bâtimens de moyenne grandeur; mais il faut qu'ils passent de marée haute la barre qui est à l'entrée, et même ils ne peuvent pas remonter beaucoup au-delà de ce qu'on appelle le Grand-Port, qui est une espèce de bassin où l'on trouve un mouillage excellent et sûr, quoique ce havre ne soit séparé de la mer de Chine que par une langue de terre sablonneuse très-étroite ; mais elle est haute, ce qui protége les navires contre les coups de vent d'est. Dans les environs de Hué, le fleuve se partage en un grand nombre de petits bras qui coupent la ville dans différentes directions et rendent l'usage des bateaux indispensable, pour aller d'un quartier à un autre.

Les travaux des missionnaires catholiques romains ont favorisé les progrès de l'éducation chez les Cochinchinois, par l'établissement de colléges consacrés à l'instruction de la jeunesse, où l'on

enseigne la langue du pays et le latin ; on dit qu'ils ont converti à la religion chrétienne près d'un cinquième de la population, dont la conduite morale paroît bien meilleure que celle des habitans de toute autre partie de l'Asie ; en effet, les missionnaires étoient des hommes du caractère le plus exemplaire, très-affables pour les étrangers, et généralement profondément instruits. L'évêque d'Adran surtout se faisoit remarquer par ses rares talens et ses connoissances extraordinaires.

Ce prélat, qui mourut au siége de Quin-Hone, sincèrement regretté du roi et de la portion loyale de ses sujets, a rédigé, dit-on, un code de lois, et un livre d'instructions sur le gouvernement du pays. Il composa aussi un dictionnaire volumineux de la langue cochinchinoise, avec l'explication des mots en latin et en françois. L'auteur de ces remarques a vu ce livre dans les mains du successeur de l'évêque d'Adran, M. Liot, à qui il appartenoit. Le gouvernement manifesta sa gratitude pour les services de cet homme extraordinaire d'une manière éclatante en faisant ériger, près de sa maison de campagne, un monument à sa mémoire, avec une longue inscription en caractères dorés, honneur réservé à la famille royale; et en faisant tenir sa pierre tumulaire, qui est placée dans une position horizontale, constamment couverte d'une pièce de soie jaune.

Les indigènes racontent que la Cochinchine fut

autrefois divisée en quatre royaumes distincts et indépendans ; savoir : Tsiompa, Laos, Loyès et Moyès ; on suppose que ces deux derniers étoient peuplés d'aborigènes qui, aujourd'hui, vivent dans l'iniérieur, près de la chaîne de montagnes dont la direction est du nord au sud, et qui forme la limite entre le pays et l'empire des Birmahs ; mais l'histoire de ces contrés paroît être bien peu connue, même de leurs habitans, quoiqu'il soit certain qu'ils n'appartiennent pas à la même souche. Dans toutes les îles de l'Archipel oriental d'Asie, et dans la plus grande partie du continent qui en est voisine, on trouve également deux races d'hommes absolument dissemblables par les traits du visage, etc. ; les uns, et ce sont probablement les aborigênes, comme en Cochinchine, occupent les parties intérieures ; les autres, que l'on peut regarder comme les envahisseurs ou les conquérans, possèdent le terrains les plus fertiles dans le voisinage des fleuves, etc. Mais, de même que les Cochinchinois, ils ne sont pas en état de donner des renseignemens sur ce sujet.

En 1802, le roi de la Cochinchine, avec le secours des François, ses alliés, détruisit la flotte des rebelles dans le port de Quin-Hone, et ensuite poursuivit leur armée dans le Tonquin, l'y défit complétement, et annexa ce royaume à ses états. Il fut couronné dans sa capitale comme roi de la Cochinchine, du Tsiompa, et du Tonquin ;

un disoit dans ce temps-là qu'il n'avoit pas fait une invasion en Chine, parce que l'empereur lui avoit payé une grosse somme d'argent.

Les Cochinchinois ne sont nullement sanguinaires ni perfides, quoique l'on remarque chez eux beaucoup de duplicité, notamment à la cour; l'étiquette y est scrupuleusement observée, et il s'y pratique un système d'espionnage dont les Européens ne peuvent se faire une idée exacte. Les mandarins sont très-jaloux de leur autorité; s'ils se croient dédaignés, ils ont recours à des manœuvres inconcevables pour nuire à la personne qui les a offensés. Les hommes des classes inférieures sont d'un caractère différent et bien meilleur. Les sentimens hostiles, manifestés il y a plusieurs années contre un bâtiment que le gouvernement du Bengale avoit envoyé en Cochinchine, dérivèrent, je crois, de l'opinion où l'on étoit dans ce pays, qu'il amenoit des secours à un des partis qui, à cette époque, se disputoient l'empire.

Dans chaque province de la Cochinchine, le gouverneur tient, toutes les semaines ou tous les quinze jours, dans la ville principale, un conseil où les plaintes des particuliers sont entendues pour y faire droit. Tout s'y passe avec beaucoup d'ordre, en présence des mandarins lettrés et militaires; les premiers placés à la droite, les autres à la gauche du gouverneur qui est assis sur une espèce de trône. Les dépositions des témoins sont

mises par écrit ; chacun, après avoir parlé, est envoyé dans un appartement séparé, où il reste jusqu'à ce que le procès soit terminé. Malgré cette marche régulière de la procédure et cette apparence de justice, le résultat des affaires est généralement en faveur de la partie qui donne le plus gros présent ; car la corruption règne dans toutes les classes, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, sans en excepter le monarque. Les agens de subornation sont ordinairement les femmes qui ont l'usage de rendre visite aux épouses des grands personnages : celles-ci usent de leur influence d'une manière extraordinaire qui n'admet pas d'explication.

Les jours de conseil, une grande place, enclose devant la porte du tribunal, est remplie de pauvres, à genoux, et tenant à la main leurs tchops ou requêtes ; ils sont enveloppés de manière que leur visage est entièrement couvert, parce qu'il ne leur est pas permis de regarder le gouverneur. Ces requêtes sont prises l'une après l'autre et lues à haute voix par le secrétaire du gouverneur ; la réponse est faite sur-le-champ.

Le supplice le plus ordinaire est la décapitation. On ne peut qu'être très-surpris de l'indifférence extrême que montrent les condamnés en allant au lieu de l'exécution ; ils fument leur cigarre aussi tranquillement que s'ils alloient se divertir. Ils sont accompagnés de l'exécuteur et

d'un fort détachement de soldats, et suivis de leurs femmes et de leurs filles qui pleurent et qui portent des nattes pour couvrir leurs corps. Les exécutions se font successivement dans les bazars les plus fréquentés ; la tête est séparée du corps d'un seul coup, pendant que le criminel, debout, regarde froidement autour de lui. Le fouet devient quelquefois une peine capitale : dans ce cas, le coupable, ayant les mains et les pieds liés avec des cordes, est étendu tout de son long sur le ventre et tenu dans cette posture par deux chevilles de fer fortement fixées dans la terre. Les exécuteurs, placés de chaque côté, le frappent alternativement avec des rotins ; la manière d'appliquer les coups fait mourir le patient en très-peu de temps, parce qu'ils le battent sur les reins. On dit que les femmes de qualité, condamnées à mort, sont foulées aux pieds des éléphans.

Les Cochinchinoises sont jolies : elles ont le teint clair et la taille haute, elles sont généralement robustes, et ont la figure agréable, notamment dans le nord. Elles sont très-actives et très-laborieuses : elles fabriquent des étoffes de soie et de coton, principalement pour l'usage de leur famille, et réellement dirigent et font toutes les affaires, excepté ce qui concerne la guerre. Elles font le commerce le long de la côte, dans les navires connus sous le nom de *Glins* et *Gebôs*, dont le port est de cinquante à cent cinquante tonneaux.

Je les ai vues travailler dans les forges, faire des chevilles, des clous, etc., pour les chaloupes canonnières que l'on construisoit alors; on m'a dit qu'au commencement de la guerre civile, elles endossèrent l'habit de soldat, et, armées de piques légères, combattirent dans les mêmes rangs que les hommes.

Dans les bazars et les grandes villes de la Cochinchine, on voit cinquante femmes pour un homme : ceux que l'on y rencontre ne sont bons ni à la guerre ni à l'agriculture. Elles portent des turbans de toute couleur, excepté le jaune qui est spécialement réservé à la famille impériale; ces turbans sont en crêpe de Chine, leur habillement complet est très-riche et leur sied très-bien; il consiste en trois grandes robes de soie de longueur et de couleur différentes, qui ont par-devant une rangée de boutons du haut en bas, et de larges manches : leurs souliers ou pantoufles sont ornés de fil d'or ou d'argent, quelquefois de perles et de pierres précieuses. Le tout ensemble produit un effet agréable, surtout quand elles marchent. Leur habillement ordinaire ou de travail ne consiste qu'en un large pantalon de coton qui s'attache au-dessous du sein.

Une singularité de cette contrée, c'est qu'il y naît beaucoup plus de femmes que d'hommes; en général, la proportion est de cinq à un. J'ai connu beaucoup de François mariés à la mode

du pays ; ils avoient plusieurs enfans ; et, sur la quantité, il ne se trouvoit qu'un seul garçon. Les Cochinchinois disent que ce phénomène étoit dû aux sages-femmes ; les rebelles les payoient, afin que, par leur coopération, l'armée royale fût privée du moyen de faire des recrues. Le costume des femmes, à l'exception du turban et des cheveux longs, est presque semblable à celui des Chinois ; ils assurent que c'étoit celui de ce peuple avant la conquête de son pays par les Mandchoux.

Les amusemens des Cochinchinois sont de diverses sortes ; ils jouent au volant d'une manière particulière, en se servant de la plante de leurs pieds au lieu de raquettes, ils tirent au but avec des arbalètes ; les mandarins ont à cet effet des buts placés à une soixantaine de pieds de leurs portes.

Les Cochinchinois font usage des mêmes caractères que les Chinois ; mais leur langage diffère absolument de celui de ce peuple, et est bien plus difficile à apprendre ; il est assez pauvre, mais ce défaut est en quelque sorte compensé par la prononciation variée des mots, qui, aux oreilles d'un Européen, paroîtroient les mêmes. Par exemple, *ma* signifie mère, mer, chèvre ; *paddyou* riz (quand il a quelques pouces de hauteur), diable, esprit, etc. Ces différentes significations se distinguent dans la conversation par le son et la modulation de la voix ; en écrit, cela a lieu par les caractères.

J'ai eu certainement de bonnes raisons de croire que le gouvernement cochinchinois désiroit établir des relations avec la nation angloise. Quand les rapports de la Cochinchine avec la France cessèrent à l'époque des troubles de ce dernier pays, le gouvernement de la Cochinchine fit partir pour Madras un agent muni des pouvoirs nécessaires, afin de conclure des arrangemens pour recevoir des secours de ce côté ; mais on dédaigna ou bien on négligea cette occasion.

Si l'on veut envoyer une ambassade à la Cochinchine, il faut que l'agent diplomatique soit porteur d'une lettre du roi d'Angleterre, et arrive sur un vaisseau de ligne. J'étois à Touron, en 1803, lorsqu'on y reçut une lettre de M. Lance, qui arrivoit chargé d'une mission. Les mandarins que le gouverneur de Hué dépêcha pour communiquer avec lui, refusèrent absolument de traduire la lettre qu'il présenta, parce qu'ils avoient appris que cet ambassadeur étoit venu sur un navire marchand, circonstance qui leur faisoit conclure que sa mission n'étoit pas sanctionnée par le roi d'Angleterre, quoiqu'on leur eût assuré le contraire. Ce ne fut qu'après beaucoup de difficultés et après de longues explications de notre part, qu'à la fin la lettre fut traduite; mais il est douteux qu'elle ait jamais été remise au roi, les mandarins ayant manifesté la crainte d'encourir par-là le déplaisir du monarque.

Voici les présens qui seroient le plus agréables : le drap bleu, rouge et vert superfin, la toile d'Irlande, les lainages anglois, des fusils de chasse, à un, à deux et à quatre coups, et des pistolets dans leurs boîtes avec leur attirail complet; de la poudre à tirer, en boîtes de dimension, avec serrure et clef; des poires à poudre soignées, et des ceinturons, du plomb à tirer simple et double; des pierres à fusils, des sabres, une grosse espingole pour le roi; des gobelets en cristal à facettes et unies, des télescopes de Dollond; d'autres pour observer les éclipses des satellites de Jupiter, ainsi que l'anneau de Saturne; des lorgnettes, des loupes, des lunettes montées en argent, quelques étuis d'instrumens de mathématiques; des lanternes magiques, des globes et des lampes de couleurs, des lanternes sourdes comme celles dont on fait usage à bord des bâtimens pour les observations de nuit; quelques montres, mais pas de chasse, avec heures marquées en caractères chinois; des orgues pour jouer avec des carillons, des horloges avec les heures de la même manière que les montres, des couteaux à plusieurs lames, et pour des usages différens.

Tous ces objets doivent être d'excellente qualité, parce qu'il faut que les présens correspondent au rang de chaque mandarin, et surtout éviter qu'ils soient rendus sous aucun prétexte,

ce qui est contraire à l'étiquette de l'Orient, et nuiroit à l'objet qu'on a en vue.

Extrait de l'*Asiatick Journal*.—Août 1826.

Les rédacteurs annoncent que ce morceau est extrait des notes de M. Purefoy, qui séjourna sept ans en Cochinchine, de 1800 à 1807. L'auteur, en transmettant ses observations aux rédacteurs du journal, leur dit qu'il les publie, parce qu'il a observé plusieurs inexactitudes dans un livre récemment publié sur la Cochinchine.

NOTICE

Sur l'agriculture de la Nouvelle-Galles méridionale, extraite d'un discours prononcé, le 23 juillet 1826, devant la Société d'agriculture de ce pays;

PAR SIR J. JAMISON.

(Traduit de l'anglois.)

AVANT 1822, les gouverneurs généraux se sont principalement occupés de faire élever à Sydney et dans les autres villes principales des ouvrages et des bâtimens publics, ainsi que de construire des ponts et des grandes routes. La plupart de

ces travaux étant terminés, le grand nombre de prisonniers qu'on y avoit employés a pu être réparti parmi les colons pour défricher leurs terres, ou dans les établissemens agricoles du gouvernement. Ainsi, ceux des habitans des principales villes qui comptoient sur les moyens d'existence que les dépôts des prisonniers leur fournissoient, furent obligés de se retirer dans l'intérieur du pays. Les prisonniers et beaucoup de gens fainéans qui consommoient sans produire, ont travaillé à défricher et à cultiver la terre, et ont ainsi augmenté la masse des denrées. L'agriculture a donc fait des progrès : la colonie peut nourrir une population plus considérable. Il seroit possible de louer les terres à bail, mode qui présenteroit de grands avantages aux propriétaires.

La culture du tabac a diminué, parce que les droits considérables imposés sur celui que l'on importoit ont été changés. Le tabac de la colonie est de très-bonne qualité ; il peut soutenir la concurrence avec celui des pays où il a le plus de réputation, quoiqu'on ne le soigne pas encore aussi bien qu'il conviendroit de le faire.

Beaucoup de plants d'arbres fruitiers et de vignes envoyés par la société horti-culturale de Londres moururent pendant la traversée ; ceux qui sont arrivés en bon état promettent d'enrichir les vergers et les vignobles de la colonie. Le raisin ne réussit bien que lorsque l'ombre le préserve des

rayons du soleil; quand ils le frappent directement, les grains ne tardent pas à être attaqués de la rouille, qui se manifeste par une tache noire. Une espèce de petit raisin noir résiste seule à la rouille.

Les plantations de cannes à sucre réussissent très-bien à Port-Macquarie; le sucre égale en qualité celui des Antilles. Le terrain qui convient le mieux à la canne est celui qui est arrosé par les eaux du Brisbane-river et baigné par la baie Moreton. Un terrain noir et gras y couvre le sol; les forêts ne présentent pas des masses impénétrables, quoique les arbres soient très-gros : ce sont des gommiers bleus (*eucalyptus piperita*) dont le bois est excellent, et une espèce de pin très-haut qui a un à quatre pieds de diamètre, et abonde sur les bords du fleuve. L'expérience a fait reconnoître que ce pin fournit de très-bons mâts. Les navires d'un petit tonnage peuvent remonter le Brisbane jusqu'à la distance de 40 milles, où il décrit un demi-cercle au milieu de plaines vastes et fertiles qui n'attendent que la main de l'homme. On pense qu'on y cultiveroit avec avantage le sucre, le coton, le café, etc.

Les pâturages de la colonie s'améliorent; bien que, dans le temps de sécheresse, les herbages deviennent secs et maigres, à cause du terrain argileux et médiocre de plusieurs cantons, ou des

dépôts de gravier quarzeux dans d'autres ; ailleurs, dans les bons fonds, ils sont bien fournis et très-profitables. On n'a pas encore introduit les herbes étrangères que la nature rend propres à résister aux ardeurs de l'été et aux rigueurs de l'hiver.

La race des chevaux devient plus belle par le croisement avec les plus renommées de l'Angleterre.

Les troupeaux de moutons augmentent considérablement ; la qualité de la laine l'emporte sur celle de la souche angloise dont ils sortent. Ils en fourniront aux marchés de la métropole de supérieures à celle de toutes les parties du monde.

De vieux préjugés s'opposent encore à l'introduction des bois de charpente de l'Australie en Angleterre; cependant le cèdre rouge augmente de valeur dans ce dernier pays. On y rechercheroit également le stringybark (*eucalyptus robusta*), si ces qualités précieuses étoient bien connues. Il est aussi durable que le chêne, et s'enflamme très-difficilement : si un charbon ardent ou un fer rouge tombent sur un plancher fait de ce bois, il est très-rare qu'ils y mettent le feu ; le seul dommage qu'ils y causent est de produire un charbon noir dans tout le rayon où s'étend l'action de la chaleur brûlante : voilà pourquoi les incendies sont si peu fréquens à Sydney.

RÉPONSE

Aux observations faites par M. Klaproth, dans le cahier d'août 1826 des *Nouvelles Annales des Voyages*(1), sur un article de l'*Atlas ethnographique du Globe*, relatif à trois langues de l'Afrique australe, que ce recueil scientifique avoit publié le mois précédent.

Toute la critique de ce savant célèbre se réduit aux trois points suivans :

1° Que nous n'avons pas des notions bien justes sur la langue congo, parce que nous n'avons pas su séparer des mots masanja les articles qui les précèdent, et parce que nous les avons donnés tels que M. Rugendas les avoit écrits, en les entendant de la bouche des Africains.

2° Que nous n'avions pas de raison pour affirmer que les idiomes des Tzchoambo et des Matibani appartiennent plutôt à la famille caffre (lisez monomotapa) qu'à la congo.

(1) Nous nous sommes empressés de satisfaire à la demande que M. Balbi nous a adressée d'insérer cette réponse dans les *Nouvelles Annales des Voyages*. Comme elle était imprimée, nous l'avons communiquée à M. Klaproth, auteur des *Remarques*, afin que ce savant joignît à cette réponse les observations qu'elle pourroit lui suggérer.

3° Que nous ne nous sommes pas aperçu des fautes qu'il y avoit dans la numération des Matibani, et que nous n'avions pas observé que cette numération s'arrêtoit à cinq, les nombres au-delà portant des noms complexes.

Si l'empressement de critiquer l'Atlas ethnographique du globe avoit permis à M. Klaproth d'attendre sa publication, certes ce savant orientaliste auroit pu employer plus utilement le temps que doivent lui avoir coûté les remarques qu'il a bien voulu faire sur notre ouvrage.

Mes remarques n'ont eu pour but, comme il est aisé de s'en convaincre en les lisant, que de mettre l'auteur à même de corriger des fautes qui ne pouvoient que nuire à son ouvrage. Il en a publié une sorte d'échantillon : dès-lors, cet essai est entré dans le domaine de la critique; il n'y a donc pas eu de ma part empressement à faire des remarques, et je ne regrette nullement le temps que j'y ai employé, si elles produisent l'effet que j'ai désiré.

M. Klaproth auroit vu que, dans les deux articles *orthographe* et *vocabulaires* de notre Discours préliminaire, nous avons appelé nous-même l'attention des philologues sur les méprises que ce savant nous reproche d'avoir commises dans le morceau de notre ouvrage, inséré dans les Nouvelles Annales des Voyages.

Remarque.—N'auroit-il pas été préférable de ne point

commettre ces *méprises*? D'ailleurs, pouvois-je deviner ce qui se trouve dans un discours préliminaire que je ne connois pas? Je n'ai pu juger que de ce que j'ai vu.

Nous prions nos lecteurs de lire les pages xc, cxj, et particulièrement les ciij, cv et cix. Elles serviront de réponse et de justification au premier, et en partie au second point de la critique dont il s'est empressé d'honorer notre Atlas. Au surplus, l'erreur de confondre l'article avec les noms est du genre de celles que tant de savans commettent depuis des siècles, et même de nos jours, en disant et en écrivant *Alcoran* au lieu de *Koran*. Il y a même bien des nations policées qui ne separent pas l'article du nom en écrivant certains mots. Par exemple, les Espagnols et les Portugais disent et écrivent souvent *Elrei*, le roi; les François écrivent de même *Latour*, nom d'homme et de lieu, ainsi que *Lavallée*; et le savant M. Klaproth lui-même dira sans doute en françois comme en allemand, l'*Alchimie*, l'*Alambic*, l'*Algèbre*, et une foule d'autres mots semblables. Les anciens Egyptiens joignoient l'article masculin *ph* aux noms propres; et l'on sait maintenant que *phrê* signifie *le soleil*, et *Pharaon* veut dire *le roi*.

Remarque.—Les auteurs qui écrivent *Alcoran* au lieu de le *Coran* dans un livre où il est question d'érudition, ne sont pas heureusement en grand nombre.

Tous les exemples puisés dans la conversation et l'usage journalier ne prouvent rien lorsqu'il s'agit, comme dans le cas présent, de recherches sur les langues et de leur analyse comparative.

A l'égard du second point, nous observerons que la seule comparaison du vocabulaire macou (291) avec le matibani, signale entre celui-ci et le premier une assez grande affinité, pour autoriser l'ethnographe à le classer dans la famille monomotapa, à moins qu'il ne veuille rejeter les principes que nous nous flattons d'avoir établis sur des bases solides et d'après d'imposantes autorités, dans le premier chapitre de notre Introduction.

Quant au troisième, nous nous bornerons à dire que nous aussi nous nous étions aperçu de la numération quinquennale du matibani, comme nous avons eu occasion de le faire à l'égard d'une foule d'autres langues de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Océanie, mais que nous n'avions rien dit à ce sujet, parce qu'il n'entroit nullement dans notre plan d'appeler sur ce fait l'attention de nos lecteurs. *Voyez* à la page 274.

Remarque.—Si M. Balbi s'est aperçu de la numération *quinquennale* (de cinq ans?) en usage chez les Matibani, pourquoi, sans entrer dans des détails qu'il a cru superflus, n'a-t-il pas eu soin du moins de ranger les nombres et leurs noms avec exactitude, ce qui n'auroit pas été plus pénible que de les donner

pêle-mêle, comme il l'a fait? Est-il permis, dans un ouvrage didactique, de fournir des exemples dont il résulte que 5 et 3 font sept, et que 5 et 2 font 8?

Relativement aux *erreurs qui peuvent entraîner des conséquences graves*, erreurs qui paroissent avoir été le motif principal qui a engagé ce savant célèbre à critiquer notre ouvrage avant même qu'il paroisse, nous avouons franchement que la sphère étroite de nos connoissances ne nous permet pas de nous élever assez haut pour les découvrir.

Dans l'état très-imparfait où se trouve la linguistique, surtout dans la partie qui regarde les idiomes des peuples étrangers à l'art d'écrire et des peuplades les plus sauvages et abruties, presque toutes ces collections de mots, auxquelles ce célèbre orientaliste donne tant de valeur, ne nous paroissent être pour cette science que tout au plus ce que sont les *nombres limites* pour la statistique. Les résultats tirés de ces derniers sont exacts ou s'éloignent très-peu de l'exactitude, quoique ni l'un ni l'autre des deux nombres extrêmes ne le soit absolument. De même, une trentaine de mots bien choisis, quelque imparfaite que soit leur orthographe, quelque défigurées que soient leurs formes grammaticales par l'agrégation de l'article ou des pronoms possessifs, suffisent toujours pour déterminer avec assez

d'exactitude la souche à laquelle appartiennent les nations que l'on veut classer d'après la langue qu'elles parlent, surtout lorsqu'il s'agit d'idiomes très-différens les uns des autres. *Voyez* à la page cxxxij.

Pénétré de cette vérité, et convaincu de l'impossibilité où l'on est à présent d'éviter toutes les méprises inséparables dans la rédaction de semblables colledtions, nous nous sommes épargné des peines inutiles, et, sur les traces d'un grand philologue (*Voy.* à la page xcviij), nous leur avons donné la valeur qu'elles méritent. Nous ne les avons donc admises dans notre Atlas que comme autant de jalons qui peuvent servir de guide au voyageur et au philologue dans leurs recherches respectives.

Remarque. — Ce paragraphe apprend au lecteur que *toutes les collections de mots* (qui, par parenthèse, servent de base et de guide à l'*Atlas ethnographique du Globe*) sont tout au plus les nombres limites en statistique, et qu'une trentaine de ces mots bien choisis, quelque défigurés ou alongés qu'ils soient, « suffisent toujours pour déterminer avec »assez d'exactitude la souche à laquelle appartien»nent les nations que l'on veut classer d'après les »langues qu'elles parlent, etc. »

Une des conséquences naturelles de cette doctrine seroit que, se fiant bonnement à ces *jalons qui peuvent servir de guide*, le philologue européen placeroit infailliblement à côté d'autres, parce qu'il leur

supposeroit naturellement une racine commune, les mots masauja suivans : *mœji* (lune), à côté du mot tcherkesse *masi*, qui a la même signification; *diso* (œil) à côté de *dees*, en inbatse; qu'il rangeroit *musulo* (nez) avec le françois *museau*; *mutua* (tête) avec le mot hindou *matte*; et *mago* (main) avec le péruvien *maki*, tandis que les véritables mots matibani, qui signifient lune, œil, nez, tête et main, sont *eji*, *zo*, *sulo*, *tua* et *ago*, et que les *m* initiales, suivis d'une voyelle, ne sont que les articles. Enfin, M. Balbi lui-même, en comparant, avec des mots pris dans d'autres langues, tantôt *mucuba*, tantôt *cuba*, tantôt *mutua*, tantôt *tua*, etc., courroit le risque de rapprocher entre eux des mots dont la signification n'a pas la moindre analogie, et en même temps d'en séparer d'autres qui présentent le même sens. Il en résulteroit *l'erreur à peu près la plus grave* qui puisse être commise en linguistique, celle de prendre des syllabes accessoires pour la syllabe radicale (1), de lire *muc*-uba au lieu de mu-*cuba*, *mut*-ua au lieu de mu-*tua*, etc. M. Balbi a voulu s'*épargner des peines inutiles;* mais il lui a été démontré (*Annales des Voyages*, nouvelle série, Vol. I, pag. 219 et suiv.) que, s'il avoit bien voulu se donner quelques peines, elles n'auroient pas été inutiles. Il fait peu de cas des idiomes non écrits ou sauvages; il leur accorde peu de valeur. C'est encore une de ces idées erronées qu'il partage avec tous ceux qui cherchent la langue dans les livres, au lieu de la chercher chez les peuples, avec ceux

(1) Ou de réduire des racines en calembourgs, comme cela est arrivé, il y a quelques années, à un auteur qui a copié les niais jeux de mots du Père *A. Ruis*, relativement à la langue guarani.

qui préfèrent l'agrément de cueillir les fleurs à la fatigue de creuser le terrain jusqu'aux racines. M. Balbi, quand il y aura réfléchi plus mûrement, ne doutera plus de l'importance des dialectes les plus grossiers et les plus pauvres; au contraire, il en tirera grand parti, dès qu'il se sera assuré de la véritable forme des mots par les témoignages coïncidens de plusieurs voyageurs de nations et d'époques diverses.

On ne peut se former une idée des peines infinies et de la perte considérable de temps que nous a coûté la rédaction de cette petite partie de notre ouvrage. Il nous a fallu, par exemple, parcourir attentivement tout le vocabulaire madécasse françois, encore manuscrit, rédigé par feu M. Chapellier, et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. P. Lesson, pour y puiser le peu de mots que nous avons donnés dans le prétendu dialecte de Tamatave (398), et nous avons feuilleté la grammaire manuscrite du même auteur pour y trouver les noms des dix premiers nombres. Nous avons dû lire attentivement tout le catéchisme prusze, publié par M. Vater, pour donner le vocabulaire si incomplet (189) que nous offrons de cette langue. Il nous a fallu enfin recueillir un millier environ de vocabulaires pour donner ceux que contiennent nos cinq tableaux polyglottes.

Remarque. — Quant au *catechisme prusze* (prusse),

c'étoit prendre vraiment une *peine inutile* de le lire attentivement d'un bout à l'autre pour donner une petite liste incomplète de cette langue, puisque M. Vater a imprimé un vocabulaire alphabétique prusse à la fin de son catéchisme.

Mais, si nous nous sommes donné tant de peine pour suivre les conseils de quelques savans, qui nous représentoient l'utilité d'une semblable collection pour les progrès de la linguistique; si nous avons entrepris un travail aussi aride et fastidieux pour céder aux instances réitérées de quelques-uns de nos savans amis, nous avons reculé devant la seule idée d'analyser tous ces vocabulaires sous le double rapport de leurs formes grammaticales et de leur orthographe.

Accoutumé depuis long-temps à n'envisager les recherches scientifiques que sous le seul point de vue de leur utilité positive, nous n'avons pu et n'avons pas voulu en entreprendre d'une autre nature, et faire violence à nos goûts pour n'arriver en définitive qu'à un résultat borné d'un médiocre intérêt et d'une utilité contestée. Nous nous sommes, en conséquence, contenté de donner nos vocabulaires aussi exactement que nous le pouvions, en les puisant aux meilleures sources, en les copiant fidèlement des ouvrages où nous les trouvions, et en en corrigeant nous-mêmes les épreuves avec le soin le plus minutieux.

Remarque.—Il est très-louable d'entreprendre un travail aride et fastidieux uniquement pour être utile; mais atteint-on uniquement ce but en prenant des licences semblables à celles qui ont été signalées dans l'essai que nos remarques ont eu pour objet? Malgré les meilleures intentions du monde, le résultat d'une tâche exécutée de cette manière seroit-il réellement profitable à la science? Ne tendroit-il pas plutôt à la faire reculer? Exacte par sa nature, elle exige la plus scrupuleuse attention de la part de ceux qui s'en occupent. Pour se livrer à ce genre d'étude, il ne faut pas être obligé de faire violence à ses goûts; il faut, au contraire, y être entraîné par une sorte de penchant qui fait surmonter les peines et les dégoûts.

Content d'avoir rempli notre tâche, nous déclarons solennellement que nous n'entendons et ne voulons plus perdre notre temps à nous occuper de semblables discussions; nous espérons d'ailleurs avoir offert dans notre Atlas assez de choses importantes et de rapprochemens nouveaux et feconds en résultats utiles, pour que tout lecteur puisse nous pardonner quelques fautes qui pourroient nous être échappées dans les vocabulaires, soit dans leur rédaction primitive, soit dans leur révision.

Nous terminerons ces observations en renouvelant nos remercîmens à M. Rugendas pour la communication qu'il a bien voulu nous faire, et en lui exprimant nos vifs et sincères regrets de

ce qu'elle a donné lieu à des remarques critiques sur les vocabulaires qu'il nous a si généreusement communiqués. Cette attaque inattendue ne doit ni le décourager ni l'empêcher de publier les autres. M. Rugendas a trop d'esprit et trop d'instruction pour ne la pas apprécier convenablement, et pour ignorer que de semblables méprises ont été déjà reprochées à des voyageurs célèbres et aux plus savans navigateurs.

L'auteur de l'*Atlas ethnographique du Globe* juge bien mal nos intentions, s'il a trouvé dans nos Remarques autre chose que le désir sincère de voir disparoître de son livre des inexactitudes qui peuvent porter préjudice à son succès. Comme le dit un ancien adage latin, bien loin de vouloir lui nuire, nous avons voulu lui être utile.

Le ton de nos Remarques a dû convaincre M. B. que nous parlons sincèrement en nous exprimant ainsi. Nous ne pouvons supposer que ce savant ait pu nourrir un seul instant la prétention d'avoir produit un livre absolument exempt de défaut et entièrement à l'abri des critiques. Nous rendons trop de justice à la sagacité de l'auteur de l'*Atlas ethnographique du Globe*, pour lui supposer une pareille idée. Que, si des amis trop complaisans lui ont, par des louanges exagérées, fait regarder son livre comme devant imposer silence à quiconque se mêle d'études du même genre, nous le plaignons de s'être laissé enivrer par ces flatteries. Sans doute son projet mérite des éloges : nous nous plaisons à lui rendre justice à cet égard; mais, ne pouvant juger du mérite de l'exécution que par ce qui est venu à notre connois-

sance, nous craignons que la tâche n'ait été entreprise un peu légèrement.

C'est parce que je me suis livré à des recherches de même nature, que je puis, mieux qu'un autre peut-être, apprécier les difficultés que l'on rencontre dans cette carrière, et la facilité avec laquelle on s'égare. Lorsque, en 1821, je travaillois à mon *Asia polyglotta,* je demandai à M. Chezy si, pour la langue sanskrite, je pouvois prendre, pour me guider, le livre du P. Paulin de Saint-Barthélemy, intitulé *Vyacarana;* sur la réponse affirmative de ce savant, je puisai dans cet ouvrage les mots dont j'avois besoin. Mon livre publié, des personnes qui avoient fait une étude particulière du sanskrit, m'ont averti que plusieurs de ces mots étoient fautifs sous plus d'un rapport. Je me suis empressé de rectifier mon travail, et ces corrections trouveront place dans un supplément qui paroîtra bientôt.

Je termine ces Remarques en offrant, de mon côté, mes sincères remercîmens à M. Rugendas, qui a bien voulu me communiquer les amples vocabulaires qu'il a recueillis pendant son séjour au Brésil. J'en ferai usage dans mon *Mithridates.*

KLAPROTH.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Voyages dans l'Amérique méridionale pendant les années 1819, 20 *et* 21.—*État présent du Brésil, de Buenos-Ayres et du Chili;* par Alexandre CALDCLEUGH, en anglois; 2 vol. in-8°; 1825.

(DEUXIÈME ET DERNIER EXTRAIT.)

Buenos-Ayres est la capitale de la république des *Provinces-Unies de Rio de la Plata*, république qui, jugée sur les cartes géographiques, semble posséder des ressources immenses, mais qui, en réalité, est une des plus foibles du Nouveau-Monde. D'abord, elle ne sait pas encore où sont ses frontières; on les lui dispute de toutes parts; le docteur Francia retient le Paraguay sous une autorité équivoque; l'empereur du Brésil cherche, par les armes et par les menées politiques, à se maintenir en possession de la *Banda Oriental*, c'est-à-dire les provinces situées à l'orient de la Plata, où est situé Montevideo, qui domine ou du moins qui observe l'entrée de la Plata; enfin le redoutable Bolivar appuie la nouvelle république de *Bolivaria* ou du Haut-Pérou, laquelle réclame une partie des provinces septentrionales, regardées par la république de Buenos-Ayres comme appartenant à sa fédération. Pour comble d'embarras, Cordova, Santa-Fe et le Tu-

cuman disputent à Buenos-Ayres l'honneur de servir de siége au congrès fédéral.

Il y a long-temps que la *république Argentine* (nom qu'elle tire du fleuve de la Plata ou d'Argent) auroit subi le joug du Brésil, si ce n'étoit l'excellente position de la capitale à l'embouchure d'un des fleuves les plus larges et d'un des bassins hydrographiques les plus vastes qu'il y ait dans l'univers. Le commerce qui s'y concentre donne des revenus, et les revenus entretiennent une sorte de puissance politique, militaire et navale.

Cependant la navigation de la Plata est embarrassée par des bancs de sable, et la défense militaire dépend de la possession de la *Banda Oriental.* Les *pampas* ou les plaines, qui s'étendent à l'occident jusqu'au pied des Cordillères, et au midi jusqu'aux montagnes de la Patagonie, forment une grande partie du territoire de cette république. Ces plaines, peu propres à l'agriculture, sont en partie couvertes de riches pâturages, sur lesquels on trouve des troupeaux innombrables de chevaux et de bêtes à cornes. On n'y voit pas un seul arbre; çà et là quelques arbrisseaux, ou tout au plus quelques saules sur les bords des mares d'eau ou de fossés d'eau salée et bourbeuse. La rareté du bois de chauffage étoit telle à Buenos-Ayres, que les Espagnols furent contraints de planter le pêcher d'Europe pour l'employer à cet usage. On a essayé d'acclimater diverses autres plantes d'Europe, mais le succès n'a pas répondu à l'attente. Le seul bon fruit est le raisin; le melon n'y a point de saveur; les pommes sont mauvaises; le cerisier n'y vient pas, ou n'y porte point de fruit; cependant il seroit difficile de trouver un plus beau climat; la température, en été, passe rarement le 80°, et en hiver le 60° (de Farenheit). On y cultive beaucoup de froment, d'orge et de maïs; mais la

principale nourriture des naturels est la citrouille. Nous verrons bienttôt quel sera le sort de la colonie écossaise récemment établie dans les Pampas; mais nous conviendrons que nous n'avons pas une opinion bien favorable de ces sortes d'entreprises. Des individus industrieux peuvent réussir isolément, mais non des associations; et l'on se trompe lourdement quand on s'imagine que des individus consentiront à quitter leur patrie pour aller, à 6 ou 7,000 milles, travailler du matin au soir pour de simples gages. La compagnie qui a envoyé des laboureurs au Cap de Bonne-Espérance, n'a pas tardé à se désabuser à cet égard, et nous présumons qu'il en sera de même de celle de l'Amérique méridionale, à moins que les colons n'obtiennent des terres et la liberté de les cultiver comme bon leur semble; mais, dans ce cas, que deviendra l'association?

On élève une quantité prodigieuse de bétail dans les grandes fermes, et particulièrement dans celles des plaines Pampas. Il y en a qui n'ont pas moins de 6000 chevaux, outre les bêtes à cornes. Avant la révolution, le gouvernement espagnol faisoit couper les oreilles à toutes les pièces de bétail non marquées; cet usage, qui avoit été aboli, a été rétabli récemment au profit de l'état. Beaucoup de chevaux, les jumens surtout, n'ont guère plus de valeur que celle de leur peau. Il paroît qu'il y a un préjugé contre les jumens; les Américains ne les emploient jamais à aucune espèce de travaux, et dédaignent de les monter. Il y a quelques jours, dit M. Caldcleugh, qu'un Anglois, s'avisant de braver le préjugé, monta une jument; mais il fut tellement hué et vilipendé, qu'il fut forcé de renoncer à son dessein.

Le nombre des bêtes à cornes est surprenant. Un bœuf ne coûte que six dollars, et sa peau seule se vend trois

dollars et demi. La viande est à si bas prix, que les plus pauvres peuvent s'en nourrir; on en donne même aux poules. Cependant, les Anglois ayant acheté de grandes quantités de peaux et de suif, le nombre des bêtes à cornes a insensiblement diminué dans ces derniers temps. Le commerce s'est étendu, et devient de jour en jour plus important. En 1817, il est sorti du port de Buenos-Ayres pour 888,407 liv. sterl. de marchandises, et, en 1823, pour 1,164,745 liv. sterl. En 1821, il y est entré 114 vaisseaux anglois, et, en 1822, 167, qui en ont exporté 957,600 peaux de chevaux et de bœufs. Les provinces lointaines de l'intérieur produisent du coton et du tabac, et les vallées qui règnent au pied des Andes sont très-favorables à la culture de la vigne. On dit que l'on envoie tous les ans, de Mendoza à San Juan, 12,000 barils de vins et d'eaux-de-vie à Buenos-Ayres, où ces denrées sont échangées contre des objets des manufactures angloises. M. Caldcleugh nous assure qu'il en a trouvé jusqu'au fond des Cordillères.

Les provinces dépendantes de Buenos-Ayres n'ont jamais retiré beaucoup d'avantage de leurs mines; quelques négocians anglois entreprirent, en 1814, d'exploiter les mines de Fratamina, près San Juan, mais l'état précaire du pays les a fait renoncer à leur dessein. M. Caldcleugh donne une idée avantageuse des améliorations en tous genres dont les Buenos-Ayriens sont redevables au secrétaire d'état Bernardino Rivadavia.

« Ce ministre, dit-il, a été nommé en 1821, à l'époque où les troubles avoient réduit le pays au plus déplorable état. Dès-lors, tout a pris une face nouvelle; il a mis ordre aux finances, la confiance s'est rétablie, et il a déraciné de vieux et nuisibles préjugés. M. Rivadavia a été pendant quelque temps agent de Buenos-Ayres à Lon-

dres; il a étudié nos admirables institutions dans la vue de les introduire dans sa patrie, autant que les circonstances peuvent le permettre. Il faut convenir qu'il a été bien secondé par les personnes éclairées de son pays. » (P. 100, 101.)

Il a commencé à diminuer l'influence des moines en supprimant plusieurs couvens; mais il a eu la prudence de conserver leurs chapelles et de les convertir en églises paroissiales au profit du clergé régulier. Il a donné une nouvelle organisation aux cours de justice, augmenté les honoraires des juges, et leur a enjoint de publier tous les mois des listes qui feront connoître les causes jugées et celles qui sont encore pendantes aux tribunaux criminels et civils, et en même temps il a soumis les militaires à la juridiction civile. Dans les premières années de la révolution, le gouvernement acheta de leurs maîtres des milliers de nègres qui servirent à compléter les rangs de l'armée : cette mesure subsista jusqu'en 1822, où on cessa de les prendre, leur nombre étant presque épuisé; et lorsque le congrès, assemblé en 1813, décréta que désormais tous les enfans de parens esclaves seroient libres, leur nombre diminua au point que M. Caldcleugh dit qu'il n'est plus que d'un neuvième de la population. Il porte celle de la république à 450,000 âmes, sans y comprendre les Indiens, et celle de la province de Buenos-Ayres, y compris les Indiens qui habitent les plaines Pampas, à 80,000, dont la ville seule renferme 60,000. Ces estimations sont bien foibles.

On conçoit que les peuples qui vivent sous des climats brûlans manquent d'activité et d'énergie; mais on est surpris en voyant l'extrême indolence des Buenos-Ayriens, dont le climat est tempéré. Les chevaux y étant extrêmement nombreux et à très-bon marché, tout le

monde en a un ou deux. On voit presque à chaque porte un cheval attaché et sellé; on le monte, n'eût-on que la rue à traverser : les mendians même demandent l'aumône à cheval. M. Caldcleugh loue les bonnes qualités et les mœurs des habitans; mais il dit que, dans les basses classes du peuple, il y a beaucoup de filoux, de gens qui fréquentent les cabarets où ils jouent à des jeux qui n'exigent point d'efforts, boivent quand la fortune les contrarie, et, dans un transport de fureur, poignardent parfois ceux qu'elle favorise à leurs dépens. A la moindre querelle, l'Espagnol jette son *poncho* ou manteau sur le bras gauche et saisit son couteau; mais il assure que les assassinats prémédités sont très-rares.

Les mœurs des classes élevées sont généralement douces et pures, et M. Caldcleugh dit qu'il n'est guère possible de parler des femmes avec tous les éloges qu'elles méritent; elles commencent à se mettre à l'angloise. Chaque maison distinguée a ses soirées (*tertulias*), où les étrangers sont invités et reçus avec la plus aimable cordialité. On fait de la musique, on danse des menuets, des valses, des contre-danses; mais l'auteur s'anime en parlant de l'élégance et de la politesse des femmes, que l'on est tenté d'attribuer à l'éducation la plus soignée, et qui pourtant n'est que l'expression de la bonté naturelle de leur cœur. Il paroît toutefois que l'éducation n'y est pas négligée. On trouve plusieurs écoles établies aux frais de l'état pour les basses classes du peuple; une académie de musique et de peinture, une bibliothèque publique où il y avoit 12,000 volumes il y a quelques années, et qui s'est considérablement accrue depuis que les livres ne paient plus de droits d'entrée. Il y a deux ans que Rivadavia a fondé une société littéraire, et il fait imprimer aux frais de l'état une collection des poètes nationaux. On

publie plusieurs gazettes et journaux sagement rédigés ; enfin, on a bâti un nouveau théâtre qui est bien composé.

L'uniformité qui règne dans les vastes plaines, dites Pampas, n'offre pas matière à des descriptions intéressantes. M. Caldcleugh les a traversées à cheval en 16 jours, de Buenos-Ayres à Mendoza, trajet de plus de 1000 milles. On transporte parfois les produits des provinces occidentales qui s'étendent au pied des Andes, sur des chars traînés par des bœufs, mais la difficulté des chemins entrecoupés de marais ou de torrens fait qu'ordinairement on préfère de les transporter à dos de chevaux ou de mulets. Les maisons de poste, que l'on trouve de distance en distance, sont de misérables baraques dont les murs sont partout crevassés, malpropres au-delà de toute expression, et fourmillent de punaises, de puces, de mouches, et d'autres insectes dégoûtans. Les habitans sont affables, accueillent bien les étrangers, mais leur pauvreté est extrême. Ils n'ont que des eaux croupies, et ne mangent jamais de pain ; le lait et la viande de bœuf sont leur unique nourriture ; le *thé*, ou l'*herbe* du Paraguay, est leur plus grande friandise, encore y est-elle rare. A l'extrémité occidentale des Pampas, le terrain prend quelque variété, et s'élève vers le pied des montagnes ; on voit çà et là des cactus, des saules ; on trouve plus de villages, des maisons mieux bâties, des torrens d'eau pure et limpide qui découlent des collines ; enfin on s'aperçoit, à cinq ou six lieues de Mendoza, que l'on approche d'une grande ville.

Mendoza est situé au pied des Andes, vis-à-vis le grand défilé ou pas d'Uspallata. Elle est bien bâtie, ses maisons sont de brique ; ses rues larges sont arrosées par des torrens d'eau claire et pure ; sa grande place, ou *alameida*, sert de promenade, et les habitans s'y assemblent le soir

pour prendre des rafraîchissemens; voilà, avec 6 ou 7 églises, les principaux objets qui attirent l'attention du voyageur. On prétend que la ville a 20,000 habitans, la plupart blancs, les nègres ayant été envoyés par leurs maîtres à l'armée. Cette place peut être regardée comme l'entrepôt du commerce de Buenos-Ayres avec le Chili. Le pays produit du vin qui ressemble au malaga, quoique inférieur; il y a des vignobles qui ont 60,000 ceps; les melons y sont exquis, les figues, les poires et les coings y sont beaucoup meilleurs qu'en Europe. Les principaux objets d'exportation sont des vins, des eaux-de-vie et des fruits secs que l'on échange contre l'herbe du Paraguay et des produits des manufactures étrangères, angloises surtout, qui sont à un prix incroyablement modique. M. Caldcleugh acheta un canif de Birmingham, qui lui coûta moins d'un schelling, après avoir passé à une si grande distance par terre et par mer, et offert du profit à toutes les mains par lesquelles il avoit passé. Les habitans élèvent un grand nombre de mulets et en retirent un revenu considérable, ces animaux, dont le pas est si sûr, étant employés à passer les Cordillères.

Le climat de Mendoza est délicieux, quoique cette ville soit à 4,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et presque appuyée contre les Cordillères couvertes de neiges éternelles; l'hiver n'y dure guère que trois mois, il y gèle et y neige rarement, et le reste de l'année il y règne une température très-agréable. De toute l'Amérique méridionale c'est, selon notre auteur, à Mendoza qu'on trouve la meilleure société; les femmes surtout y sont très-instruites, et font leurs délices de la musique, chantent bien, et dansent à ravir. Leur seule difformité, dit-il, est le goître. Les habitans de Mendoza regardent

comme un sûr remède la tige d'une plante, ou algue du Pérou, qu'ils appellent *Palo di gota ;* mais le grand nombre de personnes défigurées par ces tumeurs prouve que ce remède est peu efficace. M. Caldcleugh parle d'une femme qui avoit un goître, et dont les cinq enfans, outre cette difformité, étoient tous muets. Les goîtres règnent dans toute la partie orientale des Andes, ils sont rares dans la partie occidentale, ou le Chili.

Il y a quatre passages dans la partie méridionale des Cordillères ; le *Patos*, ou nord, vis-à-vis San Juan ; l'*Uspallata*, vis-à-vis Mendoza ; la *Portilla*, à trente lieues au sud de Mendoza, où les Cordillères se partagent en deux branches, et le *Planchon*, vis-à-vis le port chilien de la *Conception,* par lequel on dit que des chariots peuvent passer facilement. M. Caldcleugh donne la préférence à la *Portilla*, qui, à quelque distance, semble un vaste trou ténébreux dont sort, avec un fracas épouvantable, le torrent qui forme la rivière de Portilla. A mesure qu'il s'élevoit, la végétation disparoissoit ; la seule plante qu'il trouva au haut de la route étoit une espèce de *fragosa* (1) ; il vit des amas de neige de 2 ou 3 pouces d'épaisseur, et plusieurs carcasses de mulets tout entières, et qui, peut-être, étoient là depuis des siècles. M. Caldcleugh n'avoit point de baromètre ; mais il estima, en jugeant de la distance du point de congélation perpétuelle au sommet, que la route devoit être à plus de 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. En descendant avec sa suite dans une vallée, ils furent assaillis par la neige qui les contraignit de chercher un abri sous quelques roches saillantes. Le

(1) Il n'y a pas de plante qui porte ce nom. Seroit-ce le petit houx (*cuscus aculeatus*), qui se trouve partout où les grands arbres cessent. Humboldt a trouvé, à 1,400 toises de hauteur de Barbicos, des chênes et des arbres rabougris sur le dos des Cordillères.

lendemain matin, la neige continuant à tomber en abondance, ils ne purent faire beaucoup de chemin; et, trouvant un abri dans quelques cavernes, ils y passèrent la seconde nuit au milieu du fracas du tonnerre et des feux des éclairs. Le troisième jour, la neige s'étoit si fortement amoncelée, que leurs mulets ne purent avancer, et ils passèrent encore cette nuit sous une saillie de rochers, mais la *fragosa* reparut. Le jour suivant, ils arrivèrent au poste de la frontière du Chili, appelé San Jose, où se trouvent les édifices qui servent à l'exploitation des mines d'argent.

En descendant la montagne, ils trouvèrent que la chaleur devenoit insupportable; ils virent quelques plantes, mais la vegétation paroissoit languir; le nombre des cabanes éparses augmentoit, ils découvrirent dans le lointain quelques tours d'églises; enfin, après un voyage de huit jours, M. Caldcleugh arriva à la capitale du Chili. La situation de San Iago est pittoresque; on voit des oliviers, des figuiers, des saules et des *algarobas* se confondre avec les maisons qui, presque toutes, n'ont qu'un étage, à cause des tremblemens de terre. La rivière de Maypocho divise la ville en deux parties réunies par un pont. L'hôtel du directeur de la cathédrale forment les deux faces de la grande place carrée; les rues de la ville sont larges; sur les bords de la rivière est une jolie promenade publique. Il y a plusieurs églises, un collége, une bibliothèque publique qui, outre plusieurs bons ouvrages, renferme tous les livres et les manuscrits du collége des jésuites, parmi lesquels on dit qu'il s'en trouve de très-curieux et intéressans. San Iago a une imprimerie, on y public une gazette, et surtout des pamphlets politiques.

Le Chili s'étend du 26 au 37° de lat., et sa largeur, entre les Cordillères et la mer Pacifique, n'est guère que

de deux degrés. Le pays des célèbres Araucans, qui conservent encore leur indépendance, le borne au sud. On dit qu'il y a parmi eux une tribu d'européens blancs, que les uns croient les descendans de quelques naufragés, et que d'autres prétendent issus de femmes espagnoles enlevées par ces Indiens.

On estime que la population du Chili se monte à 600,000 âmes, sans y comprendre les esclaves et les Indiens qui sont en petit nombre, surtout les premiers, et qui diminuent depuis la déclaration du congrès, au point que dans peu d'années il n'y en aura plus au Chili. On présume que les deux cinquièmes des habitans travaillent à l'exploitation des mines, et forment une espèce de corps social mobile, bâtissant des villes et les abandonnant ensuite.

Dès qu'on a découvert une veine, on s'adresse au gouvernement pour demander la permission de l'exploiter, qu'il refuse très-rarement. Aussitôt, des mineurs accourent; on envoie sur les lieux un alcade pour maintenir l'ordre, une petite église s'élève, et voilà la ville. Si la mine est riche, elle s'étend; si elle est chétive, tout le monde déserte, abandonnant les cabanes de joncs et la ville éphémère pour chercher fortune ailleurs.

Le sol n'est pas des meilleurs; une grande partie en est escarpée et raboteuse; il produit du froment, de l'orge et du maïs, du vin qui ressemble à celui de Mendoza, des fruits, tels que figues, olives, pêches, melons, fraises, qui tous y sont d'un goût exquis. On extrait d'une espèce de palmier un jus qui ressemble au miel. On prétend que l'écorce du *quellai* donne, par la friction, un bon savon, et une plante qui ressemble au seneçon fournit une belle couleur écarlate; mais M. Caldcleugh n'est pas botaniste, et n'a par conséquent rien ajouté au mince

catalogue que nous possédons des précieux végétaux de cette contrée. Le Chili est riche en mines d'or et d'argent ; ces dernières sont toutes dans les Cordillères. On assure que plusieurs de ces mines contiennent du sulphate pur d'argent, et rendent jusqu'à 80 pour 100 de métal purifié par amalgamation ; il vaudroit peut-être mieux l'obtenir en le grillant ; mals alors il faudroit sans doute porter le minérai aux fourneaux : ce n'est pas que le combustible manque ; car on a trouvé près de Talcahuana, ou le port de la Conception, du charbon fossile qu'on dit très-bon ; mais la difficulté seroit de transporter les machines à vapeur ou au moins certaines parties, telles que les cylindres, les diverses roues que nous doutons que l'on puisse, vu les routes actuelles, faire transporter par des mulets à une hauteur de douze à treize mille pieds.

Quoique les mineurs soient généralement la plus pauvre classe des habitans, ils s'obstinent à préférer leur genre de vie à celui des cultivateurs. M. Caldcleugh se trompe, quand il avance que le Chili fait seul une exception à un fait que l'expérience a consacré, que là où il y a de riches mines, le sol est aride, puisqu'il est la seule partie de l'Amérique méridionale où des torrens roulent de l'or et arrosent des champs fertiles, et où le mineur et le fermier causent ensemble ; il aura pu se convaincre de son erreur en visitant les mines du Brésil, où toutes les eaux sont aurifères, et où néanmoins le sol est plus fertile encore que celui du Chili.

On trouve dans ce dernier pays de grandes fermes où l'on élève beaucoup de bêtes à cornes et de chevaux. On tue un certain nombre des premières en automne ; leur viande, découpée en bandes, dégraissée, salée et séchée (procédé que les habitans nomment *charqueando*), fait, outre le grain, un des principaux objets du commerce

du Chili avec le Pérou, qui les échange contre du sucre, du cacao et du café. Depuis la révolution, les vaisseaux des Indes orientales ont apporté ces denrées, qu'ils ont vendues à meilleur marché, ainsi que des étoffes de coton, des nankins et autres produits chinois, ce qui n'a pas laissé que d'entraver le commerce direct de l'Angleterre. On dit que la valeur des marchandises exportées d'Angleterre pour Valparaiso, qui, en 1818, n'étoit que de 32,000 liv. sterl., s'est élevée, en 1823, à 162,850 l. st.

L'auteur vante les bonnes qualités des Chiliens, et surtout des Chiliennes. A une simplicité enfantine, dit-il, elles joignent une intelligence qui paroît surprenante quand on considère le peu de moyens qu'elles ont d'acquérir des connoissances; aux charmes de la figure, elles réunissent la plus aimable douceur. Dire qu'il y a un peu de coquetterie dans leur maintien, que le grand shawl qui les enveloppe a souvent besoin d'être arrangé, et que, dans cette opération, l'œil curieux découvre les plus jolies formes, ce n'est pas nuire à leurs vertus que relèvent toujours la décence et la modestie. Il seroit ridicule de prétendre qu'il n'y ait point de vices là où 40 à 50,000 personnes sont réunies sous le plus beau ciel du monde ; mais tous les voyageurs conviendront qu'il y en a fort peu dans la haute classe de la société. (Tom. I, p. 369, 370.)

Les personnes qui la composent mènent une vie très-agréable; il n'est pas de soirée où il n'y ait quelque bal ou quelque concert. Les Chiliens cultivent avec succès la musique. Les gens de la campagne vivent généralement dans des cabanes de bois ou de jonc fermées de peaux en guise de portes. Un lit, deux chaises et une table, voilà tout leur mobilier; le lit est l'apanage de l'aîné de la famille ; à sa mort, il passe à son successeur

en âge ; de sorte qu'on peut l'appeler le lit de mort. Les autres membres de la famille couchent sur des peaux étendues par terre ; ils se nourrissent de la viande de leurs bestiaux, de citrouilles et de maïs. Depuis que le docteur Francia a défendu l'exportation du *maté* ou herbe du Paraguay, ils en sont privés, parce qu'elle est aussi chère que le thé de Chine en Angleterre ; mais l'usage de fumer du tabac est aussi général parmi eux que le goût du jeu. Les gens du peuple aussi jouent toute la journée aux cartes, aux dés, aux quilles. Les fruitières au coin des rues sont, pour l'ordinaire, entourées de joueurs qui parient que leurs melons d'eau sont rouges ou blancs.

M. Caldcleugh a été à Lima. Les maisons de cette capitale du Pérou sont bâties à un seul étage, vu les fréquens tremblemens de terre : quoiqu'elle ait beaucoup souffert par la révolution, elle conserve encore un air de grandeur : la cathédrale, qui occupe une des faces de la grande place carrée, est un bel édifice. L'auteur dit que les richesses que l'on a tirées de son intérieur seroient incroyables pour toute autre ville que Lima, où l'on a pavé une rue entière de lingots d'argent en l'honneur d'un vice-roi. Il rapporte que, trois semaines avant son arrivée, on avoit, pour faire face aux besoins de l'état, tiré de cette église une tonne et demie d'argent sans qu'on s'en aperçût. Lima renferme un grand nombre de couvens. Les femmes en ont quatorze, et, en outre, plusieurs maisons appelées *Casas de exercicio*, où les dames du monde vont passer trois ou quatre semaines pour se soumettre à une discipline plus sévère que celle qu'elles observent dans leurs maisons. Au reste, ces femmes, qui, si l'on en croit notre auteur, ont tant de rares qualités, et qui pourroient se dispenser de ces sacrifices volontaires,

portent de petits jupons élastiques de soie qui dessinent leurs belles formes, et qui sont si serrés, qu'à peine peuvent-elles franchir les petits ruisseaux qui coulent dans les rues; elles ont la coutume de se déguiser (coutume que plusieurs édits de l'ancien gouvernement espagnol avoit proscrite, à cause des scandaleux désordres qu'elle favorisoit); enfin, ces femmes si pures, si belles, si charmantes, qui prennent des bains froids tous les jours (nos lecteurs vont être désenchantés!), fument et prennent du tabac, même au spectacle.

On croit que la population entière du Pérou s'élève à 1,400,000 âmes, parmi lesquelles on compte 800,000 Indiens : Lima peut avoir 70,000 habitans, dont 25,000 Espagnols, 2,500 moines, nonnes et prêtres séculiers, 15,000 mulâtres libres, 15,000 esclaves et 12,000 métis et Indiens. Les nègres sont employés à la culture du sucre, du café et du cacao; les Indiens, à l'exploitation des mines. On assure que, depuis quatorze ans, il n'a point plu dans les environs de Lima, et pourtant le sol, quoique sablonneux, produit les fruits les plus exquis et les plus riches récoltes du monde. On a essayé d'expliquer ce phénomène par les rosées et les brouillards qui y règnent la plus grande partie de l'année, et qui suppléent à la pluie. Parmi les fruits les plus délicieux, on place la chirimoya (espèce de poire), dont l'auteur nous donne la description suivante :

« Il est difficile de dire quel est son goût; mais la chi»rimoya ressemble plus à la pomme qu'à tout autre fruit »que je connoisse, quoiqu'elle soit infiniment plus ex»quise. Quelques personnes l'ont comparée aux *tartelettes* »que l'on trouve chez nos confiseurs; mais il est sûr »qu'aucun fruit n'a un plus heureux mélange de cette »douceur et de cette acidité qui forment le parfum et le

» goût des fruits. On peut en manger à l'excès sans qu'il » nuise : cependant le docteur Unanue conseille aux per- » sonnes qui ont l'estomac foible de s'en passer. » (T. II p. 83, 84.)

M. Caldcleugh repassa les Cordillères à la fin de mai, en partant de San Iago par le pas d'Uspallata, le seul praticable dans les mois d'hiver, et sur lequel O'Higgins a fait construire, à l'usage des voyageurs, quelques cabanes en briques. Il fit ce trajet en neuf jours, et arriva à Mendoza sans autre accident que la perte d'un de ses mulets, qui tomba dans un précipice. Ayant appris, à Mendoza, que les Indiens ravageoient les Pampas, il se dirigea vers le nord, et arriva, par la *Punta de San Luis,* à Cordoue. Il nous donne des détails intéressans sur les peuples simples qui vivent sur la lisière orientale des Andes. Le curé de Morro de San Jose l'invita à souper; le repas étoit excellent et servi par deux beaux enfans. La chaumière du curé n'étoit composée que d'une seule chambre sans plancher; elle étoit couverte d'herbes; une peau servoit de porte; dans l'intérieur on voyoit, pour tous meubles, un lit de peaux, deux chaises, une table qui, ayant perdu deux de ses pieds, étoit fixée au mur, une petite terrine en cuivre, un gobelet et un missel. Content de son sort, il étoit heureux de l'amour de ses paroissiens, qui pourvoyoient à l'envi à tous ses besoins : une vieille femme lui portoit son eau et lui faisoit son *maté*, une autre préparoit son dîner, une troisième son souper. On choisissoit pour lui les meilleurs fruits, et les muletiers des caravanes lui laissoient, en partant, du maté, du vin et de l'eau-de-vie.

Cordoue est une ville bien bâtie qui peut avoir 14,000 habitans; elle a beaucoup souffert dans la révolution : son commerce est détruit; les Indiens ont ravagé le pays

d'alentour, et son université, naguère florissante, ne mérite plus ce nom. Les églises, bâties par les jésuites, sont belles, surtout celle de l'université. Dans les salles du collége on a trouvé plusieurs instrumens de mathématiques, de physique et d'astronomie, la plupart pourris, et une imprimerie qui a été transportée à Buenos-Ayres, et qui a servi à publier des pamphlets politiques.

Ces temps ne sont plus! Espérons qu'une nouvelle aurore va luire sur ce vaste hémisphère. On devoit s'attendre que la révolution qu'ont subie ses habitans ne s'accompliroit pas sans coûter du sang et des larmes, résultat du choc d'opinions contraires, d'intérêts nouveaux, de vieilles habitudes; mais le temps et le malheur ont adouci l'aigreur et l'âpreté de l'esprit de parti, et toutes les classes de la société commencent à sentir aujourd'hui les bienfaits de la liberté, du commerce et d'une sage administration de la justice. Il faudra du temps, sans doute, pour détruire l'habitude invétérée de l'indolence inséparable de l'esclavage, et pour accoutumer ces peuples à une industrie active qu'ils ne pourront manquer de contracter par le commerce, et l'exemple des Anglois qui s'établiront dans les diverses parties de l'Amérique méridionale.

Sur les dialectes du Jutland et sur celui des îles Féroer.—Lettre de M. Malte-Brun à M. Balbi.

Les dialectes du nord, de l'est et de l'ouest de Jutland diffèrent assez sensiblement entre eux, et cette différence est d'autant plus remarquable dans une contrée aussi peu étendue, qu'elle se rattache probablement à des nuances d'origine des nations qui ont peuplé les

divers rivages de cette péninsule. Je me rappelle à présent que la race du nord du Jutland, à peu près jusqu'au golfe du Randers, sur la côte orientale, et jusqu'à la rivière de Skiern, sur la côte occidentale, a plus uniformément la peau très-blanche et colorée d'un vif incarnat, les cheveux d'un blond cendré, la taille très-élevée et le visage ovale, que les Jutlandois de la côte orientale, ce qui coïncide avec notre distinction entre le dialecte *normano-iotique* et le dialecte *dano-iotique*. Mais il est bien difficile de réunir les petits ouvrages topographiques dans lesquels il faudroit recueillir tous les détails nécessaires pour composer une esquisse, tant soit peu critique, de l'ethnographie et de la linguistique de ce pays, qui forme la transition entre la Scandinavie, la Germanie et les îles Britanniques. Voici ce que je crois bien établi, relativement au caractère particulier du dialecte, ou, dirai-je, de la langue du Jutland.

Considérée sous le rapport des mots, elle renferme, comme le scandinave, quelques centaines de mots principaux qui n'existent pas en allemand, et même elle fournit de quoi augmenter notablement la liste de cette différence ; mais les mots iotiques, qui diffèrent eux-mêmes du danois, se retrouvent dans l'ancien norvégien, dans le suédois, dans l'islandois et dans l'edde. Voici quelques exemples remarquables de ce parallélisme :

DANOIS.	JUTLANDOIS.	MOTS PARALLÈLES.
Altfor, trop.	*Aa*.	*A-matkr*, trop puissant. *Edda*.
Rask, vigoureux.	*Fim*.	*Fimbul*, fort, *idem*.
Död, la mort.	*Feydum*.	*Feygd*, approche de la mort. *Niala-Saga*.

DANOIS.	JUTLANDOIS.	MOTS PARALLÈLES.
Trolovelse, fiançailles.	*Fænsel*,	Dérivé de *få*, obtenir, ou de *fæ*, trésor, bijoux.
Faar, mouton.	*Lod.*	L'ancien surnom *Lodbrok* signifie *brogue de peau de mouton.*
Stakkel, pauvre hère.	*Fiolter.*	De *fioltra*, trembler, en dialecte Féroer.

Ce n'est pas ici le lieu de développer les preuves de l'antiquité du dialecte jutlandois ; il suffit de faire observer qu'il se lie évidemment au vieux norvégien, au vieux suédois, au dialecte de Féroer d'un côté, et probablement au plus vieux anglo-saxon de l'autre. Je ne suis pas en état d'approfondir cette dernière question, mais les Allemands trouveroient peut-être dans le iotique quelques étymologies remarquables pour l'étude de l'ancien saxon.

Par exemple, *iste-rad*, aile d'une maison où se trouve l'*iste*, la salle, la *stube* des Allemands ; c'est, nous le pensons, l'origine du mot *Istœ-vones*, les habitans des chambres, en opposition aux *Ingœ-vones*, les habitans d'une grange sans chambres. Peut-être *tams*, brouillard, et *thames*, le flêuve des brouillards, sont-ils anciennement liés ensemble, car on parloit des idiomes belges sur les bords de la Tamise depuis un temps immémorial. On y découvre, comme de raison, l'origine évidente de plusieurs mots anglois qui ont passé par l'anglo-saxon.

Il y a environ deux cents à deux cent cinquante mots

dans le dialecte normanno-jutlandois qu'un Danois ne sauroit comprendre sans étude, et peut-être une cinquantaine qui ne peuvent pas s'expliquer des racines scandinaves ou germaniques connues. Voici une liste de quelques-uns :

FRANÇOIS.	JUTLANDOIS.	DANOIS, etc.
Avant-hier.	Ante-gors.	Iforgaars.
Avant l'année passée.	Aantens i fiur.	Overfior.
Jeune garçon.	Bels.	Pilt. Dreng.
Festin.	Bojl.	Gieste-Bud.
Bercer.	Bise.	Vugge.
Déjeûner.	Davre.	Frokost.
Muser, tarder.	Drimle.	(To drivel, *angl.*)
Sourire en coquetant.	Flire.	(To flirt, *id.*)
Pourceau très-jeune.	Fog.	Griis.
Cuisine.	Framers.	Kiœkken.
Pouvoir faire.	Frie.	Mægte, formaae, (*frayer.*)
Vite.	Genster.	Snart.
Hermaphrodite.	Haltig.	Halvmand.
Laid.	Hammel.	Heslig.
Brouillard de mer.	Hav-Guse.	Hav-Taage.
Bon, beau.	Hvel.	God, dygtig (vel, adverbe.)
Faux.	Hylie.	Læe.
Puits.	Kiol.	Börnd (Kilde, *source.*)
Coq.	Kruk.	Hane.
Lampe.	Kul.	Lampe.

FRANÇOIS.	JUTLANDOIS.	DANOIS, etc.
Toile.	Lat.	Lerred.
Mollet.	Leg.	Kall (*leg*, jambe, *angl.*).
Menton.	Lod.	Faar.
Teindre en bleu.	Lode.	Farve blaat.
Prêt.	Misig.	Færdig.
Aigre.	Mysk.	Suur.
Content.	Nyster.	Fornoyet.
Étable à vaches.	Nödes.	Koestald.
Malade.	Nög.	Syg.
Manque, défaut.	Paan.	Bröst.
A grands yeux.	Pabl-yvet.	Storoyet.
A petits yeux.	Pryyn-yvet.	Smaaoiet.
Maigre, sec.	Pisten.	Mager, tör.
Lièvre.	Piuse.	Hare.
Menthe.	Poleye.	Krusemynte.
Élégant, bien vêtu.	Pransk.	Peen.
Promptement.	Raa.	Hastigen.
S'enfler.	Rese.	Hovne.
Brouillard de mer.	Rams.	Taage.
Ordre, régularité.	San.	Skik (1).
Visionnaire.	Siönsk.	Manque (2).
Embarrassé.	Skiærsat.	Forlegen.
Obliquement.	Snii.	Skraa.
Dégeler, fondre.	Slee.	Töe.
Coucher du soleil.	Solest.	Solens-Nedgang (Solset, *norvég.*)
Jeune fillette.	Stanti.	Ung pige.
Garçon adolescent.	Staris.	Halvkarl.

(1) On pense ici naturellement à *sam* dans le sanscrit.

(2) C'est la faculté de voir à travers le corps humain, à travers les montagnes, etc.

FRANÇOIS.	JUTLANDOIS.	DANOIS, etc.
Branche, bras.	Tader.	Green, arm.
Brouillard sec.	Tams.	Taage.
Tamiser.	Temse.	Sigte.
Dîner.	Uyen (Onne).	Middagsmad.
Impair.	Ugen.	Ulige.
Foible.	Vag.	Svag.
Vif, rapide.	Vipper.	Hurtig, levende.
Yeux.	Yven.	Öyen.
Eau.	Uand.	Vand.
Herbe.	Œut.	Urt.
Je.	A.	Jeg.
Nous (accus.).	Voss.	Os.
Comment?	Hvons, huns.	Hvorledes.
Pourquoi?	Hvui.	Hvorfor.
Tetrao tetrix.	Ouerkok.	Urhane.
Charadrius pluviatilis, etc., etc.	Hiæiel, etc.	Brokfugl, etc.

Pour former cette liste, j'ai recours à mes propres souvenirs, et à deux vocabulaires de M. Schavenius, pour le nord du Vendsyssel, et de M. Schad pour l'île de Mors. J'aurois pu, avec ces moyens, tripler cette liste; mais je peux affirmer que si l'on réunissoit tous les dialectes et variétés de dialectes dans tout le Jutland, on obtiendroit peut-être le nombre sextuple. On s'occupe d'un travail semblable.

Une autre différence essentielle entre le jutlandois et *tous* les dialectes scandinaves, consiste dans quelques principes grammaticaux; celle qui frappe tout de suite un Scandinave, c'est l'usage d'un *article* propre au jutlandois, à l'anglo-saxon et à l'anglois. C'est *a* en anglois, *æ* ou *é* en jutlandois; mais le sens diffère dans les deux

langues; *a man* en anglois, répond à *en mand* en danois et jutlandois (un homme en général), mais *æ man* en jutlandois répond à *the man* en anglois, et à *manden* en danois (l'homme). Il me semble que cette permutation est un des exemples les plus curieux de la transition d'une branche de langues à une autre. L'article *post-positif* des langues scandinaves est inconnu aux Jutlandois; le génitif des substantifs est formé à l'aide d'un pronom de la manière suivante :

JUTLANDOIS.	DANOIS.	FRANÇOIS.
Æ mand *hans* hat.	Mand*ens* hat.	Le chapeau de l'homme.
Æ brui *hinner* smyk.	Brud*ens* smyk.	L'ornement de la mariée.
Æ tree *si* blaed.	Træ*ets* blade.	Les feuilles de l'arbre.
Æ piger *dier* lõn.	Pig*ernes* lõn.	Le salaire des servantes.

Le datif du pronom démonstratif au pluriel est employé à la place du nominatif : *dem* au lieu de *de*. Il remplace aussi, dans quelques cantons, le nominatif de l'article pronominal *den;* enfin, la permutation des cas des pronoms est tellement compliquée, que je ne m'en rappelle plus.

Les infinitifs jutlandois ne se terminent pas en *e* ni en *a* comme en danois ou en suédois; ils sont en général identiques avec l'impératif, et se terminent en diverses consonnes : par exemple, *blive*, en danois, devient en jutlandois *blyv*, *krybe* devient *krik*, *regne* devient *ræen ;* toutes les formes du verbe se ressentent de cette tendance à l'abréviation.

Le nominatif et l'accusatif pluriel des substantifs terminent en *er* qui répond à la forme suédoise et norvé-

gienne *er* et *ar :* par exemple, *heister*, au lieu du danois moderne *heste*, les chevaux. A cet égard, le jutlandois est le plus conforme à l'ancien scandinave.

Ajoutez maintenant une prononciation toute particulière, dans laquelle les voyelles sont traînées comme dans le hollandois et le frison, tandis que les consonnes sont, les unes effacées par contraction, à la manière angloise, comme par exemple, *a ka eet*, je ne peux, pour *jeg kan inte* (*i cant*'), et d'autres rendues avec leur ancien son dur et fort, à la manière islandoise; comme par exemple, *hvad*, qu'on prononce *houad*, au lieu de *vad* des insulaires, *houilken*, lequel, au lieu de *vilken*, et vous conviendrez que le dialecte normanno-iotique doit paroître presque une autre langue aux Danois insulaires. Le suédois de Gothie leur est plus intelligible. Le norvégien moderne ne paroît, du moins dans les villes, qu'une simple variante du danois à côté de l'iotique. Comme les vieux dialectes des hautes vallées intérieures des monts Dofrines et des îles Féroer, le iotique est un monument des siècles antérieurs à la formation des trois royaumes actuels.

Existe-t-il encore des rapports spéciaux entre le iotique et le prétendu *kimbre* des vallées de Vérone? Je ne le pense pas; mais une comparaison exacte des vocabulaires de ces *zimberleut* et ceux du jutlandois reste pourtant à faire; et, tant qu'elle n'aura pas été faite, la discussion n'est pas close.

Je ne connois le dialecte dano-iotique, sur les côtes du Petit-Belt, que par un séjour très-court, et l'anglo-iotique ne m'est connu que par quelques ouvrages, entre autres, celui de M. Werlauf *sur les limites des langues danoise et allemande.* Le dernier traducteur danois des tragédies de Shakespeare (M. Foersom) a tiré un grand parti de son dialecte natal, celui de Tondern, pour

l'intelligence des mots et des locutions surannées de ce grand poète; il a expliqué des phrases sur lesquelles les commentateurs anglois restoient à disputer.

Je regrette que mes occupations ne me permettent pas encore d'entreprendre un travail régulier sur le dialecte jutlandois ni sur celui des îles Féroer.

Voici quelques mots de ces îles :

FÉROER.	DANOIS.	FRANÇOIS.
Eyen.	Oyen.	*Les* yeux.
Muver.	Mund.	Bouche.
Mæi.	Mave.	Ventre.
Boin.	Been.	Jambe.
Giadn.	Jern (iarn).	Fer.
Huur.	Dör.	Porte.
Tkiolk.	Kind.	Joue.
Suigia.	See.	Voir.
Atla.	Tænke.	Méditer, penser.
Fioltra.	Skielve.	Trembler.
Tarna.	Forsinke.	Retarder.
Aadlur.	Aal.	Anguille.
Soid, segi.	Faar.	Mouton.
Dei.	Dag.	Jour.
Modni.	Morgen.	Matin.
Quold.	Aften.	Soir.
É.	Jeg.	Je.
Mear.	Mig.	Moi.
Queat.	Hvad.	Que.
Quussu.	Hvorledes.	Comment?
Quuy.	Hvorfor.	Pourquoi?

Je tire ces exemples de l'excellente topographie des îles Féroer, par M. Landt, curé; il en donne à peu près 250, mais disséminés dans l'ouvrage.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Quelques détails sur Hambourg.

(PREMIER ARTICLE.)

Les *Éphémérides Géographiques* publient une notice topographique sur la ville de Hambourg, par M. Röding, où, parmi des détails d'une nature tout-à-fait locale, nous remarquons les faits suivans, qui nous ont paru intéressans pour tout le monde. Ayant habité cette grande ville, il y a vingt-huit ans, pendant plusieurs mois, nous y joindrons quelques observations.

Hambourg, d'après les observations de M. Wurm, est situé sous 53 degrés 32 min. 51 sec. latitude nord, et sous 27 degrés 33 min. 2 sec. longitude est de Ferro. (Pourquoi ne pas indiquer le point précis où l'observation a été faite? D'ailleurs, l'astronome danois Schumacher a sans doute déterminé cette position de nouveau.)

Le port pour les bâtimens de mer, nommé *Rummel-Hafen*, n'a généralement que 8 à 12 pieds de profondeur; en quelques endroits, jusqu'à 30.

Le flux ordinaire s'élève à 6 pieds 8 pouces; mais, lorsqu'il dépasse ce niveau, l'eau couvre la partie de la ville dont le sol a été conquis sur le lit de l'Elbe; les habitans nombreux des caves, ou plutôt des étages demi-souterrains, courent risque de vie, et les marchandises, accumulées dans les magasins, sont gâtées. M. Röding décrit minutieusement, mais à ce qu'il nous semble avec une exactitude parfaite, les ondulations du sol ancien et nouveau.

Hambourg est coupé par des canaux, rempli par des bassins d'eau, et pourvu de quatre-vingt-quatre ponts. Ces parties aquatiques de la ville peuvent être considérées comme des continuations d'un lac formé par la petite rivière *Alster*, lac qui prend généralement le nom de *bassin d'Alster*, et qui a jusqu'à 4,500 pieds de large. Les maisons de campagne qui l'environnent au-dehors de la ville, la belle promenade de *Jungfern-Steig*, qui borde la partie comprise dans les murs, les parties en bateau et en traîneau qui animent la surface de ce lac, sont ce que Hambourg offre de plus riant à l'amateur de la belle nature. Il faut y ajouter les ci-devant remparts, aujourd'hui changés en magnifiques promenades (1).

L'intérieur de la ville est d'un aspect très-peu attrayant. Des rues étroites et courbes, des maisons gothiques, des places qui méritent à peine le nom de carrefour, des canaux d'eau dormante, des boucheries et d'autres causes qui répandent quelquefois des miasmes insupportables, une foule de charrettes et de piétons chargés, tout concourt à rendre Hambourg un séjour désagréable dans toutes les saisons. Tout le monde a de grandes ou petites maisons de campagne, où l'on passe au moins le dimanche; le samedi au soir, tout Hambourg sort par les barrières en char-à-bancs ou à pied. C'est encore comme de mon temps.

M. Röding fait observer que la ville de Hambourg, quoique peuplée de plus de 100,000 âmes, ne renferme que cinq églises principales, dont aucune n'est remplie les dimanches. Il ajoute que, dans une ville si grande, on ne voit que *quatre flèches*, ce qui donne à la ville un

(1) J'en avois donné le conseil motivé et développé en 1799; mais il fut alors mal reçu. (*M. B.*)

aspect bien simple et presque américain. « On voit qu'il « n'y règne pas un grand zèle pour ce qu'il y a de plus « saint.» Il m'a pourtant semblé qu'il y avoit beaucoup de sentimens religieux parmi les familles bourgeoises distinguées que j'ai fréquentées, et surtout parmi le beau sexe ; les nombreux et excellens établissemens pour soulager l'humanité souffrante prouvent combien la morale chrétienne est vivante dans tous les cœurs ; mais les parties de campagne, pendant l'été, et le danger très-réel de se rendre malade dans une église glaciale et humide pendant l'hiver, contrarient le zèle des fidèles, malgré le mérite personnel des prédicateurs hambourgeois. Pourquoi ne se décide-t-on pas à chauffer les églises ? Il faut encore observer que les anglicans et les réformés françois ont des chapelles qui, de même que plusieurs chapelles luthériennes succursales, sont très-fréquentées. Quant aux *flèches*, il est tout simple que des villes plus anciennes que Hambourg, telles que Lubeck et Lunebourg, décèlent le caractère des siècles qui les virent fleurir par la fréquence de cet ornement antique.

Hambourg compte actuellement 111,729 habitans, dont 3,000 catholiques-romains, 4,000 réformés, 500 mennonites et frères moraves, et 6,800 juifs ; le reste est de l'église évangélique.

En 1825, il est né 3,505 individns, et il en est mort 3,487. La population de Hambourg est soumise à une fluctuation perpétuelle ; il y arrive des étrangers de tous les pays, Allemands, Anglois, Danois, François et autres, qui souvent s'y établissent pour la vie ; en même temps plusieurs centaines de Hambourgeois émigrent, les uns dans des vues commerciales, les autres pour faire fortune. Les habitans forment donc, selon M. Rőding, une masse très-mélangée, dans laquelle il y a peu de vieux Saxons ;

le beau sexe renferme peu de beautés, si ce n'est les servantes venues du pays hanovrien, et quelques femmes du haut parage. Je n'admets pas cette opinion de M. Röding sans des restrictions plus précises. Il y a deux races principales qui ont concouru à peupler Hambourg : l'une, c'est celle du Holstein, remarquable par sa taille carrée, par la grosseur et l'épaisseur de ses membres; l'autre, celle du Hanovre, qui est un peu plus leste, plus svelte et d'une physionomie plus spirituelle. La première, à ce qui me semble, forme presque les deux tiers de la race permanente de la ville.

Les Hambourgeois sont entièrement livrés aux occupations commerciales et industrielles. La première branche, ou du moins la plus lucrative, est la *banque* ou la spéculation sur les fonds publics et les papiers-monnoies de tous les états de l'Europe. Ce commerce se fait en grande partie avec Londres, et par les mains des juifs. Le commerce d'exportation et d'importation des marchandises sortant d'Allemagne ou y entrant, est peut-être plus solide, parce qu'il se fonde sur la situation géographique de Hambourg, à l'embouchure du principal fleuve navigable et libre de ce pays. En prenant des termes moyens, Hambourg importe des vins françois pour 4 à 5 millions de *marcs-banco*, 80 à 90 millions de livres de sucre, et 22 à 30 millions de livres de café. Les toiles et le fer pour l'Amérique méridionale, les laines et les grains pour l'Angleterre sont les principaux articles d'exportation.

Les raffineries de sucre produisent encore pour une valeur de 25 millions marcs-banco. M. Röding affirme que les sucres raffinés de Hambourg sont les *seuls* qui résistent à de longs voyages de mer.

Les fabriques de tabac produisent 100 millions de

livres par an. Les corderies, les fabriques de savon, les ébénistes, les carrossiers et une foule d'autres fabricans produisent pour des sommes considérables; les fabrications qui ont rapport à la marine, telles que celles de cordes, de voiles, d'ancres ont aussi une grande activité, et même les brasseurs, les tailleurs, les cordonniers ont de la réputation dans toutes les provinces voisines, et gagnent de fortes sommes sur elles. Il faut cependant avouer que les efforts des gouvernemens prussiens et danois ont limité un peu le débit de l'industrie hambourgeoise, mais la liberté républicaine entretient ici un esprit d'entreprise dans le commerce que ni Copenhague ni Berlin ne peuvent encore égaler.

Il existe dans cette grande ville une classe d'agens singulièrement utiles, quoiqu'ils ne tiennent qu'un rang secondaire : ce sont les *makler's*, nom qui équivaut à celui d'entremetteur. Un *makler* sait dans quel magasin, dans quelle boutique se trouve tel objet, de telle qualité et à tel prix qu'on le demande; il fournit, en deux ou trois jours, tous les articles imaginables que peut désirer un armateur pour former ses pacotilles, que peut demander un fabricant ou un consommateur, et il fournit avec une exactitude, une rapidité et une probité sans égale. Ce que dit M. Röding de cette classe utile est très-remarquable, et nous ne craignons pas d'affirmer que les agens de la même espèce sont très-inférieurs à Paris et à Copenhague, tant pour les ressources que pour les qualités morales. Certes, c'est un des rouages les plus importans du mécanisme commercial de Hambourg.

M. B.

(La suite à un cahier prochain.)

Les banqueroutiers de Bornou.

Lorsqu'un débiteur est insolvable, il conserve sa liberté, en donnant des preuves évidentes de son indigence. Le juge lui dit alors : *Que Dieu vous envoie des moyens !* Tous les assistans répondent, *Amen*, et le débiteur peut commercer partout où il lui plaît. Mais si, par la suite, ses créanciers s'aperçoivent qu'il porte à la fois deux tobis (robes) ou une calotte rouge, ils peuvent le saisir, le conduire au cadi, et tous les vêtemens superflus lui sont enlevés et donnés en paiement de ses dettes.

Lieux saints de Kiovie.

Nous entrâmes dans la forteresse, qui, composée de remparts réguliers et de bastions, est réputée une des plus fortes places de la Russie ; nous passâmes devant les casernes et l'arsenal, et certes, si je n'eusse été prévenu qu'il y avoit là un monastère, jamais je ne l'aurois cherché au milieu de tout ce bruit et de cet appareil militaire. En avançant, nous vîmes un beau portique orné des figures d'Antoine et de Théodose, les deux premiers abbés de ce monastère, et plusieurs autres objets de la vénération du peuple, devant lesquels une foule de pélerins s'inclinoient, suivant l'usage, en faisant le signe de la croix ; bientôt nous nous trouvâmes dans le lieu solitaire et sombre que les Russes appellent le *cloître du laurier ;* nous traversâmes ensuite une belle et longue avenue, qui offroit, de chaque côté, les cellules des moines, et nous arrivâmes à la cathédrale, dédiée à l'*Ascension de la Vierge.* L'aspect de l'intérieur est imposant, et semble commander le recueillement et inviter à la méditation ; l'architecture en est élégante et noble ; les murs sont ornés de plusieurs beaux tableaux représentant

des sujets intéressans de l'Histoire sainte. Les sept tourelles de sa coupole sont dorées, ainsi que le clocher, qui peut avoir trois cents pieds de hauteur. A l'heure de vêpres, la cour du monastère commença à se remplir de fidèles, qui s'empressoient d'entrer, n'attendant que le son de la cloche et l'ouverture de la grande porte occidentale, qui annonce que le service divin commence. C'est alors que nous quittâmes le prieur, qui nous avoit reçus dans sa maison avec la plus grande affabilité, et que nous allâmes voir l'intérieur de l'église, dont nous admirâmes la splendeur : tous les murs étoient couverts de tableaux richement encadrés, qui représentoient des martyrs et des saints ; mais le plus somptueux étoit celui d'une Vierge, suspendu au-dessus de la porte du Saint des Saints, et devant lequel étoit une immense quantité de cierges dont la lumière, jointe à celle d'un grand nombre de bougies allumées dans la nef, nous permit d'embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble du plafond très-orné de l'édifice; nous en contemplions le singulier assemblage, quand nous fûmes frappés de sons extraordinaires; nous ne tardâmes pas à en apprendre la cause. C'étoit une pélerine à qui il prit des convulsions, et que le peuple ne manqua pas de regarder comme possédée du démon. En sortant, nous vîmes qu'on l'avoit portée dans la partie septentrionale du vestibule, précisément dans le lieu que Ludolf nomme *statio demoniacorum* dans l'*Iconographia Ecclesiæ Græcæ*, p. 371 de son Commentaire. Au sud de l'église est un vaste hospice destiné aux pélerins, et, près de là, nous allâmes voir une des cellules qui avoit été récemment transformée en une espèce de librairie où l'on vendoit des écritures saintes. Dans la cathédrale, il y a trois autres églises attachées au monastère; mais aucune d'elles n'est remarquable.

« Le lendemain matin, à huit heures, nous retournâmes au monastère pour visiter les catacombes, vaste domaine des morts, formant un labyrinthe souterrain très-spacieux, creusé dans la partie escarpée de la colline qui borde la rivière. Ces silencieux dortoirs sont divisés en deux classes, *les plus proches* et *les plus éloignés*, et s'étendent depuis la principale église jusqu'au point au sud des deux églises, où l'on y descend. Nous suivîmes le jeune moine que l'on nous avoit donné pour guide, et qui paroissoit fort disposé à satisfaire notre curiosité; nous sortîmes du couvent par une petite porte pratiquée dans le gros mur de pierre qui l'entoure; et, marchant par un défilé étroit, escarpé et pavé, nous arrivâmes à un *chemin couvert* ou galerie de bois de 500 pieds de longueur, qui nous conduisit à une magnifique chapelle à trois petites tours dorées, dédiée à l'*élévation de la Sainte-Croix*, et destinée à la dévotion de ceux qui descendent dans ces sombres demeures. Tandis que notre guide et les domestiques allumoient les chandelles qui devoient, pour ainsi dire, rendre visibles à nos yeux les ténèbres de ces cavernes, nous vîmes que les murs du vestibule étoient peints : ils représentoient un groupe de bons et de mauvais esprits qui accompagnoient les trépassés pour les introduire dans le séjour de la félicité ou de la désolation éternelles. Ces derniers étoient représentés au milieu des flammes. Le peintre, pour faire mieux ressortir le chef des esprits infernaux, l'avoit rendu si hideux, qu'un jeune garçon qui étoit présent s'élança avec fureur sur l'image, et la frappa de son bonnet de cuir; au reste, l'on s'apercevoit, à sa tête et à celle de quelques autres démons qui étoient près de lui, que ce n'étoit pas la première fois qu'il éprouvoit ce traitement. Il seroit à souhaiter que les hommes fussent aussi fâchés

contre le *Pied fourchu* toutes les fois qu'il leur offre ses diverses tentations. Nos chandelles étant allumées, nous descendîmes dans le passage qui conduit aux catacombes dites de Saint-Antoine, fondateur du monastère, dont on conserve les reliques dans une niche, à l'extrémité du labyrinthe. Ce passage peut avoir six pieds de hauteur; mais il est si étroit, qu'il seroit difficile à deux personnes qui se rencontreroient de s'éviter. Ce passage, ainsi que toutes les galeries auxquelles il conduit, est creusé dans la colline, qui est formée d'un sable argileux assez ferme, mais qui pourtant n'adhère pas au point de faire pierre. Presque partout, les côtés et le haut sont noircis par la fumée des torches; et, là où il y a quelque détour ou quelque saillie, la place est ou polie ou emportée par la friction qu'elle a éprouvée de la part de tous ceux qui visitent ces lieux.

« Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, quand nous arrivâmes à une niche à la droite du passage qui renfermoit un cercueil sans couvercle, où repose le corps embaumé d'un saint, enveloppé d'un linceul de soie; sa main est placée de manière à recevoir les baisers qu'y appliquent ceux qui vont, par dévotion, visiter ces tombeaux. Notre guide n'y manqua pas! il en fit autant à l'égard des quatre-vingt-deux autres saints qui y reposent. Après avoir parcouru une vingtaine de mètres (yards) dans une direction nord-ouest, nous tournâmes subitement vers l'est, par un passage presque circulaire, après quoi nous nous dirigeâmes au nord, observant, des deux côtés de notre passage, les nombreuses niches qui renferment des cadavres ou des membres de ceux qui se sont distingués par leurs austérités et leurs macérations. Outre ces niches, nous trouvâmes çà et là pratiqués dans le mur de petits réduits qui

avoient été fermés, après que l'on y eut déposé les cadavres, par un mur parallèle à la galerie, et dans lequel, à la hauteur de quatre pieds environ, on avoit placé un carreau de vitre à travers lequel on pouvoit voir leurs hôtes silencieux. On nous montra, dans un de ces réduits, les restes d'un frère, nommé Jean, qui, suivant la légende, construisit lui-même son dernier asile, éleva le mur, plaça le carreau de verre, et y fit ses dévotions jusqu'à ce que la mort le mît en possession du tombeau qu'il s'étoit creusé lui-même; on voit encore une figure qui le représente, mais on ne peut distinguer si c'est son corps même, ou simplement son image. On dit qu'un autre de ces sépulcres renferme les restes des douze moines qui, les premiers, se dévouèrent aux austérités de ce monastère; on en montre encore d'autres où l'on conserve un os du martyr Etienne et les os de quelques-uns des enfans de Bethléem massacrés par lrdr e d'Hérode. En avançant vers le nord de cette *région des ombres de la mort*, nous arrivâmes au tombeau de Nestor, le père de l'histoire russe, qui vivoit dans le couvent de Petscherskoi vers le milieu du onzième siècle, et qui étoit contemporain d'*Arï-Frode*, premier historiographe d'Islande. Ce moine paroît avoir été doué d'une intelligence supérieure; et, à en juger par le style de ses ouvrages, il doit avoir été très-versé dans les Ecritures-Saintes; car non seulement il les cite souvent, mais il semble même avoir pris leur style narratif pour modèle. Nestor sut mettre à profit ses relations avec la famille régnante, la connoissance qu'il avoit des historiens de Byzance, les facilités qu'il avoit de recueillir les traditions orales de ses concitoyens, et les nombreux monumens historiques que lui offroient Kiow et ses environs; et c'est ainsi qu'il nous a transmis des faits importans

de l'ancienne histoire de Russie qui, sans lui, auroient été perdus par le laps des temps. Le professeur Schlœtzer a publié à Gottingue, en 1802, une bonne traduction critique de ses Annales, écrites en langue slavonne, et l'a orné de notes historiques. En quittant le tombeau de Nestor, nous descendîmes par une pente douce vers le Borysthène; et, après avoir passé devant un grand nombre de cadavres, nous arrivâmes à deux chapelles souterraines. La première, à peu de distance de la rivière, est dédiée à Antoine qui y repose dans un cercueil couvert d'argent, et l'autre, située près de l'entrée, est dédiée à la purification de la Vierge; toutes les deux sont richement ornées, et l'on y dit la messe aux jours marqués dans le calendrier pour celébrer ces fêtes. Enfin nous revînmes à l'endroit où nous étions descendus, bien contens de quitter ces sombres demeures, de revoir la lumière du jour, de respirer l'air frais, et de jouir de l'aspect que nous offroit le paysage d'alentour, Plus loin, au sud, sont situées les autres catacombes dites de Théodose, qui ne sont pas aussi vastes que celles que nous avions visitées, et les saints qu'elles renferment n'ont pas autant de réputation. Outre la chapelle et le tombeau du fondateur, nous visitâmes deux chapelles dédiées l'une à la Vierge, et l'autre à l'élévation de la Croix, mais nous n'y vîmes rien de remarquable. Le nombre des corps ou des membres contenus dans ces dernières catacombes et vénérés comme des reliques douées du pouvoir d'opérer des miracles, se monte à quarante-cinq. »

(*Henderson*, journal d'un voyage.)

Inscription à Agra.

L'inscription suivante est écrite en gros caractère sur la principale porte d'Agra (Hindoustan) : « Dans la pre-

» mière année du règne du roi Gulef ou Joulef, deux » mille séparations volontaires entre mari et femme furent » prononcées par les magistrats. L'empereur en fut indi- » gné, et il abolit le divorce. Dans le cours de l'année » suivante, il y eut à Agra trois mille mariages de moins » que les années précédentes et sept mille adultères de » plus. Trois cents femmes furent brûlées vives pour » avoir empoisonné leurs maris, et 75 hommes furent » aussi brûlés pour avoir assassiné leurs femmes. La quan- » tité des meubles brisés et détruits dans l'intérieur des » ménages monta à la valeur de trois millions de roupies. » L'empereur rétablit le divorce. »

Singulière secte de Mahométans.

Le village de Kebout-Goumbouz, en Perse, est habité par une singulière secte de mahométans, si toutefois on peut donner ce nom à ces hérétiques, qui s'appellent *les Aly-Oulahies*. Ils reconnoissent la toute-puissance divine dans Aly, le gendre du prophète, et l'origine de cette étrange croyance se rapporte à une légende aussi ridicule et anssi fantastique qu'elle-même. Aly, disent-ils, s'étant mis un jour en fureur contre un certain individu, lui coupa la tête avec son cimeterre; mais, se repentant aussitôt de sa *vivacité*, il lui replaça la tête sur les épaules et lui rendit la vie. A peine avoit-il achevé ce miracle, que l'homme, tombant à genoux, commença à l'adorer, en l'assurant qu'il étoit le dieu du ciel et de la terre; mais Aly, choqué de son impiété, lui répondit que ce titre ne lui appartenoit pas. L'homme insista, et voilà une dispute théologique qui s'élève entre eux et qui irrita tellement Aly, que, ne pouvant convaincre son adversaire, il lui fit sauter la tête une seconde fois. Une

seconde fois encore la pitié succédant à son emportement, il rajusta fort proprement la tête de sa victime, de manière qu'il n'y parut pas du tout. Aussitôt que l'opération fut terminée et que le décapité pût parler, il recommença à adorer Aly et à le reconnoître comme le Tout-Puissant; mais, cette fois, soit que la colère d'Aly fût épuisée, soit que son orgueil fût secrètement flatté de tant de persévérance, il se borna à traiter son adorateur de fou et à le congédier. De ces deux têtes coupées proviennent les Aly-Oullahies, qui regardent encore Aly comme la divinité même; ils sont très-fanatiques dans leur croyance, et passent pour infidèles aux yeux des autres sectes musulmanes. (*Fraser's Journey.*)

Les boulets d'or, ou la vengeance d'une femme.

Un historien parle de projectiles d'une espèce assez rare employés par une princesse de Candoue pendant qu'elle étoit assiégée dans Amadanagar, sa capitale, par l'empereur Akba

Les assiégeans furent, pendant plus de deux mois, arrêtés au pied des remparts; mais, sur le point de se rendre, la princesse employa un singulier mode de vengeance : elle fit fondre tout l'or et l'argent qu'elle possédoit, et on en fit des boulets sur lesquels on grava dans les termes les plus énergiques les malédictions appelées sur la tête de l'usurpateur. On en chargea des coulevrines qui partoient à une lieue, et ils furent ainsi dispersés dans les bois qui entouroient la place de tous côtés. Après avoir, par ce moyen, privé son ennemi des richesses qu'il s'attendoit à trouver, la princesse capitula. On découvre quelquefois de ces boulets dans les environs d'Amadanagar. Un paysan, il y a peu de temps, en trouva un qui

pesoit huit livres. M. Manouchi le vit et lut l'inscription qu'il portoit.

Supplice inconnu.

En 1813, un eunuque de l'empereur de la Chine fut convaincu de haute trahison. Il avoit servi long-temps Kiën-Lung, père de l'empereur régnant, et avoit été comblé de ses faveurs. Le souverain, outré de son crime, résolut de le faire périr d'un supplice inoui jusqu'alors. On roula autour de son corps des cordes et de l'étoupe enduites de goudron ; on en forma ainsi une torche qu'on fit brûler sur la tombe de Kiën-Lung.

Variétés de statistique allemande.

Le duché de Nassau, à la fin de 1825, avoit, conformément aux recensemens officiels, 329,424 habitans, distribués entre 77,912 familles, et demeurant dans 31 villes, 36 bourgades, 816 villages et 56,201 maisons (*Nassauischer staats-handbuch*, p. 36-110).

Le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin compte 417,871 habitans, sur lesquels 3,050 juifs. Le nombre des naissances est, pour 1825, de 16,035, plus que le double du nombre des décès, qui étoit de 7,899 (*Mecklenburger staats-calender* 1826, part. II, p. 171).

La Hesse-Électorale renferme actuellement 63 villes, 36 bourgades, 1,335 villages et hameaux, 89,260 maisons et 588,109 habitans, ce qui fait 14,654 de plus que le recensement de 1820 n'en donna. Cet état est gouverné presque uniquement par le *cabinet* des princes, et il n'existe actuellement que trois ministres, celui des affaires extérieures, celui de la maison électorale et celui des forêts *Kurhessischer staats-handbuch*, 1826).

Le royaume de Wurtemberg, sur 360 milles carrés allemands (1,000 lieues carrées françoises), compte actuellement 1,505,730 habitans. L'accroissement de la population est de 15,000 par an. Le morcellement des propriétés foncières, poussé à l'extrême, a fait naître une population qui manque de moyens de se soutenir. (*Ephémérides de Weymar*).

Du platine découvert en Russie. (Extrait des matériaux pour servir à la connoissance de l'intérieur de la Russie, par M. Erdmann.)

Le professeur Fuchs de Kasan, qui, en 1823, accompagna le sénateur Soïmonow dans le voyage qu'il entreprit dans les monts Urals, découvrit que les sables de ces montagnes receloient du platine et plusieurs autres métaux rares (*voy.* la gazette de Berlin de Haude et Spener, n° 132 de 1823), et les Annales de la physique de Gilbert, 1823, 10e cah.). Lorsque M. Erdmann étoit à Paris (en mai 1825), le baron de Humboldt présenta à l'académie des sciences, dans une séance à laquelle M. Erdmann assista, un échantillon du platine des Urals; cependant, comme on doutoit que ce fût réellement du platine, cet échantillon dût être soumis à l'analyse chimique, et M. Erdmann ne peut en attendre le résultat, qui toutefois paroît certain, après les recherches qui ont été faites à ce sujet en Russie, comme on peut le voir par la notice russe de M. Sokolow que nous traduisons de l'*Indicateur des nouvelles découvertes en physique, chimie, histoire naturelle et technologie*, par M. de Schtschegln.

« Peu de temps après que l'on eut commencé à laver »l'or dans les mines de l'Ural (1819), on trouva des grains

» d'un métal blanc que l'on sépara facilement de la mine » de fer, des pyrites sulfureuses, de la céruse et de man- » ganèse ferrugineuse que l'on trouve mêlées à l'or lavé. » Deux années se passèrent sans que l'on y fît attention; » ce ne fut qu'en 1822 que l'on fit, à Ekaterinbourg, quel- » ques recherches qui n'aboutirent pourtant qu'à voir » dans ces grains un mélange de divers métaux parmi » lesquels on ne comptoit pas le platine. En 1823, le direc- » teur des mines en reçut de Sibérie; il chargea M. Lu- » barsky, professeur de métallurgie, d'en faire une ana- » lyse exacte ; et ce savant reconnut, dans le mélange, le » platine, le fer, l'iridium, le rhodium et l'osmium. Mais » la petite quantité soumise à ses recherches ne lui permit » pas d'assigner le rapport proportionnel de ces divers mé- » taux. Il est vraisemblable qu'il ne trouva point le palla- » dium, l'inséparable compagnon du platine d'Amérique.

» Le platine de Sibérie présente la même diversité de » grains que celui d'Amérique, quelques-uns sont en » forme de lentilles, et de petits globes anguleux, d'une » couleur plus foncée que les autres qui offrent des lames » plates, tendant à une forme régulière (prisme hexago- » nal.) Les premiers ont moins d'éclat et se dissolvent dans » l'eau régale, tandis que les autres résistent à tous les » acides. Le platine de Sibérie se prête plus facilement » aux expériences, parce que ses grains sont plus gros; on » peut les soumettre à la séparation mécanique avant » d'en faire l'analyse chimique. Il résulte des recherches » de M. Erdmann que ce platine, dans son état pur, a une » gravité spécifique de 20,5, et mélangé, de 17,0. On en a » trouvé dans toutes les mines de l'Ural, mais ce n'est » que dans les mines de Neiwin qu'on a fait des recher- » ches sur ce métal. On peut voir dans la collection des » minéraux du corps des Cadets des échantillons de pla-

» tine tirés de la plupart des mines. La manière dont on
» exploite l'or en Sibérie ne permet pas que l'on en retire
» beaucoup de platine. On le fond avec l'or. Les lingots
» d'or envoyés l'année dernière à la Monnoie en recéloient
» beaucoup de grains qui formoient une espèce d'écaille
» sur la surface des lingots. »

(*Ephémérid. Géogr.*)

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Mes Souvenirs de l'Égypte, par madame la baronne de Minutoli, revus et publiés par M. Raoul-Rochette.

C'est pour la première fois, comme le fait observer le célèbre et savant éditeur, qu'on voit un livre sur l'Egypte paroître dans un modeste in-18, tandis que le format atlantique ou plutôt colossal sembloit seul pouvoir suffire aux immenses dissertations des voyageurs. « Leurs observations doctes ou superficielles étoient également déposées dans des livres gigantesques comme les » monumens du pays. » M. Raoul-Rochette, ne seriez-vous pas, comme votre docte collègue Letronne, un peu suspect de ne pas regarder le « *grand ouvrage* » de nos savans égyptiens, comme équivalant en mérite intrinsèque à ses énormes dimensions ni aux millions qu'il a coûtés? Je suis porté à le croire d'après le ton tant soit peu railleur de cette préface. J'avoue que je serois moi-même assez enclin à partager cette opinion, si je ne craignois pas d'être accusé d'hérésie par toute la ci-devant commission d'E-

gypte, voire même par le libraire, M. Pankoucke, qui a bien voulu accepter le cadeau que le ministère lui a fait de la seconde édition. Cette édition a parfaitement réussi; mais en présentant l'ouvrage sous un format ordinaire, elle a enhardi l'audace des critiques ; et cette audace, toujours croissante, va aujourd'hui jusqu'à désirer un volume supplémentaire à l'une et à l'autre édition, pour énumérer les erreurs de dessin, les citations inexactes, les conjectures mal fondées, les raisonnemens faux et toutes les autres imperfections de ce recueil de mémoires ; enfin, on nous annonce que le travail d'un de nos premiers géographes va démontrer l'inexactitude inconcevable des *points astronomiques* que les savans d'Egypte prétendent avoir observés et calculés; alors nous serons bien forcés de revenir dans ces Annales sur le *grand ouvrage*. Mais ne mêlons pas à ces débats le nom d'une jeune et jolie femme qui, avec infiniment d'esprit et de grâce, a noté les *souvenirs* qui lui étoient restés d'un voyage en Egypte, entrepris par attachement à un époux connu dans le monde savant, comme un amateur très-instruit des antiquités et dont nous avons déjà fait connoître, dans ces Annales, la relation fort intéressante.

Madame la baronne de Minutoli, née comtesse de Schulenberg, a parcouru toute l'Égypte depuis Alexandrie et Damiette jusqu'à la cataracte de Syène; elle a pénétré sur les traces de son mari dans l'intérieur des pyramides et dans les vastes débris de Thèbes; elle a navigué sur le Nil et s'est promenée à cheval dans les rues populeuses du Caire, comme sous les palmiers des villages rustiques de la Haute-Egypte. Elle raconte ce qu'elle a vu et ce qui lui est arrivé avec toute la vivacité françoise et toute la candeur allemande, sans donner dans ce ton emphatique et cet enthousiasme d'emprunt que nos

voyageurs ordinaires affectent. Les priviléges de son sexe lui ont ouvert les harem ou sérails, et elle décrit avec impartialité les agrémens et les désagrémens de la vie que mènent les belles odalisques; elle a passé beaucoup de temps avec les *levantines* ou dames du Levant mariées à des Européens ou d'autres chrétiens, ce qui nous a valu le plaisir d'assister à la riche et élégante toilette de madame Faker de Damiette.

Il est très-intéressant et même très-utile de pouvoir comparer, aux descriptions pompeuses et souvent très-superficielles, quelquefois même tant soit peu infidèles de nos auteurs en format atlantique, les naïves et piquantes observations d'une femme spirituelle. C'est un nouveau point de vue de cette contrée, si souvent décrite; et, pour faire voir qu'il a aussi son mérite, nous allons citer deux passages.

Le récit du voyage sur le Nil dans la Haute-Egypte, entrepris dans le mois de janvier, le plus favorable de l'année, offre en grand nombre des passages bien écrits; nous citerons celui qui le termine.

« Nous n'avons jamais rencontré de serpens pendant notre voyage de la Haute-Egypte; la saison n'étoit pas assez avancée, car les serpens de ces climats ont besoin d'une excessive chaleur, et se tiennent, pendant les mois d'hiver, cachés sous terre. Il y en a de fort venimeux; d'autres qui sont peu dangereux, et que l'on croit de l'espèce de ceux que les anciens Égyptiens révéroient comme l'emblême du bon génie. Le docteur Ricci, qui avoit fait un séjour de neuf mois à Thèbes, me conta qu'un jour, prenant son repas près des catacombes, il vit une dizaine de ces animaux, de la longueur de quatre à cinq pieds, et de couleur de chair presque rose, s'approcher et se glisser au-dessus des vases remplis de lait,

qui se trouvoient à terre pour y boire. Leur corps, dans la position la plus gracieuse, sembloit alors faire partie du vase pour en former l'anse, et c'est de cette manière que ces animaux ont sans doute donné aux anciens l'idée de ces vases gracieux dont nous nous efforçons encore d'imiter les formes élégantes.

« Avant que de quitter Thèbes, je voudrois pouvoir donner à mes lecteurs un coup d'œil de l'ensemble de ses environs. Les ruines magnifiques que je n'ai fait qu'esquisser ici, se trouvent situées sur les deux côtés du fleuve qui est resserré au loin par la chaîne des montagnes arabiques et libyques; quoique ces montagnes soient arides, elles font un effet assez pittoresque par leur contraste avec la verdure brillante de la plaine. Les environs de Thèbes n'offrent pas, il est vrai, ces bois touffus qui embellissent toujours un paysage, mais toute la vallée ressemble à un tapis de verdure; de petits bosquets d'acacias, des groupes de palmiers et de tamarins dispersés çà et là, cachent à moitié les ruines imposantes qui impriment un caractère vraiment sublime au tableau; le ton de la pierre dont ces édifices ont été bâtis, les misérables cabanes qui s'appuient contre leurs débris, et qui ressemblent à des nids d'hirondelles accrochés aux murs d'un palais; enfin, le ciel, constamment azuré, et le soleil brillant qui éclaire de mille feux les lieux où son culte fut célébré avec tant de pompe, ajoutent encore à la magie de l'ensemble; mais c'est surtout le coucher de cet astre qui imprime de nouvelles beautés au paysage que je viens de décrire. Les montagnes calcaires, et presque blanchâtres, qui resserrent la vallée de Thèbes, prennent alors des teintes roses, violettes et pourprées, et présentent presque à l'œil les mêmes nuances que les Hautes-Alpes de la

Suisse. Bientôt cependant le crépuscule, si court dans ces contrées voisines du tropique, enveloppe de ses ombres l'auguste Thèbes, et les feux des Arabes brillent seuls d'une foible lueur auprès des hypogées de l'ancienne ville. »

Le tableau de l'intérieur d'une maison levantine, celle de M. Bazile Faker, est aussi un morceau très-agréable; nous en citerons quelques alinéas.

« Après en être reposé quelques instans, on m'invita à passer dans l'appartement préparé pour moi. C'étoit une espèce de pavillon, séparé par un jardin du grand corps-de-logis destiné au logement des secrétaires et des domestiques mâles, ainsi qu'à la réception et aux audiences particulières du consul. J'entrai sous un berceau de chevrefeuille et de jasmin, qui conduisoit d'un bout du jardin à l'autre.... C'étoit véritablement un lieu enchanteur, ombragé de myrthes, d'énormes lauriers-roses, de figuiers, d'orangers en fleurs et d'arbres à gomme, dont la feuille délicate ressemble à celle des cledizia de nos jardins et dont la fleur répand un si doux parfum. Je jetai alors mes regards sur le bâtiment où j'allois entrer, et que M. Faker avoit fait construire depuis peu à l'européenne, ainsi qu'on s'empressa de l'ajouter. La grande quantité de fenêtres grillées lui donnoient extérieurement l'air d'une énorme cage d'oiseau. L'intérieur répondoit cependant aux modèles qu'on s'étoit proposé de suivre; et, à l'exception d'un petit escalier fort étroit, où deuxp ersonnes auroient eu de la peine à marcher l'une à côté de l'autre, le tout étoit parfaitement bien distribué. Une longue galerie, ouverte sur la campagne, à la manière des maisons des paysans du canton de Berne, r éunissoit les deux ailes du bâtiment. Combien de fois n'ai-je pas admiré, de cette espèce

de loge singulière le spectacle magnifique du coucher du soleil, qui, après avoir versé sur la terre des torrens de lumière, disparoissoit enfin derrière un bois de palmiers, en dorant de mille feux l'horizon et la cime des arbres.

« Peu après l'on vint me dire que madame Faker me demandoit la permission de me faire sa visite; et je me disposois à la prévenir, mais on me fit entendre que je manquerois aux usages reçus en ne l'attendant pas chez moi. La mode orientale, de prévenir l'étranger par des visites, a, selon moi, quelque chose de bienveillant et d'hospitalier qui rappelle les temps heureux du premier âge, où chaque étranger étoit accueilli en ami et en frère. Cet usage a encore un avantage réel pour les indigènes, en ce qu'il leur donne la liberté de faire un choix de personnes étrangères qu'ils veulent bien admettre dans leur intimité, précaution nécessaire dans un pays où les habitans respectables ne peuvent mettre assez de circonspection dans leurs relations avec cette foule d'intrigans et de chevaliers d'industrie, qui, n'ayant pu réussir en Europe, vont en Egypte pour y réparer ce qu'ils appellent les torts de la fortune........ »

«.... Nous étions donc réduits à faire la conversation par signes; nous commençâmes à nous regarder avec une curiosité réciproque, et à analyser, en véritables femmes, le détail de notre toilette. Celle de mon hôtesse étoit tout ce que j'avois vu jusque-là de plus riche et de plus magnifique. Son jupon, à raies d'or, étoit un de ces riches tissus des Indes; sa longue robe de velours vert, richement brodée en or, ouvrage fait à Stamboul, comme elle me le fit entendre, s'ouvroit sur le devant, et laissoit apercevoir son jupon et ses pantalons de mousseline pareillement brodés en or, qui retomboient

sur un pied mignon, qui, pour toute chaussure, n'avoit qu'un anneau d'or autour de la cheville; elle ne portoit pas de chemise, et sa gorge étoit couverte d'une gaze si transparente, qu'on n'avoit pas besoin d'appeler l'imagination à son aide pour en deviner les contours. »

« Tout étoit bien jusque-là; mais quant à sa tête, on ne pouvoit la voir sans craindre pour elle le poids de sa coiffure grotesque. Elle avoit affublé son turban de bandes de mousseline de toutes les couleurs, et d'une quantité énorme de fleurs, de diamans et de colifichets de toute espèee, ce qui lui donnoit l'air d'un magasin de modes ambulant. Un long voile de mousseline des Indes, parsemé de paillettes, étoit encore attaché par-dessus toutes ces richesses, et cachoit d'innombrables petites tresses de cheveux et de soie noire, qui descendoient par derrière jusqu'à sa ceinture, et auxquelles se trouvoit attachée une quantité de petites monnoies d'or, lesquelles, au moindre mouvement de sa tête, faisoient une espèce de cliquetis pareil à celui des clochettes de nos chevaux. Sa taille étoit au-dessous de la moyenne, et offroit cet embonpoint si estimé des Orientaux. Son teint avoit conservé beaucoup de fraîcheur; elle relevoit encore ses charmes par un doigt de rouge sur ses joues, une bande noire sur ses sourcils et ses paupières, ainsi qu'une teinte de jaune orangé sur ses ongles et le creux de ses mains, sur la plante et les ongles de ses pieds. Les femmes de l'Orient font un grand usage de cette couleur qu'on tire d'un arbre appelé *henné* (c'est un arbrisseau).

« Madame Faker étoit native de Syrie. Toute sa physionomie, qu'on pouvoit appeler régulière, exprimoit la bonté de son cœur, et ce bonheur calme qui naît d'un manqne de développement des facultés intellectuelles. Quand elle vouloit donner de l'expression à sa physiono-

mie, elle tournoit la prunelle des yeux d'une orbite de l'œil à l'autre avec une inconcevable agilité; c'est une étude que l'on fait faire en Orient aux jeunes personnes destinées à plaire, et l'on m'a assuré que les hommes y trouvoient un charme tout particulier. »

Il suffit de ces citations pour engager nos lecteurs à se procurer le plaisir de lire *Mes Souvenirs* en entier. C'est un des plus jolis récits de voyage qui aient été publiés depuis long-temps.

Précis de la Géographie universelle, ou *Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe, précédée de l'Histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique, et accompagnée de cartes*, etc., etc.; *par M. Malte-Brun.* Tome sixième, contenant la description de l'*Europe orientale.*

Ce volume qui vient d'être mis en vente, commence par une *Introduction générale à l'Europe* (pag. 1-122), dans laquelle on remarque un tableau de 800 montagnes classées par groupes ou par chaînes, avec indication de leur élévation, un exposé neuf et complet des températures ou *climats* divers de notre partie du monde, de leurs causes et de leurs effets, une division de l'Europe en dix-sept régions naturelles caractérisées d'après une combinaison de tous leurs caractères physiques, et un tableau de classification de toutes les nations et de toutes les langues et dialectes de l'Europe. Suit la *Description de la Turquie d'Europe* (pag. 123-285) dans laquelle on distinguera,

parmi beaucoup de détails nouveaux, une chorographie physique de la Grèce, où les auteurs anciens, depuis Homère et Hippocrate, sont constamment confrontés avec les voyageurs modernes, ainsi que les recherches sur la langue des Albanois, fondées sur des manuscrits inédits de la Bibliothèque royale, et dont les résultats, conformes à l'opinion de Leibnitz et de Paulmier de Grentesmenil, donnent des bases nouvelles à l'histoire des Grecs et des Pelasges. La *Description de la Hongrie* qui s'étend de la page 286 jusqu'à la page 396, est, par sa forme, une innovation en géographie, car ce vaste et superbe royaume n'étoit traité depuis long-temps que comme une province de l'Autriche. La discussion sur la non-existence des Monts-Karpathes, comme chaîne, les traces d'une ancienne Méditerranée au centre de la Hongrie, l'origine finnoise de la nation hongroise, et les recherches sur son siége primitif, seront remarquées comme des morceaux neufs. La nomenclature hongroise, allemande et slavonne des villes et des provinces est d'une utilité frappante. La *Description de la Russie d'Europe* (pag. 397 à pag. 687) contient un résumé de toutes les statistiques et autres ouvrages géographiques publiés en Russie, même sur la partie européenne de cet empire. Elle est divisée, d'après des raisons historiques et physiques, en sept grandes masses distinctes; savoir : 1° les *provinces méridionales* où les Tartares et les Cosaques prédominent, et dont Odessa et Astrakhan sont les villes principales; 2° les *provinces orientales*, ou les pays autour de Casan et d'Orenbourg, où l'on remarque beaucoup de détails moraux sur les tribus finno-hunniques; 3° les *provinces autour de la mer Blanche*, dont Arkhangel est la ville principale, et où l'on trouvera quelques détails jusqu'ici inconnus sur les Lapons et les Samoyèdes; 4° les *provinces autour de la*

Baltique où les mœurs et les anciennes croyances des Finlandois, des Esthoniens et des Livoniens attireront l'attention, ainsi que les détails sur la position physique de Pétersbourg, et les particularités sur la manière de combattre de la flotte des galères ; 5° les *provinces centrales* ou la Grande-Russie, avec la nouvelle description physique du plateau ou de la *plaine haute*, comme on l'appelle dans le pays, et le tableau de Moscou ressuscité ; 6° les *provinces de la Petite-Russie et de l'Ukraine*, dont Kiow est le centre, et le tableau moral de la nation russe est joint à cette section : on y remarque des notes fournies par des Russes, en réponse aux censures aux voyageurs étrangers, et 7° les *provinces lithuaniennes*, groupées autour de Wilna, et où la langue et l'origine des Lithuaniens sont un objet des recherches nouvelles. Chacune de ces descriptions forment comme un tableau distinct, avec son coloris local d'après les climats et les peuples. Le tout est terminé par un coup d'œil sur l'agrandissement de la monarchie russe et sur ses forces actuelles. La *Description du royaume de la Pologne* et celle du royaume de la *Gallicie* ou *Pologne autrichienne* terminent ce volume dont nous n'avons voulu indiquer ici que la composition et les morceaux principaux, en nous réservant d'en donner une analyse critique.

Le volume VII, qui comprendra la description de l'*Europe occidentale* est sous presse, et suivra sous peu de mois le présent volume. Ce grand monument géographique sera ainsi terminé avant la fin de 1827 (1).

(*Extrait* du *Moniteur.*)

(1) Paris, chez André Aimé, libraire.

Hortus Pawlowskiensis, etc. (*Jardin de Pawlowsk*), *par M. Weinmann.* Pétersbourg, in-8°.

Parmi les grands jardins dans le genre anglois, celui de Pawlowsk, près de Pétersbourg, est un des plus considérables. Catherine II le fit planter en 1780, d'après les dessins d'un Anglois, nommé Brown, et célèbre dans sa patrie par ses talens dans ce genre; il ne fut achevé que par le possesseur actuel, S. M. l'impératrice-mère. Ce jardin colossal a 107 *werstes*, ou plus de 15 lieues d'Allemagne, dans sa plus grande dimension ; c'est plutôt un parc qu'un jardin. Mais la flore y est comprimée par un climat rigoureux. Les œillets des champs et autres mauvaises herbes de nos jardins y sont élevés en pots. On sème au printemps à la livre, sur des planches bien graissées, les résédas, les bleuets, les vesces ; dans l'été, on sème avec la même parcimonie ces plantes communes en pleine terre. Pendant 30 ans que M. Weinmann a été directeur en chef, il n'a vu qu'une seule fois (en 1822) fleurir en plein air la *rudbekia*, la *géorginia* et le *hélianthus*. Ces plantes ne peuvent être cultivées que dans des pots. Le nombre de garçons jardiniers est immense, à cause des soins qu'il faut prendre des plantes, même les plus communes dans nos climats. Le petit jardin particulier de l'impératrice-mère exige tous les ans 30,000 pots de fleurs.

Gare à la Norvège! Les czars en auront envie, car le beau vallon de Christiania, abrité par un demi-cercle de montagnes, voit mûrir des fruits, et épanouir des fleurs de l'Allemagne et de la Hollande.

Voyage dans la Russie méridionale, et particulièrement dans les provinces au-delà du Caucase, par M. le chevalier Gamba, consul du roi à Tiflis. 2 volumes in-8°, avec un atlas in-folio (1).

Le nom de M. Gamba est connu de la manière la plus avantageuse des lecteurs de ces Annales. Il a enrichi ce recueil, il y a six à sept années, d'un extrait de son premier voyage dans les provinces méridionales de la Russie, et il nous a plus récemment communiqué des observations intéressantes sur les mœurs des Lesghi's et de quelques autres nations du Caucase; aussi, l'annonce seule de la publication du Voyage de cet observateur habile, de ce fonctionnaire éclairé, de ce François patriote suffira déjà pour exciter l'attention raisonnée de tous nos lecteurs. Nous nous proposons d'en faire l'objet d'une analyse critique dans laquelle nous insisterons sur les grandes et justes vues en politique et en commerce qui animent notre voyageur; mais, pour satisfaire provisoirement la curiosité du public, voici un aperçu des principales matières contenues dans ces deux volumes et dans l'atlas.

Après quelques détails très-récens et très-authentiques sur le commerce d'Odessa, l'auteur décrit le pays des Cosaques de la mer Noire, où l'on élève actuellement des brebis de Silésie : la forteresse d'Anapa, résidence d'un pacha turc qui reçoit, au nom de la Porte, un tribut apporté de Bukhara par des routes inconnues, les autres forteresses d'Asie, réclamées par les Turcs, et la côte des Abazes, admirable pour la beauté des sites, la fertilité du terrain et la richesse de la végétation, mais abandonnée

(1) Chez Trouvé, imprimeur-libraire.

à une nation indolente et peu susceptible de civilisation. C'est par ces côtes peu fréquentées que les Turcs entretiennent toujours des communications secrètes avec les Circassiens, les Lesghi's et d'autres nations de l'intérieur du Caucase, qui sont aujourd'hui cernées de tout autre côté par l'empire russe.

M. Gamba s'est arrêté plus long-temps dans la Mingrelie et le Guriel; comme il a même acquis des terres sur les bords du Phase, il est là comme chez lui, et personne, depuis Lamberti, n'a donné des notions aussi détaillées et aussi authentiques sur l'état naturel, civil et politique de ces lieux, jadis peuplés et même civilisés, et qui, aujourd'hui, ne sont guère que de magnifiques déserts.

De la Colchide, M. Gamba passe à l'Imiretie, partie de l'ancienne *Iberia* (nom qui a dû être écrit *Imbiritie* ou approchant dans la langue des indigènes); il en décrit le climat, le sol et les productions avec autant de soins que le permet la position d'un voyageur.

Les autres parties de l'ancienne Ibérie, principalement la *Kartalinie* et la *Kachetie*, qui forment aujourd'hui la *Géorgie*, occupent la majeure partie du deuxième volume; c'est le résultat des observations faites pendant le séjour de M. le chev. Gamba à Tiflis. Cette partie est remplie de détails curieux sur les mœurs et sur le commerce.

Le second volume nous conduit encore sur les traces de M. Gamba, par le Chirvan et le Daghistan, à Bakou, à Kisliar et à Astrakan, grande ville russe dont on ne trouve nulle part un tableau aussi intéressant et aussi instructif.

Dans l'ouvrage de M. Gamba, tout ce qui concerne la géographie physique et commerciale est excellent; nous

aimons moins les extraits historiques et les articles de géographie ancienne comparée, où l'on sent que l'auteur auroit eu besoin des secours que les travaux si riches et si peu connus en France des Mannert, des Lunemann, des Rommel auroient pu lui fournir. Mais, dans un ouvrage dont le but est l'état moderne des lieux, la géographie comparée n'est qu'un accessoire.

Les cartes russes publiées par l'auteur ont un grand mérite, celui d'offrir des matériaux authentiques pour les limites et les divisions politiques. Nous avons, grâce à M. Gauthier et à M. Lapie, plusieurs points beaucoup mieux établis sur la côte orientale de la mer Noire, mais l'intérieur du Caucase et les côtes de la mer Caspienne paroissent présenter plus d'exactitude chez les Russes.

L'Atlas enfin est plein de vues intéressantes.

IV.

NOUVELLES.

Reconnoissance des côtes de l'Afrique au sud de la ligne.

L'expédition envoyée, par le gouvernement anglois, pour explorer la côte d'Afrique et celle de Madagascar, vient de terminer ses travaux ; elle a atteint le but important qu'on s'étoit proposé : elle a fait quelques découvertes importantes dans la science géographique, et a fourni les moyens de rectifier dans une foule d'endroits les cartes publiées jusqu'ici. Les deux vaisseaux *la Barracouta* et *le Leven*, commandés par les deux chefs de l'ex-

pédition, ont couru beaucoup de dangers, et ont perdu beaucoup de monde. Depuis leur départ d'Angleterre, 135 hommes ont péri; mais il est consolant de penser qu'une perte aussi considérable n'aura pas été inutile. On a exploré avec soin 24,000 milles de côtes (8000 lieues environ) qu'on ne connoissoit qu'imparfaitement. Quelques parties en avoient été si mal indiquées par toutes les cartes, qu'il s'est trouvé, dans la latitude et la longitude, jusqu'à 250 milles de différence. Grâce aux travaux immenses de *la Barracouta* et du *Leven*, sur cette côte inhospitalière, on pourra à l'avenir naviguer dans ces parages avec quelque sûreté. On attend avec la plus vive impatience la relation de cette expédition, qui sera du plus haut intérêt, même pour les gens du monde, par la foule des incidens piquans et des observations curieuses.

Sur la carte de Kordoufan.

Nous donnons ici une copie de la carte du Kordoufan, envoyée par le savant astronome M. Rüppel à M. de Zach. Les points principaux ont été nouvellement et rigoureusement observés par M. Rüppel, dont les observations en Égypte sont reconnues plus exactes que celles de M. Nouet. C'est une raison pour publier cette carte comme document géographique.

L'Atlas polyglotte ethnographique de M. Balbi paroîtra définitivement le 20 de ce mois. Nous en donnons un échantillon dans les *Mélanges*.

FIN DU TOME Ier DE LA 2e SÉRIE.



CARTE
DU KORDOUFAN
et des Pays adjacents,
rédigée par Mr. Edouard Ruppell,
en 1825.
EGYPTE
Kordoufan
Sennaar
Abyssinie
Darfour
Selima
Eloui
Dongola
Berber
Halfaï
Wed Medina
Schabun
Kurbatsch
Abu Gerad
Abu Seal
Taka

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Juillet.

Août.

Septembre.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Juillet.

Août.

Septembre.

Pages.

IV.

NOUVELLES.

Juillet.

Août.

Septembre.

FIN DE LA TABLE DU TOME I DE LA 2[e] SÉRIE.

Planches qui accompagnent ce volume.

